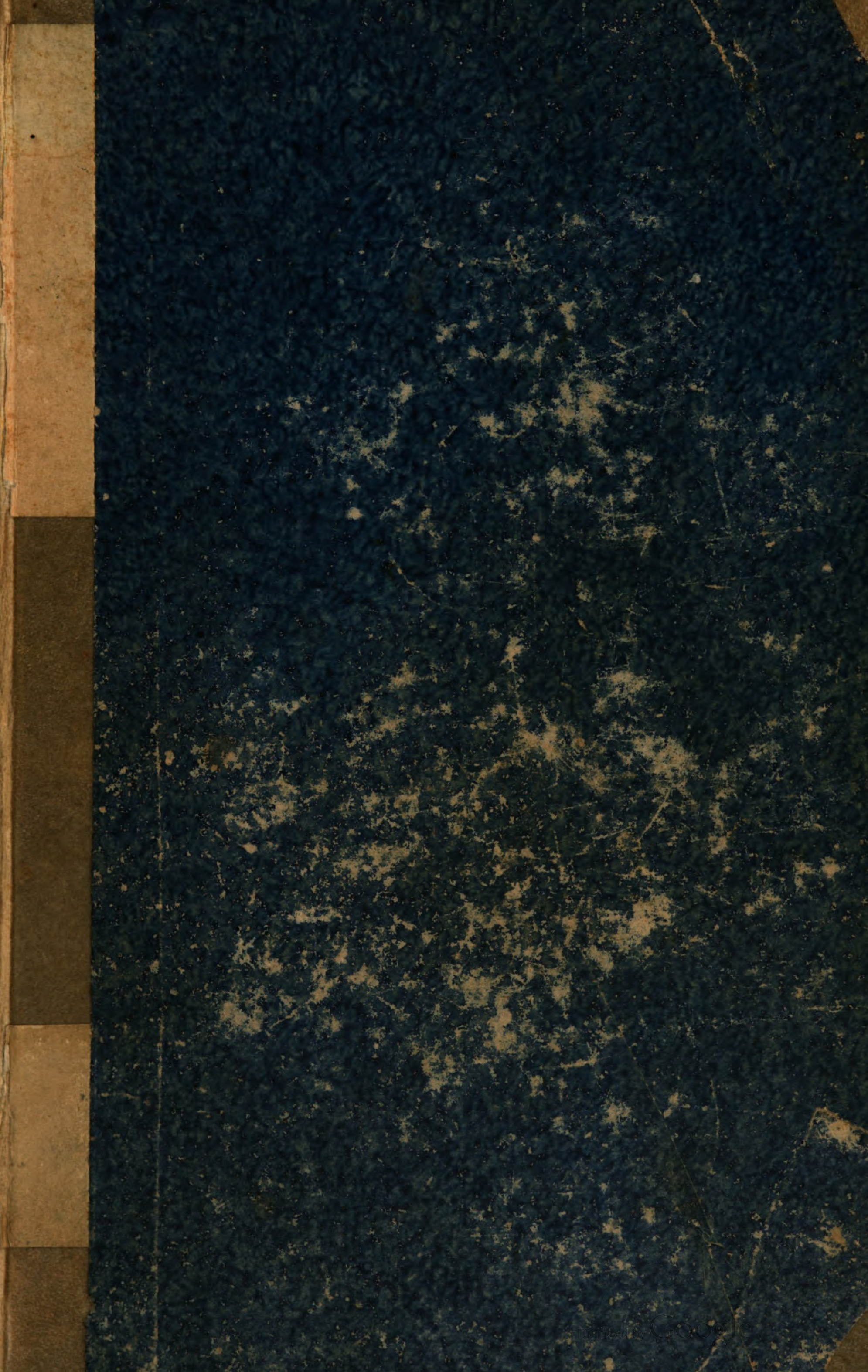
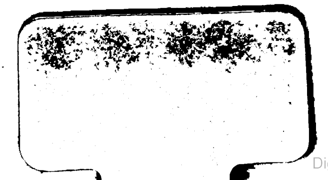
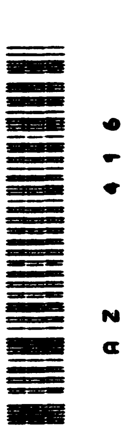







416
A 2



VOYAGE

EN

SCANDINAVIE

DU DANEMARK

Paris. — Typ. de Firmin Didot, imp. de l'Institut, rue Jacob, 56.

DU
DANEMARK

IMPRESSIONS DE VOYAGE

APERÇUS HISTORIQUES ET CONSIDÉRATIONS

SUR

LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET L'AVENIR DE CE PAYS

PAR A. DE FLAUX

Membre des deux Académies royales de Stockholm,
et de la Société royale des Antiquaires du Nord de Copenhague, etc., etc.

PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1862



AVANT-PROPOS.

On voit encore auprès du village de Jukas-Jervi ces vers célèbres, que la France entière a sus par cœur :

Gallia nos genuit; vidit nos Africa; Gangem
Hausimus; Europamque oculis lustravimus omnem,
Casibus et variis acti terraque marique ;
Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.

« La France nous a donné le jour; l'Afri-
« que nous a vus; nous avons bu de l'eau du
« Gange; nous avons visité l'Europe entière,
« soumis sur terre et sur mer à bien des for-
« tunes diverses; nous nous sommes enfin ar-
« rêtés ici, parce que le monde a manqué à nos
« pieds. »

Ces vers ont été gravés dans le roc par la fière main de notre grand poëte comique Re-



gnard, faits par lui sans doute, signés de son nom et de celui de de Fescour et de Corberon, ses compagnons de voyage. Cette aimable gasconnade, reproduite dans un volume petillant de verve et de fines reparties, parsemé parfois de vérités invraisemblables et plus souvent de charmants mensonges, a fait les délices de plusieurs générations ; aujourd'hui même que nous en avons pénétré la bouffonne exagération, elle nous plaît et nous fait rire.

Est-ce bien la fin du monde, ce misérable rocher de Jukas-Jervi, aujourd'hui que le Groënland est découvert, que l'amiral Franklin, le capitaine Mac-Clure et tant d'autres hardis compagnons ont parcouru l'immensité des mers polaires? Pour ces intrépides pionniers le monde ne finit plus. Là où l'Europe cesse, l'Amérique commence. Je sais bien que, du temps de Regnard, ces dangereuses et splendides régions étaient inexplorées ; cependant, dès le seizième siècle, les Anglais, en doublant le cap Nord, étaient entrés par la mer Blanche dans le port d'Arkangel. La Laponie était, alors comme aujourd'hui, voisine de l'Angermanie et des Bothnies, où la civilisation avait pénétré autant que dans aucune autre province de la Suède. Elle

était habitée par les pasteurs envoyés par Gustave Wasa et par Gustave-Adolphe pour l'évangéliser, et visitée, pendant huit mois au moins, par les marchands suédois. Les Lapons, beaucoup moins barbares que ne le dit Regnard, et n'ayant aucune des habitudes bizarres qu'il s'amuse à leur donner, étaient, alors comme aujourd'hui, un peuple nomade, habitant un sol que la rigueur du climat rend impropre à toute culture, ne vivant que des produits de sa pêche, de sa chasse, ou du lait de ses rennes, ayant dès lors contracté toutes les habitudes de fainéantise particulières aux peuples auxquels le travail de la terre est interdit, immoral, rusé, honnête cependant, point dépourvu d'intelligence et fort enclin à la moquerie (1), mille fois supérieur sous tous les rapports aux Peaux-Rouges de l'Amérique, attaché avec passion à ses déserts glacés et convaincu que, comme ses rennes, il ne peut pas vivre sous d'autres climats, mais point hostile à ses voisins, les accueillant très-bien, se rendant à leurs foires célèbres et mettant dans ses rapports avec eux de l'empressement et de l'aménité.

(1) Chaque Lapon a un surnom qui lui est donné par ses camarades et parfaitement adapté à son caractère.

Il est vrai qu'à la fin du dix-septième siècle, au moment où les belles-lettres semblent avoir atteint leur apogée, la science de la géographie était tellement inconnue que l'on se figurait que, pour arriver à la Laponie, il fallait franchir des déserts immenses et que les neiges rendaient inaccessibles. Le fait est qu'aujourd'hui l'on ne met guère plus de temps pour aller de Paris à Matarengi qu'à l'époque de Regnard on n'en mettait pour aller de Paris à Marseille. Aussi la civilisation s'est-elle étendue jusqu'au pôle. A Haparanda, à quelques milles du rocher qui pour nos pères était bien véritablement le bout du monde, j'ai assisté chez le gouverneur à un bal charmant. Il y avait au moins vingt demoiselles, jolies pour la plupart comme ces blondes filles du Nord, parlant français et anglais, décolletées et vêtues de robes de gaze. On a dansé des polkas, des mazurkas, des rédowas. Je crois qu'un lancier allait commencer quand je suis parti. Aussi n'ai-je pas la prétention de venir d'un pays inconnu, inexploré. Il est au contraire sillonné, pendant tout l'été, de bandes de voyageurs, mais presque tous anglais ou américains, allemands quelquefois. J'ai à Trondhjem rencontré une jeune miss de Glascow qui rentrait

en Écosse. Avec sa sœur et son beau-frère elle avait passé deux mois sous la tente, au bord du Tana, à l'est et au delà du cap Nord, bien loin de la limite que Regnard n'avait pas franchie, n'ayant d'autre but que de pêcher le saumon, de chasser l'élan, de mener paître des troupeaux de rennes et d'admirer le soleil de minuit. Cependant, grâce aux habitudes casanières de mes compatriotes, grâce à leurs préventions contre le Nord, ou plutôt à leurs sympathies pour le Midi, j'espère que les relations que je confie à ces feuilles de papier pourront être instructives, sans être dépourvues d'un certain intérêt.

De grands travaux historiques, entrepris sur les princes de la maison de Wasa, m'avaient fait m'imposer la tâche de parcourir toute la Scandinavie, soit pour connaître les hommes sur lesquels ils ont régné, soit pour voir les lieux qui furent le théâtre de leurs exploits, soit pour aller découvrir, sous la poussière des bibliothèques, les manuscrits et les bouquins où leurs hauts faits sont relatés. Mon premier projet était de raconter rapidement et succinctement dans un petit volume tout ce qui m'était arrivé dans ce grand voyage. Mon séjour en Danemark

a modifié ce plan. La vue de ce peuple, marchant d'un pas si ferme vers le progrès et la liberté, quoique entouré de dangers qui compromettent son existence même, a fait naître pour lui dans mon cœur de la sympathie, dans mon esprit de l'enthousiasme. J'ai été surpris de voir combien cette nation amie et dévouée, si instruite de notre passé, si préoccupée de notre avenir, était inconnue de nous. J'ai été ému de ne l'avoir presque jamais rencontrée contre nous sur un champ de bataille. En pénétrant plus avant dans les mystères de son histoire, j'ai vu que tous ses succès, comme tous ses revers, toutes ses fautes, comme ses plus sages projets, toutes ses actions enfin, portaient le cachet de la loyauté, du dévouement, de la bonté. C'est par amour pour ses souverains que, faisant litière de ses libertés, elle s'est précipitée, en 1660, dans la servitude. C'est par fidélité pour un allié malheureux qu'en 1814 elle a perdu la Norvége. Aucune histoire, dans ces temps d'entraînement et de défaillance, ne m'a semblé plus fertile en enseignements. C'est pourquoi je n'ai pu résister au désir d'en extraire les épisodes les plus émouvants et les plus instructifs. Aussi mon ouvrage sera-t-il divisé en deux parties. Le premier volume sera

consacré tout entier au Danemark. Son présent n'est pas moins intéressant que son passé. Je traiterai cette question des Duchés qui a donné lieu, de 1848 à 1850, à une lutte héroïque, passée presque inaperçue de nous, mais qui, chantée par les poëtes, racontée par les historiens, agrandie, embellie par le temps qui donne aux œuvres des hommes de la majesté et de la couleur, doit faire un jour l'admiration de nos enfants, cette question si instructive, si émouvante, d'où peut sortir d'un moment à l'autre une guerre européenne, et qui n'est si dédaignée en France que parce qu'elle y est inconnue.

A côté de ces aperçus historiques et de ces considérations humanitaires prendront place mes impressions de voyage. J'avais constamment en poche avec moi un crayon et quelques chiffons de papier. Je notais instantanément tout ce qui me frappait les yeux, l'esprit ou le cœur, que je fusse en kariole ou en chemin de fer, en bateau à vapeur ou sur une barque de pêcheur, à cheval ou à pied, dans une ville ou à travers champs. Dans le silence du cabinet, en dépouillant ces notes informes, après avoir rejeté l'ivraie et ramassé ce que je crois être le pur froment, je revêtirai mes observations des réflexions qu'elles

m'auront inspirées. Je ferai la description des lieux que j'aurai traversés et qui furent le théâtre de grands événements; j'aborderai même l'histoire; quand je rencontrerai une œuvre d'art, je la discuterai, relevant ses défauts ou ses mérites, et, si elle reproduit les traits d'un homme illustre, je rappellerai ses titres au souvenir, à la reconnaissance de la postérité. Mes nombreux travaux, mes longues études sur la Scandinavie m'ont assez familiarisé avec son histoire pour pouvoir émailler mon récit des épisodes émouvants dont ses chroniques abondent. Par malheur, à mon passage, là comme partout, l'été avait chassé les vrais habitants du pays. Je n'ai pas pu profiter de toutes les lettres d'introduction auprès des illustrations scandinaves dont ma malle était bourrée. La plupart des protecteurs que j'espérais trouver étaient absents. Les uns couraient les eaux d'Allemagne ou se prélassaient au bois de Boulogne. D'autres étaient aux bains de mer. Le plus grand nombre s'était retiré dans ses terres. C'est qu'à Copenhague, à Stockholm, à Christiania, comme à Paris, comme dans presque toutes les capitales, chacun mène pendant la saison des plaisirs un train de vie qui n'est pas en rapport avec ses ressources. Aussi

bien des gens attendent-ils l'été avec impatience pour réparer les brèches qu'ils ont faites à leur fortune par imprévoyance ou par vanité. Dès que le mois de mai arrive, les uns quittent la ville, les autres s'y cachent, plongés dans une retraite aussi sévère que s'ils étaient sur les confins de la Laponie. Le foyer est éteint. La porte est close. Je dois dire qu'on l'a ouverte pour moi. J'ai assisté à des dîners intimes improvisés pour me faire accueil. J'ai même suivi plusieurs de mes hôtes à la campagne, et j'ai vécu, au sein de leur famille, au milieu d'une admirable nature, de cette vie des champs si calme, si douce, et qui fortifie encore moins le corps qu'elle n'élève l'âme. J'ai donc franchi le seuil d'un intérieur scandinave. J'y ai même pénétré assez avant pour emporter une excellente opinion de la bonhomie, de la bienveillance, de la loyauté de cette noble race. Je connais depuis longtemps ses institutions; celles de la Norvége, essentiellement républicaines et démocratiques, datent d'un demi-siècle; en Danemark, la révolution pacifique, due à la généreuse initiative de Frédéric VII, en 1848, quelques jours avant le 24 février, n'est pas encore terminée. L'esprit public, comme dans tous les moments de transformation, est surexcité.

L'on pourrait craindre que la démagogie ne prévalût, si la nation n'avait déjà maintes fois donné la preuve de sa sagesse et de sa modération. La Suède est le seul pays, avec l'Angleterre, qui ait conservé ses institutions du moyen âge, sagement modifiées par l'esprit moderne. La diète est encore composée des quatre ordres. De même qu'à Londres la chambre des lords et celle des communes siégent encore en 1861 dans le palais de Westminster, de même à Stockholm la noblesse se réunit dans le Riddarhuus. La diète était assemblée, cet été ; j'ai suivi ses séances avec un grand intérêt. J'avoue que tout cela m'a paru bien vieilli, bien en dehors des idées admises en France. Mais, comme je suis de ceux qui ne veulent toucher au passé qu'avec la plus grande réserve, convaincu que tous les usages établis, résultat de l'expérience, ont une raison d'être, je n'ose pas décider si les rouages de cette machine, qui me semblent cependant altérés par le temps, doivent être conservés, réparés ou remplacés. J'ai vu, j'ai connu même plusieurs des hommes d'État et des généraux de la Scandinavie; j'ai discuté avec ses savants et ses pasteurs, causé avec ses poëtes et ses artistes. Cependant mes rapports avec ces esprits d'élite ont été superfi-

ciels et trop courts pour qu'il me soit permis de porter sur cette société, que je n'ai fait que traverser, des jugements bien sûrs. Je pourrais néanmoins, à l'aide de quelques almanachs et de quelques manuels de statistique, citer beaucoup de noms, aligner beaucoup de chiffres, approuver bien des choses, en blâmer davantage, faire enfin un si grand étalage d'érudition que les sots qui me liraient en France en seraient émerveillés ; mais, comme quelques énormités, qui me rendraient ridicule auprès des vrais savants et des gens du pays, de qui l'estime m'est chère, se glisseraient à coup sûr à travers tout le clinquant de cette fausse science ; que, comme le dauphin de la fable, je ne manquerais pas de prendre quelque nom de port pour un nom d'homme, je ferai tous mes efforts pour éviter ce double écueil contre lequel presque tous les faiseurs de relations de voyage jusqu'à ce jour sont venus se heurter.

DU DANEMARK.

IMPRESSIONS DE VOYAGE,

APERÇUS HISTORIQUES ET CONSIDÉRATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Hambourg.

J'étais à Hambourg depuis quinze jours; cette grande et opulente ville avait pour moi un charme irrésistible. C'était une nouvelle Capoue. Je ne pouvais me décider à m'arracher à ses délices. J'étais descendu à l'hôtel d'Europe. C'est un de ces vastes bazars que l'Amérique, amoureuse du grandiose, a inventés, que l'Allemagne a imités, et que Paris a embellis. C'est un hôtel du Louvre, moins l'opulence de ce magnifique établissement qui n'a pas de rival dans le monde. En revanche il y a plus d'animation, plus de mouvement. Ses vastes escaliers, ses immenses couloirs sont une véritable fourmilière où vont et viennent, où montent et descendent des hommes, nés sous toutes

les latitudes, venus de toutes les parties du monde. On y parle, comme à la Tour de Babel, toutes les langues et tous les patois de l'univers. Cependant la race américaine était celle qui dominait toutes ces multitudes, celle surtout des colonies espagnoles; il arrivait tous les jours de Cuba ou des immenses empires du Sud des vaisseaux qui amenaient des familles entières; femmes, enfants, nègres, rien ne manquait. La table d'hôte était émaillée de belles señoras au teint blanc et mat, aux yeux noirs et vifs, flanquées de jeunes hidalgos aux cheveux plats, au teint olivâtre, et servies par des laquais noirs aux cheveux crépus et aux yeux jaunes. Pour la plupart de ces riches créoles, Hambourg n'est qu'un lieu de débarquement qu'ils visitent en toute hâte, impatients de se rendre à Paris ou à Londres, but ordinaire de leur voyage. Les autres qui s'y trouvent pour leurs affaires se hâtent de les faire dans la matinée, afin de pouvoir consacrer à leurs plaisirs les heures de l'après-dînée, de sorte qu'il y a chez tous la même ardeur, le même empressement. Aussi, dès sept heures, toutes les sonnettes sont-elles en mouvement et forment-elles un carillon bien propre à désespérer les paresseux qui voudraient dormir la grasse matinée. Les corridors retentissent du bruit des pas des garçons, accourus à l'appel des voyageurs, les uns les mains vides, les autres chargés de plateaux sur lesquels sont entassés des vivres et des assiettes que le mouvement d'une marche précipitée fait s'entrechoquer. Mais, me direz-vous, ce doit être insupportable à tout homme qui n'est pas obligé d'avoir fait avant une heure, comme disent ces Messieurs, la place de Hambourg. J'avoue que ce tumulte doit dé-

plaire à la plupart des touristes, mais non pas à moi qui aime avant tout la vie et le mouvement. Ce n'était pas là cependant qu'était le véritable attrait de l'hôtel, mais dans la vue admirable que j'avais des croisées de mon appartement. L'hôtel est situé Alster Damm ; j'avais à mes pieds ce délicieux bassin du Binnen Alster (Alster intérieur), lac charmant aux eaux éternellement calmes et pures, entouré d'arbres et de fleurs, sillonné de blancs troupeaux de cygnes et de petits yachts tout bariolés. En face de moi s'élevait la rue monumentale de Neuer-Jungfernstieg, à ma gauche ce magnifique Altenwall-Brücke qui me rappelait le pont du Rialto à Venise, et par où les eaux de l'Alster se précipitent dans la ville, avant de se jeter dans l'Elbe. Enfin, à ma droite, dans le lointain, brillaient confondues avec l'horizon les eaux bleues du Grosse Alster que des remparts, transformés en promenades charmantes, séparent du Binnen Alster, et que le Lombard-Brücke relie ensemble. J'étais arrivé à minuit à Hambourg. Je venais de Hanovre ; le chemin de fer m'avait fatigué, et surtout cet affreux trajet de Harbourg à Hambourg que l'on fait dans de mauvais omnibus à travers les boues de l'Elbe ; je ne voyais rien autour de moi ; je ne cherchais, je ne désirais que mon lit. Quelle fut ma surprise, mon ravissement, en voyant le lendemain s'étaler devant mes yeux un magnifique panorama que rien ne m'avait fait pressentir ! C'était encore plus ravissant que la vue du lac Léman des balcons de l'Écu de Genève. Je n'ai rien trouvé de plus beau dans mon voyage dans le Nord, si ce n'est la vue du fjord de Christiania de la terrasse d'Oscarshall. Mais ceci est tout simplement admirable et peut être comparé à la

vue de la baie de Naples, de la rade de Rio-Janeiro, ou de la Corne-d'Or à Constantinople.

Charlemagne, à tort ou à raison, passe pour le fondateur de Hambourg. Le fait est qu'en 808, pour protéger l'intérieur de l'Allemagne du Nord contre les brigandages des pirates scandinaves ou finnois, il fit bâtir, au confluent de l'Elbe et de l'Alster, sur cette belle et fertile terre d'alluvion où s'élevaient déjà quelques cabanes de pêcheurs et quelques comptoirs de marchands, un château fort qu'il garnit de ses meilleurs soldats. En prince chrétien il construisit une église à l'abri de la forteresse. Voilà tout ce qu'a fait le grand empereur pour la ville naissante. C'est peu de chose; mais c'est assez pour que Hambourg, entiché, malgré ses principes républicains, des préjugés de naissance, en ait tiré vanité, et qu'il ait mis sa gloire à avoir pour père l'illustre personnage qui n'avait été que son protecteur. Il faut ou que Hambourg ait eu tout d'abord quelque importance, ou que ses progrès aient été bien rapides, puisque, quelques années plus tard, lorsque Anschair fut envoyé par Louis le Débonnaire pour évangéliser la Scandinavie, il devint le siége d'un évêché dont l'apôtre du Nord fut, comme de raison, investi le premier. Mon intention n'est pas de faire un abrégé de l'histoire de Hambourg. Il est nécessaire cependant, pour bien faire comprendre sa situation présente, de dire quelques mots de son passé.

Dès le principe l'Allemagne tout entière était soumise à l'autorité de l'empereur. Dans ces temps de désordre, d'anarchie, de violences, pendant lesquels s'opéra la transformation de la société européenne, les difficultés et les dangers d'un voyage obligèrent l'empereur de

nommer des seigneurs qui, munis de ses pleins pouvoirs, se fixèrent dans les pays qui leur étaient confiés et les gouvernèrent en son nom. La faiblesse du maître augmentait d'autant la puissance des serviteurs ; ceux-ci, investis de l'autorité suprême, n'eurent bientôt d'autre but que de consolider, d'usurper, de perpétuer dans leur famille le pouvoir dont ils n'étaient que les dépositaires. Le prince, menacé de tout perdre, se contentait parfois d'une rente et plus souvent de vains hommages, qui, tout en flattant sa vanité, maintenaient et consacraient ses droits. Telle est l'origine des grands vassaux en France, des électeurs et des seigneurs souverains en Allemagne. Les gouverneurs des villes ne trouvaient pas chez leurs administrés la même soumission, le même esprit de dépendance que chez les paysans. Les bourgeois, plus instruits, plus fermes, plus jaloux de leurs priviléges, prenaient presque partout fait et cause pour l'empereur contre son mandataire infidèle. Souvent empereur et bourgeois, malgré leur ligue, étaient les plus faibles, surtout lorsque le gouverneur, étant prêtre, trouvait dans la religion, si puissante sur ces âmes naïves, un nouveau prestige et un surcroît de force à l'autorité dont il disposait. C'est ainsi que se sont formés les siéges souverains de Cologne, de Mayence, de Trèves, de Magdebourg, d'Osnabrück, de Brême, et tant d'autres. Mais plus souvent encore bourgeois et empereur triomphaient ; alors le gouverneur était chassé, et, pour récompenser la loyauté de ses sujets, le souverain leur accordait le droit de s'administrer et de se gouverner eux-mêmes. Telle est l'origine des villes libres impériales. Elles servaient d'asile au pauvre peuple. Parfois des paysans, pour se

soustraire aux exactions de leurs seigneurs, venaient se mettre sous leur protection. « Ils achetaient le « droit de s'établir sous leurs murs entre les fossés et « les palissades. On les appela bourgeois des palis- « sades (Pfahlbürger). Leurs habitations prirent plus « tard, par suite de cette dénomination, le nom de « faubourg (Malte-Brun). » Pour mieux protéger ces nouveaux habitants, les villes achetèrent ou conquirent les terres qui les entouraient, et quelques-unes d'entre elles purent former des États petits, mais que les richesses, l'intrépidité et le patriotisme des citoyens rendirent parfois très-puissants.

Hambourg, soumis aux comtes de Holstein, devint bientôt plus riche et plus redoutable que ses maîtres. Ce ne fut cependant qu'au douzième siècle qu'il put secouer, de fait au moins, le joug qui pesait sur lui. En 1241, en présence de la puissance chaque jour croissante des gentilshommes, pour se mettre à l'abri de leurs prétentions et de leurs violences, Hambourg, à l'exemple des villes libres du Rhin, forma avec Lübeck et Brême une association autour de laquelle toutes les villes importantes de l'Europe vinrent, l'une après l'autre, se grouper au nombre de quatre-vingts. Londres, Amsterdam, Anvers, Wisby, Bergen, Stralsund, Calais, Bordeaux, Cadix, Naples et Lisbonne firent partie de la ligue hanséatique. Des liens ne pouvaient être bien forts entre des villes si éloignées, si différentes de mœurs et de langage. La jalousie rompit bien vite une union que l'intérêt seul avait formée. Cependant, pour les villes allemandes, qu'animait l'amour de la patrie et de l'indépendance, cette association fut de plus longue durée et plus féconde en heureux résul-

tats. Les villes hanséatiques étaient divisées en quatre quartiers. Lübeck, Brunswick, Dantzick et Cologne étaient chacune les capitales d'un quartier. Lübeck, qui devint la métropole de toute la hanse et la capitale du quartier des villes de Vandalie, parvint à un degré de prospérité inouïe. Comme Venise, elle figurait, au quatorzième siècle, au rang des puissances de premier ordre, et son sénat traitait de pair avec les plus fiers potentats de l'Europe. Aux ignorants et aux gens de mauvaise foi qui ne veulent voir dans le moyen âge qu'une époque de barbarie et d'oppression, nous recommandons la lecture de l'histoire des villes libres d'Allemagne, des républiques italiennes et des cités des Pays-Bas. Ils verront si ces marchands de Gênes et de Venise qui conquéraient le Péloponèse et garnissaient les bords de la mer Noire de comptoirs établis à l'abri de leurs canons; si ces armateurs d'Anvers ou d'Amsterdam de qui les vaisseaux parcouraient en maîtres toutes les mers de l'Europe; si ces bourgeois des villes de Vandalie qui voulaient faire passer « sous l'aune de Lübeck » tous les souverains du Nord ne tenaient pas bien leur place sous le soleil et n'étaient pas dignes de marcher de pair avec les plus grands seigneurs de l'Espagne ou de la France. Qu'ils lisent les chroniques de ces peuples, et ils ne pourront plus douter que, dans notre vieille Europe, la liberté, l'égalité même sont de vieille date, que le despotisme seul est moderne, et que c'est du seizième siècle que date cette écrasante supériorité de la noblesse sur les autres classes de la société. Hambourg, d'un côté éclipsé par Lübeck qui avait pris la direction de la hanse, de l'autre, obligé de défendre pied à pied ses priviléges

2.

contre les prétentions de ses anciens maîtres, ne cessa cependant de s'enrichir et de s'agrandir. Il eut néanmoins à passer par des moments bien critiques, lorsque les ducs de Holstein, parvenus aux trônes de Danemark, de Norvége et de Suède, tinrent dans leurs mains les destinées du Nord. Hambourg ne dut son salut qu'à l'audace, à la sagesse, au patriotisme de ses habitants. La récompense de tant de nobles efforts ne pouvait plus se faire attendre longtemps. En 1618, Hambourg fut déclaré ville libre et impériale ; mais il ne put siéger à la diète qu'en 1768, lorsque le Danemark, par un traité en règle, eut renoncé à ses droits.

La dissolution de la ligue hanséatique ne servit qu'à accroître sa prospérité. Hambourg était la ville la plus riche de toute l'Allemagne, lorsque la révolution française éclata. C'est alors que commencent pour lui les mauvais jours. Des Danois, qui s'en étaient emparés, il passa aux mains des Français, qui en firent le chef-lieu du département des Bouches-de-l'Elbe. A la suite d'une émeute, les Russes y entrèrent à leur tour ; mais ils en furent bientôt chassés par les Français, qui y soutinrent le siége mémorable de 1814. Le maréchal Davoust n'abandonna son poste qu'après avoir appris la chute de l'Empire. Trop fidèle exécuteur des ordres sévères du maître, il détruisit tous les faubourgs, dévasta les magnifiques villas qui s'élevaient dans sa banlieue (1), prit tous les hommes valides, chassa les vieillards, enleva par tous les moyens le peu d'argent qui n'avait pas disparu dans la tempête, ne recula devant aucun acte de cruauté, fit si bien en un mot qu'après un

(1) Roux de Rochelle, *Hist. des villes hanséatiques*, page 350.

demi-siècle le souvenir de ses violences est présent à tous les esprits, et que le nom seul de la France éveille chez ces fiers républicains, je ne dirai pas de la haine, mais un sentiment de rancune et de méfiance.

Hambourg, après le départ des Français redevenu ville libre, reprit sa constitution de 1712. En 1848, lorsque la révolution, sortie de Paris, ébranlait tous les trônes de l'Allemagne, le parti plébéien prit le dessus et parvint à faire à Hambourg, comme partout, son petit coup d'État. Une assemblée constituante, élue sous son influence par le suffrage universel, composa une constitution toute démocratique, qui souleva à Hambourg même une vive opposition, et plus tard la diète, trouvant ses principes tout à fait subversifs de l'ordre établi, exigea qu'elle fût abrogée, sous la menace d'une intervention fédérale. Il fallut bien obéir, mais ce ne fut qu'à moitié et de mauvaise grâce. Aujourd'hui le pouvoir exécutif est entre les mains des deux bourgmestres, les Magnifiques Seigneurs Henri Kellinghusen et Nicolas Binder. Ces Majestés se payent 24,000 marcs (1) par an. On ne saurait en avoir à meilleur compte. Elles sont à vie. Après elles viennent les ministres, puis le sénat, qui jusqu'à ce jour se recrutait lui-même, mais qui désormais sera soumis à l'élection, et enfin la chambre des députés, élue presque au suffrage universel.

De toutes les villes libres qui foisonnaient au moyen âge, quatre seulement ont résisté à cette tendance, fatale, selon moi, de se réunir à un voisin puissant et de former avec lui une grande nation; ce sont

(1) Le marc vaut 24 sous environ.

Hambourg, Brême, Lübeck et Francfort. Elles composent aujourd'hui les villes hanséatiques; Hambourg en est la capitale. C'est dans ses murs que se trouvent les troupes de la ligue et les représentants des puissances étrangères. Il est très-fier de l'importance que cette position lui donne. On a dit que plus la patrie est resserrée, plus le patriotisme des citoyens est ardent. Le fait est que nulle part je n'ai vu des cœurs animés de plus nobles sentiments. Hambourg est tout à leurs yeux. Ils repoussent avec autant d'horreur la perspective d'être Prussiens que le souvenir d'avoir été Français. Qu'ils prennent garde! qu'ils mettent un frein à l'esprit révolutionnaire, aux principes égalitaires qui fermentent en bas et s'étendent tous les jours! Qu'ils sachent bien que la démagogie a perdu Lübeck, et qu'ils ne doivent leur salut qu'à la sagesse de leurs lois!

Hambourg est une grande ville de 150,000 habitants. Est-ce une belle ville? Oui, selon moi, dans toute l'acception du mot, parce qu'elle est curieuse et intéressante. Ce terrible incendie de 1842 qui résista trois jours et trois nuits à tous les moyens inventés par le génie de l'homme pour vaincre le plus dangereux des éléments, qui fit disparaître soixante et une rues, mille neuf cent quatre-vingt-douze maisons, trois églises, et je ne sais combien de monuments, qui semblait devoir emporter dans ses tourbillons jusqu'au souvenir de Hambourg, n'a servi qu'à montrer l'immensité des ressources et l'ardeur du patriotisme de ses habitants. Du sein même de ces ruines encore fumantes s'est élevée, comme par enchantement, une nouvelle ville, de qui les rues larges et spacieuses, bordées de

maisons magnifiques, ne le cèdent en rien aux plus beaux quartiers de Londres, de Saint-Pétersbourg ou de Paris. Le Neuer-Wall, l'Alster-Damm, le Yungfernstieg, seraient à juste titre remarqués dans tous les pays du monde. J'avoue que ce n'est pas ce genre de beauté qui m'attire et me retient dans une ville. La rue de Rivoli et le boulevard de Sébastopol m'ont dégoûté à tout jamais de ces grandes casernes, bâties en pierre de taille sur un modèle élégant mais uniforme, et qui témoignent bien plus de l'opulence du propriétaire que du génie de l'architecte. Ce qui me plaisait, ce qui m'enchantait, c'était de me perdre dans la vieille, dans la basse ville, de patauger dans les boues de ses rues étroites, tortueuses, obscures, nauséabondes quelquefois, mais où se trouvent les spécimens les plus curieux et les plus remarquables de l'architecture bourgeoise au treizième siècle. Là, point de règle; les lois de voirie sont plus modernes; chaque maison a été bâtie d'après la fantaisie et les convenances de son propriétaire. L'une avance, l'autre recule; celle-ci est basse, celle-là est haute. L'une est en bois, l'autre est en briques; elle est flanquée de pignons de droite et de gauche. Celle qui la touche, au contraire, est hérissée de balcons; il en existe un à chaque étage, le second empiétant sur le premier, et le troisième sur le second, de sorte que parfois deux maisons, qui sont en face l'une de l'autre à une assez grande distance au rez-de-chaussée, se rapprochent, se touchent même au grenier. Dans bien des rues vous ne trouvez aucun édifice vraiment remarquable; mais tous ont un cachet particulier. Dans la plus modeste, dans la plus humble demeure, vous pouvez voir un objet d'art, une frise

en bois, un appui de balcon, une rampe en fer, un chapiteau en pierre, une misère dont vous vous attribuez la découverte. Traversez une fois Neuer-Wall; toutes ses richesses, toutes ses beautés vous seront connues; pénétrez cent fois dans Catherine strasse; vous n'en sortirez jamais sans avoir fait une nouvelle trouvaille, sans avoir découvert quelque merveille qui jusqu'alors avait échappé à vos recherches.

L'espace me manque pour décrire quelques-unes des maisons remarquables que l'on m'a montrées ou que j'ai découvertes à Hambourg; cependant il est de mon devoir d'engager tout homme de goût d'aller dans le Ness voir le Kaisershof (cour de l'Empereur); c'est la plus ancienne auberge de la ville. La maison, on ne peut plus curieuse, est construite dans le style le plus pur et le plus charmant de la renaissance. La porte d'entrée est entourée de colonnes lisses en marbre noir, surmontées de frontons ciselés; les croisées en pierre sont entourées de chapiteaux en saillies qui sont de véritables œuvres d'art. Partout enfin la façade porte le cachet de l'époque élégante où elle a été construite. Dans la même rue, un peu plus bas, est une maison moins belle que le Kaisershof, mais aussi intéressante et plus curieuse. Elle est beaucoup plus ancienne. Toute la façade est ornée de petites colonnes qui ne sont qu'à moitié en saillie et assez rapprochées l'une de l'autre. Dans l'intervalle sont de petites ouvertures rondes qui servent de croisées. La maison va en pointe, comme toutes celles de cette époque dans le Nord, de sorte que, assez large à la base, elle finit en couloir au sommet. L'hôtel de ville de Hanovre est le plus beau spécimen que j'aie vu de cette architecture bizarre et

très-rare. La caserne de Brandsveviete est fort extraordinaire avec ses balcons en bois sculpté surplombant l'un sur l'autre. L'Huster strasse donne aussi quelques échantillons curieux de la maison bourgeoise au moyen âge. Il en est une surtout qui a pour croisées à chaque étage une série d'œils-de-bœuf, ayant environ vingt centimètres de largeur et se prolongeant sur toute la façade.

A côté du moyen âge, de la renaissance, brille l'architecture du siècle de Louis XIV. Dans la rue Neuve-Wandrahm j'ai vu quelques maisons bâties tout à fait sur le modèle de la place Vendôme et de la Cannebière. L'un de ces beaux hôtels appartient, m'a-t-on dit, au sénateur Lutteroth; il l'a acheté de M. de Chapeaurouge, nom essentiellement français, rejeton d'une de ces vieilles familles protestantes que les persécutions religieuses ont dispersées dans tout le monde et dont j'ai retrouvé des représentants à Tunis et jusque dans le Finmark.

Les Hambourgeois sont des gens d'ordre; à ce titre, soigneux et propres. Ces maisons qui datent de six siècles sont en aussi bon état que celles qui ont été construites après l'incendie de 1842. Habitées par des familles de la classe aisée, elles ont été toujours réparées à temps, appropriées aux habitudes, aux usages modernes, et leur vétusté n'est qu'un témoignage éclatant de l'esprit de suite et de conservation de ceux qui les possèdent. Les croisées, en général très-rapprochées, sont garnies de vitres tout à fait à fleur de façade et d'une propreté irréprochable. Elles sont toutes ornées de vases de fleurs, et vous ne sauriez croire l'effet charmant que produisent les fuchsias, suspendus mélancoliquement à leur tige verte, si rouges et si frais, au

milieu de ces murs que le temps a noircis et rongés. Les croisées de Neuer-Wall sont aussi garnies de fleurs; j'avais passé sans les voir, tandis que celles de Catherine strasse m'enchantent et me font rêver.

Les canaux qui coupent ces vieilles rues sont tout à fait pareils à ceux de Venise, datant de la même époque et construits dans le même style; il n'y a pas de quai. Les maisons sont bâties dans l'eau sur pilotis, de sorte que les marchandises, transbordées au port dans de petits bâteaux, sont apportées par eux jusque devant la porte des magasins qui doivent les recueillir. Plusieurs canaux sont très vastes, plus vastes que le canal Reggio, pareils au canal Grande. L'eau est profonde, et, si ce n'était les ponts qu'il faut traverser, on pourrait voir s'y promener plusieurs des vaisseaux qui viennent de traverser l'Atlantique.

On a accusé les Hambourgeois d'avarice. Les hommes sont en tous lieux les mêmes. La main qui gagne est partout libérale, moins à Hambourg qu'ailleurs peut-être, mais encore sait-elle s'ouvrir. On les a accusés aussi d'égoïsme, cela est plus vrai. C'est à eux que se rapportent toutes leurs dépenses. Dans cette société positive, l'ostentation n'aboutissant qu'au ridicule, l'on n'y voit presque pas de Turcarets. Le luxe consiste dans l'élégance des ameublements à la ville, dans la magnificence des jardins à la campagne. On y aime beaucoup aussi la bonne chère, le vin et les femmes.

Les prêtresses de Vénus y abondent; elles sont là comme partout divisées en deux classes. Les unes, vivant de la libéralité d'un homme, dans la galanterie, mais non dans le désordre, restent au milieu de la société qui ignore ou fait semblant d'ignorer l'irrégu-

larité de leur vie. Les autres, moins réservées, moins prudentes, en sont impitoyablement exclues. Elles sont reléguées dans des quartiers qui leur sont spécialement affectés. Il y a là telles rues, comme Dammthorswall, où chaque maison est et ne peut être qu'un temple destiné à la déesse de Cythère.

Les malheureuses qui les habitent sont appelées filles de joie, je ne sais trop pourquoi, puisqu'elles sont livrées au plus triste et au plus affreux métier. Pour elles, comme pour tous les animaux malfaisants, c'est avec la nuit, dans les ténèbres, que la vie commence. A dix heures, lorsque l'on sort des spectacles et des tavernes, lorsque les honnêtes gens vont se coucher, Dammthorswall s'éclaire et s'anime. Derrière chaque vitre, au lieu des fleurs que l'on voit ailleurs, on aperçoit un visage de femme plus ou moins frais, plus ou moins joli, mais presque toujours agréable. Ces créatures, huchées sur des tabourets, attendu que les vitres au premier rang ne sont pas transparentes, sont coiffées en cheveux, décolletées, parées de brillants oripeaux de soie, et toutes prêtes aux folies et aux orgies. La plupart sont anglaises, hanovriennes ou holsteinoises. Quelques-unes sont fort belles. Elles sont destinées aux gens riches et habitent les environs du théâtre. Le même spectacle se reproduit dans certaines rues basses et infectes qui avoisinent le port. Là, chaque maison est un bouge affreux. Malheur à l'imprudent qui s'aventurerait aux environs de ces mauvais lieux sans un bourgeron de matelot ou sans la veste d'un ouvrier. Ce n'est qu'en Hollande, dans les Musicos, que l'on voit le vice s'étaler avec une pareille impudeur, mais encore n'est-ce pas en pleine rue, comme

à Hambourg. Cette organisation scandaleuse n'empêche pas que ces femmes ne soient traitées nulle part avec une aussi impitoyable sévérité. Jetées, retenues dans les tristes demeures qui leur sont assignées, elles ne peuvent en sortir que de quatre à sept heures, pendant que les honnêtes femmes sont censées dîner et digérer. Même dans les quartiers qui leur sont réservés, il leur est interdit à un autre moment de mettre la tête à la croisée ou de poser le pied sur le seuil de leur porte. Malheur à celle qui enfreindrait cette sévère consigne; elle serait immédiatement saisie, traînée en prison et retenue dans les fers, tant qu'il plairait à l'argousin chargé de sa surveillance. Ces malheureuses sont encore aujourd'hui à Hambourg hors la loi, comme elles l'étaient dans toute l'Europe au moyen âge. Cependant en aucun pays elles ne sont plus nombreuses, tant il est vrai que la rigueur de la répression est impuissante à prévenir un crime, et que c'est en moralisant les peuples et non en les effrayant qu'on les maintient dans le devoir.

A Hambourg, comme dans tous les pays protestants, où tout se fait par raisonnement et rien par entraînement, les innovations sont rares et les vieux usages respectés. On y est surtout esclave de la forme. Un jour que je m'étais égaré dans une de ces rues étroites et curieuses qui avoisinent le port, je vis passer à côté de moi un homme vêtu de noir, cravaté de blanc, portant derrière son habit, comme les pasteurs suédois, un petit manteau de soie très-étroit et qui venait s'enrouler autour son bras; il était suivi de huit enfants, ayant sur leurs vêtements noirs un manteau de même couleur. Il s'arrêta au milieu de la rue; les enfants se

groupèrent autour de lui, prirent à son exemple un livre de cantiques que chacun d'eux avait sous le bras, et se mirent à chanter en chœur. A leurs accents les portes s'ouvrirent et je vis des hommes et des femmes venir silencieusement déposer des pièces de monnaie dans une tirelire qu'un des marmots avait placée sur une borne. Un passant que j'interrogeai me dit que ces chanteurs étaient des « currende, » qu'ils étaient envoyés par le consistoire, et que l'argent qu'ils recueillaient était destiné aux pauvres de la ville. Chaque quartier recevait, deux fois la semaine, ces étranges visiteurs à qui les âmes pieuses ne manquaient jamais de faire la charité. La recette des currende doit être fort abondante, puisqu'on ne rencontre aucun mendiant dans cette grande ville où les pauvres, dit-on, sont assez nombreux.

A côté des currende il faut placer les reiten-diener; ce sont des pleureurs à gages qui suivent les enterrements. Ils ont conservé le costume espagnol du seizième siècle, petit manteau court, justaucorps avec deux rangs de gros boutons sur le devant, col rabattu et collerette empesée, large ceinture plissée, culotte bouffante, bas de soie, souliers à boucles et l'épée au côté. Comme leur nom l'indique, ils allaient autrefois à cheval. Leur grandeur est passée; ils sont à pied aujourd'hui; leur nombre même est très-limité. Jadis les patriciens croyaient ne pouvoir pas mieux témoigner du regret que la perte d'un parent leur faisait éprouver que par la quantité de reiten-diener qui figuraient à leurs funérailles. On avait fini par en avoir des régiments, et des fortunes, amassées pendant toute une vie vouée à l'économie, disparaissaient dans un jour de

prodigalités, inspirées par les plus nobles sentiments. Le sage sénat de Hambourg résolut de mettre un terme à cet abus dont les âmes généreuses étaient les plus grandes victimes. Le nombre des reiten-diener fut restreint et leur salaire déterminé. Le sénat agit dans ces réformes avec sa prudence ordinaire, et aujourd'hui un père de famille peut mourir en toute tranquillité, bien convaincu que les regrets de ses enfants ne seront pas la cause de leur ruine.

A Hambourg, comme ailleurs, les costumes nationaux ont disparu devant les modes françaises. Quelques servantes ont conservé le chignon de soie brodé de jais. Les Virlandaises seules (Vierlanderin) sont vêtues aujourd'hui comme leurs mères l'étaient au seizième siècle. Elles ont un spencer noir, bordé en haut et en bas d'un ruban vert, s'ouvrant devant la poitrine en forme de cœur, et laissant voir une étoffe éclatante sur laquelle sont fixés des bijoux de cuivre doré ou argenté. De la ceinture part un large tablier, bleu le plus souvent, et qui est plus court de quelques doigts seulement que la jupe, qui est rouge d'ordinaire; les jambes sont couvertes de bas rouges et les pieds enfermés dans des souliers noirs très-évasés. Elles sont coiffées ou de cagnottes rouges ornées par derrière de larges rubans noirs et retenues par des mentonnières de même couleur, ou de chapeaux de paille, ayant la forme de cabas ronds. Leurs cheveux blonds, réunis dans deux tresses parallèles et enveloppés aux extrémités dans des rubans noirs, leur tombent derrière le dos, comme chez les filles de Zurich et de Lucerne. Les Virlandaises ont en général une figure agréable, une taille de guêpe et des mollets ravissants. Leur costume étrange et tapageur donne aux

plus innocentes un air provocateur qui les expose à de rudes assauts. Elles vendent des fruits ou des fleurs. C'est un métier dangereux. Quelque robuste que soit leur vertu, il est rare qu'elle ne finisse pas par succomber.

Les Virlandais tirent leur nom de l'île de Virlande, située dans l'Elbe. Ils sont d'origine hollandaise. Chassés de leur patrie au seizième siècle pour cause de religion, avant le triomphe des Gueux, ils furent recueillis par le sénat de Hambourg et établis sur ce coin de terre, dévasté jusqu'à ce jour par les eaux de l'Elbe et resté inhabité. Ces nouveaux colons, habitués à lutter contre la mer du Nord, eurent bientôt raison des caprices d'un fleuve. Le terrain boueux, inculte et insalubre qu'on leur avait donné, protégé par leur industrie, fertilisé par leurs travaux, est devenu le jardin potager et le verger de Hambourg. Les habitants, prudents, économes, laborieux, vivent dans la plus grande aisance. Quelques-uns mêmes sont fort riches; ils n'en restent pas moins dans l'île et sous l'humble toit qui les a vus naître. Ils gardent le costume de leurs pères et viennent en paysans faire valoir à la bourse leurs immenses capitaux.

Les femmes ont le même esprit de suite et la même sagesse que les hommes. Souvent elles vivent dans la galanterie, presque jamais dans le désordre. Elles tirent parti de leur beauté et s'enrichissent à vendre des fleurs. L'île de Virlande étant trop petite pour ses habitants, les hommes viennent aussi à Hambourg; mais, n'ayant pas les mêmes ressources pour faire fortune, ils scient le bois et font les courses. Ils ont à peu près le même métier que les commissionnaires à Paris.

La république de Hambourg, n'ayant jamais eu de prince, n'a jamais eu de palais pour les loger. Il en résulte que les monuments y sont fort rares. L'hôtel de ville qui était fort beau, très-curieux surtout, a disparu dans le grand incendie de 1842. Il n'y reste que quelques églises médiocres et décorées avec cette modestie qu'impose le protestantisme. La Bourse, reconstruite quelques années avant le grand incendie, échappa par miracle à ce fléau destructeur. La façade, qui date du seizième siècle, donne une apparence de vétusté pleine de majesté et de grâce à ce monument tout moderne; il est situé sur l'Adolphsplatz, dans le plus beau quartier de Hambourg. Au lieu d'éloigner les chalands à l'aide de tourniquets, on a disposé, pour les attirer, le premier étage en cafés, en restaurants, en cabinets de lecture, en salons de conversation. La Bourse a été construite sur le modèle de celle de Paris; de grandes colonnes massives, destinées à soutenir des galeries supérieures, forment tout autour un péristyle, où les spéculateurs se promènent. Ceux-ci sont aussi nombreux qu'ils l'étaient à Paris au beau temps. C'est une cohue, mais sage, silencieuse, polie et réfléchie; tandis qu'à Paris on était assourdi par le glapissement des agents et les bruyantes causeries des spéculateurs, on n'entend ici qu'un murmure semblable à celui que produit un courant d'eau rapide. Point de tumulte, pas une voix qui domine l'autre; c'est un bourdonnement; le bruit le plus fort est celui des pieds foulant le sol.

Le théâtre ne vient qu'après la Bourse; il est vaste et bien décoré; mais les acteurs n'y sont pas d'un ordre assez élevé. La ville, obérée depuis le grand feu, refuse

obstinément toute sorte de subventions aux directeurs qui, livrés à leurs propres ressources, ne peuvent avoir que des sujets médiocres. Il en résulte que le goût du spectacle, utile autant qu'agréable, est à peu près perdu, et que cette scène, qui eut l'honneur insigne de faire connaître Shakspeare à l'Allemagne, déchue aujourd'hui de sa splendeur, n'est pas supérieure à celle de Cobourg ou de Gotha.

Les promenades sont délicieuses à Hambourg. Le sol, fertile et humide, convient admirablement aux arbres, qui ne sont nulle part plus élevés et plus vigoureux. De ses remparts, détruits par Napoléon, on a fait des jardins délicieux qui entourent la ville, comme d'une ceinture de gazons et de fleurs. De l'Elbhœhe ou Stintfang qui domine le port on jouit d'une vue admirable. A ses pieds on a le Binnen-hafen avec sa forêt de mâts et sa cohue de vaisseaux, et, au delà de l'Elbe, les plaines du Hanovre, s'étendant à l'infini et couronnées à l'horizon de montagnes bleues; à sa droite la ville d'Altona, et à sa gauche, en se retournant tant soit peu, le panorama de Hambourg.

A l'exception de Paris et de Londres, je ne connais pas de ville qui ait autant de vie et de mouvement. Emprisonnée dans ses fortifications, elle n'a pas pu s'agrandir à mesure que ses habitants se multipliaient. Il en est résulté que ses maisons sont pleines de la cave au grenier. Ceci n'est pas une tournure de rhétorique. Les sous-sol dont il commence d'être question à Paris sont très-recherchés à Hambourg. Tous les cabarets et toutes les boutiques de second ordre se trouvent dans les caves. L'homme est esclave de ses habitudes; ce n'est que dans ces bas-lieux que le Hambourgeois,

après une journée consacrée au travail, aime à se rendre. Il y va d'ordinaire au sortir du spectacle ou du cercle; il y soupe, il y boit, il y fume, quand il ne fait pas pire, jusqu'au moment du coucher. Je ne conseillerai à personne d'établir un restaurant au rez-de-chaussée. On ne persuadera jamais à un banquier de Neuer-Jungfernstieg ni à un gros marchand de Neuer-Wall que le vin peut être aussi bon dans des salons vastes et aérés que sous les voûtes écrasées d'une cave étroite.

Malgré ses patriciens et ses plébéiens, Hambourg a tout à fait les mœurs d'une république. A l'hôtel d'Europe, la table d'hôte était pour ainsi dire présidée par un des maîtres de la maison. Il était là, mangeant, buvant, causant avec les voyageurs, tandis que son associé, mêlé aux garçons, surveillait le service, avait l'œil à tout, prenait, donnait même une assiette à l'occasion. Un pareil fait ne se serait, dans aucun temps, produit à Paris. A Hambourg il n'y a pas de sots métiers, et l'égalité la plus complète règne parmi toutes les classes de la société. La cuisine y est moins allemande qu'à Cologne, Dusseldorf et Hanôvre d'où je venais. On ne donne la soupe à la bière qu'à ceux qui la demandent. On sert bien avec le chevreuil ou le lièvre de la confiture de groseille, mais on a l'attention de la mettre à part dans une soucoupe. Le pain y est excellent et tout à fait pareil aux petits pains bombés que l'on donne au dessert à Paris. Les Anglais ont importé leur cuisine à Hambourg, et c'est un bienfait.

Le commerce y règne en maître; cela n'empêche pas que les beaux-arts n'y soient appréciés; on y aime beaucoup les tableaux. La poésie a aussi ses adeptes.

Lessing a vécu longtemps à Hambourg et Klopstock y est mort.

Mon but est d'écrire un voyage en Scandinavie. On trouvera peut-être que je prolonge un peu trop les bagatelles de la porte. Prenons notre cœur à deux mains ; sortons de cette charmante ville ; partons pour Kiel, mais restons un instant à Altona, quoique mon guide ait prétendu que ce n'était qu'un faubourg de sa patrie. Voyons s'il a dit vrai.

CHAPITRE II.

A travers le Holstein et la Baltique.

C'est par une belle matinée de juillet que j'ai quitté Hambourg. Le soleil levant brillait d'un éclat inaccoutumé ; l'air était transparent et la brise embaumée ; je jetai un dernier regard, un regard d'attendrissement et de reconnaissance sur le Binnen Alster dont la vue seule était pour moi une source inépuisable d'émotions et de jouissances. Jamais il ne m'avait paru aussi beau. Je dis adieu de la main à ses eaux immobiles, à ses yachts agités, à ses troupeaux de cygnes, jusqu'aux arbres et aux fleurs qui décoraient ses bords, et je partis pour Altona, la larme à l'œil. Une voiture de place m'attendait à la porte de l'hôtel ; j'y entrai et donnai l'ordre au cocher de me conduire à l'Holsteinsches-haus. J'étais enclin à la mélancolie ; une scène qui, dans un autre moment, aurait peut-être passé inaperçue, fit sur moi une profonde et douloureuse impression. Comme ces relations de voyage ne sont que le résumé de notes prises au hasard, au fur et à mesure des impressions que j'éprouvais, je vais la raconter : j'étais dans le faubourg Saint-Paul ; une vache qu'on allait

égorger, par un suprême effort, avait rompu ses liens et s'était échappée de l'abattoir; elle débouchait dans la rue où je passais, accompagnée d'une foule d'oisifs et d'enfants qui poussaient, les uns des cris de terreur, les autres des cris de joie. La malheureuse bête ne s'était qu'à moitié soustraite à ses bourreaux; deux d'entre eux, accrochés à des cordes passées autour de chacune de ses cornes, avaient ralenti et enfin arrêté sa course. Retenue par ces bras de fer, la pauvre victime était venue tomber à genoux au pied de ma voiture. C'est en vain qu'on l'excitait de la voix, qu'on la frappait à coups de pied et de bâton; elle restait immobile, toujours à genoux, comme pour demander grâce de la vie. La physionomie sombre, méchante, impatientée de ces hommes dans leur horrible costume, avec leurs tabliers de cuir, leurs ceintures garnies de couteaux, leurs chemises souillées, leurs manches retroussées, faisait un navrant contraste avec l'air résigné de la pauvre victime. Son regard doux et mélancolique a rencontré le mien et m'a tout bouleversé. J'aurais donné je ne sais quoi pour la délivrer et la rendre aux frais pâturages qui s'étendaient autour d'elle. Mais comment faire? Je connaissais à peine la langue de ces hommes; je craignais que mon intervention n'excitât les rires ou le courroux de cette vile multitude; et je m'éloignai en toute hâte de ce sinistre endroit. Plus tard, en réfléchissant, j'eus presque honte de ma sensiblerie. Cet animal ne subissait-il pas sa destinée? N'a-t-il pas été créé par Dieu pour servir d'aliment à l'homme? D'ailleurs, n'ayant pas le pressentiment de la mort, elle n'en connaît pas les horreurs. La souffrance physique lui est même ménagée. Le coup de

massue qui l'abat lui cause moins de mal qu'une mauvaise digestion. Malgré ces sophismes, cette scène m'avait péniblement impressionné, et j'ai eu pendant longtemps devant les yeux cette pauvre bête prosternée à mes pieds.

Altona est une ville de plus de trente mille âmes, propre, régulièrement bâtie, ressemblant beaucoup à une cité picarde, à Amiens, mais plus animée. C'est la capitale des Duchés et la seconde ville de la monarchie danoise. Elle n'est séparée de Hambourg que par un mur d'enceinte, et, sans être absorbée par cette trop puissante voisine, elle perd à son contact toute son originalité. Néanmoins la Pallmaille, avec ses belles maisons et ses grands tilleuls, a un beau caractère; elle me rappelle le fameux quartier Unden der Linden de Berlin. Elle a été construite par un riche armateur, nommé Baur, qui a consacré une partie de sa grande fortune à l'embellissement de sa ville natale.

Dans le modeste cimetière du village d'Ottenzen, aux pieds de l'église, repose le grand poëte Klopstock; je n'ai pas voulu quitter Altona, sans aller jeter une fleur sur la tombe du chantre immortel de la Messiade.

Tout à l'ouest du Holstein, à une assez grande distance d'Altona, s'étend un pauvre pays, submergé tour à tour par les flots de l'Elbe et la mer du Nord. On l'appelait jadis la Dithmarsie; elle avait été donnée par l'empereur Frédéric au roi Christian Ier de Danemark; Meldorf en était la capitale. Ses habitants, qui étaient tous pêcheurs ou pasteurs, étaient sobres, économes, probes, d'une force herculéenne, d'un courage à toute épreuve, et passionnés pour leur indépendance. Séparés du reste du monde par des marais le plus souvent

inaccessibles, ils n'avaient jamais payé qu'un modeste tribut à l'empereur et à l'archevêque de Brême dont ils avaient été tour à tour les vassaux, et ne reconnaissaient pas à leur nouveau maître des droits plus étendus. Ils prétendaient, comme par le passé, se régir d'après les lois que leurs pères avaient faites, et ne souffraient pas que personne intervînt dans leurs affaires. L'amour de la liberté et de la patrie leur rendait plus chères que la vie les landes boueuses, stériles, mais inaccessibles, où le ciel les avait fait naître. En vain, pendant des siècles, leurs suzerains, désireux d'abattre les étroites limites que ces rustres avaient mises à leur autorité, s'étaient efforcés de les dompter, de les asservir. Les boues de la Dithmarsie avaient servi de tombeau à l'élite de leur noblesse, et eux-mêmes n'avaient tiré de ces malencontreuses expéditions que la honte d'avoir été défaits par des paysans.

En 1500, le roi Jean, maître du Danemark, de la Norvége et enfin de la Suède, après la soumission des Sturé, pensa que le moment était venu de venger son père et de mieux établir sa domination sur cette partie du Holstein (1). Il fit appel à toute la noblesse de ses États; elle accourut en masse de toutes parts et animée des plus mauvaises passions. Elle se faisait un jeu d'asservir, de piller, d'égorger cette téméraire canaille, qui, au lieu de trembler et de se soumettre à son approche, osait s'armer et la provoquer au combat. Le roi Jean et son frère le duc Frédéric étaient à la tête de cette armée de gentilshommes. On croyait tellement

(1) C'était son frère Frédéric qui était duc de Holstein, mais qui relevait de lui.

à la victoire, que les sénateurs s'étaient partagé les abbayes du pays conquis, et se donnaient entre eux le nom de celles qui leur avaient été dévolues. Des marchands de Hambourg suivaient l'armée avec la bourse pleine et de grands fourgons vides, destinés à recevoir les objets précieux qu'ils devaient acheter à vil prix aux soldats.

La Dithmarsie avait été envahie, et Meldorf, abandonné de ses habitants, était tombé au pouvoir du roi. Les paysans, indignés et non effrayés, attendaient bravement leurs agresseurs à quelques lieues de leur capitale. Un régiment, envoyé en éclaireur, fut enveloppé par eux et massacré. On ne laissa la vie qu'à un pauvre diable qui fut chargé d'aller porter au roi cette triste nouvelle. Le roi, sacrifiant toute prudence à son amour-propre blessé, donna aussitôt le signal de la bataille. Cette précipitation et un mépris insensé pour ses grossiers adversaires furent la cause de sa ruine. L'armée s'engagea tout entière dans un chemin étroit, boueux, montueux et bordé de grands bois. Les paysans étaient aux aguets dans les fourrés. Ils en sortirent tout à coup, poussant des cris affreux; et, armés de leurs arcs et de leurs faux, ils attaquèrent ces chevaliers que leurs cuirasses et leurs armes pesantes ne faisaient qu'embarrasser sur ces terrains étroits et mouvants. Le roi n'échappa à la honte de devenir le prisonnier de ses vassaux que par une fuite précipitée qui devint le signal d'une déroute complète. Les paysans, égarés par le succès, ternirent leurs lauriers en mutilant, en égorgeant cet amas de grands seigneurs que le sort des armes avaient livrés à leur merci. Aucun d'eux n'aurait peut-être survécu à ce désastre si l'acharnement des

paysans à les détruire n'était devenu pour eux une cause de salut. Les Dithmarses avaient ouvert leurs écluses, espérant que les eaux auraient raison de ceux que le fer avait épargnés. Contre leur prévision, ces eaux impétueuses ne firent que déblayer les chemins et facilitèrent la fuite des vaincus, emprisonnés dans leurs défilés, derrière les corps morts et les chariots renversés. Le Danebrog, l'oriflamme du Danemark, ce fameux étendard qu'un ange avait apporté du ciel et remis à Waldemar II (1), cette sainte relique qui protégeait tout le pays, fut perdu dans la mêlée. Enfin, pour comble de malheur, les Suédois, honteux d'avoir été asservis par une main impuissante à dompter des paysans allemands, se révoltèrent l'année suivante, et ne furent pas moins heureux. Dans le silence du cabinet, pendant que je rassemblais mes matériaux pour mon histoire de Suède, j'avais senti plusieurs fois mon imagination s'enflammer au récit des exploits des Dithmarses. J'avais voué un culte à ces héroïques et simples populations ; j'avais résolu, quand j'irais dans le Nord, d'aller visiter leurs cabanes et leurs chalets, de parcourir ces champs humides que leur industrieuse activité avait arrachés à la fureur des éléments et que leur intrépidité héroïque avait préservés de l'avidité des hommes. Je sais bien que dans ces temps de prostration, d'effacement, tous les caractères ont le même

(1) Waldemar II, combattant les Esthoniens idolâtres, était vaincu et allait être écrasé sous le nombre de ses ennemis, lorsqu'un drapeau fut remis par un ange à un des chevaliers du groupe du roi. Les Danois, qui étaient déjà tout en déroute, se rallient autour de ce talisman, font des prodiges de valeur et restent maîtres du champ de bataille qui semblait devoir être leur tombeau. Depuis ce jour, cet étendard est resté l'oriflamme du Danemark. Il est rouge, traversé d'une croix blanche.

niveau ; que les Dithmarses, soumis comme les autres peuples du Holstein, ne sont plus qu'une province de la monarchie danoise ; c'est égal, je voulais aller chez les fils rendre hommage à la valeur des pères. Par malheur les moyens de transport d'Altona à Meldorf sont lents, rares et pénibles. Les pluies incessantes de l'été avaient grossi l'Elbe ; les eaux débordées avaient envahi une partie de la Dithmarsie. D'après les conseils des gens du pays, je renvoyai mon excursion à d'autres temps et je partis pour Kiel.

Ce n'est pas la belle partie du Holstein que l'on traverse ; jusqu'à Pineberg, le pays est bas, couvert de flaques d'eau, de petits étangs, parsemé de bruyères. De tous côtés s'étendent de maigres prairies, séparées les unes des autres par des fossés toujours pleins d'eau ou par des claires-voies. Dans les unes paissaient des troupeaux de vaches, dans les autres des juments avec leurs poulains. Des champs de seigle et d'avoine, que le soleil avait mûris et jaunis, rompaient seuls la verte uniformité du paysage.

A partir de Pineberg, charmant petit village, bâti au milieu d'un bouquet de bois de haute futaie, on aperçoit de loin en loin quelques collines ou plutôt des ondulations de terrain. On est hors des marécages. Les terres deviennent meilleures. Les pâturages, plus gras et plus sains, nourrissent ces énormes et vigoureux chevaux si utiles à la grosse cavalerie. On trouve çà et là, cachées sous des massifs d'arbres, de ces belles et vastes métairies, qui ne témoignent pas moins de l'intelligence que de la richesse de leurs habitants, et ne le cèdent en rien aux chalets de l'Emmenthal ni aux fermes du Yorkshire. A Bordesholm, aux portes de Kiel, ces os-

cillations de terrain que j'avais aperçues à Pineberg se transforment en coteaux, en collines, et enfin en montagnes. Qu'elles soient les bienvenues ! (1) Depuis Minden en Westphalie, je ne voyais que des plaines uniformément plates et boueuses ; voici enfin un obstacle qui arrêtera mes regards et les empêchera d'aller tristement se perdre à l'horizon.

Kiel est une petite ville de dix mille habitants, délicieusement située sur les bords de la Baltique, au bout d'un golfe enchanteur ; c'était autrefois une ville d'étude et de plaisir. La noblesse, attirée par les beautés de la nature nulle part plus séduisantes, s'y était réfugiée en masse, quand, dépouillée de ses priviléges et éprouvant le besoin de vivre d'une vie commune aux autres classes des citoyens, elle avait abandonné ses vieux manoirs que l'isolement et l'ennui rendaient inhabitables. Le chemin de fer qui relie Hambourg à Kiel, ou plutôt l'Elbe à la Baltique, a changé les destinées de cette paisible cité. Cet asile de la science et de l'aristocratie doit devenir par la force des choses le centre bruyant d'un grand commerce ; sa situation entre la Baltique et la mer du Nord est admirable.

L'étendue, la sûreté, la profondeur des eaux de son port y doivent attirer un jour, au détriment de Lübeck qui se meurt, tous les navires destinés au Danemark, à la Suède et à la Russie. Mais en Allemagne tout se fait avec sagesse et partant avec lenteur. Kiel n'a pas encore perdu son ancien aspect. La race affairée des courtauds de boutique n'a envahi que la basse ville. Dans les hauts quartiers, l'étudiant à la casquette rouge bordée

(1) Ce sont les barrières naturelles qui protégent la basse Allemagne contre les flots de la Baltique.

de blanc, le professeur à la longue redingote noire, le hobereau au paletot vert garni de brandebourgs, tiennent encore le haut du pavé, et semblent décidés à ne le céder à personne. Vains efforts! un temps viendra où tout ce monde d'élite sera envahi, submergé par le flot chaque jour croissant des gens de commerce. Dans les desseins de la Providence, Kiel est destinée à devenir l'héritière de Lübeck et la rivale de Stettin.

En attendant cette transformation, Kiel est une ville calme autant qu'une ville d'université peut l'être, propre, régulièrement bâtie. La place du Marché, qui, par exception, est très-irrégulière et très-vaste, fait contraste avec le reste et offre de l'intérêt à un touriste. Au sud se trouve la halle, bâtiment tout moderne, et au nord, le corps de garde, entouré de maisons neuves. A l'est s'élèvent des maisons anciennes, d'une construction très-originale, les unes en bois avec balcon adhérent au mur et surplombant à chaque étage, les autres en briques, terminées par des chapiteaux en bois sculpté et ayant la façade ornée de colonnes en saillie entre lesquelles se trouvent d'innombrables ouvertures rondes qui servent de croisées. A l'ouest, les maisons, bâties dans le même style, sont dominées par l'église Saint-Nicolas, où repose le duc Adolphe IV, le bienfaiteur de la ville.

Je vis la place un jour de marché. Les paysans avaient leurs costumes nationaux. Ceux du Probstey sont très-originaux et très-jolis chez les femmes. A midi, la musique militaire se mit en rond devant le corps de garde et joua quelques morceaux d'ensemble d'une manière délicieuse. Les paysans accoururent à ces accents mélodieux. Je pris un véritable plaisir à voir réunie sous

mes yeux cette population grande, robuste, calme, silencieuse, débonnaire, vêtue dans le mois le plus chaud de l'année de longues redingotes, dites à la papa, et chaussée de bottes à l'écuyère. Une averse très-forte vint à tomber au milieu du concert. Cela ne troubla ni les musiciens ni les spectateurs. Les uns et les autres restèrent à leur poste, comme des gens accoutumés à de pareils accidents et qui ne s'en émeuvent plus. Moi seul, j'allai m'abriter sous un auvent, et de là je pus admirer avec quel stoïcisme hommes et femmes supportaient un orage qui devait les mouiller jusqu'aux os.

Les charmes de Kiel, malgré la propreté de ses rues, existent hors de ses murs. La campagne qui l'entoure est d'une magnificence sans égale. Elle est parsemée de collines boisées d'où l'on a des échappées de vue ravissantes sur la mer Baltique. Je ne connais rien au monde de plus charmant que l'allée de tilleuls qui mène du palais du duc de Glucksbourg à l'hôtel de Bellevue. Elle est bordée dans toute son étendue, qui est au moins d'une lieue, de charmants cottages d'une élégance et d'une propreté irréprochables, bâtis en briques peintes, sur le modèle des villas qui entourent le bois de La Haye. Ceux de gauche s'élèvent presque toujours sur les flancs d'un coteau riant, au milieu de vastes prairies où paissent des daims et des gazelles, et dont le sommet est couronné d'arbres gigantesques. Ceux de droite sont situés dans un parterre de fleurs et ont les pieds dans la Baltique. Plusieurs ne le cèdent en rien aux magnifiques palais qui ornent les rives du lac de Côme et du lac Majeur. La Baltique, aussi belle que le plus beau des lacs et plus majestueuse, baigne amoureusement et respecte pendant tout l'été les digues de roses et de fuchsias

qui seules préservent de ses fureurs ces riches demeures. A mi-chemin s'élève le village de Düsternbrock, célèbre par son établissement de bains, et dont les chaumières élégantes rappellent celles de Saardam et de Brouk. Bellevue, où vient aboutir cette promenade, est un hôtel garni ou plutôt, comme disent les Anglais, un boarding house, dans lequel les bourgeois du Holstein et du Slesvig, qui ne veulent ou ne peuvent pas se permettre les dépenses d'un cottage, viennent se réfugier pendant les chaleurs de l'été. Moyennant un prix très-modéré, ils sont logés à merveille, nourris de même, respirent un air salutaire, jouissent d'une vue ravissante, et peuvent, à toute heure du jour, promener leurs rêveries sous des ombrages que les rayons du soleil ne pénètrent jamais. Les Anglais, toujours admirateurs d'une belle nature, figurent en grand nombre parmi les hôtes de Bellevue.

Kiel est la seconde ville du Holstein. C'est le siége d'une université allemande qui est célèbre, et jusqu'à un certain point digne de son renom. Par malheur, elle est animée envers le Danemark de mauvais sentiments qu'elle ne prend pas la peine de dissimuler. A son exemple la population presque entière, faisant de l'opposition au Danemark une question de nationalité, a adopté ces idées de pangermanisme qui fermentent dans les meilleures têtes de l'Allemagne et que je crois, pour ma part, inutiles à sa grandeur et dangereuses pour ses libertés. Le palais de Kiel, grand monument sans style, mais dont les jardins sont délicieux, est habité par le duc de Glucksbourg, époux de la première femme divorcée du roi Frédéric VII. Il y vit sans faste, dans une retraite si sévère qu'elle tient presque de l'exil; il expie la faute

qu'il a commise en 1848, lors de l'insurrection des Duchés, et qui lui a été pardonnée à Copenhague avec une certaine magnanimité.

Je quittai Kiel un samedi soir, à six heures. La journée avait été pluvieuse ; mais la nuit était admirable. La Baltique était calme, comme un lac de Suède. Point de roulis ; personne n'avait même l'apparence du mal de mer. Enveloppé dans mon manteau, je restai la plus grande partie de la nuit à contempler cette sombre clarté qui tombe des étoiles, comme dit le vieux Corneille, et qui, nulle part, n'est plus éclatante que dans ces régions voisines du pôle ; à admirer ce vert rideau qui semblait comme étendu sur les eaux de la mer, que la brise n'osait plisser, mais que la proue de notre vaisseau déchirait impitoyablement. Il y avait à bord parmi les passagers un jeune Français qui, fraîchement arrivé des déserts de l'Amérique du Sud, se rendait dans ceux du Finmark. C'était un homme d'esprit ; il avait de la verve et de la simplicité ; je prenais un plaisir extrême à entendre de sa bouche le récit de ses courses aventureuses ; le temps ne filait pas moins vite que le vaisseau qui nous portait. J'avais pu, au clair de lune, voir les rochers de Langeland et les prairies de Laaland. L'air humide de la mer, qui devenait plus froid à l'approche du soleil, avait pénétré mes vêtements et m'avait glacé le sang ; j'étais descendu dans ma cabine et m'étais enveloppé dans ma couverture de laine. Je n'avais pas tardé à m'endormir et j'étais au plus fort de mon somme, lorsque notre vaisseau entra dans le port de Corsöer. Tout le monde s'était habillé à la hâte et avait gagné la gare du chemin de fer, qui à six heures partait pour Copenhague. J'étais resté seul, inaperçu ou dédaigné der-

rière les courtines de mon lit. Par bonheur, un voyageur, redescendu dans la cabine pour prendre un objet de toilette qu'il avait oublié, m'avait vu et réveillé. C'était au moment où le capitaine allait donner le signal du départ et poursuivre sa route vers Christiania. Je ne me serais réveillé qu'en pleine mer et Dieu sait dans quel port reculé j'aurais été déposé. Pour comble de malheur, mes malles, où se trouvaient mes vêtements et mon argent, auraient été dirigées sur Copenhague. En remerciant mon obligeant inconnu, j'appris de lui qu'il était Turc et de Damas. Après cet aveu, il se sauva à toutes jambes, me donnant rendez-vous à la gare de Corsöer. Par malheur, à mon arrivée la gare était déserte et les voyageurs se trouvaient en wagon; je me précipitai dans la première voiture que je trouvai ouverte. Mon Turc n'y était pas; je ne l'ai pas revu et certainement je ne le reverrai plus de ma vie. C'était dans l'été de 1860, au moment des massacres de Syrie. L'Europe était indignée, épouvantée des horreurs que ses compatriotes avaient commises contre une population inoffensive et désarmée. Ce jeune homme avait des manières distinguées, le parler doux, l'air bon et affectueux. Sa belle figure, un peu cuivrée, était éclairée par deux grands yeux d'une mélancolie et d'une douceur séduisantes. A Corsöer il était enchanté de me rendre service. A Damas je l'aurais vu peut-être, excitant ou conduisant des sicaires prêts à m'égorger; tant il est vrai que le fanatisme pervertit l'esprit et endurcit le cœur!

CHAPITRE III.

De Corsöer à Copenhague.

L'île de Seeland (1) est la plus vaste, la plus belle, la plus fertile des îles que la main de la Providence a répandues en grand nombre dans le bras de mer qui sépare le Jutland de la Suède. M. Marmier nous assure que, d'après une tradition que je n'ai vue nulle part, elles n'étaient si rapprochées entre elles que pour permettre aux enchanteurs de les parcourir plus à l'aise. Un terrible enchanteur qui s'appelait Charles-Gustave passa de l'une à l'autre, mit le siége devant Copenhague et obtint la fameuse paix de Roeskilde (1658). Voici comment s'accomplit ce fait extraordinaire, qui n'a pas de précédent dans l'histoire du monde, et qui, sans doute, de bien des siècles ne se reproduira pas. En 1657, Charles-Gustave,

(1) Plusieurs écrivains mettent au féminin le mot Seeland ; je crois qu'ils ont tort. Les noms de pays de cette nature ne doivent être féminins que lorsqu'ils sont terminés par un *e* muet, comme dans Finlande, Irlande et Hollande; ils deviennent masculins lorsque l'*e* est retranché, comme dans Jutland, Halland et Gottland. Les Danois appellent cette île Skjœland; les Anglais en ont fait Seeland, et nous Français, ennemis avant tout des mots barbares, nous avons adopté leur orthographe, et nous devons la respecter ; c'est pourquoi nous ne mettrons pas d'accent sur la première voyelle de ce mot.

ce héros que Gustave-Adolphe avait pressenti et qu'il avait choisi tout enfant pour le mari de sa fille Christine et pour le continuateur de son œuvre, Charles-Gustave avait envahi et, d'après l'expression de Bossuet, parcourait la Pologne comme un lion dévorant. La facilité, l'éclat de ses succès avait changé ses premiers projets et l'avait entraîné dans une entreprise disproportionnée aux forces dont il disposait. Tout son génie n'avait pu que retarder et non prévenir des revers inévitables. Frédéric III de Danemark, mû par de mauvaises passions, et ne prévoyant pas la victoire de Varsovie, s'était jeté avec fureur dans la coalition que l'Autriche venait de former contre la Suède, et, croyant à la ruine de son jeune voisin, pour la précipiter, il était entré dans les États de Brême et comptait de là se jeter dans la Poméranie. A tout autre que Charles-Gustave la position aurait semblé désespérée. Trahi par le Grand Électeur, abandonné par l'Angleterre qui exigeait Brême pour prix de son concours, attaqué par le Russe et par le Danois, soutenu par la France seule qui n'offrait cependant que 200,000 thalers, somme insuffisante, il semblait qu'il n'avait d'autre parti à prendre que d'abandonner ses provinces allemandes, s'enfuir vers la Baltique et aller se retrancher en Suède. C'est au passage que Frédéric III l'attendait à la tête de sa flotte. Mais aucun obstacle, aucun revers ne pouvait arrêter ni abattre l'âme fière, ardente, intrépide, audacieuse de ce jeune capitaine. Pendant que Frédéric III le croyait perdu sans ressources, Charles-Gustave songeait à envahir et à partager le Danemark. Élevé à l'école de Torstensson, il parcourait les distances avec une rapidité incroyable. Il parut tout à coup en Holstein, pendant qu'à la cour de

Copenhague on pensait qu'il se morfondait en Pologne, et que Frédéric III le guettait dans les eaux de Dantzick. La guerre de Trente ans avait couvert les Suédois de gloire. Leurs vieilles bandes exerçaient sur les populations un prestige inouï. Rien ne pouvait leur résister. Le Holstein et le Slesvig furent conquis presque sans résistance, et, avant la fin de l'année, le comte Wrangel avait emporté d'assaut Frédéricia, la clef du Jutland et le boulevard des îles danoises.

Charles-Gustave était occupé à ramasser tous les vaisseaux dont il pouvait disposer pour tenter une descente en Fionie, lorsque la nature, venant en aide à ses projets ambitieux, en facilita, en précipita la réalisation. L'hiver de 1657 à 1658, un des plus rigoureux que le Nord ait eus à supporter, transformant la Baltique en une mer de glace, jeta devant ses pas comme un pont qui devait le conduire jusqu'à Copenhague. Les eaux des deux Belt et du Sund, bouleversées en hiver par des tempêtes incessantes ou traversées par des courants impétueux, ne sont presque jamais gelées. Quand par miracle ce phénomène se produit, la glace, aux points les plus tourmentés, n'a pas de consistance et cède au moindre poids. Des hommes audacieux avaient essayé plusieurs fois de traverser ces étroits passages; mais les uns étaient revenus sur leurs pas, les autres, plus téméraires ou moins heureux, avaient péri dans le trajet. Qui oserait aventurer une armée là où un homme n'avait jamais pu passer? Charles-Gustave l'osa, malgré l'avis de tous ses généraux. Il est vrai que le froid était excessif; jamais on n'avait rien vu de pareil. Le vin et le pain gelaient dans le traîneau du roi. D'après le chevalier Terlon, ambassadeur de France, qui se trouvait auprès

de Charles-Gustave, il fallait, pour s'en servir, « couper le « pain et les tonneaux de vin et de bière avec une hache « et en couper après des morceaux » qu'on rapprochait du feu; de même des viandes, qu'il fallait mettre dans des poêles bien chauds pour les faire dégeler, et qui, « mal- « gré ces soins, étaient le plus souvent pourries. » Toutes ces incommodités, dont le roi était la première victime, ne pouvaient le détourner des projets grandioses qu'il avait formés. Il s'aventura le premier sur la glace, donnant rendez-vous à son monde dans l'île de Brandsöe, au milieu du petit Belt. De là il passa d'une enjambée dans la Fionie.

La témérité du roi avait été couronnée de succès; mais il n'avait encore accompli qu'une partie de son œuvre. Le grand Belt était à franchir, et ce passage était bien autrement périlleux. La saison avançait, le froid tenait bon; mais il pouvait, d'un moment à l'autre, perdre de son intensité. Charles-Gustave, qui éprouvait une joie enivrante à vaincre les éléments, à accomplir un acte qui, jusqu'à ce jour, avait semblé dépasser les forces humaines, était bien décidé, plutôt que de reculer, à périr, lui et tous les siens, engloutis dans les flots rouverts de la Baltique. Néanmoins, pour l'acquit de sa conscience, il avait chargé l'ingénieur Dalberg de sonder la glace du grand Belt. Il était en train de souper, lorsque Dalberg vint l'assurer que la glace était assez ferme pour porter le poids d'une armée de 300,000 hommes. Charles, qui connaissait le prix du temps, malgré la rigueur de la saison, quitte Odense à neuf heures du soir et arrive à Nyborg à six heures du matin. Il voulait de Nyborg passer dans l'île de Sprogöe et de là se rendre à Corsöer. C'était le chemin le plus court, mais le

plus dangereux. Nulle part la mer n'est aussi profonde, ni les courants aussi impétueux. Nulle part la glace ne devait être aussi fragile. Wrangel, le plus téméraire mais le plus habile des officiers suédois, supplia le roi de ne pas aller plus avant, disant que ce serait tenter Dieu que de pousser plus loin cette folle entreprise; que la Suède épuisée n'avait plus que cette poignée de braves pour la défendre contre l'Europe soulevée contre elle; que, si elle venait à périr dans le trajet, c'en était fait de la patrie; que d'ailleurs, au point où l'on était, on obtiendrait du Danemark effaré assez d'avantages pour couvrir le roi de gloire et satisfaire son ambition. Uhlfeld, malgré la haine et le désir de vengeance dont il était animé, se rangea de l'avis de l'amiral contre le roi. Wrangel assurait qu'aucun Suédois ne voudrait se charger de guider les troupes, non pas à cause du péril, puisque le sacrifice de la vie était fait, mais à cause de la responsabilité qui pèserait sur lui devant les hommes et devant Dieu. Uhlfeld, pour l'appuyer, se faisait fort de prouver que, depuis plus de quatre siècles, aucun homme n'avait franchi à pied le détroit. Charles-Gustave, que le succès avait ébloui, se laissait assez volontiers comparer par ses courtisans à Moïse et se plaisait à la pensée que Dieu ferait aussi pour lui un miracle. S'il avait ouvert, pour laisser fuir un chef hébreu, les flots de la mer Rouge, pourquoi ne fermerait-il pas ceux de la Baltique, pour laisser passer un héros chrétien? Le roi était cependant ébranlé par la vive opposition des deux hommes les plus importants de sa suite, lorsqu'il reçut du chevalier Meadow, ambassadeur d'Angleterre à Copenhague, une lettre où cet homme d'État l'engageait à traiter avec Frédéric III et

offrait pour cela sa médiation. Le paysan qui avait apporté le message avait traversé le grand Belt sur les glaces et devait rapporter la réponse par le même chemin.

La présence de ce courrier donnait un démenti énergique aux sinistres prévisions de Wrangel et d'Uhlfeld. Les irrésolutions du roi disparurent tout à coup; il changea seulement son plan de marche; il partit avec toute sa cavalerie pour Svenborg, 5 janvier 1658, résolu de passer en Seeland à travers les îles de Langeland, de Laaland et de Falster.

A peine à Svenborg, Charles-Gustave envoya quelques ingénieurs sonder la glace. Ils n'avaient l'ordre que d'aller en Langeland; ils poussèrent jusqu'en Seeland, et, comme preuve de la réussite de leur entreprise, ils ramenèrent avec eux quelques prisonniers faits dans l'île. Toutes les dispositions furent aussitôt prises, et l'ordre fut donné à l'armée de passer le grand Belt. Il fallait, pour surmonter ces obstacles, que les Suédois fussent alors non-seulement des héros, mais des êtres de fer supérieurs au reste de l'humanité. Je ne parle pas des dangers qui, n'offrant à une armée aguerrie que l'occasion de se distinguer, mettent en jeu l'amour-propre, excitent l'ambition et procurent aux braves une sorte de volupté enivrante. Mais on ne peut, sans frémir, songer aux souffrances physiques de ces hommes exposés aux rigueurs d'un hiver dont la violence était inconnue même dans ces âpres climats, et se frayant à travers des eaux glacées pour la première fois un chemin que les pieds de l'homme n'avaient jamais foulé. Les cavaliers étaient à pied, conduisant leurs chevaux par la bride et s'enfonçant jusqu'au ventre

dans des flaques d'eau qui s'étaient formées au-dessus de la glace et semblaient à chaque pas présager un abîme. Plusieurs hommes avaient disparu engloutis dans les flots au passage du petit Belt. L'endroit où l'on passait, désigné tout récemment par le roi, n'avait pas été sondé par l'ingénieur Dalberg. La vie de tous était si compromise que le sacrifice en était fait; mais tel est le caractère de l'homme qu'il s'accoutume à tout et dédaigne des dangers ou des souffrances dont il n'aurait pu, en d'autres temps, concevoir l'idée sans épouvante.

De Svenborg à Kaarsbölle, ville du Langeland, le trajet fut court et peu pénible. Ce fut bien différent de Langeland à Laaland; les difficultés furent énormes. Néanmoins l'intrépidité, l'énergie, la force des soldats suédois était si grande que tous les obstacles furent surmontés, et l'armée entière se trouva sous les murs de Nakskov, capitale du Laaland et résidence des reines douairières de Danemark, sans accident notable et dans le laps de temps prévu par le chef. Le reste du trajet n'offrait plus de difficultés. Les paysans effrayés n'opposaient aucune résistance. Le détroit qui sépare le Laaland du Falster est fort peu large. Celui qui sépare le Falster du Seeland l'est davantage. Mais tout cela n'était qu'un jeu après les prodiges qu'on venait d'accomplir. Le miracle était fait (1). Le 12 février 1658, le drapeau de la Suède, arboré sur la tour de Wordingborg, apprit au malheureux Frédéric III que son der-

(1) Charles-Gustave, en souvenir de cet événement, fit frapper une médaille sur laquelle on lisait d'un côté : « Transitus gloriosus maris Baltici, » et de l'autre : « Natura hoc debuit uni. Februarius, 1658. »



nier asile était envahi, et qu'un ennemi implacable et ambitieux était aux portes de sa capitale.

Les Danois, qui étaient habitués à voir dans les glaces mobiles de la Baltique un rempart inaccessible, furent épouvantés, démoralisés par ces succès tout à fait imprévus et accomplis d'une manière presque surnaturelle. Le Grand Maître du royaume, Gersdorf, accompagné de deux sénateurs et du chevalier Meadow, accourut auprès de Charles-Gustave et proposa au vainqueur les trois provinces de Halland, de Bleking et de Scanie, objet de la convoitise de tous les rois de Suède. Uhlfeld demanda en outre les îles de Hveen, de Saltholm, de Bornholm, la Dithmarsie, le comté de Pineberg en Holstein, les provinces de Bahus, d'Aggerhus, de Trondhjem, le Finmark, la Laponie, et le pays de Wardehus, en Norvége. C'était plus de la moitié du royaume, et l'on ne s'en contentait pas ; on exigeait en outre la moitié des droits de péage du Sund et un million d'écus pour frais de guerre. Les plénipotentiaires épouvantés s'en retournèrent à Copenhague. Charles-Gustave, après leur départ, se rendit à Kjöge et y établit son quartier général, à quatre milles de la capitale. L'intrépide Clas Tott se fit fort d'y entrer avec quatre mille cavaliers. Nul doute qu'il n'eût réussi. Tout le monde y était atteint de ce vertige dont le ciel frappe les malheureux qu'il veut perdre. Trois mille hommes seulement de troupes régulières défendaient ses remparts délabrés. Les habitants, divisés par des haines implacables, au lieu de se joindre à cette poignée de défenseurs, éclataient en invectives, en reproches, en récriminations. Des rixes sanglantes avaient lieu entre ces forcenés, qui avaient assez de courage

pour s'entre-déchirer, mais non pas pour défendre leur patrie menacée. Au milieu de ce découragement abject, de cet affaissement général d'esprit et de corps, Frédéric III seul montrait une grandeur d'âme inaltérable et une fermeté qui ne se démentit jamais. Il opinait toujours pour la résistance, confiant dans la sainteté de sa cause bien plus que dans les secours qu'il espérait de l'étranger ou des provinces non soumises. Mais sa femme, qui le dominait, et ses ministres, regardant tout comme perdu, s'estimaient heureux de conserver les quelques débris que le vainqueur daignait leur laisser. Est-il vrai, comme le dit Puffendorf, que Charles-Gustave, au courant de ce qui se passait dans la capitale, n'ait pas voulu, par magnanimité seulement, pousser plus avant ses conquêtes, et que ses succès prodigieux, au lieu d'enivrer sa grande âme, n'aient servi qu'à éclairer son esprit et à le ramener à la modération? Non, il a seulement manqué d'audace. Au début de la campagne, sous le coup de l'indignation, il avait bien formé le projet de détruire la monarchie danoise, de joindre à sa couronne les provinces suédoises, les îles et la Norvége, et de donner à son beau-père, le duc de Holstein-Gottorp, la partie royale du Holstein et du Slesvig et le Jutland, avec le titre de roi, arraché à son ennemi vaincu. Mais à cette époque le prestige de la royauté était si grand que les souverains étaient par lui protégés en même temps et contre l'insubordination de leurs sujets et contre l'ambition de leurs rivaux. D'ailleurs le châtiment était-il proportionné à l'offense? L'Europe ne serait-elle pas indignée de tant de dureté, épouvantée de tant d'ambition? Il venait de voir l'intérêt passionné que

tous les souverains avaient témoigné à Jean-Casimir, ce frère de hasard, ce roi ou plutôt ce chef d'une république tombée dans le mépris et de qui l'esprit inquiet, turbulent, anarchique était odieux en ce temps de réaction monarchique et absolutiste. Était il vraisemblable que ces mêmes hommes verraient avec moins d'émotion crouler une monarchie qui. quoique dominée par une puissante aristocratie, avait droit à leur sympathie et passait pour une des plus anciennes de l'Europe? Charles-Gustave, avec son coup d'œil d'aigle, avait aperçu tous les dangers, tous les embarras que trop d'avidité, trop de rigueur lui attirerait; et il eut le bon sens, l'habileté de signer, le 26 février 1658, le fameux traité de Roeskilde. Le Halland, le Bleking, le Bohus, la Scanie, tout ce qui formait, au moyen âge, l'ancien royaume de Scanie, fut rendu à la Suède, qui reçut de plus l'île de Bornholm, le pays de Trondhjem en Norvége, Bremerfœrde dans l'Évêché de Brême, et plusieurs terres dans l'île de Rugen. La plupart de ces conquêtes convenaient à la Suède et lui sont restées. Trondhjem, qui lui avait échappé, lui est revenu, un siècle et demi plus tard.

Au moment de signer ce fatal traité, le Grand Maître Gersdorf émit, comme autrefois Néron adolescent, le regret de savoir écrire. Il aurait dû plutôt se reprocher cette fatale imprévoyance, qui l'avait poussé à armer son maître contre un roi de génie, et dans un moment d'anarchie où le Danemark, privé de soldats, bien loin de pouvoir attaquer, était même incapable de se défendre.

Charles-Gustave, allant prendre possession de ses nouvelles provinces, se rendit à Elseneur. Frédéric III, assez magnanime pour oublier le passé, accourut à sa

rencontre et l'invita à se rendre au palais de Fridericsborg. Les officiers suédois, craignant un piége, firent tous leurs efforts pour dissuader leur chef d'aller se mettre à la merci d'un rival qu'il avait traité avec tant de rigueur. Charles Gustave, inaccessible à la crainte, donna toutes ses instructions en cas d'une trahison, et partit pour se rendre chez son hôte. Il y passa trois jours, qui furent consacrés aux plaisirs plutôt qu'aux affaires. La reine Sophie-Amélie déploya sans profit, auprès du conquérant, tous les charmes de son esprit et de sa beauté. Les Suédois remarquèrent que les Danois n'avaient pas cet air humble et réservé qui aurait été tout au moins convenable après des pertes aussi cruelles et d'aussi dures humiliations, qu'ils étaient au regret d'avoir subi le traité de Roeskilde, et menaçaient de le déchirer à la première occasion. Charles-Gustave, de son côté, recevant d'imprudentes confidences sur l'état de détresse où l'ennemi était tombé, se reprochait sa magnanimité ou sa maladresse, et formait, sous le toit même de son hôte, le plan d'une nouvelle campagne pour obtenir « cette belle fiancée, qui méritait » bien davantage, depuis qu'il la connaissait, « le sacrifice d'une danse sanglante. »

Le traité de Roeskilde avait été signé. Mais son exécution pouvait à chaque instant fournir à la partie mécontente un prétexte, un sujet de rupture. Aussi l'année ne s'était pas même écoulée que le Seeland était envahi de nouveau par les Suédois et le siége mis devant Copenhague. Charles-Gustave, assuré cette fois du succès, ne cachait plus son projet de joindre toute la monarchie danoise à la Suède, de raser Copenhague, de ne laisser, à la place où fut cette brillante cité,

comme au moyen âge du temps d'Absalon, qu'un fort pour protéger la côte, et de transporter à Malmöe ou à Landscrona la capitale du futur empire des Goths, qu'il avait l'ambition de fonder dans le Nord. Mais Charles-Gustave n'était plus le même. La nature ne perd jamais ses droits. Quelque intrépide que soit son courage, quelque vaste que soit son génie, un homme n'est jamais qu'un homme, et Charles-Gustave ne l'apprit que trop à ses dépens. Dans les fatigues, dans les souffrances de cette terrible et glorieuse campagne de 1658, il avait pris le germe de la fatale maladie qui minait déjà lentement son corps robuste. Sa faiblesse physique influait sur son moral. Il avait moins de fermeté dans ses décisions, surtout moins de hardiesse et moins de promptitude à les exécuter. Au lieu de tenter, dès son arrivée, un coup de main sur Copenhague effarée et point préparée à la défense, il essaya de corrompre les ministres de Frédéric III. C'est après avoir vu l'impossibilité de faire de nouveaux Uhlfeld qu'il attaqua Copenhague ; il l'investit et commença un siége régulier, laissant aux puissances alarmées de son ambition le temps de se consulter et de s'entendre pour aller au secours d'une monarchie utile à l'équilibre européen.

Autant l'intrépide Charles-Gustave montrait d'irrésolution, autant l'indolent Frédéric déployait de fermeté. A des ministres timorés qui conseillaient la retraite de la cour en Norvége, il avait fait connaître sa résolution irrévocable de défendre Copenhague jusqu'au bout, de la sauver ou de périr sous ses décombres avec sa femme et ses enfants. A toute heure du jour et de la nuit, il était sur les remparts, toujours à l'endroit le plus menacé, mêlé aux milices bourgeoises, prenant

tour à tour le mousquet ou la pioche, précédé ou suivi de sa charmante compagne, qui, vêtue en amazone, employait les charmes de son visage et les ressources de son esprit à entretenir l'enthousiasme d'une population embrasée de l'amour de la patrie. Aux applaudissements de tout un peuple, il avait fait proposer, par un héraut d'armes, à Charles-Gustave de vider leurs différends dans un combat singulier qui aurait lieu, à la manière antique, aux pieds des remparts. Charles-Gustave, tout chevaleresque qu'il était, n'avait répondu à ce cartel qu'en pressant les travaux du siége et en dirigeant lui-même un assaut prématuré.

Cependant les deux monarques ne devaient pas tarder à se trouver en face, les armes à la main. Charles-Gustave, accompagné de quelques officiers, était sans méfiance occupé à tirer des plans dans l'île d'Amager, lorsqu'un prisonnier qui leur servait de guide, nommé Vanderverk, ayant pu, dans les ténèbres, s'échapper sans que l'on s'en aperçût, alla prévenir Frédéric III, qui, n'écoutant que son bouillant courage, sans s'informer s'il n'était pas attiré par un traître dans un piége, se mit, d'après l'expression du chevalier Terlon, à la tête d'un gros de noblesse, où se trouvaient Ahlfeld, Guldenlö et toutes les sommités danoises, et se précipita à la rencontre de son terrible adversaire. Celui-ci était auprès du village d'Holländerbye. Toute fuite était impossible D'ailleurs il ne voulait pas éviter le combat. On en vint aux mains avec un acharnement incroyable. Cette échauffourée, où mille hommes à peine prirent part, avait, grâce à la qualité des combattants, l'importance de ces grandes batailles d'où dépend le sort d'un empire. En effet, que Frédéric et les siens

fussent tués ou pris, c'en était fait du Danemark; si c'était Charles-Gustave, le Danemark délivré rentrait dans ses anciennes limites, et la Suède était menacée de terribles représailles.

Les Suédois, surpris, ne purent résister longtemps à l'impétuosité des Danois. Charles-Gustave, repoussé de poste en poste par Frédéric lui-même, fut obligé de traverser toute l'île, d'Holländerbye à Dragö. Il fallut même toute son énergie, toute son intrépidité pour empêcher cette retraite précipitée de se changer en déroute. Charles-Gustave, poursuivi le pistolet au poing par Vanderverk, ne dut son salut qu'au dévouement d'un officier, nommé Leyonhjelm. A Dragö, il n'eut que le temps de se jeter dans une chaloupe et de s'enfuir en Scanie. Pendant le trajet, opéré avec une grande précipitation et troublé par les plus sinistres appréhensions, la barque qui portait le roi chavira, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'on parvint à le retirer vivant de la mer.

Ce succès et les secours que les Hollandais, après avoir forcé le Sund, 29 octobre 1658, avaient apportés dans le port même de Copenhague, ranimèrent l'espoir des assiégés et donnèrent à leur intrépidité un caractère de permanence bien nécessaire, après tant de défaillances, pour les relever dans l'esprit de l'Europe.

Charles-Gustave, au contraire, revenu de ses illusions, voyait les ressources immenses dont peut disposer un peuple qui a fait à son roi et à sa patrie le sacrifice de sa fortune, de ses affections et de sa vie. Le succès seul pouvait justifier et faire pardonner une entreprise faite contre la foi jurée et au mépris du droit des gens. Un échec en accroîtrait la honte, et, venant d'un ennemi

qu'il avait affecté de représenter sans force et sans courage, il ternirait tous les lauriers qu'il avait cueillis jusqu'à ce jour. Aussi l'âme altière et superbe de Charles-Gustave avait-elle été cruellement affectée de ces revers. Le chagrin lui avait fait perdre l'appétit et le sommeil ; il était devenu inquiet, rêveur, solitaire, taciturne. Son activité avait diminué et sa ténacité s'était accrue. Il ne voulait entendre aucun conseil, pas même ceux de la France, c'est-à-dire de son dernier allié.

Cependant le siége traînait en longueur. L'arrivée d'une escadre anglaise, sous la conduite de lord Montagu, ne changea rien à la situation, parce qu'elle venait plutôt épier et contrecarrer les Hollandais qu'aider efficacement les Suédois. L'hiver, comme presque toujours dans ces climats, était très-rigoureux. Les assiégeants en souffraient beaucoup, mais moins que les Suédois, exposés à toutes les intempéries. Charles-Gustave affrontait et supportait avec une constance admirable les dangers et les maux qu'il avait provoqués ; ils n'en étaient pas moins funestes à sa santé déjà compromise. On était en février (1659) et depuis six mois devant Copenhague. Pendant qu'on s'y morfondait, Sternschild, cédant devant un soulèvement national, était obligé d'abandonner la province de Trondhjem. Un sort plus cruel était réservé au gouverneur de l'île de Bornholm, qui tomba victime d'une conspiration ourdie par un bourgeois de Rönne, nommé Jens Kofold, exécutée par lui avec autant de sang-froid que de courage, et dont il nous a laissé une relation très-remarquable. Comme le théâtre de ses exploits n'était qu'un misérable rocher perdu dans la Baltique, et les compatriotes

qu'il délivrait du joug de l'étranger d'humbles pêcheurs, son nom est resté inconnu; si ce fait s'était passé aux temps antiques, dans une des îles du Péloponèse, cet homme intrépide aurait partagé la gloire d'Harmodius et d'Aristogiton.

L'armée de siége avait été amoindrie par le feu des assiégés et surtout par les rigueurs de l'hiver. Les Danois n'avaient pas pu, à coups de canon, empêcher la glace de se former dans les fossés des remparts. Charles-Gustave, dont un froid rigoureux avait déjà si bien secondé les projets, résolut de profiter de cette favorable circonstance. Après deux tentatives avortées le 8 et le 9 février, il fit donner le 11 un assaut général, déployant dans ce suprême effort toutes les forces dont il pouvait disposer. Ce fut en vain que les Suédois firent des prodiges de valeur; moins nombreux que les assiégés, ils devaient être et furent repoussés de partout. Quelques hommes du régiment de Fersen parvinrent cependant à attacher leurs échelles aux créneaux. Quatre d'entre eux atteignirent même les remparts; mais, n'étant pas suivis de leurs compagnons, ils furent pris, égorgés et rejetés au delà des murs, n'ayant trouvé que la mort pour récompense de leur intrépidité.

Le jour qui se leva éclaira un spectacle bien douloureux pour l'orgueil, je ne dirai pas pour la sensibilité du roi de Suède. La terre était partout jonchée de ses soldats, de ses meilleurs. Les Danois, triomphants au contraire, s'agitaient sur leurs remparts, remplissant l'air de hourras, dansant, au son des cloches, des rondes autour des feux de joie, poussant l'audace jusqu'à venir dépouiller, sous l'œil même des Suédois, les cadavres

qu'ils avaient faits. Les églises furent insuffisantes à contenir la foule accourue pour remercier Dieu du succès des armes danoises. Frédéric III, considérant le siége levé de fait après de tels exploits, ordonna qu'à l'avenir, pour rappeler ce mémorable événement, le 12 février serait un jour de prières publiques et de fête nationale.

Frédéric III avait raison. La guerre était finie. Il avait sauvé le Danemark. La France, l'Angleterre et la Hollande, par le concert de La Haye (24 mai 1659), avaient résolu de rétablir la paix dans le Nord, et d'imposer leurs décisions aux récalcitrants, serait-ce par la force des armes. Charles-Gustave avait beau se roidir dans son orgueil: sa position était très-précaire. Les nombreux ennemis que son amour effréné de la guerre lui avait suscités de toutes parts, courbés devant ses armes victorieuses, s'étaient tous relevés à l'heure des revers, et l'attaquaient sur tous les points avec une entente admirable.

Les Impériaux, joints aux Polonais et aux Prussiens, s'efforçaient de chasser les Suédois du Holstein. Les Russes cherchaient à pénétrer en Finlande; les Polonais assiégeaient Revel, en Livonie; enfin la Poméranie était menacée. Pour continuer le siége avec quelque espoir de succès, il fallait recruter l'armée de Seeland, et, pour cela, dégarnir un point de la monarchie. Or tous étaient menacés; que dis-je? tous étaient attaqués.

Cependant, pour faire exécuter le traité de La Haye, une flotte anglaise, conduite par lord Montagu, vint joindre les Hollandais dans le Sund. Charles-Gustave répondit dans une conférence, où l'ambassadeur de

France, qui connaissait le caractère irascible et superbe du roi, évita de paraître, qu'il ne subirait jamais « l'ascendant que deux républiques voulaient prendre « sur des têtes couronnées. » Il reprocha aussi aux signataires du concert de La Haye de lui envoyer des ambassadeurs « dont les mains étaient encore fumantes du « sang de leur roi (1). »

Cependant toutes ces colères, toutes ces diatribes ne remédiaient à rien; et, malgré les décisions des grandes puissances, les hostilités n'avaient pas été suspendues. Charles-Gustave était dans l'île de Falster, se livrant avec la reine, le chevalier Terlon et une partie de la Cour, aux plaisirs de la chasse, lorsqu'il apprit que l'île de Fionie avait été envahie par les Hollandais, les Impériaux et les Danois commandés par Shack et par Ahlfeld. L'armée suédoise courait de grands dangers; quoique nombreuse et aguerrie, elle était menacée d'être écrasée par tant d'ennemis divers. Charles-Gustave se rendit à Corsöer; il était indécis si, malgré l'escadre hollandaise qui couvrait le grand Belt, il ne tenterait pas de traverser le détroit, lorsque le bruit du canon, apporté par la brise de mer, vint lui apprendre que l'action était engagée (14 novembre 1659). Le lendemain matin, après une nuit passée dans les plus cruelles appréhensions, il vit venir à lui, dans une barque de pêcheur et sous des vêtements d'emprunt, le général Stenbock et le comte palatin de Sultzbach. C'étaient les derniers débris de cette brillante et nombreuse armée qui avait conquis et qui gardait la Fionie.

Ces revers irritaient, mais n'abattaient pas l'âme

(1) Allusion à la mort de Charles Ier.

altière et indomptable de Charles-Gustave. Les Anglais, désespérant de le ramener à des sentiments pacifiques, avaient donné l'ordre à lord Montagu de se joindre à Ruyter pour l'accabler. Ce triste rôle déplut au noble amiral, qui, prétextant le besoin de se ravitailler, retourna brusquement à Londres. D'ailleurs, il avait envie d'aller prendre part aux grands événements qui s'accomplissaient dans sa patrie (1). Les froids étaient revenus; l'hiver avait reparu, sombre et rigoureux. Il était évident pour les moins clairvoyants que l'expédition était manquée. Le bon sens, l'humanité, conseillaient à Charles-Gustave de lever le siége de Copenhague. Par malheur son orgueil lui ordonnait le contraire, et les princes les plus grands savent rarement se soustraire au joug de ce tyran qu'ils se sont imposé eux-mêmes.

Cependant Charles-Gustave était tout à fait au bout de ses forces; il avait besoin de repos. Il passa en Scanie et de là à Göteborg (Gothembourg) où les États du royaume avaient été convoqués. Une fièvre qui régnait dans la ville s'empara de lui et eut beaucoup de prise sur ce corps naturellement robuste, mais épuisé par les fatigues, par les privations, par les préoccupations et les chagrins. A son affaiblissement extrême il sentit que sa fin était prochaine; il se prépara dès lors à la mort, qu'il avait affrontée trop souvent pour la redouter, avec cette placidité, cette grandeur d'âme, cette élévation de sentiments qui, dans les moments solennels de sa vie, ne l'avait jamais abandonné. Il se fit relire son testament, se repentit, comme plus tard Louis XIV,

(1) La restauration des Stuarts.

d'avoir trop aimé la guerre, recommanda à ses ministres une politique de paix, nomma tutrice du roi mineur et régente du royaume la reine Hedwige-Éléonore, et désigna les grands personnages qui devaient l'aider à porter ce lourd fardeau (1). Après ces soins donnés aux choses de ce monde, il ne s'occupa plus que du salut de son âme. Pieux et résigné, il rendit le dernier soupir, le 13 février 1660, dans les bras du maréchal Oxenstjerna et du comte Nils Brahe, pendant qu'il implorait la miséricorde de Dieu.

Telle fut la fin de Charles-Gustave. Né le 24 novembre 1622, il n'a vécu que trente-sept ans et trois mois. Monté sur le trône le 6 juin 1654, il n'a régné que cinq ans et huit mois. Et cependant que de prodiges accomplis dans cette courte période de temps ! Charles-Gustave, comme tous les grands hommes qui ont eu sur leur siècle une grande influence, abaissant les uns, élevant les autres, redouté de tous, a été jugé diversement et toujours avec passion. Les Danois et les Polonais le comparent encore à Charles XII, lui reconnaissant la même valeur héroïque, le même mépris de la mort et de toutes les jouissances de la vie, mais aussi la même opiniâtreté, le même orgueil, la même humeur inquiète, tracassière et batailleuse, qui le poussait dans toutes les aventures, sans réflexion et sans but, pour le seul plaisir de faire la guerre. Ils prétendent qu'il aurait causé à la patrie les mêmes désastres, si le Ciel, plus soigneux de sa renommée et surtout du repos de l'Europe, ne l'avait retiré de ce monde à la fleur de son âge

(1) Son frère Jean-Adolphe, comte palatin, Lieutenant Général du royaume, le Grand Amiral comte Wrangel, le Grand Chancelier comte Magnus-Gabriel de la Gardie, et le Grand Trésorier comte Fleming.

et au début de son règne. Les Suédois, au contraire, retrouvent en lui toutes les qualités du grand Gustave-Adolphe, et sont convaincus que, s'il avait vécu, il aurait terminé la grande œuvre, ébauchée par le héros de la guerre de Trente ans.

Les uns et les autres sont dans l'erreur. Quoique Charles-Gustave dépasse Charles XII de cent coudées, il n'est pas au niveau de Gustave-Adolphe. Il fut néanmoins après lui le plus grand homme de guerre du dix-septième siècle. Il avait toutes les qualités qui font les grands rois et surtout les bons rois. La Suède, dont la paix de Westphalie venait de faire une puissance de premier ordre, pleine de séve, enthousiaste, ayant le pressentiment d'une haute destinée, était en train de progresser. Nul doute que, dirigée par un homme de la trempe de Charles-Gustave, elle ne fût devenue le noyau d'un grand empire du Nord, indispensable à l'équilibre européen, depuis que la France et l'Espagne dans le Midi, et l'Autriche dans l'Est, accrues démesurément pendant le moyen âge, avaient, au dix-septième siècle, dévoilé l'immensité de leur puissance.

Charles XI, digne héritier de ces illustres personnages, fut plus occupé à abaisser les grands seigneurs suédois que les puissances rivales, à établir à l'intérieur le pouvoir absolu qu'à étendre au dehors l'influence de la patrie. Néanmoins, pendant son long règne, la Suède conserva sur l'Europe le prestige dont deux rois de génie l'avaient entourée. Mais, sous Charles XII, arriva l'heure de la décadence ; elle fut rapide, effrayante, irrémédiable. Un barbare de bon sens, profitant des folies de ce héros manqué, termina au profit de la Russie l'œuvre qu'une mort prématurée n'avait permis à

Gustave-Adolphe et à Charles-Gustave que d'ébaucher.

Les Suédois avaient été chassés des îles; Trondhjem avait été repris. Qu'importe? Mieux valaient pour le Danemark les désastres de 1658 que ces éclatants succès qu'on allait payer au prix de toutes les libertés.

Mais nous voilà bien loin du chemin de fer de Corsöer; hâtons-nous d'y revenir; nulle part nous ne ferons une route qui présente plus d'intérêt, qui offre plus de charme à un touriste. L'île de Seeland est la perle de l'archipel danois. Je l'ai traversée au moment de la moisson, et je puis dire que je n'ai vu nulle part des épis plus pressés, plus hauts et plus chargés de grains. Les prairies y sont superbes et les forêts incomparables. Rien n'est plus curieux à visiter qu'une ferme seelandaise. La propreté, l'ordre, l'élégance, y règnent en même temps. Nulle part, si ce n'est dans les environs de La Haye, dans le pays de Vaud, dans la Saxe Royale et dans quelques districts du sud de l'Angleterre, je n'ai trouvé chez le paysan autant de bien-être matériel et une aussi grande culture d'esprit. Si je devenais jamais ermite ou misanthrope, c'est dans un de ces cottages que je voudrais me retirer.

La première station est à Slagelse, charmante petite ville, qui possède une église du onzième siècle. A ses portes, dans la forêt d'Antvorskov, s'élevait la fameuse abbaye de ce nom, fondée en 1177 par Waldemar Ier. Un des moines, nommé André, que l'Église a canonisé, et qui est encore le patron de la ville, y a joui, jusqu'au seizième siècle, d'une grande réputation de sainteté. On prétendait que, lorsqu'il disait sa prière en plein air, il suspendait, sans plus de façon, son chapeau et son manteau aux rayons du soleil; la chronique dit aussi

qu'un jour, Waldemar lui ayant promis, par dérision, de lui donner toutes les terres qu'il pourrait parcourir, monté sur un poulain d'un an, notre saint homme avait enjambé un ânon nouveau-né, qui, au lieu d'être écrasé sous le poids, avait été doué tout à coup d'une agilité et d'une force surnaturelles, si bien que l'île entière serait devenue la propriété du couvent, si les courtisans effarés n'étaient venus trouver le roi jusque dans le bain et ne l'avaient supplié de rétracter sa promesse. Les habitants de Slagelse, devenus luthériens, répètent avec plaisir cette anecdote, qui témoigne beaucoup plus de la piété de saint André que de son désintéressement. Ils croient prouver par là que les moines du moyen âge, même les plus vertueux, n'hésitaient pas à dépouiller tout un pays pour enrichir leur couvent. A côté de l'abbaye d'Antvorskov, se trouvait le couvent de Soröe qui est aujourd'hui une académie célèbre, et que je visiterai avec détail, quand je viendrai revoir la cathédrale de Roeskilde dont je n'ai pu, de mon wagon, apercevoir que le clocher.

Enfin, après quatre ou cinq heures de marche, nous arrivons dans une gare vaste et élégante. Nous sommes à Copenhague (Kjöbenhavn), dans la capitale du Danemark.

CHAPITRE IV.

Les musées de Copenhague.

Qu'il s'agisse d'une ville ou d'un homme, la première impression influe beaucoup sur le jugement qu'on a à porter. Je suis entré dans Copenhague par une belle journée du mois de juillet, le plus beau dans ces régions septentrionales. C'était un dimanche, le soleil étincelait. La belle avenue de Fridericsberg, où mon droski s'engagea tout d'abord, était sillonnée d'une foule d'artisans qui, joyeux et en habits de fête, allaient prendre leur repas sur les gazons du parc ou dans les tavernes qui l'avoisinent. Je me rendais à l'hôtel Royal qui est situé au cœur de la ville, en face du magnifique palais de Christiansborg. Je traversai les plus beaux quartiers, et, trouvant partout sur mes pas de la chaleur, de la lumière, de l'animation, de l'ordre, de la propreté, je proclamai Copenhague une ville charmante, et j'enviai le sort de ceux qui l'habitaient. Je voulus même avoir une part de leur bonheur; je m'habillai à la hâte et j'allai me mêler à la foule des promeneurs qui encombraient l'Ostergade et le Kongens-Nye-Torv. Mais, en Scandinavie, le ciel est aussi chan-

geant que la mer. J'avais fait quatre pas à peine que d'épais nuages obstruèrent le soleil, que la bise se mit à souffler avec violence et à me jeter au visage une pluie fine, froide et pressée, dont aucun abri ne pouvait me garantir. Je me réfugiai à la hâte dans le café Suisse; mais il fallait cet accident pour refroidir mon enthousiasme, pour modérer mon lyrisme; il interrompit un beau sonnet où je mettais Copenhague au niveau de Naples et de Séville.

Comme Stockholm, comme Christiania, cette capitale du troisième royaume scandinave a une origine moderne. Au milieu du douzième siècle, l'emplacement où elle s'élève aujourd'hui était occupé par quelques cabanes de pêcheurs. L'évêque de Roeskilde, l'ayant acheté du roi Waldemar Ier, entoura de murs le hameau et y construisit un château-fort. La position était favorable, la campagne superbe, le port excellent. Quelques marchands vinrent établir leurs comptoirs sous l'égide de la forteresse. Ils eurent des imitateurs, si bien qu'en moins de cent ans le hameau, devenu ville, en obtint les priviléges et les franchises. En 1443, Christophe de Bavière, ayant racheté du chapitre de Roeskilde ses droits seigneuriaux sur Copenhague, y établit sa résidence. La Cour l'y suivit. Depuis ce jour, Roeskilde fut peu à peu abandonné au profit de sa vassale, qui devint le siége du gouvernement et la capitale du royaume.

Copenhague est une ville de 150,000 habitants, bien bâtie, percée de rues larges, longues et régulières, décorée de beaux jardins, de vastes places, et trop spacieuse, malgré sa ceinture de remparts. Sa récente origine, moins encore que les incendies successifs qui l'ont renouvelée, lui ont fait perdre ce caractère d'originalité

qui relève si bien la beauté de Hambourg, de Lübeck et de Brunswick; on voit peu de maisons dignes d'attention; mais en revanche ses palais et ses monuments sont très-remarquables. Les rois fastueux et opulents qui les ont élevés y ont laissé des œuvres d'art qui témoignent de leur magnificence et de leur bon goût. Le palais de Rosenborg, qui est le plus curieux et le plus intéressant par les souvenirs qu'il rappelle, a été bâti par Christian IV. Ce prince, qui fut un des plus grands rois que le Danemark ait jamais eus, tient à la fois de Henri IV et de Louis XIV. Comme Henri IV, il était brave, actif, enclin à l'amour, quoique trahi de toutes ses maîtresses, plein de verve, rusé et très-économe; comme Louis XIV, il était altier, dur, personnel, fastueux, il aimait la pompe, il avait de la majesté, il imposait à tout son entourage; comme lui, modéré dans le succès, il était inébranlable dans les revers; comme lui aussi, porté au despotisme, il a façonné les esprits au joug et a préparé la révolution de 1660. Il aimait la truelle, encourageait les lettres, et protégeait les beaux-arts. Il a régné pendant soixante ans, et jamais son bon sens ne lui a fait défaut. On ne peut lui reprocher qu'une imprudence: c'est son intervention dans la guerre d'Allemagne. Mais il était mû par des sentiments si élevés qu'on ne peut qu'applaudir à sa témérité. Du moment où sa religion était menacée, où Christ lui apparaissait en rêve, pour l'exciter à secourir son Église menacée, il devait obéir, sans calculer les conséquences de ses démarches. Aussi le désastre de Lutter, sans l'amoindrir dans l'estime de l'Europe, ne l'a-t-il rendu que plus cher à l'affection de ses sujets.

C'est d'après les dessins et sous la direction d'Inigo

Jones, en 1604, que le palais de Rosenborg a été construit. Son architecture, plutôt bizarre qu'élégante, et moins jolie que curieuse, donne à ce monument un aspect singulier, mais qui n'est pas dépourvu de charme. La façade, très-étroite, ne contient que trois croisées; le développement de la bâtisse est sur les ailes latérales, qui sont flanquées chacune de trois tours. Cette disposition, qui donne au château la forme d'une croix grecque, le fait ressembler à une église gothique. Pour que l'illusion soit complète, il s'agit de prendre pour des images de saints les statues qui décorent les deux tours en pierres noires qui font saillie sur la façade et tranchent si heureusement sur la maçonnerie en briques rouges, et de se figurer que les deux tours du milieu abritent un carillon. Le château, bâti dans le style féodal et surchargé de ces ornements de bon et de mauvais goût dont on était alors si prodigue, avait autrefois un pont-levis qui ne se lève plus aujourd'hui, et des fossés qu'on a transformés en parterre de fleurs.

Rosenborg, après avoir abrité des souverains, recèle aujourd'hui les objets précieux, les vêtements, les meubles qui ont appartenu à ses hôtes illustres. On y a réuni tout ce qui se rattachait à la dynastie des Oldenbourg. A partir de Christian IV, on a consacré à chaque souverain une pièce qui porte son nom et qui est remplie de ses reliques. Cet usage, pratiqué depuis longtemps dans le Nord, et qu'on a imité en France, en créant le musée des Souverains, ne saurait être trop approuvé. On éprouve une douce émotion à revoir les objets qui ont été chers ou utiles aux hommes illustres dont la peinture nous a retracé les traits, dont l'histoire nous a raconté la vie. Je n'oublierai jamais le tremblement

qui s'empara de moi dans l'escalier du donjon de Delft, en mettant mes mains dans les deux trous que les balles du pistolet de Balthazar Gérard avaient faites au mur, après avoir traversé la noble poitrine de Guillaume le Taciturne; comme aussi, à Stockholm, je m'évanouis presque en voyant, en osant toucher le pourpoint troué et encore taché de sang que le sublime Gustave-Adolphe portait à la bataille de Lutzen, le pourpoint qui avait senti les derniers battements de son cœur. Cette guenille en cuir jaune a fait naître en moi tout un monde de souvenirs et de réflexions. J'ai vu dans la Tour de Londres et aux Champs-Élysées, dans le Palais de Cristal, les diamants de la couronne d'Angleterre et ceux de la couronne de France. J'ai vu à Dresde, sous la Voûte-Verte, les trésors de la Cour de Saxe. Toutes ces merveilles sont sorties de ma mémoire. Le grossier pourpoint de Gustave-Adolphe restera éternellement devant mes yeux avec son trou et ses taches.

Il est rare de trouver une plus riche collection de bahuts, de glaces, de cristaux, d'horloges, de bijoux, d'ivoires, de tapisseries, de meubles, appartenant aux différents styles que la mode a mis en usage pendant les trois derniers siècles. J'y ai vu la fameuse corne d'argent, dite d'Oldenbourg, qui, d'après la tradition, fut donnée au roi Christian Ier, pendant son séjour à Cologne, où il fut appelé pour arbitre entre l'empereur Frédéric III et Charles le Téméraire (1).

(1) Regnard dit qu'à Oldenbourg, qui appartient au roi de Danemark, on voit « une corne d'abondance qui a donné lieu de faire le conte d'une femme « qui, sortant de terre, se présenta au comte d'Oldenbourg avec ce cornet à la « main, plein d'une liqueur qu'il ne connaissait pas. Ce prince était à la chasse, « éloigné des siens et extrêmement altéré. Mais, ne connaissant point cette li-

A côté se trouve une grande épée à poignée de fer qui avait appartenu au bourreau favori de Christian II, à celui qui ne le quittait jamais et qui était toujours au service de son humeur sanguinaire. J'ai vu autrefois à Toulouse, dans le Capitole, le glaive qui trancha la tête du beau duc de Montmorency, et au château de Skokloster, sur le lac Mélar, chez la comtesse de Brahe, les coutelas des deux bourreaux que le duc d'Albe avait amenés d'Espagne dans les Pays-Bas. Je n'ai jamais pu maîtriser l'émotion que j'ai ressentie en regardant et touchant ces morceaux de fer. Ils me glaçaient le cœur plus encore que la main, et je n'avais devant moi que les yeux hagards et les fronts pâles des têtes qu'ils avaient tranchées.

On a laissé le cabinet de travail et la chambre de Christian IV dans l'état où ils étaient du temps de ce prince. Dans sa chambre, j'ai vu le magnifique harnachement qu'il avait fait faire à Paris et qu'il donna, comme cadeau de noces, à son fils aîné. La selle et la housse en velours nacarat sont couvertes de broderies en perles. La bride et les éperons sont surchargés de pierres précieuses. Le fourniment complet a coûté, dit-on, deux millions de francs. Ce magnifique objet d'art est un témoignage éclatant d'une magnificence et d'une opulence passées sans retour. Il est cependant digne à peine de figurer parmi les merveilles que renferme le palais de Rosenborg. Dans le cabinet se trouvent les vêtements portés par ce monarque à la bataille

« queur, voyant une femme extraordinaire, il n'en voulut tâter et la répandit « sur la croupe de son cheval. La force de ce breuvage emporta tout le poil « aux endroits où il avait touché. » Est-ce la même corne que j'ai vue? probablement.

de Femern; son épée, ornée d'une poignée en émail et garnie de diamants, est pendue à côté d'une épée toute simple, qui a appartenu à Gustave-Adolphe. Laquelle est la plus précieuse?

Dans la salle à manger, consacrée à Christian V, j'ai vu un dessus de table en filigranes d'argent, fait à Gênes, et qui est un véritable chef-d'œuvre. Dans les salons de Frédéric IV, j'ai vu une des épées de Charles XII; elle est dans un fourreau de cuir, elle a une poignée de laiton; c'est un vrai sabre de caporal. Sa simplicité fait contraste avec les richesses qui l'entourent. Passons rapidement devant les tentures danoises, les tapisseries italiennes, les riches étoffes, les objets de toilette, les écrans et les chenets d'argent qui ornent les salons de Christian VI, de Frédéric V et des autres souverains; rendons-nous au troisième étage, dans la salle du Trône, où notre curiosité sera vraiment satisfaite.

Au pied des siéges qui servent au couronnement du roi et de la reine, se trouvent trois lions en or, de grandeur naturelle, qui semblent les gardiens du trône; l'un est debout, l'autre est assis, le troisième est prêt à s'élancer sur le téméraire qui, sans respect pour la majesté des lieux, voudrait s'asseoir à une place qu'un homme seul a le droit d'occuper. Tout à côté, l'on voit les fonts baptismaux qui servent aux enfants du roi. Le piédestal et le vase sont en argent. Sur les flancs du vase on a ciselé le baptême de Notre-Seigneur. De belles cariatides ornent les murs de cette vaste salle. Mais les plafonds, qui sont en bois sculpté, ont surtout frappé mon attention. On y voit défiler des régiments entiers avec leurs tambours en tête. C'est d'un très-heureux effet. Ces sculptures en relief, mises au haut d'un appar-

tement, le décorent à merveille, et je suis surpris que cette mode ne soit pas parvenue en France où l'on a poussé si loin l'art de la décoration d'un palais et de son ameublement.

Le vaste jardin de Rosenborg me rappelle beaucoup celui du Luxembourg. On dit que Caroline-Mathilde donnait ses rendez-vous à Struensée sous les sombres ombrages de ses tilleuls gigantesques. Le peuple qui, sous les gouvernements absolus, a toujours les yeux fixés sur la Cour et qui sait tout ce qui s'y passe, était d'autant plus indigné du sans-façon scandaleux de la reine que, d'après une vieille loi strictement observée, toute personne surprise à faire l'amour dans un parc royal, était condamnée, chaque fois, à perdre une phalange d'un des doigts de la main. Les malins étaient toujours très-étonnés, quand les deux amants paraissaient en public, de voir toute leur personne en aussi bon état. Mais Struensée et Caroline-Mathilde sont-ils les seuls que l'attrait du plaisir ait entraînés dans ces mystérieuses retraites? Il ne s'agit que d'aller errer, le soir, dans les labyrinthes du parc de Rosenborg pour être bien convaincu que ces illustres étourdis ont, chaque jour encore, de nombreux imitateurs, et pour se féliciter qu'une loi aussi barbare ait été abrogée.

Le roi réside à Christiansborg. Ce magnifique palais, œuvre de Christian VI, détruit par l'incendie de 1795, a été reconstruit sous Christian VII par le Prince Royal sur les plans primitifs. Pas une pierre n'y a manqué. Un souverain moins jeune et plus sage aurait compris qu'un palais aussi vaste n'était plus en proportion avec l'importance de son royaume. La façade, simple, régulière, ne manque pas de majesté. Ses innombrables

appartements, décorés avec goût, sont bien distribués et parfaitement appropriés soit aux réceptions, soit à la vie privée de ses hôtes. La salle des Chevaliers est une des plus grandes qui existent en Europe; elle est décorée d'une superbe frise, sculptée par Bissen. Dans l'antichambre, l'on voit une des plus belles œuvres de l'immortel Thorvaldsen, l'entrée d'Alexandre à Babylone.

Le musée de peinture est dans le palais de Christiansborg. Des restaurations maladroites ont beaucoup amoindri l'importance de cette collection. Sur les mille tableaux qui sont catalogués, soixante environ sont remarquables; plusieurs même sont très-beaux et dignes des premières galeries de l'Europe.

A deux pas de là se trouve le musée Thorvaldsen. Disons quelques mots de ce rival de Phidias et de Praxitèle, avant de juger son œuvre immense et sublime qui va splendidement s'offrir à nos yeux.

Albert Thorvaldsen, fils d'un ouvrier charpentier, est né à Copenhague le 19 novembre 1770. Son père, qui avait dérogé, puisque l'aïeul avait été pasteur en Islande, n'était pas cependant un simple charron. Dans la construction des navires il était chargé des pièces les plus délicates, des arabesques et même des figures de nymphes ou de sirènes qui décoraient les gaillards d'arrière. Ce qui frappa d'abord les regards de l'enfant, ce fut un marteau et un ciseau, et à côté peut-être une sculpture informe. Peu appliqué à l'école, il se fit remarquer par son assiduité aux cours gratuits de dessin, qu'il fréquenta dès l'âge de douze ans. Il ne laissait jamais passer une occasion de travailler; quand il allait apporter le dîner à son père, ce qui arrivait souvent,

il entrait, pendant les repas, dans l'atelier vide, prenait furtivement les outils, bien lourds pour sa jeune main, et achevait le travail commencé par son père avec une rapidité et une dextérité qui frappaient d'admiration tous les ouvriers. Il remportait, tous les ans, les premiers prix ; ses succès d'école avaient eu assez de retentissement pour que, dans une capitale, son nom obscur fût parvenu jusqu'aux oreilles du pasteur chargé de lui donner la confirmation.

En 1789, au concours de Rome, Albert Thorvaldsen obtint le second prix ; c'était un échec, puisque la pension n'était réservée qu'au premier lauréat. Son père, homme positif et ayant pour les beaux-arts le mépris des esprits vulgaires, résolut de le retirer de l'académie et de le placer dans son atelier, où, grâce à son talent, il pourrait gagner double paye. L'ambition du bonhomme n'allait pas au delà. Thorvaldsen, témoin de l'état précaire de sa famille et n'ayant pas encore le pressentiment de son génie, était tout disposé à obéir. Il abandonnait sans regret une carrière qui devait le conduire aux honneurs, à la fortune, à l'immortalité, et rentrait, avec l'insouciance ordinaire à son âge, dans l'obscurité, dans la pauvreté, où les siens vivaient depuis des siècles, et qui semblait devoir être le lot de sa postérité.

Ses professeurs, par bonheur, avaient de l'orgueil et de l'ambition pour lui. Wiedevelt fit entendre raison au père, et le jeune artiste, resté dans son atelier, consacra la moitié de son temps à son art et le reste à la confection de petits objets d'une vente courante et dont le prix, fidèlement apporté à sa mère, augmentait les ressources de son pauvre ménage.

En 1793, Thorvaldsen, avec le premier prix, obtint le titre de pensionnaire de Rome. Une rente annuelle de 1,200 francs y était attachée. Ce succès, vraiment réel, vraiment profitable, faisant disparaître sous le prisme de l'avenir les tristes réalités du présent, réveilla, ranima l'âme froide et tranquille du jeune artiste. La pensée d'un voyage à Rome, toute peuplée des chefs-d'œuvre que son imagination avait pressentis, fut adoptée par lui avec une ardeur et une impatience qu'on était loin d'attendre de sa nature calme et réservée. Par malheur, le gouvernement danois était plus généreux qu'opulent. Les fonds étaient absents et l'on mit trois ans à les réunir. Thorvaldsen, obscur et pauvre, donna des leçons de dessin et fabriqua une foule de petits objets d'art qui sont pour la plupart restés à Copenhague, et que parfois encore on a la chance de trouver égarés dans la boutique d'un marchand de bric-à-brac. Ces statuettes, qui attestent une grande habileté de main et de l'imagination, étaient vendues à vil prix ; mais le laborieux artiste en faisait un si grand nombre qu'il pouvait avec leur produit subvenir à ses besoins, aider à sa famille, et même faire quelques économies, destinées à sa mère pendant son absence. Enfin, le jour du départ arriva ; le 20 mai 1793, une frégate de l'État partait pour la Méditerranée. Thorvaldsen, rempli d'illusions, muni de ses douze cents francs qu'il croyait inépuisables, vint se mêler à l'équipage. Sa joie extrême ne fut troublée que par une larme furtive de sa vieille mère. Il paraît que, à cette époque où le prix du temps était dédaigné, on ne voyageait pas plus vite sur mer que sur terre. La frégate qui portait le jeune Thorvaldsen aborda tour à tour à Malaga, à Malte et à

Naples. Le jeune artiste n'arriva à Rome que le 8 mars 1797. Cette excursion en Orient, dans le pays de la lumière et de la fantaisie, ne pouvait lui être que fort utile; elle devait le disposer à mieux apprécier les chefs-d'œuvre de la forme qu'il allait trouver au but de son grand voyage.

L'époque n'était pas favorable aux beaux-arts. La révolution française, comme un fleuve débordé qui renverse toutes les digues, avait envahi l'Europe entière. Ses principes, plus encore que ses armes, avaient établi sa suprématie à Rome, mais non pas sans susciter de vives résistances. Tous les esprits, préoccupés du présent, inquiets de l'avenir, étaient tournés vers la politique, et, jusque dans leur sanctuaire, les beaux-arts étaient oubliés ou dédaignés pour elle.

Thorvaldsen, entré dans l'atelier de Canova, se fit remarquer par son application et son aptitude. Encouragé par quelques succès, il crut être assez fort pour voler de ses propres ailes. Il s'installa dans un atelier loué à son nom; il y était seul. Il fut bientôt écrasé par des dépenses disproportionnées à ses ressources. Découragé, doutant de son génie, désespérant de l'avenir, il résolut de partir pour Copenhague, où le pain de chaque jour lui serait au moins assuré. Il était à bout de force et ne pouvait lutter plus de temps. Dieu, qui protége toujours le génie, amena dans son atelier un amateur opulent et renommé. M. Hope, banquier à Londres, fut frappé de la beauté de la statue de Jason. Il ordonna que le plâtre fût pour lui converti en marbre; et le prix qu'il fixa lui-même prouva l'importance qu'il attachait à l'œuvre qu'il venait d'acquérir.

Thorvaldsen, sorti de la foule, n'y devait plus rentrer.

Son génie, dégagé enfin de la terrible étreinte de la nécessité, prit son essor et parvint aux plus hautes régions qu'il soit permis à l'homme d'atteindre. Thorvaldsen, égal à mes yeux à Phidias et à Praxitèle, est supérieur, Michel-Ange excepté, à tout ce qu'a produit la statuaire moderne. Sa réputation devint européenne, et, pendant presque un demi-siècle, tous les hommes illustres qui ont visité Rome, ont brigué l'honneur de voir leurs traits reproduits sur le marbre par son habile ciseau. Sa vie calme, sérieuse, rangée, vouée au travail, lui permit d'arriver à la fortune en même temps qu'à la gloire. Son génie l'avait fait admettre dans cette haute et brillante société de Rome, inaccessible aux gens sans naissance. Il y fut bientôt recherché. Ses grandes manières, son affabilité, la sûreté de son commerce, lui valurent l'amitié des hommes, et les femmes ne furent pas insensibles aux charmes de sa belle et noble figure de Wikinga (1). Mais tel est le cœur de l'homme que, dans l'enivrement de la fortune et de la gloire, au milieu des séductions d'un monde d'élite, sous l'influence d'un climat magnifique, et en présence des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, Thorvaldsen regrettait sa patrie absente ; il rêvait à Copenhague où il avait vécu obscur et pauvre, mais où reposaient les cendres de ses pères, où se trouvaient les compagnons de ses études et de ses jeux d'enfance, les hommes enfin qui parlaient sa langue, qui suivaient sa religion, qui partageaient ses goûts,

(1) Il avait les yeux bleu tendre, les cheveux très-blonds, soyeux, abondants et longs, le teint admirable, et les traits réguliers. Sa physionomie rêveuse et calme était en même temps énergique et passionnée. C'est tout-à-fait le type des rois de mer scandinaves, chantés dans les sagas. L'esquisse, ébauchée par Horace Vernet en 1835, prouve mieux ce qu'il devait être à trente ans que tous les portraits qu'on a faits de lui pendant sa jeunesse.

ses préjugés, ses passions. Les travaux prodigieux que sa renommée l'obligeait d'entreprendre l'avaient tenu éloigné d'eux plus longtemps qu'il n'aurait voulu. En 1819, il put réaliser ses projets. Il se rendit à Copenhague. Vingt-cinq ans auparavant, le fils de l'humble ouvrier en était sorti confondu dans l'obscur équipage d'une frégate de l'État. Il y rentrait, comme un prince dans sa capitale, après la conquête d'une province.

Thorvaldsen fut ému de l'accueil enthousiaste de ses compatriotes. Pendant un an, il parcourut ces lieux aimés où il avait connu les angoisses de la faim, les émotions du travail, et dont l'image, gravée dans sa jeune mémoire, n'en devait plus sortir. Il revit avec enchantement les beaux petits lacs dont l'île de Seeland est parsemée, ses golfes délicieux, ses vertes campagnes, ses noires forêts, ses vastes prairies, couvertes tour à tour d'un manteau de neige ou de gazon. Il revit le ciel gris de la Scandinavie, qui n'est ni moins beau ni moins profond, mais plus lumineux que le ciel bleu de l'Italie, et les eaux glauques de la Baltique auxquelles je trouve plus de charme et de poésie qu'aux flots azurés de l'Adriatique ou de la mer de Naples. C'est là que son cœur l'aurait retenu, s'il n'avait pas voué sa vie à l'art qui l'avait illustré et enrichi. Mais son œuvre inachevée l'appelait à Rome, et il y retourna, sacrifiant noblement son bonheur à son devoir. Ses affections cependant restèrent à Copenhague. Il avait compris que, s'il était admiré ailleurs, c'est là qu'il était aimé, et il y envoyait les plus purs des chefs-d'œuvre qu'il enfantait chaque année. C'est de cette période, qui dura dix-huit ans, que datent les statues colossales de Christ et des douze apôtres qui o rnent l'église de Notre-Dame, et qui n'ont

d'égales dans la statuaire moderne que le Moïse de Michel-Ange et le Milon de Crotone de Puget.

Cependant, quoiqu'il fût plein de force et d'énergie, il était arrivé à la vieillesse; il avait soixante-huit ans. Il dit un éternel adieu à Rome, désireux de mourir sur la terre qui l'avait vu naître. Nommé président de l'Académie des Arts, il fut installé dans le palais de Charlottenborg (1). Les plus habiles artistes se firent un plaisir et un honneur de décorer les appartements qui lui étaient destinés. Admis à la cour, recherché des grands, aimé du peuple, estimé de tous, il consacra au monde, à ses amis et à ses élèves, les loisirs que lui laissait sa haute position et qui furent embellis par le travail auquel il avait voué sa noble vie (2).

Cependant il touchait au terme de sa carrière. Dieu lui épargna les horreurs de la mort. Frappé d'une apoplexie foudroyante, pendant qu'il était au spectacle, en pleine fête, il expira, le 23 mars 1844, dans les bras d'un ami, et en présence de ce peuple sympathique qui était fier de lui comme d'une gloire nationale. Il était âgé de soixante-quatorze ans, moins huit mois et cinq jours.

Thorvaldsen ne s'était jamais marié; il avait donné, par testament, à sa ville natale toutes les œuvres d'art qu'il posséderait au moment de sa mort, qu'elles fussent sorties de ses mains ou collectionnées par lui. Il avait en même temps témoigné le désir qu'elles fussent placées dans un musée qui porterait son nom et où toute son œuvre serait réunie, le plâtre remplaçant le marbre ab-

(1) Ainsi nommé parce qu'il fut habité par Charlotte-Amélie, femme de Christian V. Il est situé sur la place Kongens-Nye-Torv que son mari fit faire, et qui est encore ornée de sa statue équestre.

(2) Le jour même de sa mort, il avait ébauché un buste de Luther.



sent. Sa volonté fut remplie avec zèle et fidélité. Dès que les fonds eurent été rassemblés (1), on mit la main à l'œuvre, et le musée Thorvaldsen, commencé en 1839, fut terminé en 1847.

Bindesböll, architecte de talent, ne fut pas heureux. Il est vrai que sa tâche était difficile. Ce n'était pas seulement le musée, mais le mausolée de Thorvaldsen qu'il était chargé de construire. Il s'est cru obligé d'emprunter ses dessins à l'architecture consacrée aux sépultures grecques et étrusques, et il n'a que trop réussi à donner une apparence funèbre à tout le monument. Il est bas, écrasé, et a la forme d'un parallélogramme. Les murs extérieurs, enduits d'un stuc colorié, représentent d'un côté l'arrivée de Thorvaldsen à Copenhague en 1838, et de l'autre, le transport des marbres de Charlottenborg au nouveau musée. Au-dessus de la porte d'entrée, sur la façade, s'élève la statue colossale de la Renommée sur un char traîné par quatre chevaux en bronze, œuvre du professeur Bissen. A l'intérieur, au milieu de la cour, s'élève un tertre, couvert de fleurs et de gazon; c'est là que repose l'immortel artiste, seul et honoré, comme un roi d'Égypte dans sa pyramide.

En entrant, on arrive dans un vestibule aussi long que toute la façade, où l'on a réuni ses œuvres capitales. C'est là que se trouvent les statues de Nicolas Copernick, de Guttemberg, de Maximilien I[er] de Bavière, de Pie VII et du prince de Leuchtenberg. En face, à l'autre bout du monument, dans une pièce toute pa-

(1) Les deux tiers furent donnés par la commune de Copenhague, à qui les œuvres d'art avaient été léguées.

reille, sont réunis les plâtres de Christ et des douze apôtres. Sur les côtés se trouvent une série de petites pièces, disposées en enfilade, bien éclairées et admirablement appropriées au but qu'on s'est proposé. Les murs, peints à fresque, sont de couleur jaune ou bleu tendre. Les plafonds, voûtés, sont blancs et précédés de cartouches où les professeurs de l'Académie des Arts ont mis des peintures antiques, pareilles à celles qui ornaient les palais de Pompéi. Au fond de chaque pièce, en face de la croisée, sur un socle de bois, s'élève une statue, œuvre capitale du maître. Comme elle est seule, elle attire et absorbe toute l'attention. Les bustes et les bas-reliefs qui décorent les murs latéraux ne servent le plus souvent qu'à faire ressortir sa perfection.

Je ne saurais exprimer la joie douce et pure que j'ai éprouvée toutes les fois que j'ai pénétré dans cet asile sacré de la forme et de la beauté. Jamais les œuvres d'un homme ne m'ont ému davantage. C'est dans ce sanctuaire, élevé pour sa gloire, que Thorvaldsen brille de tout son éclat. Sa Vénus, aussi belle que celle de Milo, son Hébé, son Amour triomphant, ses Grâces essayant la flèche de l'Amour, sa Psyché, son Ganymède, même au Parthénon, auraient été considérés comme autant de chefs-d'œuvre ; sa Danse des Muses sur l'Hélicon, plus belle que le fameux tableau de Perrin del Vaga, vivra aussi longtemps que les vers d'Ovide qui l'ont inspirée. Son Priam demandant à Achille le corps d'Hector, son Achille soignant les blessures de Patrocle, sa Minerve adjugeant à Ulysse les armes d'Achille, ses Adieux d'Hector et d'Andromaque, ne surprennent et n'émeuvent pas moins qu'un chant du vieil Homère ; son Pan enseignant à un petit satyre à jouer

de la flûte, sa Bacchante élevant une grappe de raisin au-dessus de la tête d'un jeune satyre, forment une pastorale aussi parfaite qu'une églogue de Virgile. Que dirai-je de son Hylas entraîné dans les flots par les nymphes, de son Amour monté sur un cygne, sinon qu'on les croirait retirés des ruines de Thèbes ou d'Athènes? Que dirai-je de ses Grâces écoutant le chant de l'Amour, sinon qu'elles auraient pu servir de modèle à celles que Raphaël a peintes; de sa Nuit, avec le Sommeil et la Mort, ses enfants, et de son Jour, avec le Génie de la lumière? Le plâtre a vulgarisé ces chefs-d'œuvre, et je ne puis que les recommander à l'attention de ceux qui veulent savoir à quel degré de perfection peut parvenir le génie de l'homme. Voltaire, voulant commenter Racine, était obligé de mettre, au bas de chaque page, beau, parfait, sublime. Il en est de même de Thorvaldsen : cet esprit juste et correct n'a rien fait qui ne soit irréprochable.

A ces œuvres d'imagination ajoutons les bustes de toutes les personnes qui, depuis un siècle, ont illustré l'Europe. Toutes les aristocraties sont là, mêlées à toutes les gloires. Walter Scott et lord Byron, Horace Vernet et Dahl, la princesse Bariatinska et la marquise Firenzi, le baron d'Eichtal et le comte de Sommariva, Pie VII et Alexandre Ier, le poëte Oehlenschlaeger et le philosophe Tycho Rothe, Louis Ier de Bavière et Frédéric VII de Danemark, tout ce monde d'élite est là devant nous, aligné, silencieux, immobile sur son piédestal, comme un régiment qu'un général d'armée va passer en revue, et les traits de tous ces hommes sont si pleins de vie, si ressemblants qu'on dirait que, comme dans un conte de fées, ils ont été endormis et pétrifiés

par un enchanteur jusqu'au moment où il leur sera permis de reprendre leurs habitudes, interrompues par un long sommeil.

Au premier étage, à côté des ébauches ou des ouvrages moins importants du maître, on a réuni les tableaux, les dessins, les médailles, les livres qui lui ont appartenu. On a laissé son cabinet de travail, tel qu'il était le jour de sa mort. On y voit le buste de Luther, et l'on est surpris de trouver tant de fermeté dans une main que la mort avait déjà presque frappée.

Le catalogue du musée ne comprend pas moins de six cent quarante-sept numéros. A l'exception de quelques tableaux donnés en cadeau à Thorvaldsen, il n'enregistre que des œuvres du maître. Cette grande fécondité, qui, dans les lettres, est si souvent le propre de la médiocrité, est, au contraire, dans les arts, où la dextérité de main doit seconder l'imagination, la preuve la plus certaine du génie. Raphaël, Titien, Rembrandt et Rubens ne furent pas moins féconds que Thorvaldsen.

Une visite au musée Thorvaldsen n'enchante pas seulement nos regards ; elle nous élève l'âme et réveille en nous de nobles sentiments. On ne peut voir sans une vive émotion de quels égards, de quels honneurs, de quel respect un peuple intelligent et généreux entoure la mémoire d'un enfant du peuple qui fut un homme de génie ; et l'on ne sait vraiment qui a le mieux mérité, de celui qui a fait tant de chefs-d'œuvre ou de ceux qui l'en ont si noblement récompensé.

Le musée Thorvaldsen est unique en son genre ; il en est de même de celui des Antiquités du Nord qui a été imité avec succès à Christiania et à Stockholm, mais qui, nulle part, n'a été égalé. Il était d'usage, dans les

temps anciens, en Scandinavie, quand un roi mourait, d'enterrer avec lui ses armes, ses bijoux et ses vêtements, afin qu'il pût se présenter dans les salles de la Walhalla, comme il convient à un personnage de son importance. On y mettait parfois aussi ses chevaux et ses chiens, afin qu'il pût suivre les châsses d'Odin, ces chasses effrénées que le peuple rêveur, crédule et passionné, croyait voir passer au-dessus de sa tête, pendant les sombres jours d'automne, quand il n'entendait que le tumulte d'un orage que les brouillards dérobaient à ses regards. Mais, quand il s'agissait d'un simple guerrier, la famille, qui ne pouvait, sans blesser ses intérêts, se priver des objets précieux qui lui avaient appartenu, en faisait faire des abrégés en métal commun et les déposait dans le cercueil.

La loyauté ne pouvait pas exister dans une société pleine de ténèbres et de violences, où l'on ne reconnaissait d'autre droit que celui du plus fort, et où les actes de brigandage étaient considérés comme autant de traits d'héroïsme. Aussi les Wikingas qui partaient pour des expéditions par trop aventureuses, ne sachant à qui remettre leur fortune, la cachaient dans les entrailles de la terre, et, quand ils mouraient loin de la patrie, la terre conservait le dépôt qui ne lui avait été que confié. On a toujours remarqué aux abords de ces trésors une grande pierre, placée sans aucun doute par le dépositaire, et destinée à le guider dans ses recherches. C'est le propre des peuples barbares d'être méfiants et d'enterrer leur fortune. Les Lapons n'ont pas encore aujourd'hui d'autres coffres-forts. La manie des Scandinaves à ce sujet était poussée si loin qu'on a découvert des meubles et même, en Suède, un vaisseau tout

entier, rempli d'objets précieux. M. Hildebrandt, directeur et fondateur du musée de Stockholm, qui me racontait le fait, suppose que ce vaisseau, apporté au bord d'une fondrière, y fut jeté et recouvert de terre par un Wikinga et par ses compagnons qui, avant d'entreprendre une nouvelle expédition, désiraient mettre à l'abri le produit d'anciens larcins. L'équipage avait dû périr tout entier, puisque personne n'était venu chercher le trésor enfoui.

Une loi, qui est en vigueur dans toute la Scandinavie, et qui est, quoique injuste, soufferte sans murmure par ces peuples moins amoureux de la justice que respectueux du passé, oblige tout homme qui a découvert, chez lui ou chez autrui, un objet antique de l'envoyer au musée de Copenhague, qui l'estime et peut le garder au prix de son estimation. Vous comprenez le développement qu'une collection doit prendre dans un pareil pays et dans de pareilles conditions. Celle de Copenhague est extrêmement riche et nombreuse, quoique de date récente. J'ai eu l'honneur de la visiter, conduit par M. Thomsen qui l'a fondée et qui la dirige avec autant d'enthousiasme que d'intelligence. Il l'a classée en trois âges qui sont autant de cycles de l'histoire du Nord. Le premier âge est celui de pierre. Les métaux étaient inconnus. La pierre seule servait à tout. J'ai vu des marteaux, des haches, des casse-têtes, des bouts de flèche, des ciseaux, des scies, des couteaux pour égorger des victimes, tous faits en pierre. A côté l'on a mis les outils, les instruments qui ont servi à leur fabrication et qui sont aussi en pierre, en un silex dur et tranchant. La plupart de ces objets sont élégants et fort bien appropriés à l'usage auquel ils étaient destinés. On ne peut qu'admirer avec

quelle habileté l'homme, livré à lui-même, sait profiter des moindres ressources que lui fournit la nature, et les employer à sa défense, au soulagement de ses besoins, à l'amélioration de son sort.

Après l'âge de pierre vient celui de bronze. Les métaux sont découverts, puisque le bronze est un métal composé, fait avec du cuivre, de l'or et de l'étain. Comme il est plus dur, plus tranchant et cependant plus malléable que la pierre, il fournit à l'homme des armes qui le protégent mieux contre la rapacité de ses voisins et des outils qui lui permettent de mieux exécuter les ustensiles que son imagination a inventés pour sa sûreté et pour son bien-être. Il ne sort cependant de la barbarie qu'au troisième âge, avec le fer, qui lui donne enfin sur la nature et sur les animaux la suprématie à laquelle Dieu l'a destiné. Avec la confiance dans les forces dont il dispose, son courage se développe, son intelligence s'éclaire, son corps se fortifie, et, de progrès en progrès, il arrive à la civilisation.

Les armes des hommes, les ornements des femmes, qui se rapportent aux deux premiers âges, prouvent que la race primitive des pays septentrionaux était grêle, faible et de petite stature. Les Scandinaves, après l'avoir conquise, l'ont massacrée, absorbée ou refoulée dans les déserts voisins du pôle. Les Lapons en sont les derniers débris. Leurs conquérants, au contraire, étaient d'une taille gigantesque, d'une corpulence énorme, et d'une force proportionnée à leur extérieur. Je n'ai rencontré nulle part en Scandinavie un homme qui fût aujourd'hui assez robuste pour porter, sans être écrasé, les casques de fer dont les anciens guerriers étaient coiffés, ou pour manier leurs épées et brandir

leurs haches d'armes. Il est vrai que toutes les races ont dégénéré, mais celle-là plus que les autres. D'où vient la cause? Je pense que c'est de la rigueur du climat.

Les bijoux les plus précieux de cette précieuse collection datent du cinquième et du sixième siècle. L'or et l'argent étaient alors travaillés avec un art infini. J'ai remarqué des bracelets représentant un serpent, tantôt se mordant la queue, tantôt se repliant plusieurs fois sur lui-même. Le même modèle est encore de mode à Paris. J'ai vu aussi des colliers, ciselés à merveille et de la forme la plus gracieuse. Les uns étaient tout d'une pièce; les autres, au contraire, de morceaux rapportés et reliés ensemble par des charnières mobiles, de sorte qu'ils pouvaient être élargis ou rétrécis à volonté. Ils étaient faits avec tant d'habileté qu'ils seraient remarqués chez les orfévres de la rue de la Paix et du Palais-Royal. L'ambre, travaillé avec non moins d'adresse, servait à des bijoux, à des objets de toilette, à des meubles. La terre le ronge et le détruit; ce qui en est parvenu jusqu'à nous a été conservé dans l'eau. Le musée possède aussi des pierres couvertes d'inscriptions runiques. La science est parvenue à comprendre ce langage symbolique; elle peut même préciser l'époque où chaque pierre a été gravée.

Un fragment de cloche, trouvé en Groënland dans les décombres d'une ville ruinée, ne prouve pas, comme on l'a dit, que ce pays a possédé jadis une population nombreuse et lentement détruite par un climat devenu plus meurtrier. Elle témoigne de l'inanité des efforts des Scandinaves pour coloniser une terre, envahie par les ténèbres, vouée à la désolation, et qui ne peut être habitée que par une race inférieure, plus voisine de la

brute que de l'homme civilisé. J'ai vu cependant à Copenhague un humble pasteur qui avait passé vingt ans de sa vie au Gröenland, n'ayant d'autre but que d'améliorer le sort, de sauver l'âme de ces êtres dégradés. Sa figure flétrie, son corps brisé, malgré sa jeunesse, portaient les traces des privations horribles, des souffrances atroces qu'il avait endurées pendant ce long séjour. Il avouait ingénûment la stérilité de ses efforts auprès de ces populations, adonnées à l'ivrognerie et à tous les vices qu'elle engendre, douées d'ailleurs d'une intelligence trop restreinte pour comprendre la sublimité des doctrines qu'il leur prêchait. Qu'importe? Son œuvre était commencée, et il ne voulait pas l'abandonner, tant qu'il lui resterait un souffle de vie. Il n'était venu dans sa patrie que pour refaire ses forces épuisées, et, victime de son devoir, il allait, en soldat chrétien, retrouver son poste, sans se préoccuper d'une mort inévitable, qui lui procurerait toutes les douleurs du martyre, sans lui en donner les émotions et la gloire. Dans cette époque de doute et d'affaissement moral, il est beau, il est doux de trouver sur son chemin de ces natures d'élite pour qui le devoir est tout, et qui lui sacrifient avec un superbe dédain ce qui fait l'objet de la convoitise des autres hommes.

Le premier étage du musée est consacré à des objets de date plus récente, armures de chevaliers, armes damasquinées, manuscrits, tablettes en cire écrites au burin, hanaps en argent, en or ou en ivoire, cornes à boire que l'on faisait passer dans les repas à tous les convives, tapisseries faites en Danemark, au dix-septième siècle, par des ouvriers flamands et écossais, et couronnes de mariées depuis les temps les plus reculés

jusqu'à nos jours. L'usage des couronnes s'est conservé dans tout le Nord. Encore en ce moment, toute jeune fille qui se marie avec sa virginité, ou plutôt sans souillure apparente, porte, le jour de son mariage, un diadème pareil à celui des châtelaines du moyen âge. La pauvre paysanne, en voyant dans sa glace son humble tête ornée de cet insigne de noblesse, peut se croire, pour un jour du moins, aussi belle, aussi enviée, aussi heureuse que la grande dame dont elle porte la plus éclatante marque de distinction. On a déposé aussi dans ce musée les dépouilles des églises au seizième siècle. J'y ai remarqué un ex-voto, servant de maître-autel, commandé par Christian II, et représentant ce prince et sa femme Isabelle d'Espagne, en face l'un de l'autre et à genoux, comme pour prier; et non loin de là une magnifique statue, en bois, de Saint-Georges aux prises avec le dragon. Ce saint personnage était en grande vénération chez ces peuples guerriers, et, avant la réformation, figurait en peinture ou en sculpture dans toutes les églises, dont un grand nombre lui était consacré.

Dans un jardin attenant au musée, j'ai vu un mûrier. Il était vieux, en décadence, mais il avait dû être fort beau dans sa jeunesse; il était, il est vrai, bien situé, dans un angle, abrité du nord et de l'est. J'ai été néanmoins très-surpris de voir un arbre de cette espèce prospérer dans ces froides régions. Il était chargé de fruits de bonne mine et de couleur vermeille. Je cueillis une mûre et la portai à mes lèvres. Elle était aigre comme du verjus; je la rejetai loin de moi. En voyant ce fruit du Languedoc, je m'étais cru tout à coup transporté, comme par enchantement, dans ma patrie. Pour

compléter mon illusion, le ciel était bleu et le soleil étincelant. Hélas! mon rêve fut court; les fruits de mon pays avaient plus de saveur.

Copenhague est une ville de science. Les beaux-arts y sont cultivés et honorés. Je parlerai dans le chapitre suivant des bibliothèques et des autres collections qu'elle possède.

CHAPITRE V.

Lieux de réunion et Bibliothèques.

Une affinité instinctive réunit dans les mêmes quartiers d'une ville les personnes qui exercent la même profession, suivent les mêmes penchants, sont de la même caste. La noblesse autrefois, et aujourd'hui les classes riches, occupent la partie est de la ville depuis la rue de la Princesse-Royale jusqu'à l'Amalienborg. Les marchands et les petits rentiers se sont groupés au centre, aux environs de l'Ostergade, de Storekiobmagergade et d'Hoibroplads. Le monde savant vit au nord-ouest, ramassé autour de l'Université. Les matelots ont aussi leur quartier autour de la place de Groënland. Ils sont logés aux frais de l'État, dans de petites maisons uniformes et destinées à ne recevoir qu'une famille. Le sang y est, dit-on, plus pur qu'ailleurs ; c'est de là que sortent les plus belles filles de la capitale. Des rois même n'ont pas dédaigné d'aller y prendre une maîtresse.

Le bien-être matériel porte au contentement et n'influe pas moins sur le moral que sur le corps. Le Danois, qui jouit d'une aisance inconnue à la plupart des peu-

ples, est d'humeur enjouée et joviale. Quoique froid et réfléchi, il est passionné pour le plaisir; quoique calme et lent à se mouvoir, il aime la danse à la folie. Il a la sotte prétention de vouloir que l'hiver soit la saison des amusements. Il vante la beauté de ses paysages, lorsque ses lacs et ses champs ne sont plus qu'une mer de glace, et que les branches de ses pins, ployées sous le givre et la neige, tombent jusqu'à terre, dessinant les plus bizarres et les plus charmantes arabesques. Il parle avec enthousiasme de ses chasses, de ses courses en traîneaux, de ses promenades en patins. Cependant l'entrain avec lequel le peuple entier célèbre par la plantation des mais le retour du printemps, et se précipite, dès que les boues ont été séchées par le soleil, au milieu de cette belle nature, dont l'accès lui a été interdit si longtemps, prouve mieux que tous les discours avec quelle satisfaction on accueille le départ de cet hôte importun. Oui, quoi que l'on veuille dire, la saison du plaisir en Scandinavie n'arrive que lorsque les frimats ont disparu, que, sous les rayons de ce soleil qui éclaire si poétiquement son beau ciel gris, les champs se sont couverts de gazon, et que les arbres ont revêtu ce feuillage épais et vert noir qui témoigne si bien de la fécondité de la terre, et présente à l'œil du touriste les points de vue les plus ravissants.

Les environs de Copenhague sont enchanteurs. Ils sont couverts de guinguettes, de cafés chantants et de jardins publics. Le soir venu, et surtout les affaires terminées, la population entière se précipite à ces lieux de délices. Femmes, enfants, vieillards, tout s'y rend; il ne reste en ville que ce qui est aveugle ou perclus. Les ouvriers eux-mêmes sont pris de cette rage

d'émigration. Il en résulte que ces lieux de réunion pullulent autour de la ville, et qu'on en trouve pour toutes les classes et pour toutes les bourses. Le plus beau, le mieux fréquenté, le plus ancien du reste de ces jardins publics, est celui de Tivoli. Il est situé à Westerbro et baigné par les eaux des fossés des remparts. Un petit coin de terre, isolé au milieu de cette eau stagnante, s'appelle l'île de Sainte-Hélène. Le pont qui y conduit est le pont de Waterloo. Le parc est admirablement dessiné, et si large que quinze mille personnes se sont trouvées réunies dans ses allées, sans qu'il en soit résulté du désordre, ni même de la cohue. Le prix d'entrée est modique, un marc huit skillings, ce qui vaut une quinzaine de sous de France. Par abonnement, il est encore réduit de moitié. Pour cette modeste somme on est gorgé de plaisirs de toutes sortes. Le principal attrait est dans l'orchestre, établi dans la grande salle, composé des meilleurs exécutants de la ville, et dirigé par Lumby, qu'on appelle le Strauss du Nord, compositeur charmant que le roi a chargé des concerts et des bals de la cour, et qu'il a décoré de l'ordre du Danebrog. A côté se trouve une salle de spectacle où une troupe d'élite joue très-remarquablement le vaudeville et la comédie. Les intermèdes sont égayés par un corps de ballet nombreux et habile. Dans tous les coins se trouvent des cafés chantants. Je suis entré dans le plus élégant, et j'ai été témoin d'une scène qui prouve combien l'instruction de ce peuple est étendue et variée. Une jeune fille de Hambourg a chanté une chansonnette qui a fort égayé l'assemblée. Elle contrefaisait un Anglais qui aime une jeune Allemande et qui le lui dit dans son baragouin. Après l'Hambourgeoise, une Française,

qui avait dû quitter sa patrie au berceau, grosse, vieille, parlant Dieu sait comme, a dit la romance de Falstaff dans le *Songe d'une nuit d'été*. Après la chanson allemande et la chanson française est venu le chant suédois. Trois femmes, revêtues du célèbre costume des mousquetaires de Charles XII, habit bleu à parements et à basques retroussées, chapeau à trois cornes, culottes de peau jaune et grandes bottes à revers, sont venues débiter une chanson bachique qui a eu le plus grand succès. Le public était choisi, il est vrai, mais pris surtout dans la classe moyenne. Je suis néanmoins convaincu que tout le monde a compris le sens des chansons que les artistes venaient de dire dans trois langues étrangères. Ajoutez à ces concerts une salle de bal très-belle, mais ouverte rarement et à un public d'élite, un théâtre de Bouffes, avec une Colombine ravissante et un Pierrot délicieux, de véritables montagnes russes, des orchestres à instruments de cuivre et jouant en plein air, des boutiques charmantes, et de jolies fleuristes : et vous aurez une idée de ces jardins de plaisance si communs dans tout le Nord, mais nulle part aussi beaux qu'à Copenhague. A Paris, le pré Catelan a été fait sur leur modèle. Il n'a pas réussi, parce qu'il était mal situé et trop cher. Ces établissements ne peuvent prospérer qu'en étant peu éloignés et à portée de toutes les bourses.

La prospérité de Tivoli a fait naître l'Alhambra. Ce jardin est situé au milieu de la magnifique allée de Fridericsberg. Devant la porte, le jour où j'y suis allé, j'ai vu, en guise de factionnaire, un gamin costumé en zouave, se promenant de long en large, portant sur l'épaule un fusil de bois et de fer-blanc, rasé au front, et

barbouillé de deux superbes moustaches faites avec un bouchon. C'était au moment où l'Europe accusait la France de prêter, dans un but d'ambition, un appui secret et d'autant plus dangereux à Garibaldi. Les Danois, en leur qualité de peuple protestant et libéral, avaient applaudi au succès de nos armes en Italie, et voyaient avec une grande joie la révolution qui devait détruire la papauté et affranchir l'Italie. Je ne jurerais pas cependant que dans ce gamin ainsi accoutré il n'y eût une pointe d'ironie contre le costume excentrique et tant soit peu ridicule de nos héros.

Le parc de l'Alhambra est aussi beau, aussi grand, aussi bien soigné que celui de Tivoli. Il est moins heureusement situé. Mais les bâtiments, construits dans le style moresque, sont plus vastes et plus élégants. Il y a une salle de spectacle qui serait partout remarquée; elle est bâtie en bois, avec des croisées en ogives, des pilastres sculptés et des corniches ciselées, peintes en couleurs voyantes et rayées. Tous les plaisirs de Tivoli se retrouvent à l'Alhambra, qui n'a rien négligé pour lui enlever son public d'élite. Mais toutes ces manœuvres n'ont abouti à aucun résultat. Les gens comme il faut sont restés fidèles à Tivoli. Ils ne vont à l'Alhambra que par hasard, quand une grande fête vient éveiller leur curiosité.

Au second rang se trouve le parc de Charlottenlund. Il appartient à l'État; il est situé au bord de la mer; on y arrive par une route charmante, toute bordée de délicieux cottages, s'élevant au milieu d'un parterre de fleurs. J'y suis allé avec une famille américaine. C'était un dimanche. Le peuple s'y était rendu en masse. Mais, dans ce pays, il n'est point embarrassant; il est mo-

deste, discret, réservé ; il joue aux boules, danse, boit ou écoute chanter avec méthode, sans emportement et sans tumulte. C'est en de pareils lieux que j'ai admiré ses solides qualités. Le parc est vaste, bien dessiné, mais mal tenu. Les arbres y sont admirables, comme dans tout le Seeland.

Ces jardins n'ouvrent leurs portes qu'à huit heures, et l'on n'en sort qu'à minuit. Quelle que soit la longueur des nuits d'été en Scandinavie, la moitié de la fête a lieu dans les ténèbres, ou plutôt l'on passe de salons éclatants de lumière et où les sens sont surexcités dans de sombres bosquets dont le mystère pousse à l'audace. Cette émigration à peu près quotidienne de toute une population à pareille heure et en pareils lieux aurait, dans les pays du midi, en Italie, en Espagne ou en France, des conséquences désastreuses. En Danemark, où l'on est plus calme, plus froid et dès lors plus réfléchi, elle produit cependant de graves abus. C'est à cette coutume et surtout aux massifs d'arbres, sombres, mystérieux, impénétrables, qui ornent tous les chemins, toutes les avenues, toutes les promenades de Copenhague, que j'attribue, je ne dis pas la corruption, ce serait trop sévère, mais la légèreté de mœurs des jeunes filles danoises. Elles sont trop facilement soustraites à tous les regards, même aux leurs, et Dieu sait comme, en Scandinavie, l'obscurité excite les sens et calme la pudeur. C'est en vain que les lois, protectrices de la faiblesse des femmes, autorisent la recherche de la paternité, et exposent les séducteurs aux plus pénibles désagréments : la morale n'y gagne rien. Le scandale qui en résulte ne fait au contraire que pervertir le sexe que la loi voudrait protéger. Nous sommes plus sages en

France. Nous ne permettons pas qu'une fille, livrée au libertinage, désigne pour le père de son enfant un homme riche qui se sera oublié avec elle, et trouve dans l'indemnité qui lui sera accordée une récompense et même une excitation à la débauche. Si nous entourons nos jeunes filles de précautions excessives, ce n'est pas, comme on le croit à l'étranger, que nous ayons peu de confiance dans leur vertu; c'est que nous connaissons la légèreté, l'inexpérience de la jeunesse, et que nous savons que, même chez les meilleures natures, une première faute en entraîne d'autres bien souvent, et que, dans tous les cas, elle est irréparable. Cet excès de méfiance vaut mieux que l'excès contraire, et il s'agit de faire un voyage dans le Nord pour être convaincu qu'il n'est point sage qu'une jeune fille aille, comme à Londres, comme à Hambourg, comme à Copenhague, parcourir, toute seule et à toute heure, les rues d'une grande ville, ni qu'elle assiste, sans sa mère, à des réunions où l'on danse et où l'on prend le thé.

La race a dégénéré en Danemark, mais plus encore chez les femmes que chez les hommes. On rencontre parfois, au bord de la mer, des pêcheurs aux formes athlétiques qui rappellent ces Wikingas qui furent si longtemps la terreur de la chrétienté. Mais les femmes ne sont ni plus ni grandes, ni plus fortes que dans le nord de la France. Elles n'ont conservé ni la beauté des Suédoises, ni la vigueur des Norvégiennes.

On ne saurait croire l'importance du costume pour la beauté d'un peuple. A Arles, à Berne, où le costume national est délicieux, toutes les femmes, même les laides, semblent jolies de loin. Il en est de même à Stockholm. Cette mantille noire que les pigas (jeunes

filles du peuple) mettent avec tant de coquetterie autour de leur figure, qui encadre si bien leurs blonds cheveux, et fait ressortir si admirablement l'éclat de leur teint, donne à toutes du charme, sinon de la beauté. Par malheur, à Copenhague, l'horrible châle tartan venu de Paris, et l'affreux chapeau de paille anglais, dit bibi, ont détrôné toutes les vieilles modes. Il n'y a plus que l'Amagerpiga qui soit restée fidèle au costume original de ses aïeules. Les hommes de l'île ont, comme les femmes, conservé les vêtements de leurs pères. L'île d'Amager, comme l'île de Virlande, a été peuplée au seizième siècle, sous Christian II, par des Hollandais, chassés de leur patrie pour cause de religion (1). Cette population est sage, économe, réfléchie, livrée exclusivement à la culture des jardins. Les jeunes gens, qui quittent leurs faubourgs pour venir en ville, y jouent le même rôle que les Virlandais à Hambourg et les Dalécarliens à Stockholm.

Copenhague, qui depuis un siècle ne s'est pas accrue, est cependant trop grande pour sa population. Le Kongens-Nye-Torv (nouveau marché du Roi), une des places les plus vastes de l'Europe, est triste, parce qu'elle n'est pas assez animée. Elle est d'ailleurs mal tenue; l'herbe croît entre les pavés; dans certains endroits l'eau y croupit comme dans un marais. Fridericsplads, au contraire, et Amalienborg, la place Vendôme de Co-

(1) Ou plutôt, d'après certains historiens qui, selon moi, sont dans le vrai, par une colonie de jardiniers, attirée de Hollande par Christian II pour cultiver certains légumes, inconnus dans le Nord, et dont la reine Isabelle était très-friande. Le fait est que les habitants de cette île avaient des priviléges qui les mettaient en dehors de la classe ordinaire des paysans, et qu'ils figuraient dans les cérémonies publiques à une époque où leurs pareils étaient attachés à la glèbe, et ne comptaient pour rien dans l'État.

penhague, qui sont dans de moindres proportions, seraient admirées dans toutes les capitales.

Copenhague est d'origine récente. Cependant, comme son plus grand développement s'est opéré au seizième siècle, époque admirable pour l'architecture, elle n'aurait pas cette plate uniformité, cette régulière et monotone beauté qui fait le désespoir des touristes, sans les incendies qui, dans les deux derniers siècles, l'ont périodiquement dévastée. Élégante et propre, elle n'a pas la majesté de Paris, de Londres ou de Pétersbourg. Les sous-sol y sont en usage autant qu'à Hambourg. Les tavernes n'ont de l'attrait pour les buveurs qu'à la condition d'être souterraines. C'est aussi dans les caves que se réfugient les fruitiers, les épiciers et tous les marchands un peu subalternes. Les grands magasins, destinés à l'orfévrerie, aux nouveautés, aux objets de luxe, ne sont pas non plus de plain-pied avec la rue, et n'y ont point d'ouverture. La porte d'entrée, où l'on n'arrive qu'après avoir gravi quelques marches d'escalier, donne presque toujours dans un couloir qui divise la maison. Cet arrangement antique, pratiqué du reste en France au siècle dernier, nuit beaucoup à la beauté d'une ville. Une rue ne peut être vraiment élégante qu'à la condition que les magasins soient de niveau avec les trottoirs, et que, séparés des passants par une simple glace, ils paraissent en faire partie.

Les maisons particulières qui sont dignes d'être remarquées y sont fort rares; en revanche les monuments publics y sont très-nombreux. La Bourse, bâtie par Christian IV, offre un très-beau spécimen de l'architecture du dix-septième siècle. Le clocher est très-original; il est très-élevé et formé de queues de lézards

entortillées l'une à l'autre. Les têtes qui sont à la base servent de gargouilles. La Tour Ronde, qui est attenante à l'église de la Trinité, est très-curieuse. Elle a été construite, dit-on, pour servir d'observatoire à Tycho-Brahe, et l'on y conserve avec soin divers instruments qui ont servi aux découvertes de ce grand astronome. Quoiqu'elle ait cent vingt pieds de haut, on arrive au sommet par une pente douce, sans avoir à franchir une seule marche d'escalier. La chronique dit qu'un jour Pierre le Grand y monta sur un char traîné par quatre chevaux, et que, arrivé au sommet et n'ayant pu tourner pour descendre, dans un moment d'humeur et de violence, il précipita dans la rue l'équipage tout entier.

Depuis la réformation, les églises ont perdu tout leur caractère. Elles ne sont cependant pas tristes et nues comme dans les pays calvinistes. Les luthériens tolèrent les images du Christ, de la Vierge et des Apôtres. En Danemark surtout, il y a des sculptures en bois colorié, peu remarquables comme objets d'art, mais d'un effet charmant. L'église de Notre-Dame, qui, depuis la décadence de Roeskilde, est la métropole du royaume, attirerait dans tous les pays l'attention du voyageur. Les statues et les bas-reliefs qui la décorent, chefs-d'œuvre admirables de Thorvaldsen, en font une des plus curieuses qui soient dans le monde.

Les chemins de fer et les bateaux à vapeur qui offrent un aliment incessant à l'esprit d'inquiétude, de curiosité, d'investigation, naturel au cœur de l'homme, les journaux et les fils électriques, qui tiennent toutes les capitales au courant de ce qui se passe dans chacune d'elles, ont fait une grande et même famille des divers peuples de l'Europe. Les idées anglaises, les costumes

français, ont envahi peu à peu et exclusivement les pays les plus éloignés et ceux qui paraissaient les plus attachés à leurs habitudes et à leurs lois. Un Européen qui désire voir une société tout à fait différente de celle qu'il quitte est obligé de s'enfoncer dans les déserts de l'Asie et de l'Afrique : et qui sait s'il ne trouvera pas là encore des déboires et des désenchantements; s'il ne reverra pas les mœurs et les vêtements de son pays, ridiculisés par les barbares qui auront voulu les adopter? La Sicile et le Finmark ont jusqu'à ce jour le mieux résisté à cette loi fatale d'assimilation qui fait de tous les peuples un seul troupeau, et ne rend pas seulement uniforme l'extérieur de l'homme, mais encore sa pensée et son caractère.

Quoique les mœurs et les habitudes du Danemark se rapprochent beaucoup des nôtres, il y a cependant quelques différences assez notables, et dont le Parisien, très routinier d'ordinaire, ne s'aperçoit que trop vite. Pour les repas, les Danois, gros mangeurs, ont conservé les heures du siècle dernier en France. On déjeune à neuf heures assez solidement, on dîne à trois, et l'on soupe à dix, en hiver en sortant du spectacle ou de la veillée, en été en revenant des jardins publics. Quant à la cuisine, elle diffère tellement de la nôtre que je ne puis résister à la tentation de donner le menu du premier dîner que j'ai fait à l'hôtel Royal de Copenhague, le plus fameux de la ville. Le voici, tel que je le trouve dans mes notes :

D'abord, avant tout, sole frite avec des pommes de terre; après le poisson vint un potage printanier avec des quenelles; puis langue de bœuf salée, coupée à tranches fines et servie en même temps que du sau-

mon fumé, des petites saucisses, des choux-fleurs et des haricots verts à la sauce blanche. Les convives mettent fort adroitement sur tous les points de leur assiette une partie de ce qui leur est offert, et puis prennent, à gauche et à droite, ce qui leur plaît, sans faire de mélange. Pour rôti, on donna du poulet qui fut servi avec une sauce destinée à l'humecter, de la salade de concombres et de la confiture de groseilles. Au dessert figura un melon, venu en serre dans le pays, et point mauvais, puis du fromage de Chester et du beurre salé, des fruits; et enfin le repas fut terminé par des crevettes et des radis. A souper on se met à table comme à dîner, mais, à l'exception du premier plat qui est chaud, le reste est composé de mets froids, le plus souvent de viandes et de poissons salés. Le matin, on boit du thé en mangeant, et le soir du lait froid; c'est rafraîchissant et parfait au goût. Le vin n'est en général servi que dans l'après-midi.

La base du dîner dont je viens de donner le menu serait la même en France. La différence existe dans la manière dont il est accommodé, servi et mangé. Il en est de même de tout. On joue le *Trouvère* et *Sémiramis* à Copenhague, comme à Paris. Seulement on commence à cinq heures et l'on finit à neuf. A mon passage, comme on était en été, le théâtre Royal était fermé; mais le fameux écuyer allemand Renz s'y trouvait avec l'élite de sa troupe. Les exercices équestres sont très-appréciés et très-recherchés en Scandinavie. Renz, qui habite Vienne l'hiver, parcourt le Nord pendant tout l'été. Il y jouit de la réputation que Franconi avait acquise en France, sous l'empire et pendant la restauration. Le prince Ferdinand, l'oncle du roi et son successeur

au trône, s'y trouvait avec sa femme, son aide de camp et une jeune princesse de Glucksbourg. Ils étaient là, simplement, sans embarras, comme des gentillâtres de Bredgade. Il y a chez les grands seigneurs et même chez les souverains de ces pays une simplicité d'allures, une bonhomie à laquelle nous sommes bien peu habitués dans nos pays de démocratie, de prétendue égalité, et qui ne nous charment pas moins qu'elles ne nous surprennent.

Ce qui m'a le plus frappé dans mon voyage en Scandinavie, c'est le sentiment de loyauté, de probité qui anime ses populations. Il est merveilleux de voir combien le protestantisme les a assouplies, domptées et moralisées en peu de temps. Les côtes de Seeland et le groupe d'îles de la Baltique, qui forment aujourd'hui le royaume de Danemark, n'étaient que des repaires de bandits. Les habitants, pleins de mépris pour les travaux de la terre, ne se livraient qu'à la pêche et à la piraterie, et dans la vie privée, comme dans la vie publique, ils apportaient la turbulence, la perfidie et la cruauté, propres aux personnes qui exercent ces rudes et mauvais métiers. Les bâtiments qui étaient obligés de traverser les Belt ou le Sund étaient trop heureux de pouvoir, moyennant un tribut, sortir sans crainte de ces dangereux passages. Mais le tribut ne les mettait qu'à l'abri de la rapacité des hommes, et non des caprices des éléments. Dans ces régions voisines du pôle et si fécondes en tempêtes, tout vaisseau qui était jeté par la mer en fureur sur la côte devenait par ce fait la propriété de la peuplade qui l'habitait. Aussi, dès que l'orage grondait et que la mer était agitée, tous les promontoires étaient garnis d'hommes en vedette qui

suivaient avec anxiété les drames de la mer, et, dès qu'un naufrage avait lieu, allaient avertir les autorités du pays. Celles-ci, l'évêque en tête, accouraient auprès du navire échoué, non pas pour secourir des malheureux, mais pour mettre le comble à leur infortune. Tout ce qui avait échappé aux flots irrités devenait la proie des riverains et était partagé entre eux, d'après des règles établies d'avance. La couronne avait, comme il était juste, la plus grosse part, puis venaient celles de l'évêque, des nobles, et enfin des bourgeois et des manants. L'équipage même était la propriété de ces pillards, et ce n'était qu'au moyen d'une rançon que l'on pouvait sortir de leurs mains. Tels sont les préjugés des hommes, que ces procédés barbares, qui choquent tellement aujourd'hui notre sens moral, étaient alors adoptés par toute l'Europe et reconnus presque légitimes. Bien souvent des prisonniers, faits de la sorte, étaient mis en liberté sous la promesse d'une rançon, et presque toujours ils faisaient parvenir à qui de droit la dette qu'ils avaient contractée, et que son origine n'entachait pas, comme à nos yeux, de nullité. Dans les montagnes du Riff, au Maroc, où les hommes sont restés stationnaires, sous l'influence d'une religion qui s'oppose à tout progrès de l'esprit humain, les choses se passent absolument de même encore de nos jours. En Seeland, en Jutland, en Fionie, les marais et les forêts ont disparu, faisant place à de gras pâturages et à de magnifiques champs de blé. Les habitants, qui vivaient isolés dans des masures situées au sommet des monts, sont descendus dans les plaines, se sont groupés par villages, et occupent des fermes spacieuses, entourées de jardins anglais, meublées avec un luxe rustique du meilleur

goût, et offrant à l'œil du voyageur, avec une propreté irréprochable, un aspect d'aisance et de bien-être que je n'ai trouvé à un aussi haut degré sur aucun point du monde. Cette rare urbanité et cette scrupuleuse loyauté qui sont les vertus dominantes d'une race toujours âpre au gain et pleine de fougue sous un calme apparent, se sont répandues dans toute la Scandinavie. Un vol à main armée est, en Danemark, un fait à peu près inouï, qui ne se reproduit pas tous les quarts de siècle. Les rues de Copenhague sont aussi sûres de nuit que de jour. Il me souvient, au retour d'excursions faites dans les châteaux voisins de la ville et où je m'étais attardé, de m'être égaré et d'avoir deux fois erré, presque toute la nuit, dans les remparts et dans les terrains vagues qui entourent toute capitale. Eh bien! je n'ai jamais rencontré que des amoureux qui fuyaient le droit chemin, ou des ivrognes qui l'avaient perdu. L'usage des contrevents est sinon inconnu, du moins méprisé de cette honnête population. Je me suis trouvé à deux heures du matin, longeant l'Ostergade; la nuit était éclairée par un de ces clairs de lune inconnus dans nos régions, et si lumineux qu'ils semblent être une prolongation du jour. Des glaces d'une irréprochable propreté séparaient seules du passant les bijoux et les pierreries, mis en montre dans les boutiques d'orfévrerie. Un diamant aurait suffi à briser cette fragile barrière. J'ai été surpris que les pick-pockets de Londres, si nombreux et si traqués dans leur pays, ne fussent pas venus exploiter cet endroit béni. Il paraît qu'ils ont tenté plusieurs fois l'aventure; mais, se trouvant isolés au milieu de tous ces honnêtes gens, ils ont été tout de suite désignés à l'attention de la police et n'ont pu se soustraire à ses investigations.

En se moralisant, les Scandinaves sont devenus aussi calmes, aussi pacifiques, que leurs ancêtres étaient emportés et querelleurs. Je n'ai pas vu, pendant tout mon séjour, une rixe, un attroupement, une dispute de poissardes ; et cependant, demeurant près du petit marché d'Amager, j'allais, tous les matins, m'égarer au milieu des tas de légumes, de fruits et de poissons, dont la place était couverte, observant les costumes et les physionomies des jeunes filles, écoutant les propos et les discussions des marchandes et des acheteuses, épiant leurs gestes, ne laissant rien perdre de ces petits détails qui dévoilent au voyageur, mieux que de longues études, les habitudes, les mœurs, le caractère de toute une population.

Copenhague est le centre d'un grand mouvement intellectuel. C'est un foyer d'où la lumière, franchissant les étroites limites de la monarchie danoise, rayonne dans tous les pays limitrophes, en Suède, en Norvége et dans la basse Allemagne. L'Académie des Beaux-Arts, fondée en 1754, reconstituée en 1814, siége au palais de Charlottenborg. Un revenu annuel de soixante mille francs environ lui assure une existence honorable et indépendante. Des nombreux artistes sortis de son sein plusieurs sont arrivés dans leur pays à une grande réputation et justement méritée. Parmi les peintres, je citerai les noms de Lund, Eckersberg, Abildgaard, Marstrand, Simonsen, Schleisner, Sœrensen, Skavgaard et Rump. Parmi les statuaires, Thorvaldsen, sans égal à Copenhague comme à Rome, imprima à son art une direction plus élevée. Le feu sacré qui embrase un homme de génie se communique à tout ce qui l'approche. Wiedevelt, maître de Thorvaldsen, et Freund, son

élève, guidés, inspirés par lui, ont fait des chefs-d'œuvre. Bissen et Jérichau, sous son inspiration et animés de son souffle, sont parvenus aux dernières limites de leur art.

Une partie des salons de Charlottenborg était, pendant mon séjour, consacrée à une exposition de tableaux de peintres vivants. L'entrée coûtait un marc. L'argent devait être ajouté à celui provenant de la souscription nationale qui avait pour but de réparer les désastres causés par l'incendie de Fridericsborg. Dans ces belles galeries j'ai vu non-seulement les plus beaux spécimens de ce que l'art danois a produit de nos jours, mais le brillant contingent que la Suède, la Norvége et l'Allemagne, en bonnes voisines, y avaient apporté.

A part les Norvégiens, qui se plaisent à reproduire les scènes grandioses de leur magnifique nature, les Danois et les Suédois, insensibles aux beautés moins saisissantes des paysages qui les entourent, vont chercher leurs inspirations sous le ciel de l'Italie et de la Turquie. Comme leurs tableaux sont faits le plus souvent de souvenirs, d'après des dessins ou des esquisses, il en résulte que l'originalité en est presque toujours absente. Aussi les plus fameux, malgré une grande habileté de main, ne sont à mes yeux que des imitateurs de Decamps, et, ce qui est pire, de Lapito. Cependant j'ai vu de Roed une vue de la cour intérieure d'une prison à Naples, qui est vraiment admirable. Cette éclatante lumière du midi tombe à flots sur les murs, sur les pavés, à travers les barreaux, et illumine tout le tableau. J'ai remarqué aussi un portrait superbe par Gestner. Ceux de Thorvaldsen et du professeur Lund

par Auguste Schiölt sont aussi admirablement réussis.

Que dirai-je des belles collections d'insectes, d'oiseaux, de reptiles et de poissons, qui décorent le musée d'histoire naturelle? Ma profonde ignorance me rend sur ce point barbare et injuste. J'avoue que j'éprouve très-peu de plaisir et point d'intérêt à voir des animaux empaillés ou conservés dans des bocaux remplis d'eau-de-vie. On pense autrement dans tout le Nord, où les espèces des oiseaux et des poissons varient à l'infini. Il est peu de villes en Danemark ou en Norvége qui ne possèdent une collection de ce genre, plus ou moins remarquable. L'objet le plus précieux est un lingot d'argent, extrait des mines de Kongsberg à l'époque où des trésors immenses, découverts par un pauvre gardeur de chèvres, rendaient Christian IV le roi le plus opulent de l'Europe. Ce bloc d'argent, le plus grand qu'on ait jamais trouvé dans les entrailles de la terre, mesure six pieds de long, deux pieds de large, et a huit pouces d'épaisseur.

Le musée royal mérite aussi notre visite. Dans les objets antiques, j'ai remarqué deux chefs-d'œuvre, un buste de Marc-Antoine et une tête de la belle Hélène. Les armures du moyen âge sont aussi très-belles, de même que certains ornements d'église, arrachés des lieux saints pendant le seizième siècle. Parmi les objets d'art d'une date plus récente, j'ai remarqué une tabatière en ivoire, tournée par Pierre le Grand, ornée de son portrait, et donnée par lui en présent au roi Frédéric IV.

L'Université de Copenhague a bien une autre importance que son Académie. Fondée en 1478, et reconstituée trois siècles plus tard, elle a cinq chaires de théo-

logie, cinq de jurisprudence, huit de médecine, et dix-neuf de belles-lettres, occupées par cinquante-deux professeurs. Le nombre des étudiants qui suivent ses cours s'élève, année moyenne, à douze cents, venus tous de la monarchie, parce que les Duchés ont leur université allemande établie à Kiel. Ce nombre est très-considérable, relativement à la population; il est vrai qu'en Danemark l'instruction est répandue dans toutes les classes. On ne trouverait pas peut-être dans toute la monarchie un seul individu, doué d'une intelligence ordinaire, qui ne sût écrire ou lire tout au moins.

La langue danoise, très-belle, très-riche, a donné naissance à des écrivains de qui la gloire égalerait celle de Shakspeare et de Corneille, s'ils n'avaient pas vécu chez un peuple trop peu nombreux et trop éloigné pour exercer quelque influence sur le monde. Oehlenschlaeger, un des plus grands poëtes de l'Europe, et Oersted, un de ses plus profonds savants, seraient peut-être encore inconnus chez nous, si le premier n'avait pas pris la peine de traduire lui-même ses ouvrages en allemand et le second en français.

Autant les peuples étrangers sont avides de connaître tous les produits de notre littérature, autant nous sommes indifférents à leur égard. Des romanciers français de troisième ordre ont l'honneur d'une traduction et certaine popularité à Copenhague, tandis qu'Andersen, le conteur charmant, l'ingénieux et piquant moraliste, l'écrivain populaire dont on retrouve les œuvres à côté de la Bible dans toutes les chaumières, est inconnu et, ce qui est pire, est dédaigné à Paris. De même en Hollande, j'ai été étonné de la quantité d'ouvrages de théologie, d'histoire, de médecine, de pure imagina-

tion, souvent très-remarquables, qui s'imprimaient à La Haye ou à Amsterdam, et ne franchissaient pas les sombres lagunes où le sort les avait fait naître. Que de travaux restés presque ignorés qui, publiés à Paris, auraient valu à leur auteur une réputation européenne!

L'usage, universellement répandu de la langue latine, donnait autrefois à tous les auteurs, sur quelques points du monde qu'ils fussent, les mêmes chances de succès. La centralisation littéraire était aussi inconnue que la centralisation politique. Érasme de Rotterdam, Scaliger d'Agen, Calvin de Genève, Luther de Wittenberg, Tycho-Brahe de l'île de Hveen, lieux inconnus aujourd'hui, lançaient leurs ouvrages qui s'adressaient à tous les savants de l'Europe, et c'était même au delà de ses limites que s'étendait leur immense renommée. J'ai vu à Hveen les ruines du palais d'Uranienborg, magnifique retraite que Frédéric II avait fait construire, et qui servait de demeure et d'observatoire à l'illustre astronome. Une blessure au nez, qui l'avait défiguré, lui faisait fuir le monde. C'était dans cette sévère solitude qu'il travaillait et enseignait. Sa réputation était si grande que, du fond même de l'Asie, des étudiants, avides d'entendre sa docte et éloquente parole, accouraient à ses côtés sur ce rocher, perdu dans la Baltique, assailli par d'éternelles tempêtes, couvert de neige huit mois de l'année; ils restaient là, voués entièrement à la science, ne croyant pas, au prix de tous les plaisirs de ce monde, payer trop cher l'avantage de suivre les recherches, et la gloire de participer aux découvertes d'un savant de génie. Quel est l'homme qui exercerait aujourd'hui assez d'ascendant sur ses compatriotes pour obtenir d'eux de pareils sacrifices?

C'est par le langage que les peuples sont en parfaite communion. Depuis que les idiomes nationaux perfectionnés ont remplacé le latin, les peuples, malgré la vapeur et l'électricité, se connaissent moins qu'à l'époque où les corsaires sur mer et les brigands sur terre rendaient les rapprochements presque impossibles. Aujourd'hui que l'on va en quarante-huit heures de Paris à Copenhague, les savants de ces deux villes sont beaucoup moins au courant de leurs travaux réciproques qu'au seizième siècle, où la même distance n'était franchie qu'au bout de six mois de fatigue, après des dépenses énormes et des dangers sans nombre.

Copenhague est un foyer de sciences, le plus lumineux qui existe dans le Nord. Ses bibliothèques sont magnifiques et admirablement tenues. La Bibliothèque royale, fondée par Christian III, possède plus de quatre cent mille volumes, les manuscrits sanscrits apportés par Rask de ses voyages en Orient, ceux de Niebuhr, et enfin une masse de manuscrits islandais très-rares et très-précieux pour l'histoire de la Scandinavie. Le bibliothécaire actuel est M. Verlauf, une des gloires du Danemark. Parmi ses prédécesseurs se trouve le nom de Schumacker, devenu plus tard célèbre sous celui de Griffenfeld, et de qui la rapide élévation et la chute éclatante forment un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire de Danemark.

La bibliothèque de l'Université et celle des frères Classens sont fort remarquables. Mais ce qui contribue bien davantage au développement de l'esprit public, c'est ce goût pour les livres, cet amour de la lecture, qui est répandu dans toutes les classes de la société. Chaque palais a sa bibliothèque; chaque maison a ses

rayons de livres, plus ou moins choisis, mais toujours nombreux. C'est à les lire que l'on consacre une partie de ses loisirs. La culture intellectuelle des habitants de Copenhague frappe l'étranger d'étonnement et d'admiration, et je suis sûr de n'être démenti par personne en donnant à cette charmante ville le titre pompeux d'Athènes du Nord.

CHAPITRE VI.

Une course à Elseneur.

O puissance du génie! Les personnages enfantés par la féconde imagination d'un grand poëte vivent dans les siècles futurs aussi longtemps que les héros dont l'histoire a retracé les hauts faits. J'étais à Copenhague, toute remplie des glorieux souvenirs laissés par les Christians et les Frédérics. Je voyais à chaque instant s'élever les preuves éclatantes de leur sagesse ou de leur magnificence. Avec les pierres de la capitale, qui toutes rappelaient quelques souvenirs, je pouvais reconstruire l'histoire de la monarchie. Cela ne suffisait pas à satisfaire ma curiosité. J'aurais cru mon voyage incomplet, si je n'avais retrouvé les traces d'Hamlet, si je n'avais visité Elseneur, sa capitale.

Elseneur est dans le nord du Seeland, à peu de distance de Copenhague. Un bateau à vapeur, meublé avec luxe, fait avec soin, bon marcheur, part tous les matins à neuf heures et revient le soir; on a le temps, si l'on déjeune à bord, de visiter les curiosités de la ville et de venir dîner à Copenhague. Le bateau qui partait le jour de mon excursion s'appelait *l'Hamlet*.

Il ne s'écarte pas de la côte, parsemée de villages de pêcheurs ou de maisons de plaisance habitées par les riches bourgeois de Copenhague. A chaque instant le bateau ralentit sa marche ; de petites barques, conduites par deux rameurs, s'approchent de lui, amenant ou prenant les voyageurs qui ne font qu'une partie du trajet. On ne peut se faire une idée de la beauté de la Baltique dans le Sund, un jour d'été. Nulle part, ni dans la rade de Toulon, ni dans les lagunes de Venise, ni dans le golfe de Naples, ni sur les côtes d'Afrique, je n'ai trouvé à la mer ce calme, cette transparence, cette couleur verte et bleue, qui charme le regard, fait rêver, et parfois donne le vertige. Ces abîmes que je voyais sous mes pieds me paraissaient remplis de coraux et de perles, peuplés d'ondines et de sirènes. Je ne sais quel vague sentiment me poussait à m'y précipiter. Je n'avais nulle part encore éprouvé cette bizarre tentation. La mer ne m'avait, jusqu'à ce jour, inspiré que de l'effroi. Je comprends aujourd'hui le sens de ces ballades scandinaves où le héros se jette dans les flots, attiré par une amante mystérieuse. Les rivages du Sund n'ont pas moins de charme; point de marais; point de dunes. Les prairies viennent se perdre dans les flots, quand ce ne sont pas des arbres séculaires qui y réfléchissent leur épais et vert feuillage.

Du pont de mon bateau se déroulait lentement devant moi le plus magnifique panorama. D'abord Charlottenlund avec ses chênes gigantesques, puis le village de Bellevue, le parc royal de Dyrhaven qui a sept lieues de tour, le magnifique établissement de bains de Klampenborg, le joli château de l'Ermitage (Eremitage), qui

sert au roi de rendez-vous de chasse, et enfin, dans une charmante petite baie, le palais royal de Skodsborg. Le bateau s'est arrêté là un instant; j'ai eu le temps de me rendre à la terrasse et de jouir d'un spectacle admirable. Le ciel était pur, le soleil avait de l'éclat. J'avais devant moi, à mes pieds, le Sund calme, à peine effleuré par la brise, et sillonné de yachts et de nacelles de pêcheurs, par derrière et sur ma tête des collines, aux flancs couverts de gazon, à la tête couronnée d'arbres gigantesques; c'était vraiment enchanteur. Un peu plus loin, après Vedbek, apparaît l'île de Hveen, lieu moins célèbre par les divers coups de main tentés par les Suédois pour s'en emparer que par le séjour de l'illustre Tycho-Brahe. Dans quelques pans de murs en ruines nous voyons les restes de son fameux palais d'Uranienborg.

Quel climat! Nous sommes à la fin de juillet. J'ai un paletot sur les épaules et un manteau de fourrures sur les genoux. Il est vrai de dire que, lorsque le soleil brille, j'étouffe; mais, lorsqu'il disparaît, je gèle. Ces brusques changements qu'un nuage opère dans la température sont pénibles à un homme du midi, et peuvent lui devenir funestes.

Nous saluons de la main les forêts de Niberod et de Nyrup, et enfin à midi nous nous arrêtons dans le port d'Elseneur. Elseneur est situé en face de la ville suédoise d'Helsinborg, à l'endroit où le Sund est le moins large. Trois milles anglais seulement séparent les deux rives. Le trajet est fait en moins de cinq minutes. Elseneur en danois s'appelle Helsingör; les Anglais en ont fait Elsineur et nous Elseneur. De même pour la capitale, qu'ils ont baptisée Copenhagen, et nous

Copenhague, d'après eux, quoique son véritable nom soit Kjöbenhavn. C'est de l'Angleterre que sont venues nos premières notions de géographie sur le Nord, d'où ses marins sont plus rapprochés, et qu'ils ont exploré avant nous.

Je vous ai dit que ma journée avait été consacrée à Hamlet; j'étais plein de mon héros. Je savais qu'à Marienlyst je trouverais des traces nombreuses de son passage. Un droski était tout attelé sur le quai. Je le pris, et, dans quelques minutes, je me trouvai dans les jardins anglais de cette délicieuse villa. C'est un petit château royal où l'industriel qui l'a loué a établi un boarding-house, c'est-à-dire une maison où la vie en commun est plus confortable et moins coûteuse. Je m'étais figuré qu'à mon aspect le maître de céans dirait à ses garçons, comme Hamlet à ses courtisans, quand on lui annonça l'arrivée des comédiens :

Qu'ils soient les bienvenus, messieurs, dans Elseneur !
Je veux être pour eux tout plein de courtoisie...

POLONIUS.

Bien ! Ils seront traités, mon prince, à leur valeur.

HAMLET.

Beaucoup mieux, beaucoup mieux ! si chacun, par malheur,
N'était jamais traité que selon ses mérites,
Qui pourrait échapper aux étrivières, dites?

J'avais à peine franchi le seuil de la porte et fait quelques pas dans le jardin qu'une espèce d'intendant en habit noir et en cravate blanche vint me demander cérémonieusement quel genre d'abonnement je désirais prendre. Je répondis que je venais faire une promenade

sur la terrasse d'Hamlet, voir son tombeau, et m'égarer un instant dans les bosquets du parc; que ce serait l'affaire d'une heure ou deux, et qu'en attendant je désirais savoir dans quelle salle était le restaurant, vu le besoin où j'étais de réparer mes forces. Mon homme me répondit qu'on ne pouvait entrer à Marienlyst sans une carte d'abonnement; il ajouta que l'usage était de la prendre pour un mois. L'offre avait de quoi me tenter. Le ciel était azuré, le soleil chaud en ce moment et plein d'éclat. L'allée sablée où je me trouvais était bordée de droite et de gauche d'une ceinture de fleurs en plates-bandes. Par derrière s'étendaient de délicieux bosquets, émaillés de gazons, où l'on entendait sourdre l'eau des fontaines. En face de moi s'élevait le gracieux château de Marienlyst, adossé contre une colline, et protégé par les grands arbres qui la dominent. La brise de mer qui mourait à nos pieds nous apportait avec le bruit harmonieux de la Baltique l'âpre et humide parfum que ses flots exhalent. J'aurais recherché cette charmante retraite, si je n'avais pas formé le projet de me trouver dans un mois au pôle Nord. Dans ces dispositions, je fis sentir à mon interlocuteur l'énormité, l'indélicatesse de ses exigences. Il me proposa alors une semaine d'abonnement; je criai de plus belle; il se rabattit sur un jour; j'acceptai, et je pus enfin pénétrer dans le sanctuaire.

Le château de Marienlyst date du siècle dernier. C'était une maison royale de plaisance ; c'est devenu un hôtel garni, c'est-à-dire qu'il a été dépouillé des objets d'art, des curiosités, des meubles précieux qui le décoraient, enfin de tout ce qui pouvait exciter l'intérêt du touriste. Le seul attrait qui lui reste, et c'est le plus

grand, consiste dans la tradition populaire qui a placé dans ces lieux enchanteurs la villa d'Hamlet.

Marienlyst est bâti à peu de distance d'une colline de gazon à laquelle il est relié à chaque étage par un pont volant. Avant d'arriver au faîte, et cependant au-dessus des toits du château, s'étend une surface plane, étroite et longue, complantée de hêtres, et qu'on appelle la terrasse d'Hamlet. On jouit de cet endroit d'un des plus beaux points de vue qui existent dans le Nord; à ses pieds on voit les jardins de Marienlyst que baignent les flots du Sund, puis, au delà de la mer, la ville d'Helsinborg, les plaines vertes, et enfin, tout à l'horizon, les montagnes bleues de la Suède; à droite, la ville d'Elseneur avec sa jolie cathédrale qui lève fièrement sa tête noire au-dessus des toits rouges des maisons, et, sur un cap, son magnifique château de Kronborg; et à gauche, les grasses vallées du Seeland, dont les vastes prairies se confondent avec l'azur du ciel et les eaux glauques de la Baltique. On dit que c'est sous ces ombrages épais qu'Hamlet allait rêver aux moyens de découvrir et de punir le meurtrier de son père, ou qu'il allait disserter avee son fidèle Horatio sur la fragilité des grandeurs de ce monde, sur la légèreté des femmes, sur la bassesse des hommes, sur la sottise des uns et des autres, sur le néant de la vie. Qui sait si ce n'est pas de là qu'il a écrit à Ophélia cette lettre charmante où respire son âme triste, loyale et poétique, lettre fatale qui mit au cœur de la jeune fille cet amour chaste et profond qui devait lui ravir tour à tour, à la fleur de l'âge, la vie et la raison?

Doutez qu'au firmament l'étoile soit de flamme;
Doutez que dans les cieux marche l'astre du jour;
La sainte vérité, doutez-en dans votre âme!
Doutez de tout enfin, mais non de mon amour.
Mon cœur pour moi n'est point un thème à poésie:
Je ne mets point mes pleurs en vers de fantaisie;
Mais laissez-moi vous dire humblement, simplement,
Je vous aime d'amour, je vous aime ardemment,
Et, jusqu'à ce que l'âme à mon corps soit ravie,
Cet Hamlet qui vous parle est à vous, chère vie.

Il n'y a pas ici une pierre, un arbre, une motte de terre qui ne soit empreinte du souvenir de notre héros. Quittons ces hauteurs; descendons dans les jardins par les sentiers fleuris. Comme ce vieux banc de pierre invite au repos! Comme les pieds seront bien sur le tapis de gazon qui l'entoure! Comme la tête, sous ce bouquet de lilas, sera bien protégée contre les rayons du soleil! C'est là sans doute qu'Hamlet était assis, absorbé dans ses sombres réflexions, lorsqu'il fut abordé par Ophélia, plus affligée de la froideur de son amant que de sa folie.

OPHÉLIA.

Comment vous êtes-vous porté ces deux jours-ci,
Seigneur Hamlet?

HAMLET.

Très-bien, Ophélia, merci.

OPHÉLIA (lui tendant un écrin).

J'ai là des souvenirs que je voulais vous rendre
Déjà depuis longtemps, veuillez donc les reprendre...
Les plus riches présents deviennent sans valeur,
Quand ce n'est que la main qui donne et non le cœur.
Reprenez-les.

HAMLET.

Oui-da ! vertu ! délicatesse !

OPHÉLIA.

Moi, seigneur ?

HAMLET.

Et beauté !

OPHÉLIA.

Que dit donc Votre Altesse ?

HAMLET.

Je dis que je ne vis jamais auparavant
Tant de dons réunis ; entre dans un couvent.

OPHÉLIA.

Dans un couvent ! Pourquoi, Monseigneur ?

HAMLET.

Pauvre fille !
Parce qu'un sort fatal poursuit tout ce qui brille,
Et qu'en ce monde ingrat le silence et la nuit
Valent mille fois mieux que le jour et le bruit...

OPHÉLIA.

Prier, aimer, mourir !... oui, j'ai rêvé souvent
Que c'était là mon sort.

HAMLET.

Entre dans un couvent,
Pauvre fille ! cela vaut mieux que d'être femme,
Pour mentir au Seigneur d'une façon infâme,
Et faire sans pudeur de ces serments d'amour
Que l'on jure éternels et qui durent un jour,
Que de perpétuer notre race maudite,
En donnant la lumière à quelque âme hypocrite...

Écoute, si tu veux te marier pourtant,
Je te donne pour dot cet avis attristant;
Sois froide comme glace et blanche comme neige;
Hé bien! la calomnie avant un mois t'assiége.
Entre dans un couvent...

Mais un bruit frappe mes oreilles. Qu'entends-je? C'est une voix de femme. N'est-ce pas la chanson d'Ophélia que la bise nous apporte?

L'amour sincère, à quels gages
Le reconnaîtrai-je donc?
A-t-il sandales, bourdon,
Et chapeau de coquillages?
Mort en sa jeune saison,
On l'a mis au cimetière;
A sa tête est une pierre,
A ses pieds un vert gazon.
Son linceul, blanc comme neige,
Était parsemé de fleurs
Qu'arrosaient avec des pleurs
Les vrais amants du cortége.

OPHÉLIA.

Que le Seigneur vous garde! On dit que la chouette
Était fille autrefois d'un boulanger. Pauvrette!

Malheureuse Ophélia! nature chaste, aimante, passionnée! fleur du Midi éclose sous le ciel froid du Danemark, que ta destinée est triste, est amère! Ton frère Laërte est absent; ton père, homme excellent, vient de périr assassiné de la main même de ton amant, qui lui-même est insensé. Pourrais-tu résister à ces coups redoublés de la fortune? Ton cœur s'est brisé, ta raison a disparu. Te voilà folle à présent, comme celui qui a causé tous tes malheurs. Tu es à peine dans ton prin-

temps, et, comme les fleurs qui ornent ta chevelure, c'est au printemps que tu disparaîtras de ce monde.

Mais que vois-je ? C'est le réservoir où se réunissent les eaux des sources, avant d'aller se perdre dans la mer. N'est-ce pas en jouant, en errant sur ses bords, que le terrain a manqué sous le pied de la jeune fille, et qu'elle est tombée dans le gouffre où elle a péri ?

LA REINE.

Dans le prochain ruisseau
Un vieux saule, en rêvant, mire au cristal de l'eau
Ses rameaux éplorés aux teintes monotones.
C'est là qu'ayant tressé de bizarres couronnes,
Elle voulut suspendre au feuillage ployé
Son trophée odorant... Mais sous son petit pié
Une branche se brise, et la pauvre enfant tombe
Avec toutes ses fleurs au noir ruisseau, sa tombe;
Et d'abord ses habits, étalés et flottants,
La soutiennent sur l'eau pendant quelques instants.
On aurait dit de loin une blanche naïade.
Riante, elle chantait des fragments de ballade,
Frappait l'onde en jouant, sans souci du danger,
Et, comme un cygne, calme, elle semblait nager.
Mais ce ne fut pas long ; car l'eau trempait sa robe;
Et la pauvre petite au ciel bleu se dérobe;
Et la vague, éteignant sa vie et son accord,
De sa douce chanson l'entraîne dans la mort.

Au-dessus de la terrasse d'Hamlet, tout au sommet de la colline, s'étend un vaste plateau; au milieu de ce plateau s'élève une pierre runique. La terre qui l'entoure, fraîchement cultivée, était émaillée de fleurs; c'est là, d'après la tradition, que repose du sommeil éternel le corps qui servit d'enveloppe à l'âme loyale, inquiète, tourmentée, de ce pauvre Hamlet. C'était au

faîte des montagnes que les Scandinaves enterraient leurs morts. Qui sait si ce champ n'était pas jadis un cimetière, s'il n'était pas couvert de tombes? Peut-être que celle d'Hamlet a seule résisté aux outrages du temps, qui ne respecte rien, pas même la mort. Peut-être était-ce appuyé, caché derrière l'arbre où je suis, qu'Hamlet, suivi de son fidèle Horatio, est venu se mêler aux amis qui menaient sa maîtresse adorée à sa dernière demeure. C'est peut-être là que les fossoyeurs, discutant, critiquant, chantant, tout en piochant la terre, attendaient le cadavre de la malheureuse Ophélia.

PREMIER FOSSOYEUR.

O femme au cœur rebelle,
Alors que tu m'aimais
Tu me disais, ma belle,
Je veux t'être fidèle,
Fidèle à tout jamais.

HAMLET.

A-t-il le sentiment de ce qu'il fait, ce drôle?..

PREMIER FOSSOYEUR.

J'ai tenu ma parole,
Ainsi qu'au premier jour.
Mais toi, femme frivole,
Comme l'oiseau s'envole,
Tu quittas mon amour.

Il déterre un crâne.

HAMLET.

Le crâne que du pied mène ce vil coquin
Appartenait peut-être à quelque politique...
Ou bien c'était le chef d'un maître flagorneur,
D'un courtisan expert, à l'échine flexible,

Dont le front sans rougeur, aux dégoûts insensible,
Était toujours riant, pourvu que Monseigneur
De lui pendre un cordon au cou lui fît l'honneur.
Qu'en dit mon philosophe ?

HORATIO.

Eh ! que cela peut être !

HAMLET.

Maintenant, Monseigneur ver de terre est le maître
De ce museau rongé. . . . .
Un crâne encor ! Serait-ce à quelque homme de loi ?
Et pourquoi pas ? Où sont maintenant ses finesses,
Ses clauses, ses détours et ses délicatesses ?
Avec un outil sale il se laisse cogner
Par un vilain rustaud, sans le faire assigner,
Tant il est pacifique ! Hélas ! on le déterre,
Et peut-être c'était un gros propriétaire,
Avec titres, garants, droits, cautionnements,
Hypothèques !... La fin de ses accroissements
Et de ses sûretés, c'est d'avoir, en échange
D'un bel et bon cerveau, de belle et bonne fange.
Combien peut-on rester en terre sans pourrir ?..

UN FOSSOYEUR (un crâne à la main).

C'est la caboche
D'Yorick, fou du roi, qui joue avec ma pioche.

HAMLET (prenant le crâne).

Cela ?

LE FOSSOYEUR.

Certainement.

HAMLET.

Pauvre Yorick ! Hélas !
Je l'ai connu rieur, toujours prêt, jamais las !..
Il m'a plus de cent fois porté sur son épaule...
Où donc est cette lèvre, au sourire moqueur,

Que j'ai cent fois baisée? Où sont vos railleries,
Vos chansons, vos éclairs et vos espiègleries,
Qui faisaient d'un festin un délire entraînant?
. . . .
Pauvre Yorick! va faire ainsi ta moue
Au miroir d'une belle, et, là, dis-lui tout bas,
Tandis qu'elle s'occupe à doubler ses appas,
Dis-lui, pauvre Yorick, dis-lui qu'elle a beau faire;
Que le corps ici-bas appartient à la terre;
Qu'hélas! nous sommes tous les jouets du hasard;
Et qu'elle cache en vain ses rides sous le fard.
Le temps, au jour fixé, réclamera sa dette :
Le fard cache la joue, et la joue un squelette.

HAMLET.

Penses-tu qu'Alexandre ait eu cet air boudeur
Dans son tombeau?

HORATIO.

Mais oui!

HAMLET (il prend le crâne).

Pouah! et cette odeur?

Mais voici le cortége qui arrive. Toute la cour s'y trouve. Mon Dieu! comme les cérémonies ont été vite accomplies! Voilà la pauvre fille descendue dans la fosse.

LAERTE.

Je confie. . . ., dans ce suprême adieu,
Son beau corps à la terre, et sa belle âme à Dieu,
Pour qu'ils fassent, cléments en leurs métamorphoses,
Avec cette âme un ange, avec ce corps des roses.
Ophélie, au revoir dans des mondes meilleurs...

LA REINE.

O fleur, reçois ces fleurs.
Déjà je te voyais ma fille bien-aimée;
Déjà j'ornais de fleurs votre couche embaumée.
Et je ne donne, hélas! des fleurs qu'à ton cercueil.
Adieu, pauvre Ophélie!

Marienlyst était la maison de plaisance, la villa des rois danois. On y allait par hasard, dans la belle saison. Mais la vraie demeure du vieux Claudius et de la reine Gertrude, c'est ce vaste château de Kronborg dont les épaisses murailles, malgré les fureurs de la tempête, malgré les efforts du temps, restent toujours debout sur l'OErekrog, inébranlables et menaçantes. C'est sur ce coin de terre qui s'avance en promontoire sur le Sund, à deux pas de ce terrible Cattégat que l'audace des Romains n'a jamais tenté de franchir, et qui servait de limites au monde connu, qu'ont aimé, haï, vécu tous ces personnages qui composaient la cour de Danemark, et furent les acteurs du drame terrible d'Hamlet. Leur nom nous est si connu, leur caractère nous est si familier, leur figure même est si profondément gravée dans notre esprit, que notre imagination, pour peu qu'elle soit surexcitée, les voit encore peupler cette imposante et mélancolique solitude. Voyez, ils sont présents partout, et sur cette vaste plate-forme que les flots du Sund attaquent depuis des siècles sans pouvoir l'amoindrir, et dans ces larges cours, sous ces voûtes sombres, dans ces longs péristyles, à travers ces immenses et innombrables salles. Ce jeune homme blond, frêle, délicat, rêveur, de qui les yeux sont tour à tour abaissés vers la terre ou levés au ciel, n'est-ce pas Hamlet? Parfois ils sont hagards; il semble que sa raison va succomber sous le poids des sinistres pensées, des terribles préoccupations, qui viennent en foule assiéger son impétueux et faible cerveau. Son père est mort. A-t-il été assassiné? Et par qui? N'est-ce pas son propre frère qui, à l'aide de ce meurtre, a volé la couronne de Danemark, et est entré du même coup dans le lit déjà

souillé de sa belle-sœur? Et la reine? A-t-elle participé à ce meurtre? A-t-elle été la complice de son amant? Hamlet cherche des preuves. Mais, quand il les aura trouvées, que fera-t-il? Sacrifiera-t-il à l'ombre de son père les deux coupables? Comme Néron, frappera-t-il les flancs qui l'ont porté? Quelle terrible indécision! Bien d'autres succomberaient sous ce pesant fardeau. Et celui qui le suit, n'est-ce pas Horatio, ce tendre ami de son enfance, ce fidèle compagnon de sa jeunesse, bon, loyal, dévoué, le type du parfait gentilhomme et de l'homme de cour?

HAMLET.

Horatio, te voilà, mon fidèle!

HORATIO.

Prêt à vous obéir, comme c'est mon devoir.

HAMLET.

C'est toi qu'en vérité j'aime le mieux à voir.

Voici le roi Claudius! Il est dévoré par le remords; son pas est chancelant, sa démarche inquiète. Voyez comme il est pâle, comme il est mal à l'aise sur ce trône, acquis au prix d'un fratricide! C'est que le criminel reçoit de lui-même, dans sa propre conscience, le premier châtiment dû à son crime. Et puis une implacable fatalité l'empêche de s'arrêter dans la voie sinistre où il s'est engagé. Il est obligé d'en parcourir toutes les étapes, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au gouffre où il doit périr. Et la reine Gertrude, qui est à ses côtés, pâle, émue comme lui; elle est plus faible que criminelle. Elle n'a pas pu résister aux artifices d'un suborneur.

Elle a été infidèle à ses serments; mais elle est étrangère à la mort de son époux. Elle aime Hamlet avec passion, et, le plus terrible châtiment de sa faute, elle le reçoit dans les mots cruels ou ambigus que, dans ses boutades, son enfant lui jette au visage. Dieu! quel est ce bonhomme à la barbe grise, à la tête chauve, qui vient derrière eux? Il a une clef d'or dans le dos, c'est le chambellan Polonius; quelle grave démarche! quel air important! On dirait que sur lui reposent les destinées de l'État. Le pauvre homme! il ne sera que trop victime de son indiscrétion et de sa curiosité. A sa droite est sa charmante fille, Ophélia; à sa gauche, son fils Laërte. Voici aussi Marcellus, Rozencrantz, Guildenstern, courtisan comme eux, mais espion de plus, et enfin, dans le coin d'un antichambre, mêlés aux gardes et aux valets, cette troupe de comédiens ambulants qui viennent tâcher de ramener au sein de cette sombre cour une gaieté que le crime a chassée, et qui ne reviendra qu'après l'expiation, quand les fils auront perdu le souvenir des forfaits de leurs pères.

Nous voici sur la fameuse terrasse de Kronborg; c'est par là que passe à travers le Cattégat cette bise impétueuse que la mer du Nord vomit avec fureur sur la Baltique où elle cause tant de désastres. C'est là qu'apparut aux regards effarés de Marcellus et d'Horatio l'âme en peine du vieil Hamlet.

HORATIO.

Le vent est âpre et coupe en sifflant le visage.

HAMLET.

Est-il minuit?

HORATIO.

Bientôt.

HAMLET.

C'est l'heure.

Fanfares, bruits dans le palais tout éclairé.

HORATIO.

Quel tapage !

HAMLET.

A force de flambeaux, de coupes et de bruit,
Le roi veut défier le silence et la nuit...

Minuit sonne; le spectre paraît au douzième coup.

Anges du ciel, à moi ! le voilà ! le voilà !

. . . .

Père, Hamlet, majesté, roi, Danois, je t'adjure !
Le doute est trop affreux, réponds, sombre figure ;
Enfermé dans la mort, pourquoi ton cœur bénit
A-t-il fait éclater sa prison de granit ?
Réponds, que me veux-tu ? parle ! que dois-je faire ?..

. . . .

L'OMBRE.

Je suis l'esprit
De ton père ! la nuit, errant, c'est la sentence !
Et consumé, le jour, des feux de pénitence,
Jusqu'à ce que la flamme ait enfin épuré
Les fautes où, vivant, je me suis égaré...
Écoute ! écoute ! écoute ! aimais-tu bien ton père ?

HAMLET.

O Ciel !

L'OMBRE.

Tu voudras donc venger sa mort, j'espère....
Je dormais donc, selon mon usage,
Sur un banc du jardin, d'ombrages entouré,
Quand ton oncle vers moi, frère dénaturé,

Se glissa lentement, muni de jusquiame,
Poison sûr qui passa de ma lèvre à mon âme.
C'est ainsi que, pendant mon sommeil, en un jour,
Mon frère me vola couronne, vie, amour :
Et, pécheur, je mourus sans prêtre ni prière,
Sans extrême-onction, sans regard en arrière,
Et comparus devant le Seigneur irrité,
Chargé de tout le poids de mon iniquité.

HAMLET.

Horrible ! horrible ! horrible ! O comble de l'horrible !..

L'OMBRE.

Adieu ! Je dois partir. A mes yeux se dérobe
Le feu pâle et glacé des vers luisants. C'est l'aube.
Adieu, mon fils, adieu ! Souviens-toi ! souviens-toi !..

HAMLET.

Oui, je me souviendrai ! Soyez rayés du livre
De ma mémoire, vous, rêves froids et mesquins,
Vulgaires souvenirs, sentences des bouquins,
Conquêtes sans valeur de l'étude frivole,
Vaines impressions d'une jeunesse folle,
Soyez rayés ! J'écris, sans mélange insolent,
L'ordre seul de mon père au registre tout blanc,
Et j'en efface tout, jusqu'à l'amour féconde,
Qui, seule, à mes regards pouvait dorer le monde,
Et parfumer mon cœur à tant de maux offert,
Comme fait un beau lis éclos dans le désert.
Adieu donc au bonheur, adieu, mon Ophélie !
Un seul désir me presse, un seul serment me lie.
Mes tablettes. Notons qu'on peut, la rage au sein,
Sourire, et, souriant, n'être qu'un assassin.
En Danemark, du moins, ce n'est pas chose rare.

Entrons dans le palais. Il est en fête. Voyez comme le bonhomme Polonius fait la roue, comme il est em-

pressé près du roi, patelin pour la reine, important pour tous les autres ! Il débite, comme à l'ordinaire, ses sottises de cet air grave et sententieux qui inspire du respect aux niais et de la gaieté au sombre Hamlet.

HAMLET.

Monsieur, vous disiez, je crois bien,
Que vous aviez jadis joué la comédie
A l'Université?

POLONIUS.

Certe ! et la tragédie !
On m'a dit même habile entre tous les acteurs.

HAMLET.

Que jouiez-vous?

POLONIUS.

César ! et les conspirateurs,
Vingt fois, au Capitole ont conjuré ma chute.
Vingt fois, je fus tué par Brutus...

HAMLET.

Oh ! la brute !
Tuer un pareil veau !

Quelle est cette croisée? N'est-ce pas de là que s'est approché Hamlet, tenant le bonhomme par le collet de son habit?

HAMLET.

Voyez donc ce nuage; il a presque la forme
D'un chameau, n'est-ce pas?

POLONIUS.

Par la messe, en effet !
Un chameau véritable, un chameau tout à fait !

HAMLET.

On jurerait d'ici que c'est une belette.

POLONIUS.

Une belette! oui! la belette est parfaite.

HAMLET.

C'est toute une baleine.

POLONIUS.

Oh! c'est frappant, mon Dieu!
Comme c'est la baleine!

HAMLET.

Alors, mon cher, adieu!

à Horatio,

Il est des courtisans même pour la folie.

Nous voici dans l'appartement de la reine. N'est-ce pas derrière cette tapisserie que s'est caché le malencontreux Polonius?

HAMLET.

Vous désiriez me voir, que voulez-vous, ma mère?

LA REINE.

Hamlet, vous offensez gravement votre père.

HAMLET.

Mère, vous offensez mon père gravement.

LA REINE.

Allons donc! c'est un fou qui me répond, vraiment!

HAMLET.

Allez! c'est une impie, à coup sûr, que j'écoute.

LA REINE.

Qu'est-ce à dire?

HAMLET.

Plaît-il?

LA REINE.

Vous oubliez sans doute
Qui je suis! Mais je vais envoyer près de vous
Quelqu'un qui vous fera répondre mieux que nous!
La reine veut sortir. Hamlet lui barre le chemin.

HAMLET.

Restez! je me souviens, par la croix, au contraire!
N'êtes-vous point la reine et la femme du frère
De votre époux? De plus, pour mon malheur, hélas!
Ma mère? Répondez, vous ne bougerez pas.
Vous ne sortirez pas que je n'aie à votre âme
Offert un miroir sûr où vous pourrez, madame,
La voir dans ses replis les plus secrets.

LA REINE.

A moi!
Veux-tu m'assassiner? au secours!

POLONIUS (derrière la tapisserie).

Holà! quoi?
Au secours.

HAMLET (tirant son épée).

Qu'est-ce donc? un rat?
Il donne de l'épée dans la tapisserie.
Mort! je parie
Un ducat qu'il est mort.

POLONIUS.

Je meurs.

LA REINE.

Quelle furie!
Qu'as-tu fait? ô mon Dieu!

HAMLET.

N'est-ce donc pas le roi?...

Soulevant la tapisserie.

Polonius! Ah! je suis bien maudit!
Celle qui portera le poids de ma folie
Sera donc toi toujours, Ophélie, Ophélie!
Pardonne-moi ce meurtre, ô Seigneur, ô mon Dieu!
Et toi, pauvre indiscret, fou téméraire, adieu!
Je t'ai pris pour plus grand que toi...

Voilà Polonius mort; c'est Hamlet qui l'a tué. C'est en croyant remplir un devoir pieux qu'il a fait couler un sang innocent et qui lui était cher. Sa haine contre le roi n'en devient que plus vive, et son besoin de vengeance plus impérieux. Voyez-le; il erre, le fer au poing, d'un bout à l'autre du palais, il est partout, dans tous les corridors, dans tous les sombres passages, ne laissant pas le plus petit espace inexploré. Enfin, tout là-bas, au fond, il rencontre son homme. Courage, Hamlet, le moment est enfin venu. Mais que vois-je? C'est dans un oratoire. Claudius, accablé sous le poids de ses remords, est allé se réfugier dans ce sanctuaire; il est à genoux, les mains jointes, les yeux fixés au ciel, il s'adresse à Dieu, il prie.

HAMLET (allant frapper et s'arrêtant tout à coup).

Il irait droit au ciel! et je le récompense
Au lieu de le punir...
Non, non, rentre au fourreau, mon épée, et, tous deux,
Attendons, pour frapper un coup moins hasardeux.

Oh! qu'Hamlet prenne garde! Claudius a des soupçons; il le redoute, et, pour se défaire de lui, il ne reculera pas devant un nouveau crime. Encore une fois,

qu'Hamlet soit moins scrupuleux, s'il ne veut pas périr de la main qui a déjà tranché les jours de son père !

N'est-ce pas par cette porte que vient d'entrer le jeune Laërte, à qui le désespoir, causé par la mort de Polonius, a fait perdre l'esprit ? Il est pareil à l'Océan courroucé que la tempête fait sortir de son lit. Tout cède, tout fuit sur son passage. Comme la douleur de ce jeune homme est terrible et touchante ! Quelle exquise sensibilité ! Eh bien ! ô faiblesse de l'homme ! Le perfide Claudius, exploitant à son profit le plus noble des sentiments, l'amour filial, trouvera le moyen de faire d'un désespéré un criminel. Il armera son bras d'un fer homicide, et ce malheureux, en croyant venger un père, n'immolera qu'une victime de plus à l'ambition, aux remords, aux méfiances du roi.

Un assaut d'armes s'organise ; il aura lieu devant toute la cour, en présence du roi et de la reine. Hamlet est trop loyal pour être méfiant. On lui donnera un fleuret émoussé, tandis que celui de Laërte sera effilé et empoisonné. Hamlet, frappé, tombera, sans que l'on sache pourquoi, aux pieds de son adversaire.

Nous voici dans la salle des fêtes. Elle servit sans doute de théâtre à ce funeste amusement qui se termina par une terrible boucherie. Les deux adversaires sont en face l'un de l'autre, le fer au poing. Les paris sont engagés ; les juges d'armes sont à leur poste. La cour entière a pris place sur les bancs qui lui étaient réservés.

LE ROI (mettant la main d'Hamlet dans celle de Laërte).

Venez, Hamlet, venez, et prenez cette main.

HAMLET (à Laërte).

Pardonnez-moi, monsieur, l'offense faite à l'homme ;
J'en demande pardon, Laërte, au gentilhomme.
Vous savez ; ma raison souffre cruellement,
Et ce n'était pas moi, mais cet égarement,
Plus ennemi d'Hamlet que de Laërte même,
Qui blessait votre honneur, bon compagnon que j'aime.
Aussi je vous demande excuse, devant tous,
Et ne serais pas plus innocent, voyez-vous,
Si, lançant au hasard des traits, pour me distraire,
Par-dessus quelque mur, j'avais blessé mon frère.
. . . .

LE ROI.

Les flacons ? si mon fils touche son adversaire
Dans les trois premiers coups, faites, pour le fêter,
Tirer tous les canons, et je prétends jeter
Dans ma coupe, en buvant, la perle la plus belle
Dont un roi puisse orner sa couronne nouvelle ;
Et clairons au palais, canons sur les remparts,
Échos au ciel, que tout dise de toutes parts :
Le roi boit à son fils ! — La reine vous regarde.
Allez, Messieurs.

HAMLET.

Laërte, en garde !

LAERTE.

Hamlet, en garde !

HAMLET.

Touché.

LAERTE.

Non.

HAMLET (aux assistants).

Décidez.

GUILDENSTERN.

Touché certainement.

Fanfares et canons.

LAERTE.

Allons, recommençons.

LE ROI.

Cher Hamlet, un moment!
Je bois à toi.

Il boit, puis jette la perle dans la coupe.

Voici ta perle. Qu'on lui passe
La coupe.

HAMLET.

Non, je veux achever cette passe.
Mettez la coupe là. Touché! qu'en dites-vous?

LAERTE.

Oui, touché, j'en conviens.

LE ROI.

La fortune est pour nous.

Fanfares et canons.

LA REINE (descendant du trône et prenant la coupe empoisonnée).

Hamlet! ta mère boit à ton succès.

HAMLET.

Madame,
Trop bonne!

LE ROI.

Ne bois pas, Gertrude, sur ton âme!

GERTRUDE.

Quoi! je ne boirais pas à mon fils, par hasard!
Pourquoi?

LE ROI.

C'est le poison! Dieu juste! il est trop tard.

Le combat recommence; Hamlet lie le fleuret de son adversaire, le fait sauter de la main, le ramasse, le garde et présente courtoisement le sien à Laërte, qui ne peut le refuser. Laërte est touché encore; il tombe en même temps que la reine.

GUILDENSTERN (courant à Laërte).

Son sang coule.

HAMLET (courant à la reine).

Oh! ma mère! Il faut la secourir!

GUILDENSTERN.

Qu'as-tu, Laërte?

LAERTE.

J'ai... que nous allons mourir,
Que je suis à la fois assassin et victime,
Pris à mon propre piége.

HAMLET.

Oh! ma mère! est-ce un crime?

LE ROI.

Non, en voyant le sang couler...

LA REINE.

Non, trahison!
La coupe! cher Hamlet! La coupe! du poison.

. . . .

LAERTE.

La reine a bu la mort, rien ne peut la sauver.
Hamlet, je ne dois pas non plus me relever;

Tout secours serait vain. Ma vie est condamnée;
Et l'arme est dans tes mains, regarde, empoisonnée,
Et le bourreau se meurt à tes genoux; c'est moi!
Mais le double assassin, le voilà! c'est le roi!

HAMLET.

J'ai l'arme empoisonnée; alors poison, à l'œuvre!

Il frappe le roi.

GUILDENSTERN.

Trahison!

LE ROI (blessé).

Ah!

HAMLET (frappant encore le roi).

Meurs donc de ton venin, couleuvre!

Mais dans le combat Hamlet avait été frappé par Laërte. Le poison a pénétré dans son sang. Il n'a que le temps de donner sa voix à Fortinbras qui arrive vainqueur de Pologne, juste à temps pour s'asseoir sur le trône vide de Danemark.

Telle est cette œuvre terrible et sublime, la plus profonde, la plus vaste, la plus complète qui soit sortie du cerveau du grand Shakspeare. Jamais cet étonnant dramaturge n'a poussé aussi loin cette merveilleuse puissance de création qui fait des enfants de son imagination autant d'êtres vivants qui se meuvent, s'aiment, se haïssent autour de nous, et dont les traits et le caractère nous sont si familiers qu'il nous semble avoir vécu dans leur intimité. J'avais dans ma jeunesse appris et joué l'Hamlet de Ducis; j'ai lu cent fois la belle traduction de Meurice et de Dumas, dont j'ai extrait les passages qui précèdent et qui serait parfaite si elle ne portait les traces d'une précipitation toujours funeste

aux œuvres d'esprit. J'ai moi-même traduit de l'anglais une partie de ce drame, de sorte que, en mettant le pied dans le port d'Elseneur, j'étais tellement plein de mon sujet que je voyais se dérouler devant moi, comme sur une toile magique, les mystérieux événements dont ces lieux avaient été le théâtre.

Voilà la part faite à la poésie, à l'imagination. Quelle est à présent la vérité? Elle est tout autre, hélas! Le château de Marienlyst, bâti, comme je l'ai déjà dit, dans le siècle dernier, servait à la fois de rendez-vous de chasse et de lieu de plaisir aux voluptueux monarques, désireux de se soustraire aux rigueurs de l'étiquette qui régnait à Fridericsborg. Le château de Kronborg a été bâti en 1580 par Frédéric II. On voit encore, d'après la mode suivie dans tout le Nord, au-dessus de la porte d'entrée, la première lettre du nom du roi qui l'a fait élever avec le numéro en chiffre romain qui le distingue de ses homonymes. C'est un vaste bâtiment carré, avec quatre ailes de même dimension, construit dans le style le plus pur de la renaissance. La cour intérieure, très-vaste, très-régulière, offre au regard un aspect aussi imposant et plus original que la cour d'honneur de Versailles. L'église est très-curieuse, à cause des peintures qui couvrent non-seulement les murs, mais toutes les boiseries. On les avait laissées se dégrader faute de soins, en négligeant de les mettre à l'abri de l'humidité. Elles ont été restaurées maladroitement; mais n'est-ce pas le sort de toutes les peintures, et n'est-on pas plus excusable à Elseneur qu'ailleurs? On a conservé à Kronborg l'observatoire de Tycho-Brahe. La vue de ce point est admirable, mais pas plus que de la terrasse d'Hamlet. Une partie du château sert de caserne

à la garnison. Le reste est médiocrement entretenu. Quelques pièces servent d'entrepôt aux objets d'art soustraits aux flammes qui ont détruit Fridericsborg. J'ai vu l'appartement occupé par la comtesse de Danner avant son mariage, et par Charles XV à son dernier voyage. Tout à côté, dans une tour, se trouve une petite pièce ovale, de qui les fenêtres sont encore garnies de barreaux de fer. C'est là que Caroline-Mathilde fut amenée, lorsqu'elle fut arrachée de son palais de Christiansborg. On m'a montré le prie-Dieu qui servait à cette princesse infortunée. C'est sur le velours fané qui le recouvre qu'elle a posé sa tête ravissante. Qui sait si les taches dont il est souillé ne proviennent pas des larmes que le désespoir et le repentir lui ont arrachées? N'est-ce pas contre ce meuble qu'elle était agenouillée, quand elle apprit l'arrêt terrible qui envoyait ses deux amis, Struensée et Brandt, à l'échafaud, et elle-même déshonorée dans le sombre château d'Aalborg ?

Kronborg, isolé de la ville, est entouré de fortifications. Les travaux faits du côté de la mer, quoique très-remarquables, n'ont pas empêché les Suédois de s'emparer de cette clef du Seeland. Avec les progrès de l'artillerie, ces vieux remparts seraient aujourd'hui plus inutiles que jamais. Ils ne sont pas moins entretenus avec grand soin. La terrasse qui longe la mer, peu formidable malgré sa double rangée de canons, forme tout au moins une promenade délicieuse en été et d'où l'on jouit d'un magnifique panorama. Sur une plate-forme carrée qui s'avance en promontoire sur le Sund, deux hommes, nuit et jour en vedette, enregistrent, malgré la capitalisation des droits de péage, tous les vaisseaux qui entrent dans le Sund ou qui en sortent.

Dans un grand cartouche sont dessinés en couleur les pavillons de toutes les nations; mais rarement l'œil exercé du garde a besoin de consulter ce tableau.

Le château actuel de Kronborg ne date que du seizième siècle; mais, dans tous les temps, une forteresse a existé sur cette pointe de terre qui gouverne l'entrée du Sund. Autrefois, quand la Scanie appartenait au Danemark, il n'était pas possible de se soustraire au tribut exigé. Les récalcitrants ne pouvaient pas espérer d'éviter les embûches des riverains. Le canal est en effet si resserré qu'on pouvait à la rigueur fermer le passage avec des chaînes. C'est de Kronborg que partirent les troupes qui délivrèrent Magnus Gyllenstjerna, assiégé par Christian II dans le château d'Aggerrhus. Des caves immenses, existant déjà à cette époque et pouvant cacher plus de mille hommes, donnent une idée de l'importance des constructions qui ont précédé les bâtisses de Frédéric II. C'est sous ces voûtes que la tradition populaire a placé la demeure d'Holger le Danois, espèce de Roland scandinave dont les hauts faits merveilleux font le sujet d'une foule de légendes. Holger, à l'abri de la mort, repose dans ces sombres lieux et paraît sur terre, dès que la patrie menacée a besoin de son bras. Il se met alors à la tête des armées, qui, dirigées par lui, deviennent invincibles. Un paysan qui, par hasard était arrivé jusqu'à lui, le trouva assis, auprès d'une table de pierre que sa barbe blanche enveloppait. « Donne-moi ta main, » dit-il au paysan, en lui tendant le bras. Celui-ci épouvanté lui présenta la barre de fer qui servait à fermer la porte. Holger la pressa si fort que la marque de ses doigts resta empreinte dans le métal. « C'est bien, » dit-il, avec un sourire de sa-

tisfaction, « je vois qu'il y a encore des hommes en Danemark. »

Voilà pour les châteaux; quant à la ville, Elseneur n'a été la capitale du Danemark que dans l'imagination du bon Shakspeare. Sa position en a fait de tout temps une ville de marchands et d'aubergistes. Elle n'a pas les traces d'une grandeur qui ne fut, hélas! que chimérique; mais elle est calme, élégante et bien tenue. Il y a dans les rues de la propreté, de l'animation, sans désordre ni cohue; et puis on y respire un air d'aisance, de bien-être qui réjouit le cœur et prédispose en faveur de ses habitants.

Les femmes y sont plus jolies que dans le reste de la monarchie. Elles travaillent à l'aiguille auprès des croisées garnies, comme à Hambourg, de pots de fleurs. Les vitres sont d'une propreté irréprochable et les rideaux d'une blancheur éclatante. On ne saurait croire combien leur frais visage, encadré de leurs blonds cheveux, ressort agréablement au milieu des fleurs rouges des fuchsias. Je recommande aux personnes qui iront visiter le château de Kronborg de ne pas négliger de faire une promenade dans la grande rue d'Elseneur.

Par malheur, la ville n'a jamais été habitée par Hamlet, qui n'a pas même vécu dans l'île de Seeland, mais dans le Jutland. D'après le vieux Saxo Grammaticus, le premier qui ait parlé de lui, Hamlet était fils d'un chef de pirates, gouverneur du Jutland. Sa mère, qui était une princesse danoise, séduite par son beau-frère, avait égorgé son mari et épousé son amant. Hamlet, instruit du forfait, feint la folie pour pouvoir venger plus sûrement son père. Le meurtrier, rempli de soupçons, envoie son neveu en Angleterre. Les deux

gentilshommes qui l'accompagnent doivent demander au roi, comme une grâce, que le prince soit mis à mort, dès qu'il aura mis pied à terre. Cette cruelle sentence avait été tracée de la main même du roi, d'après l'usage du temps, sur des tablettes de bois empreintes de cire. Pendant la traversée, Hamlet s'empare de ces tablettes et dénature si habilement le texte de l'arrêt, qu'il fait peser sur ses compagnons la condamnation qui le frappe. En effet, à peine arrivés, ceux-ci sont livrés au bourreau, tandis qu'Hamlet charme et épouse la propre fille du roi qui devait être son bourreau. Il retourne avec sa femme en Jutland, fait le fou plus que jamais, parvient à surprendre son parâtre et à l'assassiner, après lui avoir reproché tous ses crimes. Il prend sa place, se marie en secondes noces avec une reine d'Écosse et périt sur un champ de bataille. Hamlet était païen. Il vivait même avant Jésus-Christ. Vous voyez avec quel sans façon Shakspeare a traité l'histoire. Qu'importe? Je l'ai déjà dit, c'est le privilége sublime du génie d'animer ses créations d'un souffle de vie impérissable. Il n'y a pas de roi de Danemark, quelque grand qu'il ait été, qui soit en Europe aussi connu, aussi populaire qu'Hamlet. Il n'est personne qui, visitant ces pays lointains, ne voudra, comme moi, aller voir Elseneur, cette fantastique capitale, où a vécu ce problématique personnage, et la terrasse de Marienlyst où la tradition fait reposer ses restes mortels.

CHAPITRE VII.

Une promenade en Seeland.

L'île de Seeland est vraiment admirable. Je n'avais fait que passer à travers ses grasses prairies, ses sombres forêts, ses vastes champs de blé, ses lacs et ses golfes; je m'étais promis de revoir à mon aise toutes ces merveilles. Aussi, pour rentrer à Copenhague, ai-je préféré la voie de terre à la mer. Après une nuit passée à l'hôtel d'Oresund, le meilleur d'Elseneur, un droski convenable vint me prendre au saut du lit, et je me dirigeai vers l'endroit délicieux où s'élevait naguère le château de Fridericsborg. Les environs d'Elseneur forment la partie la plus pittoresque, la plus accidentée, la plus belle du Seeland. On se croirait dans le nord du Westmoreland, dans cette contrée ravissante habitée et si bien décrite par le poëte Wordsworth. Nous passons près du lac de Gurre. Sur ses bords on voit les ruines d'un vieux château, où résidait au quatorzième siècle le roi Waldemar. Fridericsborg ni Fredensborg n'existaient à cette époque, et ce poétique endroit était tout bonnement, même pour des Danois, le bout du monde. Aussi le roi Waldemar avait-il choisi cette retraite pour

soustraire une maîtresse adorée aux fureurs d'une épouse jalouse. Waldemar se trouvait si bien dans cette douce solitude, auprès de l'objet aimé, qu'il avait eu l'imprudence de dire qu'il se passerait fort bien du paradis, si Dieu voulait le laisser à Gurre éternellement. Son désir n'a été que trop exaucé. Son ombre, proscrite du ciel, doit errer à jamais, chassant, sans repos ni relâche, à travers ses vastes forêts. Il n'y a pas à Gurre de bonne vieille femme qui, pendant une sombre nuit d'hiver, n'ait vu passer le roi sur les eaux glacées du lac, excitant de la voix ses chiens et ses chevaux, dont la langue vomit des flammes.

Nous voici à Fredensborg. C'est un château que Frédéric IV a fait construire en 1720, en témoignage de la joie que le traité de Neustadt lui avait procurée. La mort de Charles XII, ce malheureux roi qui avait la monomanie plutôt que le génie de la guerre, fut considérée comme un bienfait dans tout le Nord, que son humeur batailleuse plongeait dans le désordre et menaçait de la ruine. Les Suédois, pour inaugurer dignement cette nouvelle ère de paix, firent couper la tête au baron Görtz, le ministre et l'ami du roi défunt. Les Danois, plus modérés, se bornèrent à bâtir un palais.

Fredensborg, aujourd'hui négligé, est dans un état déplorable. Ses salons délabrés contiennent cependant quelques tableaux. Ce n'est pas sans surprise que j'ai vu le portrait de Charles XII, pendu contre ces murs élevés en haine de lui. Ce portrait, sans valeur comme objet d'art, a le mérite au moins d'être ressemblant. Je n'avais vu dans aucun musée de France les traits de cet homme prodigieux que Voltaire a rendu si populaire. Ils ne sont point beaux, mais très-accentués, et dès

lors facilement reproduits même par un peintre médiocre. Il n'y a rien dans sa physionomie bizarre et même un peu grotesque qui fasse présager ce courage intrépide, cette fermeté inébranlable, ce stoïcisme, ce désintéressement, cette élévation de sentiments, cette grandeur d'âme, qui ont fait l'admiration de ses contemporains, et qui excitent encore aujourd'hui l'enthousiasme du peuple généreux dont il a causé la ruine. Sa figure est longue, étroite et osseuse, le menton en saillie, le nez bosselé et proéminent, les yeux doux et rêveurs. Son visage enfantin et imberbe, son teint frais, ses cheveux blonds, et ses costumes plus que modestes, lui donnent l'air d'un sous-lieutenant de mousquetaires. Le parc n'est guère mieux tenu que le château. Mais la nature a largement réparé la négligence des hommes. De ses terrasses, toutes garnies de statues, on jouit de points de vue admirables sur le lac d'Esrom.

Au bout de la forêt qui s'étend de ce lac à celui d'Arre s'élevait le palais de Fridericsborg, le Versailles du Danemark, construit par Heenwinkel sous le roi Christian VI; c'était un monument national, le plus intéressant et le plus imposant de toute la monarchie. Une aile, qui recouvrait entièrement l'îlot sur lequel on l'avait bâtie, semblait, comme par la main d'un enchanteur, s'être élevée du sein des flots. Parmi les objets les plus dignes d'attirer l'attention du touriste, on citait l'escalier qui conduisait de la cour d'honneur à la salle des Chevaliers. Le plafond de cette même salle, tout rempli de sculptures, de dorures, de peintures, était admirable. Vingt-six artistes, tous fameux, y avaient travaillé pendant sept années, sans relâche. On

avait réuni à Fridericsborg, comme à Versailles, comme à Gripsholm, les portraits des illustrations de la patrie. Celui de la belle Caroline-Mathilde s'y trouvait. Le palais avait gardé l'empreinte de son court, bruyant et tragique passage. Dans une des salles qui avoisinent la chapelle, on voyait, sur un carreau de vitre, écrit avec un diamant de sa royale main ce vers touchant :

O ! keep me innocent, make others great.
Dieu, conserve-moi l'innocence
Et donne aux autres la puissance.

Sous quelle impression cette jeune et malheureuse femme a-t-elle tracé ces quelques mots si pleins de résignation ? Était-ce après une nuit de plaisirs, honteuse de ses enivrements, prévoyant au trouble de son cœur sa chute, et priant Dieu de la conjurer? ou bien dans un moment de découragement, d'abnégation, en découvrant les infâmes intrigues de palais qu'on ourdissait contre elle et qu'elle dédaignait de rompre?

Frédéric VII, homme simple et studieux, qui préfère le séjour de la campagne à celui de la ville, adorait cette magnifique et délicieuse retraite. C'est là qu'il avait placé la collection d'oiseaux rares, de minerais, de bijoux, d'armures, d'objets d'art scandinaves, rassemblée par lui avec un soin, une intelligence et une persévérance bien remarquables. Lui-même, en véritable amateur, étiquetait toutes les pièces, les lavait, les soignait, les mettait en relief ou dans l'ombre. C'était surtout en automne, en revenant du château de Glucksbourg, que le roi habitait Fridericsborg. Un poêle, mis sans précaution dans la pièce qui lui servait de cabinet et de laboratoire, a causé cet incendie terrible, et, fra-

gilité des œuvres de l'homme ! dans une seule nuit (janvier 1860), cet admirable palais, le plus beau qui fût dans le Nord, a péri, dévoré par les flammes avec toutes les richesses et tous les chefs-d'œuvre que les rois danois y avaient accumulés.

A la nouvelle de ce sinistre, la douleur de Frédéric VII fut immense. Le peuple, qui la partageait, ouvrit *ex abrupto* une souscription où tout le monde vint, à côté de son nom, apporter son offrande; mais la fortune du pays était moindre que son patriotisme. Il eut fallu des millions pour relever toutes ces ruines. On eut recours à tous les moyens pour grossir le chiffre produit par les dons volontaires. On fit appel même à la curiosité publique. Le produit de l'exposition de tableaux que j'ai vue à Charlottenborg était destiné à Fridericsborg Ces quelques écus ne combleront pas le déficit. Cependant le roi peut, s'il le veut, voir renaître de ses cendres le séjour grandiose qu'il a tant affectionné. Les jardins ravissants, les terrasses majestueuses, le beau lac d'Arre qui meurt à leurs pieds, les collines boisées d'où l'œil s'étend, par delà les lacs d'Esrom, de Gurre et le Sund, jusqu'aux montagnes bleues de la Scanie, toutes ces merveilles de la nature que la main de l'homme a encore embellies, et qui semblaient n'exister qu'à cause de ce palais dont elles étaient un ornement, portaient, quand j'ai passé, l'empreinte de la tristesse. Si Sa Majesté Frédéric VII voyait Fridericsborg, un jour d'été, il aurait pitié de cette nature en deuil et se hâterait de réparer de si douloureux désastres.

De Fridericsborg je me rendis par une route ravissante à Fridericsund et de Fridericsund à Roeskilde. Qui pourrait croire que cette petite ville, si calme, si

propre, si humble, si heureusement située au bout d'un des bras du Fjord de Jise, a été, du dixième au quinzième siècle, le séjour des rois de Danemark et la capitale du royaume, et qu'elle a contenu dans ses murs trente églises et trente couvents? De sa prospérité passée il ne lui reste que sa cathédrale, qui n'est plus cependant la métropole du Danemark, mais une espèce de Saint-Denis, de Westminster, un lieu de sépulture où les monarques danois viennent, après leur mort, chercher le repos. Ce dernier asile est bien digne de les recevoir. C'est, avec la cathédrale de Trondhjem, le plus beau monument gothique qui existe en Scandinavie. Il a été construit dans le onzième siècle, sous les règnes de Canut le Grand, que le meurtre de son beau-frère avait rendu très-libéral envers l'Église, et de Svend Estridsen. Cependant les tours datent de deux cents ans plus tard, et les spirales, du règne de Christian IV (1588-1648).

L'émotion est grande à la vue de ce vaste et grandiose monument. Les églises luthériennes, comme je l'ai déjà dit, n'ont pas la nudité désolante des églises calvinistes. Outre les boiseries qui sont presque toutes peintes, il y a des crucifix et des tableaux. A Roeskilde, les plafonds mêmes sont remplis de peintures. Depuis Harald Ier, qui régnait en 985, jusqu'à Christian VIII, qui est mort en 1848, presque tous ceux qui ont occupé le trône de Danemark reposent, côte à côte, dans cette royale nécropole.

Les plus beaux monuments renfermés dans l'église sont les tombeaux en marbre blanc de Frédéric IV et de sa femme, la reine Louise. Sur le devant est un enfant qui pleure, par derrière la Renommée qui embouche la

trompette, et au milieu est couché un Christ en croix. Les sarcophages de Christian V et de la reine Charlotte-Amélie viennent ensuite, et enfin ceux de Frédéric V par Wiedevelt et de la reine Louise d'Angleterre par Stanley. Dans un style moins élevé, mais plus gracieux et non moins correct, se trouve le mausolée de Christian III. Fait à Anvers en 1575 par Cornélis Floris, c'est au point de vue de l'art la merveille de l'église. Celui de Frédéric II, qui est dans le même style, est beaucoup moins beau. La pensée est la même, mais non l'exécution. C'est en comparant ces deux œuvres que l'on voit combien l'habileté de main a d'importance dans une œuvre d'art.

Ce ne sont pas les plus grands rois qui sont le mieux logés après leur mort. Christian IV, qui a régné soixante ans et qui a été de son temps le Nestor de la royauté, n'avait pas de monument. Sur sa bière en bois, incrustée d'argent, il est vrai, l'on avait placé son épée et son crucifix, rien de plus. Le dix-neuvième siècle a réparé les torts des contemporains de ce grand homme. La chapelle qui porte son nom est ornée aujourd'hui d'un cénotaphe, sorti des mains du grand Thorvaldsen. La statue du monarque est debout, en costume de guerre, les éperons aux pieds, d'une main touchant au pommeau de son épée et de l'autre tenant son feutre à longues plumes.

La reine Marguerite, cette femme de génie qu'on a surnommée la Sémiramis du Nord, et qui, par l'Union de Calmar, réunit sous son sceptre les trois nations scandinaves, repose dans le chœur de l'église. Une statue en marbre blanc, couchée sur un lit en marbre noir, tel est le monument que l'indigne Éric de Poméranie

éleva tardivement à la femme extraordinaire qui, pour les lui céder, s'était, de son vivant, dépouillée de trois royaumes.

Les chapelles latérales, faites d'après la mode et le goût du moment, offrent à l'œil tous les styles d'architecture, tous depuis le roman jusqu'à ce faux style grec que l'empire français a mis à la mode et dont on s'est servi pour le tombeau de Christian VIII. Chaque roi, à de rares exceptions près, a la sienne. Quelques grandes familles de cour possèdent les mêmes priviléges. Dans la chapelle qui porte leur nom, les Krag, les Hahn, les Krabbe et les Trolle ont le droit de dormir du sommeil éternel à côté de leurs maîtres.

Quoique l'église de Roeskilde ait été dépouillée au seizième siècle de la plupart des œuvres d'art que le moyen âge y avait entassées et qui, aux yeux des novateurs, n'étaient plus que des objets d'idolâtrie, elle a cependant conservé quelques traces de son ancienne splendeur. Le maître-autel est une œuvre d'un travail merveilleux. On y a représenté la vie du Christ en bois sculpté. Les portes sont peintes. Cet objet précieux a été fait, dit-on, en Hollande et donné à Christian IV par un riche marchand, qui s'affranchit de cette façon des droits de péage du Sund.

La cathédrale de Roeskilde, encore inachevée, en 1070, fut le théâtre d'une scène à peu près pareille à celle qui eut lieu dans le dôme de Milan, entre l'évêque Ambroise et l'empereur Théodose. Svend Estridsen, le fils d'Ulf-Jarl qui avait été assassiné dans le chœur de l'église, était alors roi de Danemark. Ayant appris par ses espions que des seigneurs qu'il avait réunis, la veille, dans un banquet pour la fête du jour de l'an,

avaient, après son départ, tenu contre lui des propos offensants, il ordonna que les coupables fussent saisis et tués à l'instant. Ils étaient tous à l'église, entendant la messe. Les trabans du roi, trop fidèles exécuteurs d'un ordre donné dans un moment de colère, allèrent jusque dans le saint lieu accomplir leur sanglante mission. Le lendemain, malgré ce meurtre ou peut-être à cause de ce meurtre, Svend venait faire ses dévotions sur le théâtre même de ses vengeances. Un Anglo-Saxon, nommé Guillaume, ancien secrétaire de Canut le Grand, homme non moins pieux qu'intrépide, était évêque de Seeland. Informé de l'arrivée du roi, il accourt à sa rencontre, et, se plaçant sur le seuil de la porte qu'il barre avec sa crosse, il lui ordonne de se retirer pour ne pas profaner par sa présence la maison de Dieu qu'il a osé souiller de sang. Les gardes du roi, indignés de tant d'audace, avaient déjà tiré leur épée, et en menaçaient l'intrépide vieillard. Mais tel est l'ascendant irrésistible du courage et de la vertu que Svend, tout violent et tout cruel qu'il était, baissa les yeux devant l'évêque si justement irrité, et s'en retourna humblement dans son palais qu'il venait de quitter avec pompe et au bruit des fanfares. Troublé par le remords que ces hardis et légitimes reproches n'avaient fait qu'accroître, il avoua son crime, donna des marques d'un profond repentir, et passa trois jours dans la retraite, dans le recueillement, dans la prière. Il se rendit ensuite à l'église en costume de pénitent, avec la robe de bure, la corde au côté, les pieds nus et la tête découverte. Le service divin était commencé; l'évêque disait la messe ; averti de la présence du roi, il quitta l'autel, et rencontra Svend qui l'attendait à genoux sur le seuil

qu'il n'osait pas franchir. L'évêque ému tendit la main au royal pénitent, l'aida à se relever, lui donna le baiser de paix, l'introduisit dans l'église, et, après avoir entendu sa confession, lui permit d'assister au service. Quelque temps après Svend, ayant fait l'aveu public de son crime et en ayant été absous solennellement, s'entoura de nouveau de l'appareil royal qu'il avait rejeté, tant qu'il avait été sous le coup d'une excommunication. Cette scène, si honorable pour l'évêque dont elle avait fait ressortir le courage héroïque, et pour le roi dont la modération n'avait pas été moins admirable, fut féconde en heureux résultats. Le roi, qui avait appris à vaincre ses passions, devint clément et resta pieux jusqu'à sa mort, qui, du reste, fut précoce (1076). C'est à lui que l'île de Bornholm et le Bleking durent les bienfaits du christianisme. L'évêque Guillaume l'avait précédé au tombeau. Ces deux grands personnages reposent encore, côte à côte, dans les murs du chœur.

L'importance des évêques Guillaume s'est amoindrie dans tous les pays, mais surtout en Danemark où le protestantisme a prévalu. Il faut avoir lu, comme moi, les vieilles chroniques scandinaves, pour se faire une idée de la puissance et de la richesse du clergé pendant le moyen âge. Il siégeait au premier rang aux États, même avant la noblesse, et son chef, l'archevêque de Lund, inférieur au roi seulement, avait le pas sur le grand maître, sur le chancelier et même sur le régent, pendant la vacance du trône. Les prélats, entourés, comme le roi, d'une garde privée, avaient de plus des régiments entiers dans les meilleures forteresses qui ne relevaient que de leur autorité ; enfin l'Église, maîtresse absolue de toutes les âmes, possédait les trois quarts du

sol. Hé bien! comme la force matérielle est impuissante à résister aux entraînements de l'opinion publique! C'est précisément dans le pays où le catholicisme semblait inattaquable qu'il a été le plus vite abattu et le plus complétement détruit. On chercherait en vain en Danemark la moindre trace du rôle immense qu'il y a joué. Depuis trois cents ans extirpé du sol avec toutes ses racines, il n'a point laissé de rejetons derrière lui. La seule église catholique qui soit apparente dans toute la monarchie existe à Copenhague. Elle ne compte cependant que sept cents membres et presque tous étrangers au pays. Du reste, dans tout le Nord, le catholicisme a eu un sort pareil. Depuis Minden en Westphalie jusqu'au cap Nord, c'est-à-dire pendant plus de douze cents lieues, je n'ai pas vu la soutane d'un prêtre.

Une plaque étroite de marbre noir indique la place où repose Saxo Grammaticus, cet humble moine à qui la plupart des rois de Danemark doivent leur illustration. Je désirai visiter l'abbaye de Soröe, où il a vécu, où il a travaillé. Je m'y rendis un matin. C'était un ancien couvent de Bernardins. Fondé au douzième siècle par Asser Ryg, il fut richement doté par ses deux fils, Absalon et Asbern Snarre, et avec la richesse il acquit une grande importance. Après la réformation, le couvent, devenu désert par la fuite des moines, fut transformé en collége par Frédéric II. La plupart des biens possédés par le couvent étaient retournés aux héritiers des donateurs. Le collége était pauvre. Une mode funeste poussait les fils des grandes familles danoises à aller terminer leurs études à l'étranger, dans les universités d'Allemagne, de France ou d'Italie. Plusieurs d'entre eux, alléguant ensuite à leurs parents les dangers, les fatigues,

les dépenses d'un retour, prolongeaient indéfiniment leur absence et perdaient jusqu'au souvenir d'une patrie pauvre, éloignée et située sous des cieux inclé-ments. Ceux même qui rentraient au bercail rapportaient des idées contraires à celles de leur pays et criminelles à cette époque de conviction, d'intolérance, où le plus fort se croyait en droit de punir de mort une opinion qu'il avait déclarée erronée.

Pour prévenir ces fâcheux accidents, Christian IV dota richement le collége de Soröe et attira des diverses parties de l'Europe des professeurs distingués qui furent chargés d'apprendre la langue de leur pays. Destinée primitivement aux jeunes gens nobles, l'académie de Soröe fut bientôt envahie par les enfants des prêtres et des bourgeois. Mais telle était l'insolence des gentilshommes danois qu'ils avaient exigé et obtenu que, dans un collége, c'est-à-dire dans un endroit où l'égalité doit être absolue, leurs enfants, couchant dans des dortoirs séparés et mangeant à des heures différentes, n'eussent qu'au moment des études des rapports avec leurs condisciples plébéiens.

Pour prouver la puissance et l'arrogance de la noblesse, Regnard, dans ses relations de voyage, raconte qu'un gentilhomme pouvait, s'il lui plaisait, tuer un bourgeois ou un manant, et que, en laissant sur sa victime un écu de trois livres, il était à l'abri de toute poursuite, et que Frédéric III, désireux d'abroger cette mauvaise loi, eut l'idée ingénieuse d'en faire une nouvelle par laquelle un roturier, qui égorgeait un gentilhomme, en était quitte avec un écu de six livres. Regnard qui voulait, en citant ces articles d'un code imaginaire, faire pièce aux nobles et les gouailler, ne s'aper-

cevait pas que, même dans l'esprit de Frédéric III, un homme noble valait le double de celui qui ne l'était pas.

En Danemark toutes les révolutions, religieuses ou politiques, ont été faites, soit par la royauté, soit par la noblesse, soit par la bourgeoisie, mais jamais par le peuple, c'est-à-dire par des gens aigris par la souffrance et dès lors injustes dans le triomphe. Il en résulte que les révolutionnaires, toujours à l'abri de coupables entraînements, ont modifié plutôt que renversé le passé; que, pareils au moissonneur de la Bible, ils ont toujours agi avec réflexion, séparant l'ivraie du bon grain, et non pas, comme chez nous, brûlé la grange avec tout ce qu'elle contient. L'académie de Soröe, en adoptant l'esprit moderne, a conservé son ancienne constitution, et, ce qui ne vaut pas moins, une grande partie de son opulence. Depuis sa restauration par le sage Frédéric II, dotée plus ou moins libéralement par tous les souverains lettrés, enrichie dans le siècle dernier par le grand historien et le grand poëte comique, Louis Holberg, dont elle fut l'héritière, elle possède tous les champs qui s'étendent autour d'elle à plusieurs lieues à la ronde. La maison des élèves est un palais. Chaque professeur jouit d'une villa charmante, petite ou grande selon son rang et ses fonctions, mais toujours propre, confortable et située près du lac. L'académie, qui est opulente, donne des salaires considérables; aussi tous les savants danois briguent-ils la gloire et l'avantage de la servir. Le collége, détruit par le feu, a été reconstruit en 1813; il est beau, mais peu curieux. L'église, au contraire, étroite et modeste, dernier vestige du couvent des Bernardins, est un spéci-

men remarquable du pur style gothique. Elle contient dans ses murs les cendres de l'archevêque Absalon, de Waldemar IV et d'Holberg.

Tout près de Soröe, à Fiendaslöv, petit village célèbre dans les sagas danoises, s'élève une petite église antique que je suis allé pieusement visiter. La tradition raconte que, dans le onzième siècle, le fameux chef Asser Ryg, partant pour une expédition lointaine et dangereuse, alla faire ses dévotions dans l'église de Fiendaslöv. Frappé de son mauvais état, il ordonna à sa femme de l'abattre aussitôt et d'en faire construire une nouvelle, lui recommandant, puisqu'elle était enceinte, de l'orner d'une tour, si elle accouchait d'un garçon, et d'une spirale, si c'était d'une fille. A quelques mois de là, Asser Ryg, revenant victorieux, aperçut à l'horizon deux tours massives qui dressaient fièrement leur tête au-dessus de la nouvelle église. Il était fort intrigué; il apprit à la maison que sa femme avait mis au monde deux petits garçons. Ces jumeaux étaient Absalon et Asbern Snare; Absalon, le plus grand homme d'État que le Danemark ait eu, non moins vaillant capitaine que pieux évêque, l'ami dévoué, en même temps que le ministre éclairé de Waldemar le Grand, le bienfaiteur de Soröe, le fondateur de Copenhague, et Asbern Snare, le digne frère de cet homme de génie.

Après ma visite à Fiendaslöv, je regagnai le chemin de fer de Córsöer à Copenhague. Pour entrer en ville, il faut longer cette belle avenue de Fridericsberg. Au milieu, sur une place ovale, entourée d'arbres gigantesques, s'élève une colonne en granit de forme modeste. C'est la colonne de la Liberté. Aux quatre coins du piédestal se dressent quatre statues, représentant la

Fidélité, l'Agriculture, la Valeur, le Patriotisme. Ce monument, érigé sous Christian VII en souvenir de l'abolition des coutumes féodales, fut fait par souscription et sous la direction du Prince Royal qui fut plus tard Frédéric VI. Peut-on avoir un plus beau spectacle en entrant dans la capitale d'un peuple libre?

Le moment est venu de faire connaître les institutions danoises, et par quelles phases ce peuple, asservi naguère, a dû passer pour arriver à la liberté. Les anciens Scandinaves, sectateurs d'Odin, n'étaient pas, comme les Romains, divisés en classes. Il n'y avait parmi eux ni patriciens ni plébéiens, mais des marchands établis dans les villes, et c'étaient les plus nombreux, et des propriétaires du sol, habitant et faisant cultiver leurs domaines. Aucune supériorité n'existait entre eux. Les uns possédaient l'argent, les autres la terre. Les premiers étaient marins, les seconds étaient guerriers. Telle était la population libre. Au-dessous d'eux se trouvaient les serfs, les gens attachés à la glèbe. Mais ceux-ci n'étaient point Scandinaves; c'étaient les débris des races primitives, laponnes ou finnoises, qui avaient subi la conquête; ces races, qui s'étiolaient, qui s'éteignaient dans l'esclavage, étaient recrutées par la piraterie. Tout prisonnier, fait dans un combat de terre ou de mer, était amené en Scandinavie et devenait le serf de son vainqueur. La condition de ce malheureux, quoique précaire, était cependant bien préférable à celle de l'esclave antique. Le maître n'avait droit qu'à son travail; sa vie devait être respectée.

La société scandinave était essentiellement égalitaire. Il n'y avait pas de privilége de naissance. C'était le plus fort, le plus adroit, le plus téméraire surtout, qui était

élu chef de la tribu pendant la paix, roi de mer pendant la guerre. Je sais bien que, chez plusieurs races où le courage et la force étaient héréditaires, ces éminentes fonctions passaient du père au fils et souvent pendant plusieurs générations. Mais malheur au petit-fils qui forlignait des vertus de ses ancêtres! Il était bientôt renversé et remplacé par une famille en qui la séve était plus abondante et plus impétueuse.

C'est du mélange des institutions romaines et scandinaves qu'est né au moyen âge le système féodal. Il était tellement dans les mœurs qu'il a bientôt prévalu dans toute l'Europe. Les rois scandinaves, se trouvant trop isolés et trop souvent victimes de l'inconstance populaire, voulurent créer une classe intermédiaire entre eux et les *bonde* (paysans) qui les élisaient. Pour en faire partie, il s'agissait d'être riche. On donnait sa terre au roi, qui vous la rendait bientôt après avec des priviléges, avec des titres de noblesse. Quelques grandes familles du pays datent de cette époque reculée. A côté de la noblesse et en même temps se forma et grandit le clergé catholique romain, qui, profitant de l'ascendant que son caractère sacré lui donnait sur ces populations naïves et convaincues, acquit des richesses immenses qu'il mit au service de la noblesse et concourut avec elle à l'asservissement du reste de la nation.

L'ancienne société païenne était trop absolument démocratique, égalitaire, pour qu'on pût songer à faire passer, sans transition, les plus faibles sous le joug des plus forts. C'est de l'époque chrétienne que datent les divisions de la société scandinave, les quatre ordres de la noblesse, du clergé qui usurpa le premier rang et le conserva jusqu'à la réformation, de la bourgeoisie et des

paysans. Dans le principe cependant les classes supérieures n'eurent que quelques distinctions et point de priviléges. Les droits de tous les membres de la nation étaient les mêmes. C'était, dans les assemblées populaires, au suffrage universel que les rois étaient élus et que les impôts étaient votés.

Mais cet état de choses ne pouvait être durable, parce qu'il était nuisible aux classes élevées qui étaient les moins nombreuses. Ce fut dans une idée de justice que fut établi l'usage des assemblées restreintes, des diètes composées de gens élus et délégués par leurs pairs. Chaque ordre envoyait ses représentants. Les nobles, se prévalant de leur petit nombre, obtinrent d'être admis en masse, sans élection. Les prêtres et les bourgeois obtinrent la même faveur pour quelques-uns de leurs membres.

Dans l'état actuel des choses et avec la direction des idées, la puissance de la noblesse et du clergé ne pouvait qu'augmenter au détriment des ordres inférieurs. Bientôt tout équilibre fut rompu. Dès le douzième siècle, le roi, à l'aide d'un sénat composé de quelques grands seigneurs et de quelques prélats, tranchait toutes les questions et gouvernait l'État de sa propre autorité. Le ting était à peine consulté. L'élection royale même n'était plus qu'une vaine formalité. On a vu des rois couronnés par l'archevêque de Lund avant d'avoir été élus par les États.

L'illégalité conduit vite les hommes à la violence. La chute des paysans danois fut aussi rapide que terrible. Moins énergiques ou moins bien organisés pour la défense que les paysans suédois ou norvégiens, ils furent tour à tour dépouillés de tous leurs priviléges et de-

vinrent les esclaves des mêmes hommes dont ils avaient été les égaux pendant des siècles. Libres encore, mais accablés d'impôts et de corvées, ils furent obligés, pour pouvoir vivre, de vendre leurs terres aux seigneurs et de devenir fermiers. Une fois dépossédés du sol, ils ne purent plus l'acquérir. Ce n'est pas tout : attachés à ce même sol dont ils avaient été les propriétaires, ils partagèrent sa destinée, échangés, vendus avec lui. Quelquefois même un serf a été vendu sans la terre ; il est vrai que la femme, par respect pour les mœurs, a été soustraite à cette loi barbare et si étrange dans ces pays d'égalité. Mais enfin le principe est admis qu'un Danois est le maître de son semblable et peut en disposer.

Cependant, dans certains districts, les paysans plus riches, plus sages, plus énergiques, avaient résisté aux coups qui avaient abattu leurs pareils. Pour en finir, en 1410, se proclame la doctrine inouïe que tous les paysans sont serfs. La résistance est impossible ; il faut que tous les fronts se courbent, que les vaincus subissent la loi impitoyable des vainqueurs; ils ne sentent pas moins que leur dignité d'homme est outragée ; ils sont abattus, mais frémissants, et toujours prêts à se retourner contre la main qui les tient sous le joug.

Au commencement du seizième siècle, Christian II, aspirant à devenir roi absolu et héréditaire, s'appuie sur les paysans contre les nobles, devenus les seuls gardiens des libertés nationales. Il abolit la reprise des terres et crée les fermes viagères, d'où les fermes héréditaires et enfin l'émancipation des serfs devaient forcément, un jour, découler. Cette haute protection les retire de l'état d'abjection où ils étaient tombés. Ils re-

prennent certaine importance. C'est un jury, composé de paysans, qui fait périr Torben Oxe, grand seigneur que ses pairs n'avaient pas voulu condamner.

Mais ces succès ne furent qu'éphémères. Aucun roi n'aurait pu, à cette époque, en Danemark, triompher de la noblesse, pleine de séve et prête à parvenir à l'apogée de la puissance; à plus forte raison Christian II, homme féroce, violent, pusillanime, sans foi ni principes, et dont tous les actes, incohérents, inopportuns, ne laissaient que trop prévoir le désordre qui devait plus tard envahir son cerveau. Il fut la première, mais non pas la seule victime de l'orage qu'il avait déchaîné. La noblesse, victorieuse sous Frédéric I[er], fut aussi impitoyable pour le roi que pour les paysans, sur lesquels il s'était appuyé. Devenue toute-puissante sous Christian III et Frédéric II, elle vit un instant son influence disparaître devant l'imposante personnalité de Christian IV. Elle s'en vengea à sa mort. Frédéric III, son fils, menacé d'abord d'être exclu du trône au profit d'un bâtard (1), ensuite humilié, abreuvé de dégoûts, garda soigneusement ses rancunes au fond du cœur; mais, n'ayant rien oublié, il ne laissa pas échapper, en 1660, l'occasion de prendre sa revanche; elle fut terrible. Nous raconterons dans le chapitre suivant pour quelles causes et par quels moyens s'accomplit cette révolution qui changea si radicalement les mœurs et les institutions du Danemark.

(1) Christian-Waldemar, fils de Christine Munck.

CHAPITRE VIII.

Révolution de 1660.

Frédéric III avait reçu de la nature de solides et sérieuses qualités. Néanmoins, élevé par un père sévère, il avait de la timidité, de la méfiance et parfois même de la fausseté; mais ces défauts étaient rachetés par une grande intrépidité, par beaucoup de modération, d'esprit de suite et de sagesse. On lui a reproché d'avoir subi trop complétement l'ascendant de sa femme, Sophie-Amélie de Brunswick-Lunebourg. Jamais influence ne fut du reste plus salutaire. Frédéric, de sa nature, était enclin à tomber dans l'apathie. C'est la reine qui, toujours active, énergique, altière, avide de pouvoir, en lui communiquant ses nobles et vives passions, en fit un des plus grands princes de la maison d'Oldenbourg.

Tel est le sort des petits États que leur sécurité, leur existence même, dépend le plus souvent des entreprises d'un voisin puissant. Celui du Danemark était d'autant plus précaire que la noblesse, jalouse à l'excès de ses prérogatives et pleine de méfiance envers la royauté, ne voulait point souffrir d'armée permanente, dans la crainte qu'entre les mains du prince elle ne lui servît moins à

défendre la patrie qu'à confisquer les libertés nationales. Frédéric III, au contraire, d'humeur belliqueuse et que les lauriers du roi de Suède empêchaient de dormir, ne songeait qu'à commander à des soldats, et c'est pour obliger la noblesse à seconder ses projets qu'il entra, avec une si imprudente précipitation, dans la ligue que l'Autriche avait formée contre Charles-Gustave.

Nous avons dit comment, pendant tout le cours du moyen âge, la noblesse, par des usurpations successives, s'était emparée de tout le pouvoir, si justement réparti auparavant entre les quatre ordres. Elle avait été dans ses entreprises très-efficacement secondée par le clergé. Les prélats, sortis de sa classe, partageaient ses passions et ses préjugés, et, si ce n'est dans de pauvres questions de préséance, ils étaient toujours d'accord avec elle pour avilir la bourgeoisie et pour opprimer les paysans. Le levain de liberté et d'égalité qui fermentait au fond de la réforme aboutit seulement à quelques soulèvements de paysans qui, promptement réprimés, ne firent que rendre plus dure la servitude des vaincus. Ce fut même après la déchéance de Christian II et après l'élection de Frédéric Ier, révolutions accomplies par la noblesse, que celle-ci atteignit l'apogée de la puissance. Mais elle ne sut pas se maintenir à ce point culminant. Ses prérogatives, chaque jour croissantes, lui attirèrent la jalousie des bourgeois, et son avarice la haine des paysans. Ses exigences et ses méfiances éloignèrent d'elle le clergé et jusqu'à la royauté, de qui l'appui avait été cependant si utile à son élévation. Mais ce fut son orgueil insensé qui fut la principale cause de sa ruine. Depuis que la réforme, reléguant les prêtres dans la sacristie, leur avait enlevé toute influence politique et

la plus grande partie de leurs richesses, les nobles, dédaignant d'entrer dans une autre carrière que celle des armes, abandonnèrent à la bourgeoisie, c'est-à-dire à des ennemis, les charges d'église et l'influence immense qui en découle toujours. Il en résulta que, au moment de la lutte, la noblesse trouva dans le camp de ses adversaires cet utile allié dont elle ne comprit la puissance qu'en la voyant dirigée contre elle. Ce n'est pas tout : plutôt que de se recruter dans une classe qu'elle méprisait, elle laissait béants les vides que la mort ou la ruine faisait chaque jour dans ses rangs ; elle traitait d'ailleurs avec tant de hauteur les personnes que la faveur du prince, l'acquisition d'une charge ou d'une terre attirait au milieu des siens, que les hommes de valeur qui lui auraient apporté l'influence, le prestige qui s'attache toujours au mérite, préféraient rester dans un ordre inférieur plutôt que d'arriver au premier rang à des conditions blessantes pour leur amour-propre, outrageuses pour leur dignité.

Cependant l'orgueil et l'audace de la noblesse grandissaient à mesure qu'elle devenait plus isolée et plus affaiblie. Ses méfiances contre le parti de la Cour l'avaient empêchée sans doute de pourvoir convenablement et sagement à la sûreté de l'État. Il n'en est pas moins vrai qu'en toute justice la crise terrible par laquelle le Danemark venait de passer avait été provoquée par le Grand Maître Gersdorf et par le roi. Cependant les masses, toujours passionnées et dès lors rarement justes, attribuèrent les désastres de 1658 à la noblesse, qui n'avait été qu'impuissante à les détourner, et les succès de 1659 au roi, de qui l'intrépidité ne pouvait faire oublier la funeste imprévoyance.

Il y a du reste, à certaines époques, des courants irrésistibles qui entraînent tous les peuples. De même que, au seizième siècle, l'Europe se précipita avec une ardeur fiévreuse vers la réforme, vers la liberté ; de même, au dix-septième siècle, elle se passionna pour le despotisme et la hiérarchie. Le régime absolu, établi et fonctionnant avec un grand éclat en Espagne, en France et en Autriche, dans les trois grandes monarchies catholiques, devait se répandre dans toute l'Europe. Le Nord, quelque éloigné qu'il fût, n'était pas à l'abri de ses envahissements. Après le Danemark, les États de Suède, si fiers, cent ans auparavant, de leur indépendance, osèrent déclarer que leur roi Charles XI, adolescent imberbe, n'était responsable et ne devait rendre compte de ses actes qu'à Dieu. La Pologne, le pays des téméraires, qui seule osa lutter contre le torrent, fut entraînée et périt dans l'abîme.

Le traité du 27 mai 1660 avait mis fin à cette guerre terrible qui sévissait entre le Danemark et la Suède. Stenbock, devant les instances du chevalier Terlon, avait évacué Cronborg et repassé en Scanie. Il s'agissait de mettre au plutôt la main à l'œuvre et de relever les ruines qui s'étaient faites pendant une lutte longue et meurtrière. Dans ce but, les États avaient été réunis. Le Grand Maître Gersdorf en fit l'ouverture, 10 septembre 1660, par un long discours, où il dévoilait toutes les plaies du pays et demandait le remède propre à les cicatriser. Il démontrait qu'il fallait, dans le plus bref délai, payer et licencier les mercenaires, logés chez les bourgeois et les paysans, et devenus d'autant plus insupportables qu'ils étaient inutiles ; qu'il fallait reconstruire ou réparer les forteresses qui étaient endommagées

ou démolies, réorganiser l'armée et recomposer une flotte, à moins de voir se renouveler les tristes scènes des deux années précédentes. On ne pouvait remédier à rien sans argent, et comment en demander à l'agriculture et au commerce, également épuisés? Il fallait que chaque citoyen contribuât à des sacrifices destinés à améliorer le sort de tous. Rien de plus naturel et de plus équitable à nos yeux que de pareils principes. Il n'en était pas de même au dix-septième siècle, où les classes qui tiraient le plus d'avantages de l'État n'étaient pas contraintes de contribuer à ses charges. La diète se réunissait d'ordinaire à Odense; la noblesse n'avait pas vu sans appréhension qu'elle eût été convoquée à Copenhague, où les milices bourgeoises n'avaient pas été encore licenciées. Après le discours de Gersdorf, elle ne douta pas que la Cour, devenue tout à fait hostile, ne fût décidée, pour lui faire pièce, à s'appuyer sur les ordres roturiers.

Gersdorf avait demandé que chaque ordre indiquât, par écrit, son opinion sur les mesures à prendre pour se procurer de l'argent. La réponse de la noblesse ne se fit pas attendre. Trois sénateurs, Rosencrantz, Pierre Reetz et Othon Krag, proposèrent, en son nom, un impôt sur les consommations qui serait prélevé sur toutes les classes de la société. Les nobles y seraient soumis quand ils séjourneraient en ville; mais ils en seraient exempts dans leurs manoirs, où aucune taxe ne pouvait les atteindre. Persuadée qu'on accepterait ses offres avec joie et reconnaissance, la noblesse n'ajouta pas un mot pour faire valoir l'importance de son sacrifice; elle fit au contraire des remontrances au roi sur les priviléges excessifs accordés aux bourgeois de Copenhague;

elle demanda que la Cour restreignît ses dépenses, et que des enquêtes fussent faites contre certaines gens de qui la conduite avait été plus qu'équivoque pendant la dernière guerre.

Le sacrifice de la noblesse était réel, puisqu'elle se soumettait à un impôt auquel elle était soustraite de droit; mais la sotte restriction qu'elle avait mise, par orgueil plutôt que par intérêt, lui en enlevait tout le mérite aux yeux des classes inférieures. Aussi, dans la note écrite qui fut présentée par Svane, président des prêtres, et par Nansen, président des bourgeois, les deux ordres s'opposaient formellement à la création d'un nouvel impôt qui ne serait pas supporté également par tous les membres de la patrie.

La noblesse, étonnée, indignée d'une résistance imprévue et toute nouvelle, mit en avant les gros mots, cria au scandale, à l'ingratitude, à la rébellion, et, revenant sur des concessions si mal accueillies, elle restreignit à trois ans la durée de cet impôt qu'elle déclara être tout à fait exceptionnel. Les prêtres et les bourgeois, soutenus, excités peut-être en haut lieu, montrèrent une fermeté qui parut excessive, parce qu'elle était inattendue et insolite.

Toutes les affaires étaient arrêtées. La noblesse, devant des prétentions formulées avec tant de netteté et d'arrogance par des inférieurs, ne pouvait accepter un impôt uniforme et permanent sans fouler aux pieds le principe sur lequel reposaient tous ses priviléges. Pour prouver qu'elle n'était pas mue par une question d'intérêt, elle proposa de soumettre ses paysans à une capitation, et d'établir une taxe sur le papier timbré, sur les cuirs travaillés, et un droit d'entrée sur

les bestiaux, conduits de ses terres aux boucheries des villes.

Les ordres inférieurs, accoutumés depuis des siècles à la servitude, n'avaient aucun désir, aucun besoin de liberté. Mus par de petites et mauvaises passions, ils ne songeaient qu'à abaisser des supérieurs à leur niveau, à entraîner toute la nation dans leur fange. Ils répondirent à la noblesse que, tout en acceptant le passé, ils ne voulaient point permettre qu'on établît à l'avenir de nouvelles distinctions entre eux et elle; qu'ils ne se soumettraient jamais à un impôt auquel les nobles seraient soustraits, et que, puisque ceux-ci proposaient l'établissement d'une capitation sur les paysans qui vivaient sur leurs domaines, ils offraient de leur côté de payer, en compensation, une taxe pour chaque tête de domestique attaché à leur service.

Il était évident qu'une grande révolution s'était lentement et en secret opérée dans l'opinion publique, et que la constitution du pays, œuvre du moyen âge, n'était plus en harmonie avec les besoins, les passions, les préjugés de l'époque. En effet la bourgeoisie et le clergé avaient grandi dans l'ombre et dans le silence. Il y avait parmi les prêtres des hommes fort instruits, et parmi les marchands des hommes fort riches. Le hasard voulut que les présidents de ces deux corps, Jean Svane et Jean Nansen, fussent des hommes d'un mérite supérieur, audacieux, intrépides, éloquents, féconds en ressources, enclins à l'intrigue, possédant en un mot toutes les qualités et tous les défauts qui conviennent à des chefs de parti, en temps de révolution.

Jean Svane, issu d'une famille bourgeoise, d'abord professeur à l'université de Copenhague de langues

orientales, puis de théologie, s'était élevé par son propre mérite et son savoir-faire de ces modestes emplois à l'évêché de Seelande et à la présidence de son ordre. Jean Nansen, né à Flensbourg en Slesvig, dans une condition médiocre et obscure, avait beaucoup voyagé et trafiqué en Islande et en Russie. Il y avait acquis une grande fortune, dont il avait fait un noble usage pendant la dernière guerre. Sa libéralité et son courage lui avaient valu l'honneur d'être choisi pour premier bourgmestre de Copenhague; à ce titre il présidait l'ordre des bourgeois.

On a attribué à ces deux hommes la première pensée de la révolution de 1660. C'est une erreur. Ils ne furent que les principaux instruments de la reine, qui nourrissait depuis longtemps le projet d'élever la royauté sur les ruines de la noblesse, et qui n'attendait pour l'exécuter qu'une occasion favorable. Ils trouvèrent des encouragements et de l'appui auprès du feld-maréchal Jean Shack, gentilhomme saxon, qui, tout couvert des lauriers cueillis à Odense, était, après Frédéric III, la plus imposante personnalité de la monarchie; de Christophe Gabell, chambellan du roi, Allemand comme Shack et comme lui accoutumé au pouvoir absolu; et d'Annibal Sehestedt, grand seigneur danois, qui fut accusé d'avoir abandonné sa caste par ambition et qui peut-être n'a agi que par désintéressement, convaincu que son abaissement était nécessaire au bonheur, au salut de la patrie.

Cependant, après de longues discussions où les invectives, les récriminations, les injures n'avaient pas été épargnées de part et d'autre, les États étaient à peine d'accord que Svane et Nansen s'aperçurent que

les sacrifices qu'on s'était imposés étaient insuffisants à combler le gouffre ; ils proposèrent dans ce but que les biens de la couronne, au lieu d'être donnés à la noblesse pour des redevances insignifiantes, fussent affermés (25 septembre 1660) au plus offrant et dernier enchérisseur; ils soutenaient que, dans l'esprit des donateurs, les revenus de ces domaines, destinés à augmenter les ressources de l'État, devaient diminuer d'autant les sacrifices imposés aux contribuables; que la mesure qu'ils proposaient pouvait bien atteindre quelques fortunes particulières, mais qu'elle allégerait les charges dont le pays était accablé, et profiterait au bien-être de tous. Là-dessus la noblesse de jeter feu et flammes, de crier à la violation de ses privilèges, à la spoliation, d'invoquer l'article quarante-six de la capitulation royale qui lui assurait, exclusivement à toute autre classe, la ferme des fiefs de la couronne, et de soutenir qu'on ne pouvait enfreindre cette clause solennelle sans porter atteinte au principe de la propriété ; de citer enfin mille raisons qui aujourd'hui encore ont de l'autorité, mais qui, à cette époque, étaient tout à fait concluantes.

Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Les bourgeois et les prêtres maintinrent leurs propositions avec une fermeté et une hauteur qui ne prouvaient que trop qu'un conflit avec des supérieurs non-seulement était envisagé par eux sans effroi, mais provoqué avec ardeur et attendu avec confiance. Cette opposition était d'autant plus pénible à la noblesse qu'elle montrait aux moins clairvoyants que sa puissance toute factice ne reposait que sur les habitudes de soumission et d'obéissance contractées par les classes inférieures. Je ne crois pas, quoi qu'on ait dit, qu'avec de la sagesse

et de la prudence les nobles eussent pu prévenir le coup dont ils étaient menacés. Ils auraient pu néanmoins avoir plus de déférence pour un parti puissant qui devait être ménagé. Mais les hommes sont partout et toujours les mêmes ; vous n'obtiendrez jamais qu'une classe accoutumée au commandement ne traite pas, même dans les moments les plus critiques, avec une certaine hauteur, des gens qui furent ses subordonnés. Jean Krag, impatienté des sophismes de Nansen, lui dit avec une certaine arrogance qu'il oubliait un peu trop la distance qu'il y avait de lui et des siens à la noblesse ; qu'on pourrait bien le lui rappeler ; que d'ailleurs les allures et le langage de son ordre étaient tout à fait déplacés chez des gens qui n'étaient pas *libres*.

Ces paroles altières, qui n'étaient en ce moment que de vaines menaces, firent une grande impression sur des personnes qui n'étaient mues que par l'orgueil et la jalousie, deux mauvaises passions, et, fermant la porte à tout projet de transaction, elles précipitèrent la marche des événements. Sous leur impression, Svane réunit chez lui (5 octobre) les hommes les plus ardents et les plus influents parmi les prêtres et les bourgeois. Le chambellan Gabell, s'entourant de mystère, se rendit le soir à ce conciliabule. Il excita le zèle des conjurés, en leur promettant aujourd'hui l'approbation et plus tard les faveurs de la Cour. Cependant on affectait de n'aviser qu'aux moyens de se procurer de l'argent. Nansen avait organisé une députation dont le but apparent était d'aller supplier (9 octobre) le roi de n'accepter l'impôt sur les consommations qu'autant qu'il pèserait, sans exception, sur tous les membres de l'État, mais dont le but réel était de donner au roi un témoignage

de l'amour passionné et désintéressé que les ordres inférieurs lui avaient voué.

Svane et Nansen, à la tête du cortége, revenaient du château où leur requête avait été déposée, lorsqu'ils furent rencontrés par Othon Krag qui se rendait auprès du roi. Ce fougueux seigneur, qui connaissait en partie les trames ourdies contre sa caste par ces factieux, ne put, à leur vue, contenir son indignation. S'adressant à Nansen, il lui demanda brusquement ce qu'il venait de faire en ces lieux que les gens de sa condition n'avaient guère l'habitude de fréquenter; et, lui désignant du doigt le donjon qui servait de prison aux criminels d'État, il ajouta avec menace s'il ignorait à quoi ce lieu était destiné. Nansen lui répondit sur le même ton, en lui montrant à son tour le clocher de Notre-Dame, où était suspendu le bourdon qui, agité par l'ordre du bourgmestre, avait si souvent appelé aux armes le peuple de Copenhague.

Svane et Nansen avaient compris que le moment des indécisions était passé, et qu'il fallait engager la lutte sans plus de retard. Déjà, la veille (8 octobre), chacun d'eux avait lu à son ordre une requête au roi dans laquelle le gouvernement oligarchique, c'est-à-dire celui qui régissait le Danemark, était attaqué de la manière la plus violente. On l'accusait d'avoir été impuissant à chasser l'ennemi, après l'avoir attiré deux fois par son imprévoyance. On citait l'exemple de la France, de l'Angleterre et de la Suède, qui, avec l'hérédité de la couronne, étaient parvenues aux plus hautes destinées. On vantait l'intrépidité, la sagesse, la modération, la loyauté de Frédéric III. On attribuait à l'estime que ses vertus avaient inspirée aux grandes puissances de

l'Europe les sympathies et même les secours que le Danemark, au bord de l'abîme, avait reçus de toutes parts. Pour récompenser des services aussi éminents, et surtout pour assurer à l'avenir la sécurité et la prospérité de la patrie, on demandait l'hérédité de la couronne en faveur de Frédéric III et de sa postérité. Il était à cette époque tellement admis qu'une monarchie, en cessant d'être élective, devenait absolue, qu'on ne disait pas un mot de cette seconde transformation, qui découlait tout naturellement de la première.

Ce n'était pas seulement de l'affection, mais un amour idolâtre que Frédéric III avait inspiré à la nation. Les vœux de tous étaient si ardents et si unanimes que Svane et Nansen, ayant été obligés de communiquer leurs projets à leur ordre, avaient trouvé, parmi de si nombreux confidents, quelques indiscrets, mais pas un délateur. Jamais peuple, conquérant sa liberté, n'avait agi avec l'ensemble, avec la joie, avec l'enthousiasme que les Danois mettaient à se précipiter dans la servitude.

Le dernier coup de main ayant été donné à leur fameuse supplique, les prêtres et les bourgeois, avant de la porter au roi, résolurent de la soumettre à la noblesse. Quittant la chambre du clergé où ils s'étaient réunis (10 octobre). ils se rendirent à l'hôtel de ville où siégeaient les nobles. Les députés marchaient deux à deux, processionnellement et par hiérarchie, les prêtres en tête. Chaque ordre était précédé de son président. Le cortége était suivi d'une multitude en habits de fête, tumultueuse, agitant des drapeaux et témoignant son approbation par des applaudissements et des vivat en l'honneur du roi.

Les nobles n'avaient que des soupçons au sujet des trames ourdies par les ordres inférieurs. Ils croyaient que ceux-ci en seraient restés aux menaces, n'ayant ni l'énergie, ni l'audace nécessaire à l'exécution d'un coup d'État. Quand ces nouveaux venus furent introduits au milieu d'eux, un grand étonnement, qui n'était pas exempt d'une certaine terreur, se peignit sur les visages, se trahit dans les paroles. Ce fut bien autre chose après le discours de Nansen. Molesworth, ennemi des nobles, et dont le témoignage doit être suspect, est cependant dans la vérité, lorsqu'il nous dit que c'était un curieux spectacle que de voir ces gentilshommes, naguère si altiers et si tranchants, devenus souples, complaisants, et discutant avec des hommes qui n'étaient à leurs yeux que des subalternes en révolte. Le président des nobles répondit à Nansen qu'ils étaient bien loin de désapprouver leurs projets; que seulement cette mesure était trop grave pour être prise à l'improviste ; qu'il fallait qu'elle fût discutée entre eux et avec les divers ordres, dans l'intérêt même du roi et dans celui de la nation dont certains droits devaient être au moins sauvegardés.

Figurez-vous un homme d'humeur pacifique et d'apparence chétive qui, obligé d'en venir aux mains, montre dans le combat une intrépidité et une force dont il n'avait pas plus que ses adversaires même le pressentiment. Telle était en ce moment la situation des prêtres et des bourgeois. Pour peu qu'ils eussent eu la conscience de leur valeur et l'instinct de la vie politique, l'occasion était admirable de rétablir, entre les diverses classes des citoyens, l'équilibre rompu par la noblesse au moyen âge ; mais un sentimentalisme absurde, abject même envers la royauté, s'était emparé de tous les cœurs ; les classes moyennes,

sacrifiant à leur idole les quelques priviléges échappés à la rapacité des nobles, n'avaient d'autre ambition, ne formaient d'autre vœu que de devenir ses esclaves et d'entraîner toute la nation dans leur chute. Nansen répondit avec arrogance au président des nobles qu'ils n'étaient pas venus discuter avec eux, mais seulement leur communiquer une résolution prise d'une manière irrévocable, et les engager à se joindre au cortége qui allait se rendre au palais où le roi les attendait.

La noblesse n'ignorait pas que dans l'électivité de la couronne résidait la plus sûre garantie de la conservation de ses priviléges; mais, se sentant faible et craignant des défections, elle adopta *ex abrupto* les projets des États roturiers. Une fois décidée aux sacrifices, elle espéra, en faisant au roi la première ouverture, s'attribuer l'initiative et le mérite de la démarche. Dans ce but, pendant qu'elle discutait avec Svane et Nansen, elle envoya furtivement et précipitamment au château de Rosenborg quelques-uns de ses membres proposer à Frédéric III l'hérédité de la couronne en faveur de sa descendance mâle. Soit que le roi craignît que cette restriction fût le prélude de beaucoup d'autres, soit qu'il fût assuré que la même offre allait lui être faite, sans restriction, par le clergé et par la bourgeoisie, il répondit par un refus, repoussant énergiquement la distinction qu'on prétendait établir entre des enfants issus d'un même sang et séparés seulement par le sexe.

Cependant les prêtres et les bourgeois avaient quitté la chambre des nobles. Ils étaient attendus à la Cour; ils y furent l'objet de prévenances excessives. Annibal Sehestedt et d'autres gentilshommes, qui trahissaient en secret leur parti, levèrent alors le masque et allèrent se

joindre au cortége. Svane, en présentant au roi la fameuse requête, dans une harangue qui tenait à la fois du sermon et du discours, fit un éloge pompeux de l'intrépidité du roi, de sa sagesse, de sa fermeté, de sa générosité, enfin de toutes les vertus dont il était doué. Il lui attribua le salut de la patrie; mais c'était moins pour le récompenser des services qu'il avait rendus que pour prévenir le retour d'aussi cruels désastres que l'ordre du clergé et celui de la bourgeoisie avaient résolu de lui remettre, avec l'hérédité de la couronne, le pouvoir absolu et sans limites. Le prélat assurait que leur résolution, prise par la majorité des États, était légitime et serait irrévocable, si elle était acceptée du roi; que du reste, dans le cas d'une lutte, comme en toute autre circonstance, il était chargé de lui offrir la fortune et la vie de tous ses collègues. Enfin il termina son allocution de la manière la plus pathétique, en appelant, après de si cruelles épreuves, la bénédiction du Ciel sur le peuple danois, sur le roi et sur son auguste famille. Toute l'assistance, émue jusqu'aux larmes, et s'associant aux vœux du prélat, répondit *Amen* en donnant des marques d'une vive sensibilité.

A ces paroles passionnées et devant ces visages attendris, Frédéric répondit, avec calme et avec sagesse, qu'il remerciait les députés de l'estime et de l'affection qu'ils lui témoignaient; qu'il n'oublierait jamais la noble conduite des bourgeois de Copenhague pendant la dernière guerre, et que tous ses efforts tendraient à augmenter leurs priviléges; que, quant à l'offre qui lui était faite d'une manière si généreuse et si délicate, il ne l'accepterait qu'autant que le sénat et la noblesse s'associeraient aux démarches des ordres inférieurs, parce

qu'il était lié par sa parole avec toute la nation, et qu'il ne croyait pas que la constitution du royaume pût être changée autrement que de l'avis unanime de tous les citoyens.

Quoique Frédéric n'eût point d'ambition, qu'il fût ennemi de l'intrigue et ami du repos, il était roi et dès lors avide de pouvoir. L'offre qui lui était faite était si favorable à ses intérêts, si flatteuse pour son amour-propre, si conforme aux désirs passionnés de la reine, qu'on ne peut douter qu'elle ne lui fût très-agréable. Sa modération, ses réserves, ses scrupules d'autant plus honorables qu'ils contrastaient davantage avec les sentiments de la diète, sa volonté de faire intervenir dans le conflit des hommes puissants et ouvertement hostiles, toute sa conduite enfin si loyale et si digne, furent plus utiles au succès que des prodiges d'audace et d'habileté. Et puis quelles réserves pouvait-on faire avec un homme si désintéressé, qui ne souhaitait rien, qui ne demandait rien, qui n'acceptait que pour plaire? La froideur de l'obligé enlevait toutes bornes à l'enthousiasme des bienfaiteurs. La nation tout entière, chose inouïe chez les peuples, était dans la situation d'un homme qui, épris d'une femme adorable, jette à ses pieds sa fortune, sa vie, son honneur, et, sans songer à la reconnaissance qui lui est due, n'est préoccupé que de la crainte d'un refus.

Cependant les ordres inférieurs avaient quitté le château, plus décidés que jamais à accomplir la révolution qu'ils avaient projetée; les nobles, de leur côté, avaient déserté en masse la diète pour se rendre aux obsèques du sénateur Scheel. Ils étaient réunis au repas qui, d'après l'usage maintenu de nos jours dans le Nord,

précède les funérailles, lorsque le major de la ville entra tout effaré dans la salle à manger, et annonça que, les portes de Copenhague ayant été fermées par ordre du roi, ils étaient tous prisonniers. Cette nouvelle, annoncée d'une façon tragique par un sot et un poltron, répandit la consternation parmi les conviés. Ils se voyaient déjà avec leurs femmes et leurs enfants à la merci des milices bourgeoises, prêtes à laver dans leur sang des injures souffertes pendant des siècles. Ces craintes étaient chimériques; elles étaient même insensées avec Frédéric III de qui la sagesse, la bonté, la modération ne s'étaient jamais démenties. Mais Dieu frappe presque toujours d'aveuglement, de folie, les hommes dont il a résolu la perte. En allant aux renseignements, comme le bon sens l'ordonnait, on aurait appris que cette mesure n'avait été prise que par précaution, pour empêcher les nobles de s'en aller à la campagne, comme plusieurs avaient menacé de le faire, et, en s'éloignant de la diète, de rendre nulles ses décisions. Mais on était trop effrayé pour raisonner et surtout pour agir avec sagesse. On ne songeait qu'à parer le coup dont on se croyait menacé, c'est-à-dire à éviter la prison, et l'on ne ménageait rien pour cela, pas plus sa dignité que son bon sens. Une députation, formée sur-le-champ, fut envoyée aux ordres inférieurs dont on déclarait approuver, sans réserve, les résolutions. En même temps, en l'absence du Grand Maître Gersdorf, retenu chez lui par la maladie, le vice-roi de Norvége, Trolle, se rendit auprès du roi pour lui dire que le sénat et la noblesse, l'affranchissant de tous les engagements pris dans la capitulation royale, le déliant de tous ses serments, se mettaient à sa dis-

crétion, et regardaient à l'avenir, comme autant d'ordres formels, toutes les volontés de Sa Majesté.

Il a donc suffi d'un malentendu, d'une apparence de danger, pour la réussite d'une révolution qui devait changer complétement les mœurs et les institutions d'un pays. La lâcheté de la noblesse peut seule justifier la conduite indélicate et violente des ordres inférieurs; je dirai même qu'elle la légitime. Des hommes qui ne savent pas mieux conserver des priviléges conquis par leurs pères et qui revenaient à leurs enfants, doivent être de mauvais défenseurs de l'État. Leur indignité les a fait déchoir de tous leurs droits, et rien de plus juste que d'arracher de leurs débiles mains le sceptre qu'ils sont incapables de porter plus longtemps.

Une fois le parti pris, le sacrifice fait, les nobles, comme des courtisans façonnés au despotisme depuis des siècles, n'eurent d'autre pensée que de plaire à leur maître et de se faire donner les charges serviles, mais éclatantes, que le nouvel état de choses allait créer autour du souverain. Faisant avec les autres ordres émulation d'abnégation ou plutôt de bassesse, ils ne firent entendre ni une plainte, ni un regret, et ne témoignèrent aucun espoir, aucun désir de retour favorable. Ce fut même avec de grandes démonstrations de joie qu'ils firent l'abandon de tous ces biens, souvent plus chers que la vie au cœur de l'homme, dont ils étaient si jaloux la veille, et que leurs pères, sous Christian II, avaient défendus avec une fermeté héroïque.

A la prestation de serment, cérémonie qui se fit en grande pompe et devant tout le peuple, sur la place du Château (18 octobre 1660), chacun put voir ces fiers sénateurs, ces orgueilleux patriciens, venir l'un après

l'autre s'agenouiller devant un maître, et pas une protestation n'osa troubler ce premier triomphe de l'absolutisme. Le Grand Maître Gersdorf, après avoir baisé la main du roi, se permit seul de lui dire qu'il espérait bien, malgré tout cela, qu'il ne les gouvernerait pas à la turque. Cette boutade, qui n'était pas exempte d'une certaine bassesse, fut l'oraison funèbre de la liberté. Sa mort ne coûta à ces hommes dégénérés ni plus de regrets, ni plus de douleurs.

La nation, faisant litière de tous ses droits, de tous ses priviléges, de toutes ses garanties, avait tout mis au pied de Frédéric III. Ce dernier, ayant réuni dans son palais ce troupeau d'esclaves, eut la générosité d'en faire des hommes libres. Il accorda à la noblesse une charte composée de vingt-quatre articles, d'après laquelle les gentilshommes danois n'eurent ni plus ni moins d'avantages que leurs pareils dans la plupart des monarchies absolues. Le clergé fut aussi libre qu'il pouvait l'être, dépendant d'un prince qui réunissait les deux pouvoirs dans sa main, qui était pape et roi en même temps. Les bourgeois furent maintenus dans la plupart de leurs priviléges. Quant aux paysans qui, excepté dans quelques parties du Jutland, étaient tous tombés dans la servitude, la révolution fut faite sans eux, et l'on ne songea pas même à améliorer leur dure condition. Ils restèrent, comme par le passé, attachés à la glèbe, sous la dépendance des nobles; on eût dit qu'on les destinait au rôle de souffre-douleurs, afin de faire illusion à ces maîtres dépossédés, et leur laisser croire qu'ils avaient conservé leur ancienne autorité, puisqu'ils pouvaient encore humilier et opprimer leurs semblables.

Il fallait cependant organiser, faire fonctionner, pro-

téger, défendre le nouvel ordre de choses. Tel fut le but de la fameuse Loi Royale (*Lex Regia*). Frédéric lui-même, aidé d'un intrigant de bas étage, connu d'abord sous le nom de Schumacker, et devenu plus tard grand seigneur sous celui de comte de Griffenfeld, rédigea cet acte célèbre qui, aux yeux de ses auteurs, égalait en sagesse la Loi et les Prophètes, et devait étre l'arche sainte, la sauvegarde éternelle de la société danoise. Les quelques paragraphes que j'en vais citer montreront dans quels égarements peut tomber un prince sage et modeste, mais dont la bassesse aveugle de son peuple a fait une espèce de divinité :

Chapitre ii. — Les rois héréditaires de Danemark et de Norvége seront et devront être regardés par tous leurs sujets comme les seuls chefs suprêmes qu'ils aient sur la terre. Ils seront au-dessus de toutes les lois humaines, et ne reconnaîtront, dans les affaires ecclésiastiques et civiles, d'autre juge ou supérieur que Dieu seul.

Chapitre iii. — Il n'y aura donc que le roi qui jouisse du droit suprême de faire et d'interpréter les lois, de les abroger, d'y ajouter ou d'y déroger. Il pourra aussi abolir les lois que lui-même ou ses prédécesseurs auront prescrites (la Loi Royale exceptée), et accorder des exemptions à tous ceux qu'il jugera à propos de dispenser de l'obligation d'obéir aux lois.

Chapitre iv. — De même il n'y aura que le roi qui ait le pouvoir suprême de donner ou d'ôter les emplois, selon son bon plaisir, de nommer les ministres et offi-

ciers grands et petits, sous quelque nom ou titre qu'ils soient employés au service de l'État, de sorte que toutes les dignités et tous les offices, de quelque ordre qu'ils soient, tireront leur origine du pouvoir suprême du prince comme de leur source.

Chapitre v. — C'est au roi seul qu'appartient le droit de disposer des forces et des places du royaume. Il aura seul le droit de faire la guerre avec qui et quand il trouvera bon, de faire des traités, d'imposer des tributs et de lever des contributions de toute espèce.

Chapitre vi. — Le roi aura la juridiction suprême sur tous les ecclésiastiques de ses États, de quelque rang qu'ils soient. C'est à lui de déterminer et de régler les rites et les cérémonies du service divin, de convoquer les conciles et les synodes, assemblés pour régler les affaires de religion, et d'en terminer les sessions; en un mot, le roi réunira seul dans sa personne tous les droits éminents royaux et de la souveraineté, quelque nom qu'ils puissent avoir, et il les exercera en vertu de sa propre autorité, etc., etc.

Il est évident qu'aux yeux de Frédéric et peut-être de Schumacker, les rois de Danemark étaient d'une essence supérieure au reste de l'humanité; ils n'étaient pas tout à fait dieux; ils avaient même l'humilité de reconnaître qu'il y avait au-dessus d'eux un Être suprême qui avait créé l'univers et de qui dépendaient toutes les créatures qu'il y laissait vivre; aussi est-il dit dans le chapitre xvi : « Quoique les États du royaume, en nous « conférant, à nous et à tous nos descendants, dans la

« ligne masculine et féminine, le pouvoir illimité, pour « en jouir par droit de succession, aient par là établi « que, dès qu'un roi est mort, la couronne, le sceptre, « le titre et le pouvoir de monarque héréditaire sont « dévolus à son plus proche héritier, cependant, pour « faire connaître à l'univers que les rois de Danemark « et de Norvége placent leur principale gloire à re- « connaître leur dépendance de l'Être suprême, et « tiennent à honneur de recevoir la bénédiction de Dieu « par ses ministres, nous voulons que les rois soient « sacrés publiquement dans l'église, avec les cérémo- « nies et selon les rites que la religion et les bienséances « exigent. » Aussitôt, comme si l'on était honteux de ces concessions faites au Ciel, on ajoute, dans le chapitre suivant, que le roi « ne sera tenu ni à prêter ser- « ment, ni à prendre aucun engagement, sous quelque « nom ou titre que ce puisse être, puisqu'en qualité « de monarque libre et absolu, ses sujets ne pourront « lui imposer la nécessité du serment ni lui prescrire « des conditions qui limitent son autorité. »

Il y avait loin de la Loi Royale à la capitulation que le même Frédéric avait été contraint de signer pour monter sur le trône de ses pères. Le roi, à qui étaient donnés sans réserve, « les royaumes héréditaires de « Danemark et de Norvége, avec toutes les provinces « et les pays qui en dépendent, les îles, les places « fortes, les droits royaux, les joyaux, l'argent mon- « nayé, et tous les autres effets mobiliers, l'armée « et toutes les munitions, ainsi que les équipages, la « flotte et tout ce qui lui appartient, » n'était tenu qu'à deux obligations, « à adorer le seul et vrai Dieu, « de la manière dont il s'est révélé dans sa sainte pa-

« role, telle qu'elle est expliquée dans notre confession « de foi, faite en conformité de celle d'Augsbourg de « l'année 1530, » et à respecter cette même Loi Royale « qui doit demeurer ferme et irrévocable, comme loi « fondamentale de l'État. »

Ce monument impérissable de l'orgueil du maître, de la bassesse des serviteurs, de l'aveuglement de tous, ne fut terminé qu'après cinq ans, je ne dirai pas de travail, mais d'hésitation. La Loi Royale, enfin complétée en 1665, ne fut connue d'abord que des intimes, comme si l'on craignait que les esprits ne fussent pas encore assez accoutumés à la servitude, et déposée avec grand soin parmi les joyaux de la couronne. Elle fut rendue publique au couronnement de Christian V. Frédéric IV la fit imprimer en danois, en allemand et en latin, en envoya un exemplaire dans toutes les cours étrangères, et en fit déposer un autre dans toutes les villes de la monarchie qui dépassaient six mille âmes. Après lui, l'usage fut établi de la lire au couronnement et au sacre des rois. On ne pouvait trop répandre et vulgariser la connaissance de ce chef-d'œuvre.

Sous l'empire de la Loi Royale, les mœurs, les habitudes ne changèrent pas moins que les institutions. L'influence de l'absolutisme ne tarda pas à se faire sentir. Affaissement des caractères, dégradation morale, gouvernement des maîtresses et des favoris, des mères ou des femmes, révolutions de palais, sauf la domination du confesseur, le Danemark, pas plus que l'Espagne ou la France, n'échappa à aucune des conséquences déplorables de ce funeste système. Nous avons raconté trop longuement peut-être la révolution de 1660; c'est qu'elle est pleine d'intérêt, féconde en enseigne-

ments, et connue en France seulement par quelques phrases plus sonores que sérieuses de madame de Staël. Selon moi, l'on ne saurait trop prémunir les peuples contre ces moments de défaillance, de découragement, de panique, dont les ambitieux ne savent que trop profiter, et, déchirant, aux yeux de tous, les voiles du passé, faire voir que les dangers et l'agitation de la liberté sont mille fois préférables à la sécurité et au calme du despotisme, parce qu'avec le despotisme le bonheur d'une nation n'est jamais qu'apparent et passager, et que ce n'est qu'avec la liberté qu'il est réel et durable.

CHAPITRE IX.

Ulhfeld et Griffenfeld.

De même que l'ivraie, étouffant le bon grain, a bientôt envahi tout le champ où sa semence est tombée, de même le despotisme, à peine implanté dans un pays, étend sur tous les points sa pernicieuse influence, abaissant les caractères, corrompant les âmes, rapetissant les esprits, funeste à tous, au prince plus encore qu'aux sujets, parce qu'il est plus difficile de commander que d'obéir. Comme preuve de ces assertions, nous allons voir Frédéric III, prince naguère magnanime et chevaleresque, devenir, avec le pouvoir absolu, un vulgaire despote, tracassier et vaniteux.

Un étourdi, un sot, nommé Kay Lycke, avait dit un jour, en sortant de table, qu'aucune femme, la reine pas plus que les autres, ne pourrait résister à ses séductions. Pour ce propos inconsidéré, qui, s'adressant à tous, n'atteignait par le fait personne, Lycke, convaincu du crime de lèse-majesté, fut condamné à être dégradé de noblesse, à la perte de ses biens et de la vie. Il put, par la fuite, se soustraire à une partie de sa condamnation, mais un mannequin qui le représentait eut le poing et

la tête coupés sur une des places de Copenhague. Ses biens furent confisqués, et de quatorze terres qu'il possédait treize furent attribuées au roi, qui, aux yeux de la multitude, ne passa pas pour un défenseur désintéressé de la morale publique. Le despotisme, qui partout est le même, produit partout les mêmes effets. En Danemark comme en Espagne, comme en France, la famille royale, mise au-dessus des lois humaines, va bientôt être considérée et surtout se considérer elle-même comme formée d'une essence supérieure au reste de l'humanité ; elle reconnaîtra qu'elle est sujette aux infirmités, à la maladie, à la mort ; mais tout cela n'empêchera pas qu'elle ne se croie plus rapprochée de Dieu, de qui émane son pouvoir, et qu'elle représente sur la terre, que de ce vil troupeau d'êtres tremblants et agenouillés à son passage. En vertu du même principe, en Orient, les souverains sont fils du Soleil ou de la Lune, suivant le plus ou le moins de respect que l'on porte à ces astres.

Après Lycke, traité si sévèrement à cause de la reine, le sénateur Rosencrantz fut exilé pour avoir manqué de respect au roi. Les violences exercées contre Ulhfeld furent encore plus terribles et, j'ose dire, aussi imméritées. Je ne veux certes pas me faire le défenseur, encore moins l'apologiste de ce vil intrigant que l'orgueil blessé et l'ambition déçue ont conduit jusqu'à la trahison ; mais je dois à la vérité de dire que le traité de Roeskilde, absolvant un passé coupable, le mettait à l'abri des tracasseries, des spoliations, des persécutions dont il fut victime, et que Frédéric III, par ses procédés injustes et violents, rendit presque intéressant un mal-

heureux homme qui n'aurait, sans cela, mérité que le mépris des honnêtes gens.

A la mort de Christian IV, Corfitz Ulhfeld, Grand Maître du royaume, époux de la belle et charmante Eléonore-Christine, la fille préférée du roi, initié à tous les secrets de l'État par un beau-père affaibli par l'âge, fatigué de la politique, ennuyé des grandeurs et n'aspirant qu'au repos de la tombe, Ulhfeld était la plus grande individualité du Danemark. Excité par une femme ambitieuse, née dans les grandeurs et désireuse d'y vivre, peu délicat sur l'emploi des moyens, dès qu'il s'agissait de parvenir au but qu'il s'était fixé, encore moins scrupuleux, enthousiaste, optimiste, enclin aux chimères, il a, sans aucun doute, porté ses vues jusque sur le trône, et, voyant ses projets déjoués par l'inébranlable attachement de la noblesse aux princes d'Oldenbourg, il a cherché à affaiblir l'autorité royale, et ce n'est pas sans arrière-pensée qu'il a fait déclarer que la couronne de Norvége, que l'on avait considérée jusqu'à ce jour comme héréditaire, était élective comme celle de Danemark, et pouvait, dans un cas donné, être séparée d'elle et passer sur une autre tête. C'est aussi dans un but d'ambition qu'il a fait reconnaître solennellement le mariage du feu roi avec sa belle-mère, Christine Munck, mariage qui, pour avoir été tenu secret, n'en avait pas moins été fait très-régulièrement, et que personne n'aurait osé attaquer, sans sa rupture violente et surtout sans une nouvelle liaison contractée par le roi, et, quoique illégitime cette fois, poursuivie dans le palais royal de Rosenborg et en face de toute la nation. Enfin il imposa à Frédéric III la fameuse déclaration où le pouvoir du roi, déjà si peu étendu, était encore tellement res-

treint qu'il espérait que le nouvel élu préférerait rejeter la couronne plutôt que de l'accepter à ce prix. Mais Frédéric III déjoua par sa soumission tous ces calculs ; il signa tout ce qui lui fut présenté, bien décidé, quand son tour viendrait, à se venger de toutes ces tracasseries, de toutes ces humiliations, et à réparer toutes les brèches que des sujets en révolte auraient faites à son autorité.

L'occasion d'une revanche ne se fit pas attendre. Ulhfeld n'avait pas de bon sens ; il était de plus esclave de son orgueil et de son caractère emporté. Ses manières hautaines, quand il était au pouvoir, lui avaient fait beaucoup d'ennemis. Tous l'attaquèrent en même temps, quand ils eurent appris que le roi et la reine avaient résolu sa perte. On persuada à Frédéric d'enlever à Christine Munck le titre de comtesse de Slesvig-Holstein qui lui avait été conféré par Christian IV. Ce fut un affront sanglant pour l'altier Ulhfeld, à qui l'on osa encore demander compte de son administration pendant le règne précédent. Ulhfeld répondit en présentant un écrit du feu roi qui le mettait à l'abri de toute recherche et reconnaissait les services éminents qu'il avait rendus à son pays. Après les grands seigneurs vint le tour des délateurs subalternes. Une femme perdue, nommée Dinah Winhofer, accusa le Grand Maître et sa femme d'avoir attenté à la vie du roi. Interrogée par le Grand Juge, elle dit qu'un jour, pendant qu'elle était couchée avec Ulhfeld, sa femme était venue le trouver dans sa chambre, et, se croyant seule avec son mari, lui avait parlé du complot qu'ils tramaient ensemble contre le roi, et lui avait montré la fiole où le poison était contenu ; qu'elle avait tout vu et tout entendu sous les draps où elle se tenait cachée. Cette fable était par trop invrai-

semblable, par trop absurde. Dinah, convaincue de mensonge, de faux témoignage, fut condamnée à mort et périt sur une des places de Copenhague.

L'éclat donné à cette scandaleuse accusation, qu'il eût fallu étouffer sous le mépris, indigna, irrita Ulhfeld ; convaincu qu'on voulait le perdre et qu'il pouvait d'un moment à l'autre devenir victime d'une intrigue mieux ourdie, il ne songea plus qu'à la fuite; dans un moment de terreur, il accourut, avec sa femme, ses enfants et ses domestiques, à bord d'un vaisseau hollandais qui mouillait dans le port de Copenhague. Peu satisfait à Amsterdam de l'accueil de ces altiers bourgeois, très-indifférents à la victime d'une intrigue de palais, il se rendit à Stockholm où sa haute taille, son grand air et ses belles manières devaient le faire remarquer et apprécier d'une reine pédante et dépravée. Ulhfeld manquait avant tout de sens moral ; aveuglé par un implacable désir de vengeance, il n'usa de l'influence que ses avantages personnels lui donnaient sur l'esprit de Christine que pour engager la Suède dans une guerre contre le Danemark. Mais celle-ci, faible, privée d'argent, versatile, toujours sous l'influence de l'amant préféré, se borna à quelques prières en faveur de son protégé, et plus tard à des menaces aussi déplacées et non moins vaines. Ulhfeld, supplanté plus tard dans le cœur de la reine par Pimentel, ministre d'Espagne en Suède, fut obligé de se retirer en Angleterre. Il reparut à la cour de Charles-Gustave et ne craignit pas de venir, à la suite de ce monarque, porter la désolation dans sa patrie, assister à ses désastres, coopérer à son démembrement, tout en nourrissant le criminel espoir de re-

couvrer ses anciennes dignités et de rétablir sa fortune sur ses ruines.

Après le traité de Roeskilde, le succès parut avoir couronné ses coupables projets. Le même acte qui dépouillait Frédéric III de la moitié de son royaume lui restituait tous ses immenses domaines. Mais pouvait-il jouir longtemps de biens aussi mal acquis? Non; à peine eut-il été abandonné de la Suède, qu'il avait du reste presque trahie au dernier moment dans la pensée de mieux se réconcilier avec ses concitoyens, que les persécutions commencèrent contre lui, trop violentes, trop passionnées, pour qu'elles n'aient pas paru inspirées par un ressentiment de femme. Interné dans l'île de Bornholm, en proie à l'ennui et à la peur, il ne put rentrer à Copenhague qu'après avoir fait l'abandon au roi de toutes les terres qu'il possédait en Seeland Il avait, cette fois, payé son repos assez cher pour espérer, pour exiger qu'il ne fût plus troublé. Voyant que, malgré ces sacrifices, il n'était pas moins en butte aux coups de ses ennemis, excités, dirigés ouvertement par la reine elle-même, il éclata contre eux en reproches et en invectives. Dans de simples avertissements à la prudence, à la modération, il vit de nouvelles injures et de dangereuses menaces. Sa conscience n'était pas nette, et la reine n'était pas moins puissante qu'implacable. Le sol du Danemark lui brûlait les pieds; il le quitta avec sa famille sous prétexte d'aller consolider à Spa sa santé chancelante. Sur la terre étrangère il donna cours à sa haine, à sa fougue que, sous la griffe même du roi, il n'avait pas pu contenir. Après avoir vainement essayé en Hollande, en France, en Suède, de susciter un nouveau Charles-Gustave, il s'adressa à l'électeur de

Brandebourg, qui, ne trouvant pas sans doute ses plans de son goût, les fit passer à l'ambassadeur danois. Ces papiers, qui ne montraient que la folie et la rage impuissante d'Ulhfeld, auraient dû être dédaignés de ceux dont ils ne pouvaient troubler le repos. Au lieu de cela, ils donnèrent prétexte à un procès de haute trahison qui fut suivi d'un arrêt terrible. Ulhfeld, condamné à être écartelé, fut aussi dégradé de noblesse et privé de ses biens; sa femme fut réservée à la prison et ses fils à l'exil. Il était absent. Un mannequin en bois, qui représentait fidèlement ses traits, subit à sa place le supplice qui lui était destiné. La tête et la main droite furent clouées à la porte de l'hôtel de ville, et ses quatre quartiers aux quatre portes principales des remparts. Ces cruautés, exercées contre un bois inerte, ne pouvaient assouvir la haine farouche, implacable de Sophie-Amélie. Dix mille rixdalers furent promis à l'homme qui apporterait à Copenhague la tête du traître, et vingt mille à celui qui l'y ramènerait vivant. C'était vouer ce malheureux aux poignards de tous les bandits de l'Europe. Pour se soustraire à cette horrible meute déchaînée contre lui, il ne restait jamais au même endroit, changeant, selon les circonstances, de nom et de profession. Il était à Bâle, à l'auberge, où il se donnait pour un joaillier. Des officiers français, excités par la beauté de ses filles et encouragés à la hardiesse à cause de leur humble condition, se permirent avec elles des privautés qui déplurent aux frères. Il s'ensuivit une rixe sanglante; aussitôt Ulhfeld, pour ne pas trahir son incognito, quitta Bâle pour Strasbourg. Il descendait le Rhin sur une barque avec toute sa famille, lorsqu'il fut pris de coliques si violentes qu'il mourut en route

avant d'avoir atteint le but de son court voyage. Telle fut la fin tragique de cet homme extraordinaire, qui, doué par la nature des plus éminentes qualités, et entré dans la vie sous les plus heureux auspices, vit bientôt de sombres revers succéder à une éclatante fortune. Victime d'un orgueil sans bornes et d'une ambition sans scrupules, il passa en luttes ou dans l'exil des jours que, avec un peu de sagesse et quelques vertus, il aurait coulés au sein des grandeurs et de l'opulence.

Sa fidèle compagne, la comtesse Éléonore, qu'il avait entraînée à sa suite dans le drame sinistre de sa vie, ne devait pas avoir un sort plus heureux. Elle était à Londres occupée à recouvrer quelque argent qui lui était dû par le roi Charles II. Ces fonds avaient été prêtés par Ulhfeld, non sans générosité, au prince exilé qui se trouvait dans un moment critique. Jamais dette n'avait été plus sacrée. Eh bien! ce Stuart avili, poussant l'ingratitude jusqu'au crime, n'eut pas honte d'attirer cette veuve, pour tous si digne de pitié et pour lui de respect, dans une espèce de guet-apens, à Douvres, et, sous prétexte d'un nouveau traité fait avec Frédéric, de la livrer à l'ambassadeur danois, qui l'amena aussitôt, comme une proie, à Copenhague. Rien n'établissait que la comtesse avait trempé dans les dernières intrigues de son mari. La fille de Christian IV, réduite à la misère, condamnée à l'exil, expiait assez cruellement des fautes qu'elle n'avait partagées que par attachement conjugal. Mais ce n'est pas ainsi que s'apaise le courroux d'une femme, soulevé par l'amour-propre. La malheureuse Éléonore-Christine, enfermée dans un étroit et sombre cachot, y fut traitée avec la plus grande dureté, pendant vingt-trois ans, c'est-à

dire tant qu'un souffle de vie anima son impitoyable rivale. Ce ne fut qu'à sa mort, en 1685, sous Christian V, que la prisonnière fut rendue à la liberté.

Ulhfeld fut la première victime du despotisme. Elle n'était pas pure, à coup sûr, et celles qui suivirent ne l'étaient pas davantage. Mais à qui la faute, si ce n'est au despotisme même, de qui toute cette vermine est sortie comme d'un cadavre? J'aime la liberté avec passion, parce que c'est le bouquet de plantes odoriférantes qui préserve le cœur de l'homme de la corruption; sans elle tout tombe en pourriture. Nous avons vu ce qu'étaient devenues, après Philippe II, ces Cortès espagnoles si fières, si indépendantes au moyen âge. Sans être arrivés à ce point d'abaissement, de dégradation, combien les Danois n'avaient-ils pas dégénéré de leurs pères! Ces terribles seigneurs du moyen âge et de la renaissance, qui, sous le titre de sénateurs, étaient les véritables souverains du royaume, qui forcèrent Éric de Poméranie à abdiquer et Christian II à s'enfuir, le premier parce qu'il était prodigue et débauché, le second parce qu'il était féroce et parjure; ces terribles rigoristes, gardiens vigilants des libertés publiques et de la morale privée, qu'avaient-ils de commun avec ce troupeau de courtisans que nous allons voir, humbles et empressés dans les antichambres des favoris, et briguer la faveur d'être les compagnons et, au besoin, les pourvoyeurs des plaisirs du prince? A présent que la fantaisie et le caprice donnent ou retirent tous les emplois, nous verrons un homme porté aujourd'hui au Capitole, et traîné demain aux gémonies. Comme le prince est infaillible, la chute d'un ministre ne peut et ne doit être attribuée qu'à sa pro-

pre impéritie, quand ce n'est pas à ses crimes. Aussi toutes les disgrâces sont-elles éclatantes, et l'on va sans transition du pouvoir à l'échafaud, à la prison ou à l'exil. Le culte qu'il est de bon ton de vouer au prince étouffe tous les autres sentiments, ceux de la famille comme ceux de l'amitié. L'ingratitude, le plus vil des vices, celui qui les engendre tous, s'étale en plein jour et ne choque plus personne, parce que personne n'a plus l'âme assez délicate pour ressentir l'horreur qu'elle doit inspirer. Parmi les ministres tombés, ceux qui ont été intègres et dévoués comme Bernstorf, après quarante ans consacrés à servir l'État et à enrichir leurs amis, quittent le pouvoir avec leur santé perdue et leur fortune compromise, et ne trouvent pas un compagnon pour partager leur exil. Les autres, plus avides et moins scrupuleux, passent, comme Griffenfeld, des salons dorés d'un ministère dans les sombres cachots d'une prison d'État, ou bien, comme Struensée, du lit moelleux d'une reine sur le billot sanglant de la place de Groënland. Nous allons dire quelques mots de ces deux hommes extraordinaires, dont la fortune inouïe et la fin tragique forment les deux épisodes les plus curieux, les plus instructifs et les plus dramatiques de l'histoire moderne du Danemark.

Pierre Schumacker, fils d'un marchand de vin de Copenhague, prodige de collége, attira sur lui l'attention et la bienveillance de Frédéric III, qui, après l'avoir fait élever à ses frais, l'envoya compléter ses études dans les principales universités d'Allemagne, d'Angleterre, de France et d'Italie. Schumacker, très-instruit, avait l'esprit souple, vif, original, la parole facile. Le roi, qui se plaisait à l'entretenir, le chargea de la réorganisation

et de la direction de sa bibliothèque. Ses rapports incessants avec son souverain, les témoignages de bienveillance qu'il en recevait, changèrent le cours de ses idées. Il abandonna la théologie et la médecine, auxquelles il s'était livré tour à tour, pour s'adonner à l'étude du droit et de la politique, qui ouvrait un plus vaste horizon à son ambition naissante. Il était encore obscur lorsqu'il rédigea la fameuse Loi Royale. Rien ne prouve mieux qu'une pareille commission la confiance que Frédéric III avait dans le mérite et dans le dévouement du jeune diplomate. Mais, en se servant de lui, le sage et honnête monarque n'avait pas tardé à découvrir une grande cupidité et une ambition plus grande encore, qu'une absence complète de scrupules et de principes pouvait à l'occasion rendre criminelles. Il se borna à le nommer secrétaire de son cabinet et engagea son fils à ne l'employer qu'avec précaution. Christian V ne suivit pas ce conseil. Il n'avait que vingt-trois ans à son avénement au trône. Ce jeune prince, aimable, affable, d'une tournure et d'une figure charmantes, prodigue, voluptueux, aimant le faste, ayant enfin les qualités et jusqu'aux défauts qui font adorer de la multitude un jeune monarque, ne voyait encore dans le pouvoir qu'une facilité plus grande à se livrer à ses plaisirs; entouré de Guldenlö, de Knuth et d'autres étourdis de son âge, à qui l'ambition ne devait venir qu'avec la satiété, il était trop heureux de laisser peser tout le fardeau du gouvernement sur un homme comme Schumacker, vif, intelligent, adroit, laborieux, initié à toutes les intrigues de la politique européenne, qui, dans un instant, le mettait au courant de tout ce qui avait été fait et de tout ce qui devait se faire. Schumacker, de son côté, avide

d'honneurs, insatiable de pouvoir, profitait de l'inexpérience, de la légèreté, de l'insouciance de son maître pour attirer et concentrer en ses mains toutes les forces de l'État. Sans songer qu'un homme meurt aussi bien de pléthore que de faiblesse, il posait sans relâche, avec autant d'activité que d'adresse, les fondements d'une fortune trop grande pour ne pas exciter l'envie même du souverain, et qui devient toujours fatale à son possesseur, quand son génie n'est pas encore plus vaste que son ambition.

Dès la cérémonie du couronnement, Christian V, en recevant des mains de Schumacker le sceptre, la couronne, la Loi Royale et un livre cacheté renfermant les instructions du feu roi, ne put contenir une vive émotion, preuve certaine de l'ascendant que cet homme extraordinaire allait exercer sur son esprit. Absorbé par la passion que lui avait inspirée la belle Sophie-Amélie Noth (1), il laissa à son habile ministre toute la direction des affaires. Celui-ci, donnant cours à une ambition effrénée, d'autant plus impétueuse qu'elle avait été contenue par le sage et méfiant Frédéric III, devint tour à tour conseiller privé, premier ministre d'État et de la Trésorerie, comte de Griffenfeld à la création d'une noblesse titrée, chevalier du Danebrog à la restauration de cet ordre célèbre, chevalier de l'ordre de l'Éléphant (1674), grand chancelier, comte de Tongsberg en Norvége, président du tribunal suprême, et inspecteur de l'université.

Quand on fut bien convaincu en Europe que le Da-

(1) Fille d'un médecin, d'autres disent d'un apothicaire de Copenhague, qu'il créa comtesse de Samsöe.



nemark, sous le nom de Christian V, était gouverné par le comte de Griffenfeld, toutes les demandes lui furent adressées, toutes les faveurs et toutes les tentatives de corruption. L'empereur Léopold le fit comte du Saint-Empire ; l'électeur de Brandebourg lui offrit en fief l'île de Rugen avec le titre de prince; il fut question pour lui d'une pairie en Angleterre et, dit-on, d'un chapeau de cardinal à Rome. Louis XIV, le plus altier des monarques, le plus esclave des lois de l'étiquette, daignait envoyer son ambassadeur, le chevalier Terlon, demander au ministre des nouvelles de sa santé. La reine Charlotte-Amélie, affectant d'oublier qu'elle s'adressait à un sujet, au bas des lettres qu'elle lui adressait, se déclarait sa servante. Enfin, pour que rien ne fût ordinaire dans cette fortune inouïe, il fut résolu de faire entrer ce fils de marchand de vin dans la famille royale d'Oldenbourg. C'était la reine elle-même qui s'était chargée de la négociation. Une jeune et belle princesse, fille du duc de Holstein-Augustenbourg, avait quitté la cour de Kiel, et se rendait à Copenhague pour devenir la femme de cet heureux parvenu. Mais, à moitié chemin, elle était retournée sur ses pas, et, pour les historiens les mieux informés, cette brusque détermination est encore un mystère. Les uns l'attribuent à un ordre du roi, qui, revenu de son égarement, avait voulu épargner à sa famille la honte d'une mésalliance. D'autres, et c'est le plus grand nombre, font peser sur le comte de Griffenfeld, dont l'orgueil, voisin de la folie, ne connaissait plus de bornes, la cause de cette rupture. Ils prétendent que celui-ci, épris des charmes de la princesse de Tarente, Charlotte de la Trémoille, parente de la reine, réfugiée en Danemark pour cause de religion,

avait tenu des propos offensants contre la jeune fille qui lui était destinée.

Quand même Griffenfeld n'eût pas commis cette faute grossière, il ne prêtait que trop le flanc aux attaques de ses ennemis. Il était arrivé à ce point culminant où l'intrigue et la ruse sont plus nuisibles qu'utiles, où l'on ne se maintient qu'avec du génie. Le vertige y gagne les esprits vulgaires, qui se précipitent d'eux-mêmes dans l'abîme. Griffenfeld, toujours plus avide de pouvoir, et voyant un rival futur dans tout homme qui prenait intérêt aux affaires publiques, se faisait de lui, en le desservant auprès du prince, un ennemi irréconciliable. Les favoris du roi, Guldenlö, Knuth et même Ahlfeld, parvenus à l'âge de l'ambition, et, malgré cela, traités par lui en hommes de plaisirs et, sans ménagement, écartés de tous les emplois, laissaient enfin éclater contre le ministre un courroux jusqu'alors contenu; ses collègues mêmes, ennuyés, humiliés de voir son opinion prévaloir partout et toujours, avaient résolu de soustraire leur volonté à ce joug honteux; ils s'étaient ligués contre lui et faisaient une opposition systématique, qui apportait du trouble, du scandale même dans le conseil du roi, et entravait la marche des affaires. Les bourgeois de Copenhague, qui, par esprit de caste, avaient vu l'élévation de Griffenfeld avec joie, s'étaient éloignés de lui, rebutés par ses manières hautaines, blessés des dures paroles échappées à son orgueil en délire. Il n'était pas jusqu'au roi qui, désillusionné, lassé plutôt, ne fût offensé de l'insistance que son serviteur mettait à lui inculquer, à lui imposer ses opinions. C'était le ministre qui, avec la reine-mère et contre la volonté du roi, qui n'avait cédé qu'à leurs importunités, avait négocié, avait conclu le

mariage de la princesse Ulrique-Éléonore, sœur de Christian V, avec le jeune roi de Suède, Charles XI. Fidèle à sa politique, Griffenfeld s'était déclaré pour la paix avec passion. Il avait raison mille fois; mais il était guidé par son propre intérêt plutôt que par celui de l'État. Il sentait bien que, si la guerre éclatait, Christian, prince bouillant, amoureux des aventures, passionné pour les armes, irait se mettre à la tête de ses troupes, et, en s'éloignant de lui, se soustrairait à son influence, tandis que Knuth et Guldenlö, ses plus cruels ennemis, en partageant ses dangers, en couchant sous sa tente, en vivant avec lui dans l'intimité des camps, acquerraient tout ce qu'il perdrait dans son esprit. L'avenir a prouvé que sa clairvoyance ordinaire n'était pas en défaut.

Griffenfeld n'avait déjà plus la confiance, l'affection du prince, lorsque survint (1675) la fameuse querelle de celui-ci et du duc de Holstein-Gottorp. Le duc, attiré par le roi dans un guet-apens, à Rendsbourg, n'avait été rendu à la liberté qu'après avoir abandonné à son déloyal adversaire une grande partie de ses États. Une fois engagé dans cette voie de perfidie et de violences, le roi avait fait arrêter et conduire dans les prisons de Copenhague le baron de Kielmanseg, ministre du duc, et ses trois fils, et démolir la forteresse de Tönningen, qui ne lui avait été donnée qu'en gage. Griffenfeld, trop puissant ministre pour rester habile courtisan, et toujours doué d'un grand sens politique, avait osé prendre fait et cause pour le duc, qui avait raison, contre le roi, qui avait tort. Un prince ne supporte des remontrances que d'un ministre qui possède toute son affection. Griffenfeld avait perdu depuis longtemps celle de Christian,

qui, irrité de tant d'audace, donna aux ennemis du ministre le mandat d'arrêt qu'ils avaient en vain sollicité jusqu'à ce jour.

Christian, dissimulé comme son père, avait caché sous des dehors affables la résolution violente qu'il venait de prendre. Au moment de sa perte, le grand chancelier se croyait plus avant que jamais dans les bonnes grâces du roi. Le 20 mars 1676, s'étant rendu comme à l'ordinaire au palais à sept heures du matin, il n'avait trouvé dans l'antichambre vide que le lieutenant général Arensdorf, son ennemi personnel. Celui-ci, contre son habitude, allant à la rencontre du grand chancelier, lui demanda ce qu'il venait faire au palais de si bonne heure. Griffenfeld, surpris, répondit qu'il se rendait auprès du roi. « C'est peine perdue, » repartit Arensdorf, « le roi ne « vous recevra pas. » En même temps, il engagea le comte à le suivre sans bruit dans la bibliothèque. Rosencrantz les y attendait. Le prisonnier, car le comte avait été arrêté, fut remis à sa garde, après avoir été désarmé, dépouillé de ses ordres et du portrait du roi qu'il portait toujours avec lui. Il resta dans cette salle toute la journée, espérant à chaque instant être admis auprès du roi et obtenir son pardon. Il ne comprit qu'il était perdu que le soir, lorsqu'on vint lui dire de descendre dans la barque qui devait le conduire à la forteresse; il demanda alors avec émotion la cause de sa disgrâce. A ce moment déjà une perquisition, opérée dans son palais, avait amené la découverte de plusieurs tonnes d'or en monnaies étrangères et représentant 1,500,000 écus de France, de lettres, de dépêches ou de suppliques adressées au roi et qui n'avaient pas été décachetées, de notes où les projets les plus secrets du roi

étaient divulgués, et d'almanachs de poche où ses paroles et ses actes étaient relatés jour par jour et souvent avec des réflexions très-peu respectueuses. On découvrit aussi dans ses papiers une correspondance établie sous son couvert entre les ambassadeurs de France, de Suède et de Holstein, et, dans ses livres de comptes, des preuves irrécusables de concussion et de péculat.

C'était plus qu'il ne fallait pour un homme dont la perte était résolue. Il fut traduit devant une commission composée de vingt-trois membres, pris la plupart dans le tribunal suprême dont il était lui-même le président. Comme on avait peu de confiance dans le mérite du magistrat chargé de l'accusation, on fit venir de Hambourg, pour la diriger et la soutenir, un illustre jurisconsulte, appelé Mauritius.

Pendant qu'on attaquait avec la plus grande violence le ministre tombé, on lui interdit, sous prétexte de la raison d'État, d'avoir un conseil ou un avocat; lui seul fut chargé de sa défense. Il s'en acquitta avec une habileté inouïe. Aux reproches d'avoir reçu de l'argent, des titres ou des décorations d'un prince étranger, il répondit qu'il n'avait rien accepté sans la permission du roi, qui était le premier à rire de ces libéralités intéressées. A l'accusation d'avoir trafiqué des emplois publics, il répondit n'avoir reçu de l'argent qu'après coup, quand le choix avait été fait; et d'ailleurs il défiait qui que ce fût de désigner une personne nommée par lui qui se trouvât au-dessous des fonctions qu'il lui avait confiées. Griffenfeld était écrivassier et caustique. Souvent, en rentrant du conseil, dans un moment de mauvaise humeur, il avait jeté sur le papier des réflexions piquantes sur ses collègues et même sur le roi. Dans une de ses

boutades, il avait tout simplement déclaré que Sa Majesté avait déraisonné. Sur ces imprudents griffonnages on avait bâti toute une accusation de lèse-majesté, aggravée du reproche « d'avoir fatigué le roi en lui par« lant toujours de la même chose. »

Ces misères, qui n'excitent aujourd'hui que notre sourire, mettaient alors en péril la vie d'un premier ministre. Mauritius, esprit subtil et chicaneur, les avait ramassées et réunies en faisceau avec tant d'art que de ces riens était sorti le réquisitoire le plus formidable. Griffenfeld à toutes ces accusations opposait une lettre de Christian V. où celui-ci, après lui avoir reproché de manquer d'égards envers son maître, d'attirer à lui toute l'autorité et de n'en laisser que l'apparence à celui à qui elle revenait, de l'importuner en insistant sur la paix quand il avait résolu la guerre, et enfin de recevoir, malgré ses défenses, des présents de ses ennemis, concluait à l'oubli, au pardon du passé, invitant seulement à plus de réserve et de prudence pour l'avenir. C'était une absolution; cette lettre fit un grand effet sur les juges. Le vice-chancelier Wind, président de la commission et ci-devant secrétaire particulier de Griffenfeld, se prononça contre la peine de mort; Scheel et Winding étaient de son avis; le justicier Lasson, qui était indécis, alla trouver le roi et ne se rangea de l'avis de ceux qui voulaient la mort qu'après avoir appris de la bouche même de Sa Majesté que c'était à son insu et malgré sa défense que Griffenfeld avait reçu des présents de Kielmanseg et des bourgmestres de Hambourg. Lasson fut imité par un grand nombre de juges, retenus avec lui par les mêmes scrupules, et trop heureux d'abriter leur conscience derrière la parole du roi. Le 26

mai 1676, l'arrêt fut prononcé qui condamnait le coupable à la peine capitale, après la perte de ses biens, de ses emplois et de ses dignités.

Depuis la défection de Lasson, Griffenfeld s'attendait à cette rigoureuse sentence. Il l'entendit prononcer avec beaucoup de dignité et de résignation, et ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Griffenfeld n'était point méchant; il avait été ébloui par la fortune. Sa tête plutôt que son cœur avait faibli. Dans ces derniers jours qui lui restaient à vivre, il montra de la grandeur d'âme et une piété sincère et touchante. Occupé seulement de son salut, il ne proféra aucune plainte, aucune menace contre Guldenlö, Ahlfeld, Knuth et le duc de Plöen, qu'il savait être les artisans de sa ruine, ni contre le roi qui secondait si bien leurs passions haineuses. Celui-ci montrait contre son ancien favori un acharnement incroyable et qui prouve combien il redoutait de retomber sous la domination de cet homme altier. Il avait résisté aux prières des deux reines, aux sanglots de la vieille mère du condamné et aux larmes innocentes d'une petite fille de quatre ans que sa mort allait rendre orpheline. L'exécution devait avoir lieu le 5 juin; on la différa jusqu'au 15 dans l'espoir que le condamné dénoncerait ses complices. Il n'en avait pas; on le savait bien, mais c'était quelques jours de répit qu'on lui donnait. Le 14, il fut prévenu par le comte Shack que le dénoûment fatal aurait lieu le lendemain. Deux prêtres furent introduits auprès de lui; il communia. Enfin le 15, à cinq heures du soir, il fut conduit sur la place de la citadelle où l'échafaud était dressé. Il lia lui-même ses cheveux et repoussa avec fierté le bandeau dont on voulait couvrir ses yeux. Le bourreau commença par

briser ses armoiries en prononçant la formule ordinaire, que ce n'était pas sans cause juste que pareille chose se faisait. Le patient ne put alors réprimer un sourire d'incrédulité. Il dit ensuite que le roi les lui avait données, et que le roi pouvait les lui ôter. On ne voulait lui épargner aucune des horreurs de ces cruels moments. Il s'était mis à genoux, la tête sur le billot ; il avait même levé la main pour donner le signal au bourreau, lorsque, comme dans les mélodrames, le cri de grâce sortit de la bouche de l'adjudant Shack. Griffenfeld, transporté de joie, se releva d'un bond, et tendit la main à ceux qui l'entouraient et qui partageaient son émotion. Il se croyait libre, peut-être même rentré en grâce. Son abattement fut extrême, quand il eut appris qu'il était réservé à une prison perpétuelle. « La mort eût été plus « douce », dit-il avec amertume, et il retourna dans son cachot. Le lendemain, il fut conduit dans la pièce qui lui était destinée ; il y entra avec un paquet de livres sous le bras, comme un écolier, et suivi d'un petit laquais qui devait le servir.

Le prisonnier resta quatre ans dans la citadelle de Copenhague. Le roi manifesta plusieurs fois, dans des moments critiques, le regret de ne plus l'avoir auprès de lui, disant qu'il en savait plus long à lui seul que tous ses ministres et tous ses conseillers d'État. Ceux qui l'avaient renversé craignirent un retour du maître. Ils l'envoyèrent au bout du monde, à Trondhjem, dans le château de Munckholm. Peu à peu sa captivité devint moins dure. Il consacra ses nombreux loisirs à l'éducation de quelques fils de famille ; il traduisit en vers danois les Psaumes de David, et s'occupa d'autres travaux littéraires. Cet homme, de qui l'orgueil et l'am-

bition avaient causé la ruine, montra dans l'adversité une humilité et une résignation admirables. Sa piété vive ne se démentit pas un instant et lui attira le respect des populations loyales parmi lesquelles il vivait. A la fin il avait été rendu à la liberté et séjournait à Trondhjem. Mais son corps et son âme avaient été brisés par le malheur. Il mourut le 11 mars 1689, vingt-trois ans après sa condamnation. Sa fille, à qui le roi avait rendu une partie de ses biens, obtint la permission de ramener en Jutland le corps du prisonnier et de faire inscrire tous ses titres sur son tombeau.

Telle fut la fin misérable de cette vie commencée sous de si heureux auspices. Schumaker, auteur de la Loi Royale, fut frappé le premier par ce terrible instrument qu'il avait forgé avec tant de soin et remis aux mains de la royauté. L'histoire du taureau de Phalaris nous prouve que ce n'est pas la première fois que, par une juste décision de la Providence, les inventeurs de ces machines funestes à l'humanité en sont les premières et les plus éclatantes victimes.

CHAPITRE X.

Christian VII.

Frédéric III et Christian V, malgré les fautes qu'ils ont commises, étaient des hommes supérieurs. Leurs vertus, leur mérite, ne servirent qu'à consolider et à faire aimer le gouvernement absolu. Ce ne fut que plus tard, après un siècle d'asservissement, quand tous les fronts étaient façonnés au joug, sous Frédéric V, tombé dans l'abrutissement, que l'on vit les inconvénients et les abus de ce fatal système. Ce prince, vertueux et bon, mais faible et mélancolique, pour se soustraire, dit-on, à des chagrins domestiques, s'était livré, sans mesure, à sa funeste passion pour le vin et pour les liqueurs fortes. Sa santé délicate ne pouvait résister longtemps à ces excès. Peu à peu sa raison s'obscurcit; son sang s'altéra; il devint hydropique et mourut d'épuisement, de vieillesse, quoiqu'il ne fût cependant, d'après les lois de la nature, qu'arrivé à l'âge de la maturité. A peine eut-il rendu le dernier soupir (17 janvier 1766), que le comte Bernstorf, qui faisait les fonctions de grand chancelier (la place étant vacante), s'avança sur le balcon et dit, trois fois, à haute voix : « Le roi Frédéric V est mort, le roi Christian VII est

« vivant. » Une foule immense qui, en prévision de cet événement, remplissait la place de Christiansborg, accueillit cette nouvelle avec des applaudissements et fit retentir l'air de vivat en l'honneur de son nouveau maître. Le peuple ingrat et stupide oubliait qu'il venait de perdre un roi bon, juste et sage, et, avant même que son corps eût été confié à la terre, il laissait éclater une joie indécente, et se précipitait, avec son incorrigible imprudence, au-devant de l'adolescent auquel le Ciel, on ne savait encore dans quel but, avait confié ses destinées.

A la mort de son père, Christian VII avait dix-sept ans. Élevé très-durement par le comte de Reventlow, une espèce de Caton brutal, à mine rébarbative, surveillé avec beaucoup d'attention par le comte de Moltke qui couchait dans sa chambre, il n'avait pu se livrer aux débordements qu'avait déjà rêvés son imagination déréglée et depuis longtemps pervertie par des courtisans subalternes. Christian était malin, méchant et violent. Au comte Moltke qui le morigénait il avait répondu avec fureur qu'il le ferait arrêter et envoyer en prison. Le comte Moltke s'était tu, et, en réfléchissant, il avait vu que rien ne serait plus facile, plus simple, plus approuvé peut-être. Dès ce jour, le langage, comme la conduite de ceux qui l'entouraient, changea complétement. Il fut abandonné à lui-même et ne profita de sa liberté que pour se livrer avec frénésie à sa précoce passion pour les femmes. Des historiens ont accusé les ministres Moltke et Bernstorf et la reine mère Julie-Marie d'avoir poussé le prince à s'abîmer dans la débauche, les ministres par ambition, pour conserver la direction suprême des affaires, la reine dans un but

plus criminel encore, pour ruiner la santé de son beau-fils déjà frêle, et, par une mort anticipée, frayer à son fils Frédéric le chemin du trône. Rien ne légitime ces suppositions. Bernstorf était foncièrement honnête. Moltke n'aurait pas été si sévère pendant l'enfance du prince, s'il avait nourri des projets criminels. Quant à Julie-Marie, il est évident qu'elle était ambitieuse, dissimulée, artificieuse, implacable ; ce n'est pas une raison pour autoriser Brown à en faire une mégère couronnée, une féroce marâtre qui, après avoir attenté par le poison aux jours de son beau-fils qui devait être son roi, parvint par de criminelles manœuvres à détruire sa raison, plus délicate que son corps.

Ce qui disculpe tout ce monde mieux que tout ce que je pourrai dire, c'est son empressement à marier le roi. Un an ne s'était pas écoulé depuis la mort de Frédéric V, qu'une jeune princesse anglaise du sang d'Est venait s'asseoir à côté de Christian VII sur le trône de saint Waldemar (novembre 1766). Caroline-Mathilde, fille de Frédéric, duc de Galles, et sœur de Georges III d'Angleterre, avait alors dix-sept ans, un an de moins que son époux. Elle était grande et bien faite ; elle avait les traits réguliers et cet éclat incomparable qui fait des filles d'Albion les plus belles femmes du monde. Sa grâce enfantine et sa beauté, la nouveauté surtout et les fêtes qui la suivaient, lui valurent du peuple de Copenhague un accueil enthousiaste. Il n'en fut pas de même dans son intérieur. Le roi, adonné à des amours crapuleuses, reçut avec indifférence la chaste compagne de sa vie. La reine grand'mère Sophie-Magdeleine et la reine-mère Julie-Marie, femmes ambitieuses, intrigantes et méchantes, ne purent réprimer un sentiment.

de basse jalousie devant la séduisante jeune fille que dans leur esprit le peuple n'acclamait que pour leur faire pièce, et qui allait s'emparer de ce sceptre qu'elles ne pouvaient pas se consoler d'avoir perdu.

Le roi avait en lui un principe de démence qui avait été découvert depuis longtemps par sa marâtre et son précepteur Reverdil. Il regardait ses mains sans cause, et palpait son ventre pour voir s'il n'avançait pas. Il avait aussi la manie de se faire battre, et c'était le comte de Holck lui-même, son favori, qui lui procurait les agréments d'une bastonnade bien appliquée. Son cœur mauvais et cruel le poussa, un jour, au pied de l'échafaud où un pauvre diable de soldat saxon, nommé Moerl, devait subir un supplice affreux. Une loi, inspirée par une sage philanthropie, permet au pasteur de retarder le supplice d'un condamné à mort jusqu'au moment où celui-ci se trouvera en état de grâce. Moerl, livré à un prêtre de l'école de Zinzendorf, avait été si bien catéchisé que sa pauvre tête était partie; ce malheureux, pour qui les souffrances atroces qui l'attendaient n'étaient qu'un châtiment nécessaire à l'absolution de ses crimes, ne voyait dans la roue sur laquelle il allait expirer qu'un char de triomphe, une croix de Golgotha. Il avait composé des cantiques que le peuple avait appris par cœur et chantait dans les rues. Il était vraiment digne d'intérêt; cependant le roi, inaccessible à tout sentiment de pitié, contre-signa, sans hésiter, la sentence qui le condamnait à la mort et dont la lecture seule faisait frissonner. Ce n'est pas tout; le lendemain, caché dans un fiacre, et accompagné de Sperling, il alla assister aux derniers moments de cet infortuné. Henri II avait voulu se donner aussi le plaisir de voir mourir,

brûlé à petit feu, un pauvre tailleur luthérien qui avait eu l'audace de reprocher à Diane de Poitiers, sa maîtresse, l'irrégularité de sa vie. Le supplicié, ayant découvert le roi dans la foule, avait fixé sur lui ses yeux perçants et ne les avait ni détournés, ni baissés pendant tout le temps qu'avait duré sa longue et terrible agonie. Le roi était rentré au Louvre bouleversé, éperdu, et jusqu'à sa fin qui, à cause de ce crime peut-être, fut si prochaine, la figure du petit tailleur luthérien était restée constamment présente à son esprit, attristant ses jours et troublant ses nuits. Christian avait trop peu de cœur pour avoir des remords; mais son faible cerveau fut ébranlé par cette scène émouvante. Il se figura longtemps que Moerl n'était qu'un fantôme, et que c'était lui-même qui avait été supplicié.

Le roi n'était qu'à la fleur de l'âge; mais il s'était livré à la débauche avec tant de fureur que ses traits s'étaient altérés et son corps affaibli; on craignait qu'il n'eût point d'enfant. Ce fut une crainte chimérique; le 28 janvier 1768, les canons de la flotte et de la citadelle annoncèrent aux habitants de Copenhague la naissance d'un prince.

Christian avait encore moins de cœur que de tête; ni les souffrances de sa jeune compagne, ni les caresses de son enfant, n'avaient pu le détourner un instant de la voie funeste où ses mauvaises passions l'avaient engagé. Le comte de Holck, jeune libertin aimable et futile, en se faisant le compagnon de ses débauches, avait acquis un ascendant immense sur son esprit faible, inconstant et susceptible d'engouement. Comme le comte n'avait point d'ambition et qu'on le croyait trop léger pour s'occuper d'autres affaires que

d'intrigues d'amour et de commérages de cour, il était protégé, secondé même par la reine douairière et les deux ministres, dont il n'excitait pas les jalouses méfiances. S'étant figuré que sa faveur dépendait de la froideur des deux époux, il éloignait son maître de sa ravissante compagne, et l'entraînait dans un tourbillon de plaisirs où celui-ci perdait, avec sa dignité, jusqu'au sentiment de son devoir. Cependant Caroline-Mathilde, quoique délaissée et souvent humiliée, avait pris du goût pour le père de son enfant. Elle avait trop d'ingénuité pour dissimuler son attachement; mais sa fierté naturelle l'empêchait de courir après un rapprochement qui aurait été opéré par une mère véritable ou par des ministres plus clairvoyants.

Dans les bas-fonds de la société impure où il avait été entraîné, le roi avait remarqué une créature sortie on ne sait d'où, qu'on appelait Milady, parce qu'elle avait été la maîtresse de lord Gooderich. Cette femme était de toutes les orgies. Le roi s'était oublié un jour jusqu'à la suivre dans un mauvais lieu, où elle prétendait que l'on avait tenu contre elle de mauvais propos. Elle était habillée en officier, et Holck était de la partie. Tous les trois avaient cassé les glaces, jeté les meubles par les fenêtres, battu les nymphes à coups de plat de sabre, fait enfin un tel vacarme que la police était intervenue et s'était retirée en reconnaissant les auteurs du désordre. Une autre fois, le roi, sortant ivre, le matin, de chez sa maîtresse, et faisant du scandale dans la rue, avait été remarqué de la multitude et accompagné de huées et de sifflets jusqu'à son palais où ses gardes, l'ayant reconnu et lui ayant rendu les armes, avaient doublé le scandale de cette triste scène. Cependant Mi-

lady était devenue la maîtresse favorite. Le roi l'avait faite baronne, lui avait acheté un hôtel, l'avait couverte de diamants. On craignit qu'elle ne devînt trop puissante, et sa perte fut résolue. Le roi, chez qui la méchanceté dominait toutes les passions, et qui ne résista jamais au plaisir de nuire, se laissa arracher par Saldern un ordre d'arrêter cette malheureuse, qui fut, sans raison, précipitée dans l'abîme, comme elle avait été, sans raison, portée au pinacle. Du palais qu'elle devait à la munificence du roi elle fut jetée dans une maison de correction de Hambourg.

Pendant les désordres du roi, la reine Mathilde vivait dans la retraite, supportant avec beaucoup de dignité, sans daigner se plaindre, les affronts dont elle était abreuvée. Les marques bruyantes de sympathie qu'elle recevait du peuple en toute occasion, bien moins que la certitude d'avoir fait son devoir, la consolaient de l'abandon de son époux et des mauvais procédés de la reine grand'mère et de la reine douairière, méchantes toutes deux. Cependant la jeune épouse était bien abandonnée; aucune femme de qualité, pas même une dame de compagnie, ne l'avait suivie d'Angleterre; et sa grande maîtresse, madame de Plessen, était une femme altière, mécontente de tout le monde, faisant à tout de l'opposition, gémissant du sort échu à la reine avec acrimonie et de façon à l'irriter et à l'humilier plutôt qu'à la consoler.

L'amour des Danois pour leur souverain tournait à l'idolâtrie. Christian avait de l'élégance, de la grâce, une certaine instruction, de la finesse et de l'à-propos dans ses reparties. Ces qualités avaient suffi non-seulement à faire oublier tous ses vices, mais encore avaient

servi de prétexte aux faiseurs de pronostics pour en faire un monarque né pour le bonheur d'un peuple et pour la gloire de l'humanité. Il fallait compléter l'éducation de cette merveille et surtout la faire connaître. Telle fut la cause de ce grand voyage (du 26 mai 1768 au 14 janvier 1769), entrepris avec légèreté, accompli avec faste, abrégé par l'ennui, et qui fut moins utile à la réputation du roi que funeste à ses finances. On ne voulait guère réformer ses goûts crapuleux, puisque le comte de Holck était à la tête de la caravane, et que Caroline-Mathilde était séquestrée dans le château de Frideriesberg. Le comte Bernstorf était aussi de la partie pour les affaires et pour l'apparat, comme Holck pour les plaisirs et l'incognito.

Parmi les gens de la suite du roi, un peu au-dessus de la valetaille, mais fort au-dessous des courtisans, était un docteur allemand qu'on appelait Monsieur Struensée, homme obscur, de petite naissance, et qui se trouvait par hasard au milieu de tout ce monde, ayant été nommé par l'influence du comte de Rantzaw-Aschberg à la charge souvent inoccupée de médecin du roi pour les voyages. Jean-Frédéric, fils d'Adam Struensée, était né à Halle le 5 août 1737. Son père, en ce moment chapelain du comte de Wittgenstein, avait le rang d'évêque. C'était un homme très-pieux, austère, très-instruit, très-éloquent, ayant une certaine renommée et beaucoup d'influence sur le peuple. C'était un luthérien exalté de la secte des Frankistes. Il avait été nommé autrefois doyen à Altona, pour combattre le déisme, l'incrédulité qui avait envahi cette ville jadis si orthodoxe. Struensée devait à l'influence que son père avait conservée en Danemark la charge de médecin pensionné des districts de Rantzaw

et de Pineberg, avec résidence à Altona. Il avait une petite clientèle, mais une grande ambition; aussi n'avait-il pas hésité à abandonner une position assurée, mais modeste, pour prendre auprès du roi une place qui, de sa nature, était passagère et qui, sans une certaine habileté, devait être tout à fait précaire.

Struensée avait trente ans quand il entra dans la maison du roi. C'était un très-bel homme de cinq pieds six pouces, blond avec des yeux bleus. Il avait le front haut, le nez grand et de belles dents. Seulement il était gros pour son âge, avait le cou très-court et les genoux courbés. Il était très-élégant, frondeur, aimable, beau parleur, comme il avait beaucoup voyagé, conteur charmant et fécond, habile cavalier, grand chasseur, brillant danseur, athée, épicurien, homme à bonnes fortunes, exerçant sur les femmes un ascendant immense, presque de la fascination.

Les fonctions qu'il avait remplies à Altona et à Pineberg l'avaient mis en rapport avec le comte de Rantzaw. Les mêmes goûts pour le plaisir, le même esprit de critique, les mêmes vues en politique, rapprochèrent ces deux hommes extraordinaires. Une liaison intime s'établit entre eux. Le docteur allait s'enfermer chez le comte, et ils passaient ensemble des nuits entières à fumer. Le comte, caractère emporté et inquiet, déblatérait contre Bernstorf, Moltke ou la reine Julie-Marie. Le docteur, homme à systèmes sinon à principes, esprit paradoxal et ingénieux, exposait avec clarté les théories qu'il s'était faites sur toutes choses, tranchait toutes les questions, réformait tous les abus, rétablissait sur de nouvelles bases une société perfectionnée, et, comme s'il avait eu le pressentiment de sa destinée future, il par-

lait comme d'une époque certaine, du moment où il pourrait répandre sur l'humanité tous les bienfaits qu'il avait en vue. Rantzaw, homme de cour, qui avait découvert chez son docteur toutes les qualités et même tous les défauts qui font réussir, avait usé du crédit qui lui restait pour le mettre sur le chemin qui conduisait alors à toutes les fortunes. Son principal but était de placer un espion auprès de Holck qu'il détestait, qu'il enviait et dont il songeait déjà à ruiner le crédit.

Le voyage du roi avait toute l'importance d'un événement politique. De Danemark on alla en Hollande. A des gens habitués à vivre à Copenhague, ville de plaisirs, habitée par une puissante aristocratie, quels charmes pouvait offrir Amsterdam, ville froide et rangée, où des bourgeois enrichis gouvernaient et donnaient le ton? Pour le chef de la monarchie la plus absolue de l'Europe et pour ses fervents adeptes, quel intérêt pouvait avoir ce petit pays, dernier refuge de la tolérance religieuse, et ce petit peuple actif, persévérant, héroïque, qui, après avoir arraché à l'Océan et conquis sur l'Espagne les plaines qu'il habitait, avait su, tout en récompensant le fondateur de son indépendance, respecter les droits sacrés du peuple, et, par un prodige d'habileté, fonder un gouvernement où la liberté s'alliait à merveille avec l'autorité? Que serait devenue cette monstrueuse Loi Royale comparée à ces sages institutions? Il ne fallait laisser venir à personne l'idée de la comparaison; pour cela, après quelques fêtes semi-officielles et quelques visites aux mauvais lieux les plus renommés, on s'empressa de se rendre en Angleterre.

En Belgique et en Hollande Christian avait voyagé

sous le nom de comte Travendalh. En Angleterre, à cause des liens de famille avec la maison régnante, il fut obligé de paraître dans toute la pompe et avec la majesté du rang suprême. Ce n'était pas du goût de Christian, homme simple et blasé sur les démonstrations populaires. Il fallut cependant se résigner et subir ces ennuis. A Cantorbéry, où des préparatifs immenses avaient été faits pour le recevoir, il dit avec enjouement au comte de Bernstorf : « Le dernier roi de Danemark « qui entra à Cantorbéry mit la ville en cendres et « massacra les habitants. Plaise à Dieu que ces braves « gens se le rappellent et me laissent passer tranquil« lement dans leur vénérable cité. » Le vœu du roi ne fut pas exaucé ; il entra dans la ville archiépiscopale au bruit du canon, au son des fanfares, aux hurrahs de la multitude, et sous des arcs de triomphe élevés en son honneur. Nobility, clergymen, gentry, jusqu'aux corporations d'ouvriers, tout fut admis dans le palais auprès de Sa Majesté danoise et eut l'honneur de baiser sa royale main. Cependant tout se passa le mieux du monde, avec ordre et célérité. Bernstorf n'avait laissé ignorer à personne que son maître était ennemi du faste et des longs discours. A Londres, la réception fut autrement pompeuse. Il faut parcourir les gazettes du temps pour se faire une idée des fêtes, des bals, des concerts, des spectacles, des mascarades, des revues militaires ou nautiques, des parties de plaisir, des promenades sur terre et en mer, enfin de tous les divertissements qui furent donnés pour plaire au roi et pour lui faire honneur. Des médailles furent frappées à son nom. Il fut fait bourgeois de Londres et admis dans la corporation des orfévres.

Quelques réflexions justes, quelques bons mots, quelques reparties fines (on demande si peu à un souverain!) maintinrent la réputation qui l'avait précédé, de roi philosophe, aimable et lettré. Cependant il ne cachait pas plus son aversion pour les affaires et pour la politique que son goût excessif pour les filles d'Albion. Les excès où il se plongeait n'avaient d'autre résultat que de surexciter sa passion pour les femmes, qui augmentait à mesure que ses forces diminuaient. Il n'allait pas seulement sous le costume du gentilhomme dans les boudoirs élégants des courtisanes qui habitent Saint-James, mais sous la vareuse de l'ouvrier et sous la jaquette du matelot dans ces bouges que l'on trouve en masse dans les obscures ruelles de Wapping, ou dans les caves infectes de Saint-Gilles.

En France, où rien ne l'empêchait de se soustraire au joug de l'étiquette, Christian VII voyagea sous le nom de comte d'Oldenbourg. Le duc d'Orléans fut son introducteur dans le monde élégant et voluptueux de Paris. Il fut fêté chez le duc de Duras et chez le duc de Choiseul; à Versailles, pendant le dîner, l'on eut la délicate attention de lui montrer, peint sur une toile, son beau palais Christiansborg, et à Chantilly une chasse aux flambeaux lui fut donnée dans la forêt illuminée.

Cependant toutes ces fêtes et tous ces plaisirs ne pouvaient distraire Christian, ni chasser l'ennui qui rongeait son cœur. Voyant qu'il en était pour ses peines et pour son argent, il donna brusquement l'ordre du départ, trop brusquement pour ne pas éveiller l'esprit sarcastique des Parisiens. On alla directement de Strasbourg à Altona. L'Allemagne, que l'on devait visiter avec soin, comme la France et l'Angleterre, fut par-

courue dans le plus strict incognito et avec une grande vitesse. Parti de Paris le 8 décembre 1768, le roi Christian entrait, le 14 janvier 1769, dans sa bonne ville de Copenhague. Le retour n'avait duré qu'un mois et six jours ; c'était merveilleux pour l'époque. Le roi avait à côté de lui dans sa voiture d'apparat la reine Caroline-Mathilde. Il fut reçu avec les marques bruyantes de la joie la plus vive, et la plus grande partie de ces hurrahs enthousiastes était adressée à cette belle jeune femme dont tout le monde avait admiré la bonne tenue et la sagesse pendant la longue absence de son époux.

CHAPITRE XI.

Élévation de Struensée.

Depuis ses couches et surtout pendant le voyage du roi, Caroline-Mathilde avait grandi et grossi. Sa gorge, qui s'était développée, était devenue magnifique ; sous plus de chair ses traits réguliers, mais encore indécis, s'étaient embellis, en devenant plus accentués, de même que son beau teint avait acquis encore plus d'éclat. En un mot, elle était fort belle. Le roi avait été frappé de cet heureux changement et n'y avait pas été insensible. Le rapprochement des deux époux avait été d'autant plus facile que le comte Holck, qui avait jeté sur leur séparation le fondement de sa fortune, avait perdu tout crédit et était à la veille d'une disgrâce éclatante.

Christian VII, susceptible d'engouement, n'était pas capable d'un attachement long et sérieux. Sujet à des lubies et à des caprices, il prenait en antipathie, tout à coup, sans raison, les personnes de son entourage, et son aversion était en général d'autant plus grande que son amitié avait été plus vive. Quant à Holck, jamais courtisan n'avait été plus insolent et plus maladroit. Cet homme brutal et violent s'était imaginé qu'on ne

pouvait que par la terreur conserver de l'ascendant sur l'esprit faible et inconstant du roi. Dans ce but il le gourmandait comme un pédagogue aurait fait d'un écolier, et parfois même il s'était oublié jusqu'à le frapper. Il était devenu exigeant à ce point que ce malheureux prince ne pouvait plus agir, parler ou penser que par lui. Son insanie n'était pas assez complète pour qu'il pût supporter longtemps ce joug odieux. Il détestait son despote; mais comment imaginer qu'il osât jamais se révolter contre lui, étant timoré au point de n'avoir jamais pu passer, sans trembler, devant les soldats qui gardaient, l'épée nue, les portes de son palais! Il osa cependant prendre un confident, et ce fut ce docteur Struensée dont les bons offices lui avaient été plus d'une fois utiles, pendant sa vie de débauches. Struensée, qui convoitait déjà la place de Holck, ne négligea rien pour envenimer, pour surexciter la haine du maître contre le favori. Christian, qui n'était que faible, mais toujours disposé à nuire, se sentant appuyé, fit éclater enfin les véritables sentiments de son cœur. Holck, peu à peu écarté de l'intimité du roi, fut restreint aux devoirs de sa charge. C'est à Paris que s'était faite cette petite révolution de palais. Holck ne s'était pas d'abord alarmé de ce changement qu'il n'attribuait qu'à un caprice, à une boutade, ne supposant pas qu'un homme de son rang et de sa caste pût être supplanté par un empirique étranger. C'est cependant ce qui arriva. Le petit docteur allemand détrôna le grand seigneur danois, qui, pour reconquérir une place à jamais perdue, se servit en vain de sa vieille expérience des cours, de sa profonde connaissance du cœur humain, et ne recula devant aucune sorte de platitudes et de bassesses. Mais tous ses efforts

furent vains. Le roi était comme un mauvais élève qui, après avoir tremblé devant son pédagogue, à la suite d'une révolte heureuse, lui a arraché sa férule, l'a brisée et lui en a jeté les morceaux au visage. Le mépris avait succédé à la terreur.

Il est rare qu'un favori ne soit pas envié et que sa chute ne soit pas vue avec plaisir. Holck, par son orgueil, par son insolence, par sa dureté, avait indisposé et ameuté contre lui tous les gens de cour. Il n'était pas jusqu'aux ministres Bernstorf et Moltke qui n'eussent été blessés de ses manières hautaines et inquiets de son ambition chaque jour croissante. Aussi, au lieu de prévenir sa chute, tout le monde s'était-il ligué pour la précipiter. Tout le monde aussi avait tendu la main au docteur: les uns par amour de la nouveauté, les autres dans l'espoir qu'un homme de rien se contenterait de peu, et n'obstruerait pas, comme Holck, toutes les avenues du trône.

Caroline-Mathilde n'avait que l'apparence de la santé. La vie solitaire et sédentaire qu'elle avait menée à Fridericsberg, si contraire à son tempérament porté à la mélancolie et à l'embonpoint, les blessures incessantes faites sans pitié à son amour-propre par les courtisans qui, pour perdre Holck, ne lui laissaient ignorer aucune des débauches où le favori entraînait son maître, avaient surexcité ses nerfs et l'avaient plongée dans la nostalgie. Elle avait perdu le sommeil et l'appétit; elle ne songeait qu'à la patrie absente, à Londres; elle pleurait sans raison et évitait même la société de ses femmes. comme si elle se fût complu dans les sombres idées qui l'obsédaient. Le médecin de la Cour, qui voyait dans son mal des symptômes d'hydropisie, l'avait soumise à

un régime violent, qui n'avait eu d'autres résultats que de l'alarmer et d'aggraver la maladie morale dont elle était affectée.

Le roi n'était pas sans inquiétude et l'avait souvent engagée à consulter son docteur allemand, qui avait autrefois guéri miraculeusement la comtesse de Rantzaw et dont il lui disait des merveilles. La reine, qui n'avait vu jusqu'ici dans cet homme que le digne successeur de Holck, c'est-à-dire, le complaisant subalterne de son époux, le compagnon et peut-être le pourvoyeur de ses débauches, avait mis à le repousser une obstination incroyable. Il fallut, pour que sa répugnance fût vaincue, que le mal augmentât et que l'époux se prévalût de l'autorité du roi.

Struensée était jeune et beau ; il était grand, il avait de belles manières, de l'élégance, de la grâce, et il exerçait sur les femmes un pouvoir magique. Introduit auprès de la reine, il l'interrogea avec tact, l'examina avec soin, et lui promit une guérison aussi prompte que certaine. La reine, disait-il, avait le mal du pays ; elle n'avait besoin que d'exercice, de distractions et surtout de l'affection de son mari. Or tous ces remèdes étaient à sa disposition. Il ne fallait au roi lui-même que de bons conseils pour devenir le modèle des époux, et le docteur se faisait fort d'opérer cet heureux changement.

Le régime du docteur allemand était trop commode pour n'être pas suivi. La reine prit des leçons d'équitation et devint bientôt une écuyère habile et intrépide. Elle suivit toutes les chasses du roi, se montra à tous les spectacles et assista à tous les bals de la cour. Comme elle n'était malade que de chagrin et d'ennui, avec les distractions et la satisfaction de l'âme, sa

santé naturellement robuste prit le dessus et se développa d'une manière même funeste à sa beauté.

Caroline-Mathilde, vive, impétueuse, hautaine, était cependant ennemie de toute contrainte, dès lors toujours prête à s'affranchir des règles de l'étiquette. Arrachée trop jeune à sa mère et point dirigée par son mari, elle avait peu d'idée des convenances, et manquait surtout de tact et de délicatesse. Son mari, engoué de son favori, l'envoyait près d'elle à chaque instant et pour le moindre prétexte, tantôt comme médecin pour la soigner, tantôt comme lecteur pour la distraire. La reine recevait toujours avec un vif plaisir l'homme à qui elle croyait devoir la santé et l'affection de son mari. Cet homme n'avait pas seulement la jeunesse et la beauté. Il était plein de bon sens quoique paradoxal, plein d'imagination, très-instruit, d'une éloquence attachante et persuasive quand il développait les théories ingénieuses et neuves qu'il s'était faites sur toutes choses, mille fois supérieur enfin aux êtres vides et futiles qui entouraient la reine : aussi un sentiment plus vif ne tarda-t-il pas à succéder à celui de la reconnaissance.

La reine, mal élevée, était inconséquente et esclave de son humeur volontaire et capricieuse. Struensée, étranger aux usages des cours, était de plus présomptueux et porté à la familiarité. Tous deux avaient horreur de l'intrigue, et par malheur aussi un grand mépris de l'opinion publique. La reine, dérogeant aux usages reçus, avait permis à son lecteur de s'asseoir devant elle, et celui-ci, abusant de la permission, s'installait à ses côtés sur le même sopha, ce qui était un sujet de scandale pour tous les gens de la maison. Plus inconséquente

encore, elle se montrait avec lui en public, soit à cheval, soit dans la même voiture. Or, à quel titre, disait-on, si ce n'est à celui d'amant de la reine, un étranger, un docteur, un lecteur, un conseiller de conférence, qui n'était pas même noble, occupait-il la place réservée d'ordinaire à un grand seigneur, ou à un des dignitaires de l'État? Ainsi, avant même d'avoir manqué à ses devoirs, cette jeune femme, par son étourderie, livrait sa réputation aux méchantes conjectures, aux sarcasmes des petites gens, toujours sévères envers les grands seigneurs. Sa chute, hélas! pour être retardée, n'en était pas moins inévitable. Entraînée par des passions impétueuses et exigeantes, que ne pouvait plus satisfaire un époux que les excès avaient affaibli et rendu aux trois quarts idiot, point protégée par une marâtre ambitieuse, jalouse et trop heureuse d'établir sur le déshonneur de sa belle-fille la fortune de son fils, mal conseillée par une confidente indigne, madame de Gaehler, femme de mauvaises mœurs, qui faisait impudemment servir ses charmes à son ambition, qui avait été et était encore à l'occasion la maîtresse de Struensée, et espérait, en introduisant son amant dans le lit de la reine, contribuer à sa propre élévation, poursuivie par un homme qui exerçait sur les femmes une véritable fascination, la malheureuse reine ne pouvait tarder à succomber. Elle résista cependant toute une année. Ce ne fut qu'au printemps de 1770, et non, comme on l'a cru, quelques jours après leur première entrevue, que Caroline-Mathilde a failli. Il paraît que c'est dans un bal, enivrée des parfums des fleurs, éblouie par l'éclat des flambeaux, dans le tourbillon d'une valse, qu'éperdue, haletante, elle aurait fait à son heureux

vainqueur l'aveu de sa défaite. Le lendemain, après la lecture d'un chapitre émouvant, le lecteur se serait enhardi ; le livre lui serait tombé des mains, et Caroline-Mathilde, tant il est vrai que les hommes sont les mêmes en tous temps et dans tous les climats, aurait commis sa première faute de la même façon que Françoise de Rimini.

Dans les premiers temps de sa faveur, Struensée, suivant, pour conserver la faveur du maître, les errements de son prédécesseur, avait résolu de choisir au roi une maîtresse, dont il serait lui-même l'amant, et de gouverner avec elle ce vieil enfant. Il avait, dans cette pensée, jeté les yeux sur madame de Gabell, née Rosencrantz, femme charmante, distinguée, spirituelle, qui autrefois avait repoussé les avances du roi, mais qui, croyant à un changement et subjuguée par l'ascendant fatal que Struensée exerçait sur les femmes, fit céder, d'après les conseils du favori, son honneur devant son ambition. Madame de Gabell était une femme supérieure, pleine de fierté, d'un cœur pur et d'une âme élevée. Vertueuse, elle avait été victime d'un moment d'égarement. Un esprit d'élite pouvait seul lui faire oublier sa faute. Voyant qu'elle avait été trompée, que le roi n'était pas moins vicieux et encore plus stupide que par le passé, elle eut honte d'elle-même, tomba malade et mourut en proie à une mélancolie engendrée par le remords. C'est pour la remplacer que Struensée avait songé à Caroline-Mathilde elle-même. C'était plus simple et surtout plus moral.

Pendant un voyage dans le Holstein, on avait renvoyé définitivement de la Cour le comte de Holck, grand maître des cérémonies, et madame de La Luhe, grande

maîtresse de la maison de la reine. Celle-ci avait été remplacée par l'indigne madame de Gaehler, et celui-là par M. de Brandt, qui ne valait pas mieux. Struensée, étranger en Danemark, n'y avait que deux amis, le comte de Rantzaw-Aschberg, qui était plutôt un protecteur, et Évenold Brandt. Celui-ci, issu d'une famille noble, mais nouvelle, et point riche ni titrée, était un aimable cavalier, de taille moyenne, au teint sombre, aux yeux bruns et vifs, aux cheveux noirs, enfin un type d'hidalgo, venu je ne sais comment sous le ciel gris et froid de la Scandinavie. Ses traits, qui n'avaient jamais dû être beaux, étaient défigurés par la petite vérole ; néanmoins ils ne manquaient pas de charmes, éclairés par des yeux ardents et perçants qui trahissaient un caractère aventureux et brave, un esprit subtil et caustique. Il était de plus très-élégant et très-bien fait, quoique de taille moyenne. Comme tous les étourdis de son rang et de son âge, il était incrédule et libertin, présomptueux et querelleur, trop fat pour n'être pas parfois ridicule. Son extrême audace lui avait valu certains succès auprès des femmes. En s'avouant leurs fautes, elles en rougissaient entre elles. Lui, au contraire, s'en parait comme d'un trophée, et le cœur des femmes est tellement fait que tout le bruit, tout le scandale qu'il causait, au lieu de lui nuire, lui servait d'appeau et de glu pour faire de nouvelles victimes. Né pour être courtisan, il avouait que, étant enfant, son bonheur suprême consistait à entrer, à l'insu du garde, chez le roi par l'escalier dérobé. Passionné pour les cancans et les intrigues de cour, il n'avait ni goût, ni aptitude pour les affaires. Struensée, bien assuré de ne trouver jamais dans son ami un rival

en politique, lui donna la position de Holck, la plus recherchée dans ce gouvernement, où tout dépendait du caprice du maître. Il n'en était pas de même du comte de Rantzaw. Struensée se méfiait de lui, et ce sentiment, injuste peut-être, le rendit ingrat. Le comte Othon Shack de Rantzaw-Aschberg, gouverneur de Gluckstadt, général d'armée, chevalier de l'ordre de l'Éléphant (après le coup d'État), était issu d'une des plus illustres et des plus anciennes familles de l'Allemagne, établie depuis le quatorzième siècle dans le Holstein, où elle possédait un fief immense qu'elle gouvernait souverainement et qui ne relevait que de l'empereur. Le comte de Rantzaw, qui tenait à la fois du grand seigneur et de l'aventurier, avait toutes les qualités de l'un et tous les défauts de l'autre. Il était brave mais querelleur, fastueux mais prodigue, esprit fort et libertin, bon pour ses vassaux et sans pitié pour une pauvre femme dépourvue de charmes qui l'adorait, d'un esprit faible, et que la jalousie finit par rendre tout à fait folle. Dans sa jeunesse, il avait servi en France sous le maréchal de Lowendal; mais, un beau jour, il avait quitté le régiment pour s'attacher au char d'une chanteuse italienne. Pendant son odyssée amoureuse, il s'était fait tour à tour prêtre à Rome, comédien à Naples, chevalier d'industrie un peu partout. Bref, il était rentré chez lui la bourse vide et son honneur entamé. Se trouvant à Saint-Pétersbourg lors de la conjuration des Orloff, il y avait trempé et n'avait pas été étranger à l'assassinat de Pierre III. C'était un de ces caractères inquiets et hardis, prêts à se jeter dans toutes les révolutions, à seconder tous les bouleversements, soit par esprit d'aventure, soit par calcul, dans l'espoir de pro-

fiter d'un moment de désordre pour refaire une fortune perdue par de coupables prodigalités.

La Cour, dans son voyage en Holstein, s'était rendue à Aschberg, et le comte de Rantzaw, toujours fastueux, avait dépensé à recevoir ces hôtes illustres le peu d'argent qui lui restait. La reine, en partant, lui avait laissé une magnifique tabatière, achetée mille guinées à Londres, par Christian VII. Les services que Rantzaw avait rendus à Struensée méritaient une autre récompense. Du moment où celui-ci disposait des emplois, le ministère de la guerre revenait à son bienfaiteur qui, comme soldat et grand seigneur, y avait un double droit. Mais les deux premières places de ce département étaient occupées, l'une par un vieil ami de la reine, l'autre par le général de Gaehler, le mari de cette femme qui avait été si complaisante et qui pouvait devenir si compromettante. La troisième seulement était libre; on l'offrit à Rantzaw; il l'accepta, mais temporairement, en attendant d'être mieux loti. Struensée, par un sot amour-propre, par une basse jalousie, laissant un bienfaiteur de cette espèce dans une position aussi subalterne, n'a jamais mieux prouvé comme il avait peu le sens politique et la connaissance du cœur humain. En politique, c'est un tort d'être ingrat et surtout de l'être à demi. Après ce qui s'était passé, Rantzaw ne pouvait plus être un indifférent; et un homme de ce caractère fait beaucoup de mal ou beaucoup de bien. Il fallait donc le nommer ministre ou l'exiler.

J'ai dit que Caroline-Mathilde avait horreur de l'étiquette. Le sang des Guelfes, qui coulait dans ses veines, la rendait vive, emportée, hautaine, imprudente,

aussi esclave de ses passions que de ses fantaisies. Aveuglée, absorbée, égarée par son amour, il semblait que, au lieu de cacher sa faute, elle prît plaisir à l'étaler aux yeux de tout son peuple. Elle portait à son cou le portrait de son amant, ou le cachait dans son livre favori, et ne pouvait plus en détacher ses yeux ; elle ne parlait que de lui, pour lui et comme lui. Malgré son aversion pour les affaires, elle s'en occupait pour avoir le plaisir de les discuter, de les traiter avec lui ; elle paraissait à ses côtés en public, et, toujours à la recherche d'un tête-à-tête avec l'objet aimé, elle s'égarait avec lui dans les jardins et dans les bois.

Ces relations coupables s'étaient formées et se poursuivaient au vu et au su de tous avec une impudence et une imprudence d'autant plus condamnables que la sacrée personne du roi n'était nulle part plus honorée qu'en Danemark. La princesse de Galles, avertie par l'ambassadeur anglais, M. Keith Murray, était accourue auprès de sa fille dans l'espoir de la détourner de la voie dangereuse où elle venait de s'engager. La mère et la fille se virent à Lunebourg. Caroline-Mathilde eut l'audace d'aller au rendez-vous avec son amant. Elle évita d'être seule avec sa mère, et, celle-ci ayant voulu parler anglais devant Struensée qui ignorait cette langue, elle affecta de l'avoir oubliée. Devant ce parti pris de persévérer dans le vice, la princesse de Galles ne témoigna que de l'étonnement et de la douleur. Elle garda ses conseils et partit le lendemain, se bornant à indiquer l'abîme où ces malheureux allaient se perdre.

Cependant, au milieu du dénigrement général, quelques amis de la reine s'obstinaient à la défendre. Ils

furent contraints de se rendre à l'évidence. En effet, d'après les conseils de la reine Julie-Marie, qui faisait l'incrédule, les femmes de Mathilde avaient eu la précaution, un soir, de couvrir d'une légère couche de cire la serrure de la porte dérobée qui conduisait à l'appartement de leur maîtresse ; le matin, la cire était trouée et portait l'empreinte d'une clef étrangère. De même, elles avaient jeté, la veille, de la poudre dans le couloir, et sur cette poudre elles avaient trouvé, le lendemain, des traces de pas d'homme. Que dire après de pareilles expériences ? Madame Brunn, la plus dévouée des femmes de Mathilde, osa lui raconter tout ce qui s'était passé, et, se jetant à ses pieds, la supplia de s'arrêter, parce qu'un pas de plus entraînerait sa perte. Caroline-Mathilde, épouvantée, attendrie, s'était jetée dans les bras de sa suivante, y avait pleuré à chaudes larmes, avoué sa liaison et promis de la rompre. Mais, chez une nature aussi ardente, aussi esclave de son tempérament, quel empire peut avoir la raison lorsque les passions sont déchaînées ? Ces relations ne furent interrompues pendant quinze jours que pour être reprises avec plus de violence et d'imprudence, et la dévouée madame Brunn fut disgraciée.

En attendant d'aborder la politique, Struensée, tout puissant à Christiansborg, y essayait ses forces ; et l'influence de cet esprit hardi, remuant et inexpérimenté, s'y était déjà fait sentir d'une manière fâcheuse. La vieille Cour était soumise à une étiquette rigoureuse. Caroline-Mathilde, mal conseillée, poussa l'oubli des convenances et le mépris de la pudeur jusqu'à monter à cheval à califourchon, à la manière des plus pauvres paysannes, et de s'affubler, pour cet exercice,

de culottes en cuir jaune et de bottes à l'écuyère. La vieille Cour, dans son faste, était économe ; la nouvelle Cour, dans sa simplicité, était prodigue. On exigeait de ceux qui suivaient les chasses du roi trois costumes différents, d'après les gibiers que l'on devait poursuivre. Sans interruption, les concerts succédaient aux bals, les spectacles aux festins. Outre le dîner du roi qui était de douze couverts, il y avait, tous les jours, pour les dignitaires et les gens de la maison, une table de quatre-vingts couverts, présidée par Struensée ou par Brandt. La vieille Cour était austère et dévote ; la nouvelle Cour devint futile et impie. Les fêtes de nuit étaient jadis condamnées. On affecta de ne pas en donner d'autres. Le dimanche était consacré au Seigneur, et le samedi employé à s'y préparer. On choisit à l'avenir ces deux jours sacrés pour en faire des jours de plaisirs. Ce n'est pas impunément que l'on rompt en visière avec les habitudes et les croyances de tout un peuple. Si, pour détruire des préjugés ridicules et barbares, on rencontre des obstacles souvent insurmontables, quels soucis, quels embarras ne se prépare-t-on pas, quand on s'attaque à de vieux usages, approuvés par la raison et consacrés par la morale et la religion ?

J'ai déjà dit que Christian avait en lui un principe de démence. Les excès de femmes, les émotions et les fatigues de son voyage, l'avaient développé d'une manière extraordinaire. En quelques jours, il était devenu complétement fou ; cependant sa folie était bizarre. Il ne déraisonnait pas ; mais il n'avait point de volonté, point de force pour résister à la volonté d'autrui, et surtout une répugnance insurmontable pour les affaires. La reine, jeune et belle, pour le dominer complétement, n'avait besoin

que de se rapprocher de lui et de lui donner, de temps en temps, quelques marques de tendresse. Dénuée de toute ambition, partageant presque l'aversion de son mari pour les affaires, égarée et absorbée par la passion insensée que Struensée lui avait inspirée, elle n'avait pris en main la direction du royaume que pour la céder à un homme inexpérimenté, qui ne pouvait avoir sur toutes choses que des théories au moins hasardeuses, n'ayant étudié la politique que dans des livres de philosophie, et le cœur humain que dans des livres d'anatomie.

Christian, dans son abrutissement, dans son insanie, avait conservé toute sa causticité, toute sa méchanceté. A la seule pensée de nuire, les ténèbres qui obscurcissaient son cerveau se dissipaient comme par enchantement ; il avait la conscience du mal qu'il allait faire, et dans ce mauvais sentiment il retrouvait une énergie qui lui manquait toutes les fois qu'il s'agissait de faire du bien. Ensuite, comme tous les fous, il prenait en antipathie, en horreur, toutes les personnes qui l'entouraient. Or, la loi était telle en Danemark que la destinée de Struensée, de Caroline-Mathilde, comme celle de tout le monde, du plus petit au plus grand, dépendait des lubies de ce maniaque. Le favori et la reine sentaient bien tout ce que leur position avait de faux, de dangereux et de précaire. Aussi, pour empêcher toute influence étrangère de se faire sentir sur cette nature mobile et méchante, l'avaient-ils isolé dans son palais et séparé du reste de la nation. Personne ne pouvait l'aborder, ni ses plus proches parents, ni les ambassadeurs des cours étrangères, encore moins les hommes du gouvernement et les courtisans. Le roi ne paraissait jamais au conseil, qui était présidé par la reine ou par

Struensée. Les ministres soumettaient les questions qui étaient à résoudre à Brandt, qui était censé les communiquer au roi et qui leur transmettait sa réponse par écrit.

C'est Brandt qui était chargé de l'amuser; ce n'était pas une sinécure. Comme il était gai, vif et caustique, le roi l'avait accueilli d'abord avec beaucoup d'empressement; mais il n'avait pas tardé à s'en dégoûter comme de tous les autres. C'est que Christian n'était pas d'une gouverne facile. Il était tantôt plus fou et tantôt moins fou qu'il ne le paraissait. Une de ses manies était d'être battu; il aimait beaucoup la chose; mais il fallait qu'elle lui fût donnée de son consentement. Les brutalités dont il avait été victime, malgré lui et pour des riens, l'avaient indigné et poussé à détester son bouffon, qui, changeant tout à coup de rôle, avait pris les allures d'un geôlier et d'un pédagogue.

Leurs tête-à-tête à la fin étaient troublés le plus souvent par des querelles terribles et des combats où, malgré la Loi Royale, le souverain était traité avec moins d'égards qu'un maraud de la pire espèce. Le renouvellement de ces scènes violentes avait causé au dehors tant d'émotion et de scandale que Struensée s'était cru obligé de rappeler de Suisse un ancien précepteur du roi, nommé Reverdil, homme doux, aimable, exempt d'ambition, ennemi de l'intrigue, et qui nous a laissé, sur ce triste règne, des mémoires pleins d'intérêt. Cet honnête Vaudois, et, au-dessous de lui, un valet de chambre nègre, un laquais blanc, tous deux adolescents, et une jeune fille turque, arrachée d'un harem par les Russes, et donnée en présent par Catherine II à Caroline-Mathilde, composaient la société intime du roi.

Il était défendu aux autres serviteurs, sous les peines les plus sévères, de lui parler. Un dimanche où, plus abruti que de coutume, le malheureux Christian s'était égaré, après le service, dans ce palais où il était né, il fut reconduit dans son appartement par le valet de chambre de Struensée qui le guida, mais n'osa pas répondre un mot aux questions qui lui furent adressées. Cependant on se gardait bien de le séquestrer, de le cacher aux yeux des courtisans et du peuple. Comme toutes les affaires s'expédiaient en son nom, il fallait faire croire qu'il était capable de gouverner. Aussi le mettait-on de toutes les parties. Il dînait tous les jours en public avec la reine ; il assistait à toutes les chasses, montant à cheval entre la reine et son sigisbée, se montrait à la Comédie-Française, au Théâtre-Italien, dansait au bal et jouait aux cartes dans les petites réunions. Tout cela même ne se passait pas trop mal aux yeux des étrangers. Il avait parfois des mots heureux, de fines reparties, et, quand il commençait à divaguer, un regard du terrible Brandt l'arrêtait tout court, faisant sur lui le même effet que la tête de la Méduse sur les compagnons de Persée.

Struensée avait beaucoup d'ambition et peu de principes. Maître de la reine, qui était elle-même maîtresse du roi, il avait, sans bon sens ni pudeur, concentré en ses mains toute l'autorité. Aussi le voyons-nous, après avoir été médecin du roi pour les voyages en 1768 et lecteur en 1769, devenir en 1770 (mai) conseiller de conférence, puis maître des requêtes (27 décembre), renvoyer et supprimer bientôt après le conseil d'État, destituer le comte Moltke, envoyer en exil le comte Bernstorf, faire un enfant à la reine (1er juillet 1771),

se faire proclamer premier ministre de la couronne et créer, le jour anniversaire de la naissance de sa royale maîtresse, comte et chevalier de l'ordre de Mathilde.

Il est facile à une reine de prendre le premier venu pour amant et de lui faire de son lit, où elle l'a introduit, un piédestal, d'où il domine le reste de la nation. Mais il lui est moins aisé de donner à cet homme, en même temps que la puissance, la sagesse, le tact et la modération nécessaires au directeur d'un grand empire. Malgré son étonnante élévation, Struensée n'était qu'un rêveur et un utopiste. Il n'avait aucune des qualités essentielles à un homme d'État, ni l'expérience des affaires, ni la connaissance des hommes, ni l'instruction, ni le coup d'œil, ni la prudence, ni la sévérité, ni la bonté, ni le courage. Il était ensuite brouillon; il se plaisait à démolir, et n'avait ni assez de fermeté, ni assez de persévérance, ni assez d'audace, pour élever un édifice nouveau sur les ruines qu'il avait faites. Il était, il est vrai, animé du désir de faire le bien. Les réformes qu'il avait en vue étaient presque toutes sages et justes. Mais elles auraient dû être faites avec plus de lenteur et de modération, et puis il n'aurait dû aborder que les grandes questions, au lieu de se perdre dans de minutieux et misérables détails.

La question agraire, d'où provenait déjà le malaise moral et matériel du Danemark, devait attirer et fixer l'attention de tout homme d'État. Sur ce point tout était à corriger, sinon à refaire. Il ne s'agissait pas de changer seulement les rapports existants entre les paysans et les seigneurs, mais de déterminer la part que chacun d'eux avait ou prétendait avoir dans la propriété commune du sol, d'émanciper les uns sans blesser les inté-

rêts, les droits des autres. La solution de ces grandes questions aurait tenté un esprit vraiment supérieur. Struensée y jeta les yeux; mais, arrêté tout d'abord par des difficultés qui lui parurent insurmontables, il tourna son activité vers des sujets indignes presque de son attention, tels que des questions de préséance, d'invitation aux fêtes de la cour, de titres et de brevets. Sa manie du bouleversement l'avait entraîné, lui, né dans la roture, anobli de la veille, jusqu'à vouloir changer l'étiquette et le cérémonial de la Cour. Il avait remarqué que, en France et en Angleterre, les princes du sang étaient obligés, quand ils allaient voir le roi, d'attendre dans l'antichambre, mêlés à la foule des courtisans, le moment de leur audience. Il voulut établir en Danemark cet usage, qui n'avait d'autre but que de faire voir l'étendue de la distance qui existait entre le roi et les hommes mêmes qui étaient issus de son sang. Était-ce l'occasion, avec un prince idiot, qui était déshonoré par un ministre et battu par l'autre, de vouloir entourer d'un nouveau prestige la majesté royale? Pouvait-on espérer de n'être pas rappelé soi-même au respect qu'on voulait imposer aux autres et échapper aux quolibets que cette maladresse ferait décocher de toutes parts?

Il est très-dangereux de toucher aux mœurs et aux habitudes d'un peuple, même pour n'en détruire que les abus, parce qu'on se fait des ennemis irréconciliables de toutes les personnes qui tirent profit de ces abus. Struensée avait, dès le début, par des changements sans importance, blessé l'amour-propre de bien des gens. L'abrogation de la loi qui interdisait le mariage entre les cousins germains et d'oncle à nièce, des édits de tolé-

rance en faveur des réformés et des catholiques, l'admission des frères Hernutes dans le Slesvig ameutèrent contre le premier ministre toute la gent dévote, qui affectait de ne voir dans ces innovations qu'un premier pas vers la suppression entière de la religion chrétienne. L'ouverture d'un hôpital pour les enfants trouvés, l'abolition de l'amende honorable imposée aux filles qui devenaient mères et à ceux qui les avaient séduites, et enfin la publication d'une loi qui réservait au mari seul le droit d'intenter un procès à sa femme pour cause d'adultère, loi très-sage, mais qui parut aux mauvais esprits faite pour la circonstance, servirent de prétexte aux mêmes gens pour clabauder et voir la bienséance et la morale également outragées.

Aucune branche de l'administration, de l'armée et de la magistrature n'avait été épargnée. Je dois dire que beaucoup d'abus avaient disparu; mais non pas, comme je l'ai dit, sans engendrer une masse d'ennemis qui semblaient, comme les soldats de Cadmus, sortir de terre tout armés et prêts à combattre. Struensée, pour résister à leurs attaques, aurait eu besoin d'être entouré de ministres rompus aux affaires et doués des qualités qui lui faisaient défaut. Mais, par orgueil, par méfiance, par sottise, il n'avait réuni autour de lui que des comparses. Sans compter le roi, qui n'était qu'un idiot méchant, la reine était une écervelée romanesque, ne songeant qu'à parer ses enfants, à faire bonne chère, à courir les chasses et les spectacles, à adorer son amant, et à le bouder quand son ardeur n'était pas au niveau de la sienne. Brandt était un être nul, bon pour la parade, sans intelligence des affaires, ayant cependant un orgueil et une ambition sans bornes, rêvant l'érection d'un comté médiatisé

dans le Holstein, faisant le mécontent, ayant même mis le pied dans une conjuration contre le premier ministre, et n'en étant sorti que parce qu'il avait reçu, avec les fonctions de grand maître de la Garde-Robe, le titre d'Excellence. De Gaelher n'était qu'un plat ambitieux, un misérable qui faisait le jaloux pour avoir l'air d'ignorer les désordres de sa femme et d'en tirer profit sans trop de honte. Quant à l'autre Struensée, à Falkenskjold et au reste de la bande, c'étaient des gens de rien, n'ayant pas plus d'autorité que de mérite. Struensée lui-même se ressentait de son origine et de son premier métier. Il avait tous les défauts et tous les ridicules d'un charlatan et d'un parvenu. Si encore il avait su sous des dehors majestueux cacher sa pusillanimité, et, par la terreur, imposer le respect qu'on refusait à son inexpérience et à son incapacité, ce n'eût été qu'un demi-mal. Mais il n'avait aucune des qualités nécessaires à un homme d'État. Faible, corrompu, aussi indulgent pour les autres que pour lui-même, il supportait toutes les injures, tous les affronts, avec une placidité qui témoignait bien moins encore de son excessive bonté que de son manque de cœur et de sens moral. Holck disait partout et avec impunité qu'il n'avait été disgracié que pour avoir repoussé les avances de la reine et avoir été plus scrupuleux que Struensée. Mademoiselle d'Eyben, une des nombreuses victimes du premier ministre, avait osé faire à la reine elle-même des scènes de jalousie inconvenantes; elle avait été chassée de la Cour, mais non de Copenhague, qui retentissait de ses mauvais propos. L'impunité avait accru d'une manière désordonnée l'audace des mécontents. Des caricatures, où la reine et son sigisbée étaient représentés dans les postures les

plus indécentes, des satires, où les scènes les plus ignobles étaient décrites, étaient répandues à profusion sur des feuilles volantes, affichées non-seulement dans tous les carrefours de la ville, mais jusque dans les corridors du palais. L'esprit public, surexcité par les mécontents et point contenu par le pouvoir, avait franchi toutes les bornes. La longanimité des insultés était seule aussi grande que l'insolence des insulteurs. La reine Mathilde n'était plus désignée par le peuple que sous le nom de la grande prostituée; toutes les dames de la Cour étaient censées imiter sa mauvaise conduite, et Christiansborg passait pour le principal lieu de débauches de Copenhague.

Devant tant de passions déchaînées et qu'il était impuissant à dompter, Struensée avait des moments de découragement et de terreur. Il rêvait alors au sort de Rizzio ou de Concini. La reine, au contraire, hautaine et inaccessible à la peur, éclatait en reproches contre la méchanceté de ses ennemis, la pusillanimité de son amant, et, confondant ce dernier, malgré toutes ses dignités, avec ses domestiques, elle le traitait avec la même dureté et la même violence. Cependant ce qui calmait la reine et rassurait le ministre, c'était l'impossibilité de voir d'où pouvait partir le coup qui devait les renverser. En effet les habitudes de soumission et d'obéissance étaient trop enracinées dans le cœur du peuple danois pour qu'une insurrection ouverte fût à redouter. Quant au roi, il était soumis comme un enfant et paraissait enchanté du sort qui lui était fait. Il n'était entouré que des créatures de la reine et du premier ministre, bien plus, de gens compromis avec eux et indissolublement attachés à leur sort. Était-il possible à un homme, pour

si hardi et si habile qu'il fût, de parvenir, à travers tout ce monde, jusqu'à Christian et de lui arracher une signature qui seule pouvait causer leur perte? C'était cependant à ce fil que tenait leur existence. D'après la Loi Royale, ils étaient tous à la merci de ce féroce idiot; mais ils se croyaient sûrs de lui; ils n'imaginaient pas qu'il pût leur échapper. Cette sécurité les perdit.

Pendant que Struensée, ébloui par la fortune, mettait dans ses vêtements et dans ses ameublements un luxe vraiment royal, qu'il étendait avec aussi peu de discernement que de prudence ses réformes sur toutes choses, qu'il prenait des airs de protecteur et jouait au roi; pendant que la reine Caroline-Mathilde, avec toute la fougue de son tempérament, se livrait à l'amour, à la bonne chère et aux exercices violents qui plaisaient à sa forte et vaillante nature; pendant que tous deux faisaient assaut de maladresses et de sottises, une femme qui, comme la reine, ayant dans les veines du sang des Guelfes, était, comme elle, hautaine, emportée et courageuse, mais de plus ambitieuse, dissimulée et implacable, épiait tous leurs actes et ourdissait lentement, sourdement, habilement, la trame d'une audacieuse conspiration dont elle tenait tous les fils dans sa forte main. Cette femme dangereuse était la veuve de Frédéric V, la reine douairière Julie-Marie. Au lieu d'être traitée avec ménagement par ces imprudents, elle avait été blessée dans son orgueil de mère et son amour-propre de femme. Non-seulement elle avait été brutalement écartée des affaires, mais son fils, le prince Frédéric, avait été exclu de l'intimité du roi, et, ce qui était plus grave, il n'avait pas reçu l'apanage auquel sa naissance et son âge lui donnaient droit. Elle était soi-

gneusement entretenue dans son mécontentement, dans ses haines, par une espèce de cuistre, qui de précepteur du fils était devenu l'homme de confiance de la mère, et qui à une intelligence d'élite joignait une ambition sans bornes.

Ove Hoegh Guldberg, tel était le nom du personnage ; était le fils d'un meunier. Il devait suivre la carrière ecclésiastique, mais il en avait été détourné pour se consacrer à l'éducation du prince Frédéric. Une vaste érudition, une grande austérité de mœurs, apparente du moins, des habitudes de dévotion poussées jusqu'au bigotisme, l'avaient désigné, du vivant de Frédéric V, à l'attention de Julie-Marie. Après son veuvage et pendant sa disgrâce, il l'avait suivie dans sa retraite de Fredensborg, et l'on ne doute pas qu'il n'y soit devenu son amant. Mais il y avait tant de réserve dans leurs relations, tant de dignité dans leur tenue, qu'ils n'ont donné prise qu'à des conjectures, à des calomnies peut-être. Guldberg avait du goût et de l'aptitude pour les affaires. Il n'avait été à la Cour que dans une position subalterne; néanmoins il ne pouvait se faire à la solitude de Fredensborg, et il poussait avec ardeur la reine douairière à s'emparer du pouvoir, comme s'il avait eu le pressentiment de sa haute destinée.

On avait besoin d'un homme d'action. Guldberg mit la main sur un certain Behringskjold; cet homme, né dans le Holstein, appelé primitivement Behring et parent du navigateur intrépide que ses voyages au Kamtchatka, ses découvertes dans les mers polaires et sa fin tragique ont immortalisé, avait commencé par faire le commerce à Lübeck. Il avait été malheureux dans ses opérations. Après une banqueroute fâcheuse, il s'était

adonné à la politique; ses malheurs passés ne l'avaient pas empêché de devenir conseiller aulique et d'être anobli par le grand-duc de Russie, agissant comme duc de Holstein. A Pétersbourg il avait fait le métier d'espion; mais, comme il trahissait, pour tirer double mouture, et la Cour de Danemark et la Cour de Russie, il avait été contraint de quitter précipitamment le théâtre de ses exploits. Il avait été arrêté à Kœnigsberg et n'avait que par miracle échappé à la potence. C'était un homme sombre, aux grands yeux creux, sec, à la mine patibulaire, passionné, observateur des choses et des hommes, courageux, ayant un grand empire sur lui-même, rempli d'aptitude et de goût pour les intrigues. Il était indigné contre Struensée, parce qu'on l'avait fait déguerpir d'un domaine, situé dans l'île de Möen, qu'il avait acheté de la Couronne, dont il n'avait pas payé le premier sou et où il maltraitait les paysans.

A côté de l'aventurier, il fallait un grand seigneur; Guldberg s'adressa au comte Rantzaw-Aschberg. L'ingratitude de Struensée envers cet homme qui, de fait, était après Dieu, le principal artisan de sa fortune, était flagrante et choquait tout le monde. Guldberg avait une trop grande connaissance du cœur humain pour ignorer que les déceptions sont toujours cruelles chez les grands, et que les blessures faites à l'amour-propre se pardonnent rarement. Il ne doutait pas que l'on ne pût, avec un peu d'art, faire de cet ami mécontent un ennemi irréconciliable. Il ne se trompait pas. Rantzaw, qui attendait avec impatience l'heure de la vengeance, accueillit avec transport les propositions de Guldberg, et fut le plus acharné à la ruine de ce sot dont il était désespéré d'avoir fait la fortune.

Julie-Marie, Guldberg, Behringskjold et Rantzaw, tels sont les quatre principaux acteurs du grand drame dont nous allons être les spectateurs. Les autres ne sont que des comparses qui seront avertis à temps et dont nous n'avons pas besoin de nous occuper.

CHAPITRE XII.

Chute de Struensée.

Mais comment renverser Struensée? Une émeute populaire était impossible, une sédition militaire bien difficile et funeste au prestige de la royauté. Aussi les ambassadeurs qui se trouvaient à Copenhague ne voyaient une fin possible à la fortune du premier ministre que dans l'inconstance de la reine. Or Struensée acquérait, chaque jour, une place plus vaste dans son cœur et un empire plus grand sur son esprit. Quant au roi, il l'admirait, le redoutait et l'aurait aimé, si son cœur avait connu d'autre sentiment que la haine. D'ailleurs il était séparé du reste des humains; personne n'avait accès auprès de lui, si ce n'est Brandt, les deux valets et la petite esclave turque, qui étaient chargés de l'amuser et de lui tenir compagnie.

Aux mains de ceux qui veulent renverser l'ordre de choses établi, l'opinion publique est un puissant levier. Les conjurés ne reculaient devant rien pour décréditer ceux dont ils avaient résolu la perte. L'imprudence de ces derniers rendait cette tâche bien facile. Non-seulement la reine semblait prendre plaisir à afficher le dés-

honneur du roi, mais, comme tous les gens mécontents de soi, elle était dure avec ses gens, hautaine avec ses courtisans, indignée contre tout le monde des mauvais propos dont elle était l'objet.

De son côté, Struensée, en se maintenant au pouvoir, donnait chaque jour de nouvelles proportions à une insolence qui semblait avoir atteint les dernières limites. En parlant du roi, il disait nous, et, comme s'il était de la famille royale, il affectait avec elle une communauté de sentiments et d'intérêts. Brandt, qui était aussi outrecuidant et plus sot, avait excité contre lui encore plus d'envie et de haine. La première manifestation qui éclata contre les favoris fut faite par les marins norvégiens qu'on avait réunis à Copenhague pour la seconde expédition d'Alger et qu'on laissait dans le port inoccupés et sans argent. On n'eut pas de peine à persuader à ces hommes portés à la mutinerie, dès qu'ils sont à terre, que la paye qui leur était destinée avait été envoyée à Hirscholm et servait à y défrayer de folles orgies. Ils résolurent d'aller se plaindre au roi et lui réclamer leur salaire. Ils avaient l'air inoffensif et ils étaient sans armes. Néanmoins, dès qu'ils parurent aux avenues, la terreur s'empara de tout ce qui était au château. On crut qu'ils venaient enlever le roi, la reine et les deux favoris. Il fut question de faire dissiper leurs rangs par les dragons. Les marins dirent qu'ils avaient leurs couteaux et qu'ils s'en serviraient si on les attaquait. On promit alors de les payer le lendemain et de leur montrer le roi à Fridericsberg. Cette double promesse leur suffit; ils s'en retournèrent à Copenhague avec ordre, sans proférer une plainte, sans faire entendre non plus le moindre vivat en l'honneur du roi. Leur départ

ne fit que redoubler la terreur de cette Cour pusillanime. On disait qu'ils étaient partis furieux, qu'ils allaient revenir en armes et mettre le château à feu et à sang. La nuit se passa dans les plus vives alarmes; les canons étaient braqués et chargés: les soldats et jusqu'aux valets étaient aux aguets et armés. Struensée, dans cette circonstance, montra une faiblesse de caractère et une lâcheté qui navra la reine. La vérité, qu'elle n'avait pas vue à travers le prisme de l'amour, lui apparut tout entière. Elle ne put pas douter que l'homme pour qui elle s'était perdue ne manquât de cœur et qu'il ne fût incapable de la protéger contre les ennemis qu'elle ne s'était attirés qu'à cause de lui.

Cependant, au lieu d'être châtiés, ces soldats indisciplinés furent invités à la fête qui leur avait été promise et qui eut lieu le 28 septembre 1771. Le roi et toute la Cour devaient s'y rendre et se montrer de la terrasse au peuple, qui devait banqueter à leurs pieds dans une prairie. Un prétendu complot contre le roi, imaginé par madame de Bulow, vieille intrigante qui voulait se donner de l'importance, et raconté par elle avec effroi à Struensée, empêcha la Cour de quitter Hirscholm. Les matelots furent mécontents. On leur avait servi à dîner un bœuf entier; ils prétendirent qu'on leur en avait promis un autre, faisant allusion à la corpulence de Struensée. Cependant tout se passa sans désordre; les invités rentrèrent dans leurs casernes, peu satisfaits, mais sans songer à mal. Malgré cela, la terreur régnait à Hirscholm. Les malles étaient faites; on était prêt à s'enfuir à Elseneur et, s'il le fallait, à passer en Suède.

Les conjurés ne négligeaient rien pour entretenir le mécontentement du peuple. Pendant que Julie-Marie

consentait à être la marraine de la princesse Louise, ses acolytes répandaient les bruits les plus sinistres. Tantôt Brandt devait faire périr le roi, afin que la reine devînt régente et épousât son amant morganatiquement; tantôt il devait se borner à le faire abdiquer, et il ne le maltraitait si cruellement que parce qu'il ne pouvait pas lui arracher son consentement. L'acte d'abdication était même tout préparé et fut mis sous les yeux de Suhm, homme crédule et passionné. Ce faux acte était l'œuvre de Guldberg. On désignait le jour où ce coup d'État devait se faire; c'était le 28 janvier 1772. Struensée aurait été proclamé protecteur du royaume, et aurait pris, à côté de Mathilde, la place de Christian sur le trône.

L'esprit public, agité, préoccupé, rapportait tout à cette révolution imaginaire. Struensée achetait il une voiture? C'était pour se montrer au peuple après l'abdication du roi. Introduisait-il quelques réformes au régiment des gardes? C'était pour écarter du roi ses fidèles Norvégiens et les remplacer par des mercenaires allemands. Le prince royal recevait-il une correction? C'était tout de suite transformé en mauvais traitements; on voulait se débarrasser de lui et frayer le chemin du trône à la jeune princesse, qui n'avait pas dans les veines une goutte du sang des Oldenbourg. En présence de ces audacieuses et perfides manœuvres, le pusillanime Struensée n'avait pas osé revenir en ville, encore moins retenir Julie-Marie à Fredensborg et exiler Rantzaw à Aschberg. Malgré les avertissements de sa police qui lui désignait l'un et l'autre comme les chefs des mécontents, il avait fait la faute de les laisser rentrer dans la capitale et, pendant son absence, poursuivre en toute liberté les trames qu'ils ourdissaient

contre son autorité. Cependant l'hiver avançait. La Cour se décida à quitter Hirscholm pour Fridericsberg, au commencement de décembre 1771, et Fridericsberg pour Christiansborg, au commencement de janvier 1772, après l'arrivée du régiment de Falkenskjold, dont le dévouement lui était assuré.

La réforme du régiment des gardes qui, seul, avait échappé aux innovations de Struensée, devint le signal d'une insurrection militaire qui ne fut domptée qu'après des concessions humiliantes, et qui prouva que, si la popularité du premier ministre était perdue, sa puissance était aussi bien ébranlée. Cet événement, doublant l'audace des conjurés, les décida à devancer et à fixer le jour de leur révolution de palais. Le 15 janvier, un conciliabule, où furent admis le colonel Köelher et le général Eichstädt, eut lieu chez la reine Julie-Marie. Le plan fut arrêté et le rôle assigné à chacun des conjurés. Le 16, le plan, arrêté la veille, fut mis sur le papier et lu par Guldberg, afin que chacun pût faire ses observations. Le 17, nouvelle réunion des mêmes gens au même endroit. Guldberg lut les actes que le roi devait copier ou signer. La reine Marie-Julie donna à chaque conjuré une déclaration écrite et signée de sa main, par laquelle elle assumait sur sa tête toute la responsabilité de cette dangereuse affaire.

Les conjurés avaient besoin d'avoir un grand nombre de complices. C'est là qu'était le danger. Köelher et Eichstädt avaient cru devoir avertir leurs officiers qu'on aurait sans doute besoin de leurs services pendant la nuit, et qu'ils comptaient sur leur dévouement au roi et leur patriotisme. Cinquante personnes étaient dans la confidence. Il n'y eut pas cependant un seul délateur ;

ce n'est pas à dire pour cela que quelques indiscrétions n'aient été commises; le bruit du complot arriva même jusqu'à Struensée, mais vaguement et des chancelleries étrangères (1). Brandt avait eu des renseignements plus précis. Il alla les communiquer au premier ministre; celui-ci était faible, irrésolu, et, jugeant les autres d'après lui, il croyait difficilement aux actes violents. Après une discussion d'une heure, il finit par persuader à Brandt et à lui-même que ce complot, dont on les menaçait depuis un mois, n'existait que dans l'imagination de quelques sots qui voulaient se rendre importants, et ils se séparèrent, bien convaincus que jamais leur autorité n'avait été moins menacée.

Le 16 était un jour de fête. Un bal masqué devait avoir lieu au Théâtre Français, attenant au palais de Christiansborg. Le roi, la reine et toute la cour devaient y assister. Jamais entreprise n'avait été plus hardie ni plus dangereuse. Le succès du complot reposait uniquement sur la stupidité et la méchanceté du roi, sur l'ineptie et l'aveuglement du premier ministre. Tout était perdu, si celui-ci avait un éclair de bon sens et celui-là un moment de bonté. On dit que Rantzaw, tout à la fin, soit qu'il se méfiât de Guldberg, soit qu'il eût honte de concourir à la perte de deux hommes dont il avait fait la fortune et dont il était resté l'ami, soit enfin qu'il eût tout simplement peur d'un échec, s'était décidé à tout révéler, et était allé trouver dans ce but Struensée l'aîné. Celui-ci n'était pas chez lui; il dînait en gala chez madame de Gaelher, et, pour n'avoir pas à rentrer avant le bal, il avait fait porter chez cette

(1) Surtout de la part de M. Murray Keith, ambassadeur d'Angleterre.

dame son domino par son valet de chambre. Rantzaw qui, quoique incrédule, était fataliste, vit dans cette simple circonstance un avertissement d'en haut, et revint avec un surcroît d'ardeur à ses premiers projets. A quoi tiennent cependant la vie d'un homme et la destinée d'un empire!

Le 16, on dîna chez la reine. Ce fut un dîner d'intimes. Caroline-Mathilde fut charmante, pleine d'entrain et de gaieté. Elle parla beaucoup de la prochaine fête et du plaisir qu'elle se promettait d'y prendre. En congédiant son monde, elle lui donna rendez-vous au même endroit, pour le thé, à huit heures. On s'y rendit habillé, et de là on passa au bal. Le roi, qui ouvrait le cortége, donnait le bras à la reine, et chaque cavalier à la dame qu'il avait choisie.

La fête fut très-brillante. La reine Julie-Marie s'y trouvait avec le prince Frédéric, qui ouvrit et ferma le bal avec Caroline-Mathilde. Cependant le prince fut exclu du souper du roi, qui fut servi dans sa loge et restreint à sept couverts. Struensée et Brandt en étaient. Ce fut le dernier affront et non le moins cruel que ces insensés infligèrent à une femme passionnée et implacable. Struensée, ravi de l'air soumis et empressé de Julie et de son entourage, était radieux et plus bouffi que jamais sous les dentelles de son domino. Il dansa avec Caroline-Mathilde et joua aux cartes avec le colonel Köelher.

A une heure, le départ de la reine fut le signal de la retraite. Le bal était fini. La reine rentra dans son appartement. Struensée l'y suivit, y passa quelques instants, et laissa sur un meuble son manteau fourré. Après son départ, la reine se fit déshabiller par ses

femmes, et, en costume de nuit, descendit par l'escalier dérobé dans la chambre de son amant, qui était située à l'entre-sol. Ce fut le dernier moment de bonheur que Dieu leur accorda, et qui devait être suivi d'une si terrible expiation. Après une demi-heure consacrée à l'amour, la reine remonta dans son appartement. Struensée alors sonna son valet de chambre, se déshabilla et se coucha. Son sommeil était presque toujours précédé d'une lecture. Le hasard lui mit en main ce soir-là, comme en signe d'avertissement, l'épître d'Héloïse à Abeilard par Pope. Le valet de chambre couchait dans une pièce contiguë. En se retirant, il ferma, comme à l'ordinaire, en dehors la porte de la chambre de son maître, et en dedans celle de la sienne propre. Il éteignit ensuite toutes les lumières et se mit au lit.

Les conjurés, après le bal, étaient rentrés chez eux bruyamment et avec ostentation. Après avoir changé de costume, ils se rendirent auprès de la reine Julie, qui demeurait dans le palais de Christiansborg, sous le même toit que ses victimes. Guldberg, après avoir remercié Dieu de la protection qu'il semblait accorder à leur entreprise, dit qu'après de nouvelles réflexions il était d'avis de s'en tenir au premier projet, c'est-à-dire d'obtenir du roi l'ordre d'arrêter la reine Caroline-Mathilde, Struensée, Brandt et tous les chefs du gouvernement. Comme on n'agissait que dans l'intérêt du roi, même pour son salut, il fut bien entendu qu'on aurait envers lui recours à la violence, si la persuasion n'avait aucun empire sur son cerveau troublé. Après cela, Köelher reçut de la reine Julie l'ordre d'arrêter Struensée; Behringskjold, Brandt; Eichstädt, Falckenskjold, et Rantzaw, Caroline-Mathilde. Lorsque toutes les précautions

eurent été prises pour assurer le succès de ces mesures, les conjurés se rendirent, chacun, aux divers corps de garde où se trouvaient les hommes qui devaient les aider dans leur coup de main. Les officiers seuls avaient été avertis, mais conditionnellement. Il était probable qu'au dernier moment, en face du danger, ils ne se rétracteraient pas; mais ce n'était pas certain. Quant aux soldats, l'esprit des casernes était si hostile aux favoris que, si un acte violent se commettait contre eux, ils seconderaient leurs chefs avec enthousiasme.

A trois heures et demie, les dragons du régiment d'Eichstädt investirent le château et gardèrent toutes les issues. Les conjurés y pénétrèrent, et chacun se dirigea vers la victime qui lui avait été désignée. Soit qu'il eût été gagné par Rantzaw au service duquel il entra plus tard, soit qu'il eût eu seulement par des allées et des venues insolites dans les corridors le pressentiment de ce qui allait arriver, le valet de chambre de Struensée ne dormait pas. Dès que les conjurés parurent, il entendit le bruit de leurs voix, de leurs pas et d'un instrument de fer que l'un d'eux avait introduit dans la serrure. Il s'était levé à la hâte et était accouru du côté de la porte. Quoiqu'il eût marché pieds nus et avec précaution, on l'avait entendu. Köelher lui ordonna, au nom du roi et sous peine de la vie, d'ouvrir la porte. Le valet de chambre, au lieu d'aller avertir son maître, comme c'était son devoir, obéit à cette injonction. Sa terreur redoubla, quand il se trouva en face du colonel Köelher, en grand costume de gala, uniforme rouge à revers noirs, accompagné du capitaine Dissentin du régiment de Norvége et de deux officiers. Chacun d'eux portait une épée nue dans la main

droite et une bougie allumée dans la main gauche. Les soldats qui les suivaient avaient aussi un pistolet au poing et un flambeau pour guider leurs pas dans les ténèbres. Deux d'entre eux se précipitèrent sur le valet de chambre, qui reçut l'ordre du colonel Köelher d'ouvrir la porte de la chambre de Struensée. Celui-ci dormait d'un sommeil si fort qu'il résista à l'éclat des lumières et au bruit des voix. Köelher fut obligé, pour le réveiller, de le toucher à l'épaule. Struensée, se redressant tout effaré, demanda la cause de cette visite nocturne. Köelher lui répondit avec calme qu'il venait l'arrêter au nom du roi, et il lui ordonna de s'habiller sur-le-champ. Struensée demanda alors à voir l'ordre du roi. Le cas était embarrassant. Köelher répondit qu'il ne l'avait pas sur lui, mais chez lui ; que d'ailleurs il répondait de tout sur sa tête. Struensée ne croyait pas trop à la vérité de ces paroles ; mais il était lâche, sans énergie ; et d'ailleurs que pouvait-il faire seul et nu au milieu de ces hommes armés jusqu'aux dents ? Il se leva donc et, dans son trouble, mit une culotte de soie rose que son valet de chambre, éperdu de frayeur comme lui, lui avait fait passer, la même qu'il avait portée la veille au bal masqué.

Une scène à peu près pareille avait lieu à deux pas de là, dans l'appartement du comte Brandt. Arrêté par Behringskjold, cet homme énergique n'opposa non plus aucune résistance ; il n'eut pas même l'idée, comme Struensée, de demander à constater la légitimité de l'acte violent qui le privait aujourd'hui de la liberté et demain peut-être de la vie.

En même temps la reine Julie-Marie pénétrait dans l'appartement du roi. Brieghell, son chirurgien et valet

de chambre, à demi gagné par elle, l'introduisit chez son maître par un escalier dérobé. La reine douairière était suivie du prince Frédéric, de Rantzaw, d'Eichstädt et de Guldberg. Ce n'étaient pas des gens bien redoutables ; cependant Christian, en les trouvant à son réveil réunis autour de son lit, fut saisi de terreur (1). Il fut bientôt rassuré en voyant Julie-Marie se jeter à genoux aux pieds de son lit, et sa suite, silencieuse et réservée, lui donner les marques de la plus respectueuse déférence. Le moment était solennel. Julie-Marie, rompant le silence, dit au roi qu'une conspiration contre sa vie, ourdie dans l'ombre, et qu'elle venait par hasard de découvrir, avait éclaté cette nuit même ; que la moitié de la ville était au pouvoir des conjurés ; qu'il n'y avait pas un moment à perdre ; qu'il serait égorgé avec tous les siens par les rebelles s'il ne donnait pas sur-le-champ l'ordre d'arrêter les plus coupables. En même temps on lui présenta une liste de proscription où se trouvaient dix-sept noms, et, en tête, celui de sa femme et de ses deux favoris.

L'état de santé de Christian était bizarre. Fou parfois et parfois idiot, il avait des éclairs de raison. Alors il retrouvait sa causticité et sa malignité naturelles. Le hasard voulut qu'il fût alors dans un de ces moments lucides. Je suis persuadé qu'il n'a pas cru le premier mot de la fable inventée par Julie-Marie; mais il était cruel. Reverdil nous dit qu'il lui demandait souvent s'il pensait qu'il pût tuer un homme sans scandale et impunément. L'idée de se débarrasser de Brandt

(1) Des historiens sont convaincus que Christian était du complot et que l'arrivée de Julie n'avait rien qui dût le surprendre ni l'épouvanter.

dont le joug lui était devenu odieux, d'humilier Caroline-Mathilde de qui les manières hautaines l'avaient blessé, d'écraser Struensée qu'il redoutait et qui lui imposait tellement que, dans ses moments d'égarement, il le prenait pour le roi de Prusse, le héros du siècle, de voir tout ce monde, naguère si puissant et si heureux, plongé dans des cachots, soumis à la torture, peut-être égorgé sur un échafaud, tout cela l'avait ragaillardi et fait sortir de son abrutissement. Il s'habilla donc allègrement, bien décidé à donner, sans marchander, toutes les têtes qu'on lui demandait. Julie-Marie lui ayant fait observer que Caroline-Mathilde était couchée à côté d'eux et pourrait les entendre, il la suivit par l'escalier de service dans son appartement qui était situé à l'étage supérieur. Arrivé là, il se mit au travail avec une ardeur incroyable, écrivant de sa propre main sur les minutes de Guldberg, sans changer un mot, l'ordre donné au comte de Rantzaw d'arrêter la reine Caroline-Mathilde, un billet adressé à elle-même pour lui expliquer les motifs de son arrestation, l'ordre donné à l'intendant de la Cour de fournir les voitures nécessaires à conduire la reine à Kronborg et au commandant du château de la recevoir. Il se borna à signer les autres pièces.

A peine le roi eut-il achevé d'écrire ce qui était relatif à Caroline-Mathilde que Rantzaw s'en empara et envahit son appartement avec une troupe de soldats armés, parmi lesquels se trouvait le général Eichstädt. Tous ces hommes étaient en grande tenue et chapeau bas. La reine, réveillée en sursaut, crut d'abord à un complot tramé contre sa vie, et demanda ce qu'on avait fait du roi. Rantzaw lui répondit que le roi se trouvait en par-

faite santé et que c'était par son ordre qu'il était chargé de l'arrêter.

Caroline-Mathilde était hautaine et emportée. En entendant ces paroles, elle sortit du lit et bondit, comme une panthère, vers la porte qui conduisait chez le roi. Elle était fermée; de plus, un officier la couvrait de son corps. La reine ordonna à cet homme, sur sa tête, de se retirer. Il resta immobile. La reine se précipita alors vers la porte secrète qui conduisait chez Struensée. Elle était fermée et gardée de même. La colère avait fait perdre à cette malheureuse femme jusqu'au sentiment de la pudeur; elle était presque nue devant ces hommes. Rantzaw, mettant son chapeau devant les yeux, l'avertit ironiquement du pouvoir de ses charmes, et la pria de ménager un peu des soldats très-prompts à s'enflammer. La reine, ayant alors jeté un vêtement sur ses épaules, demanda à voir Struensée ou Brandt. Rantzaw répondit que « ces oiseaux étaient déjà en cage. » Elle demanda alors le comte d'Osten. Celui-ci, qui était à moitié du complot et à qui la leçon avait été faite, fut introduit. Il persuada à la reine que devant la force toute résistance était inutile; que le mal était sans remède, et qu'elle n'avait d'autre parti à prendre que celui de la soumission et de la résignation.

Suivant les conseils du comte d'Osten, elle permit à ses femmes de l'habiller. Pendant qu'on la laçait, le valet de chambre de Struensée vint prendre la pelisse fourrée de son maître, oubliée par lui la veille sur un meuble. Elle le pria de dire au comte de l'imiter, de « repousser la violence par le mépris. » Comme la toilette se prolongeait, Rantzaw dit bas à Eichstädt qu'il fallait se hâter; que le jour allait paraître. La reine, se

retournant vers le comte et lui lançant un regard terrible, lui dit qu'il avait bien raison de craindre la lumière; que des forfaits pareils aux siens ne peuvent être commis que dans les ténèbres.

Lors du meurtre de Rizzio, lord Ruthwen était retenu dans son lit par la fièvre. Ne voulant pas se soustraire à la responsabilité d'un acte qu'il avait conseillé, il se leva, se traîna au bras de deux domestiques, jusqu'à l'endroit où le drame s'accomplissait, et perça de son épée le corps du pauvre musicien. Le 17 janvier 1772, le comte de Rantzaw souffrait cruellement de la goutte. Il avait de la peine à se mouvoir et même à se tenir debout. C'est donc par erreur que Brown nous dit que la reine, avant de monter dans la voiture qui devait la conduire à Kronborg, s'était retournée et lui avait donné un soufflet auquel le gentilhomme avait répondu par une profonde révérence. Rantzaw, qui n'avait pu suivre la reine descendant précipitamment l'escalier, était resté dans l'intérieur du palais. C'était le général Eichstädt qui avait accompagné Caroline-Mathilde jusqu'à sa voiture. Elle se plaça dans le fond, ayant sur ses genoux la princesse Louise qu'elle nourrissait; en face d'elle était assis le major Castenskjold, chapeau bas et l'épée nue, et, à côté du major, une des femmes de la reine, celle dont elle se méfiait le plus et qu'elle ne pouvait souffrir. La voiture était précédée et suivie d'un escadron de dragons. La nuit tirait à sa fin; l'aurore commençait à poindre; le peuple, qui pressentait qu'un grand événement s'était passé à Christiansborg, s'était porté en masse sur la place du palais. La reine traversa, sans être reconnue, cette foule inquiète et préoccupée. Jusqu'à ce moment ses forces avaient été

soutenues par la colère et l'indignation. Préoccupée des blessures faites à son amour-propre et à son orgueil, elle n'avait pas mesuré la profondeur de l'abîme où elle venait de tomber. Quand elle eut franchi les murs de Copenhague, en se voyant en face de son geôlier, elle comprit toute l'horreur de sa position ; la nature fut la plus forte ; la matière l'emporta sur l'esprit ; elle fondit en larmes. En passant devant Hirscholm qui lui rappelait tant de souvenirs, tant de fautes, elle cacha sa tête dans ses mains et donna les marques du plus profond désespoir. A Kronborg, où elle n'était pas attendue, le major Hauch, commandant de la forteresse, lui céda son propre appartement, en attendant qu'on eût préparé la pièce ronde que Julie-Marie lui destinait, que j'ai visitée et qui porte encore, après un siècle, les traces de son passage.

Un peu avant le carrosse de la reine, deux fiacres étaient sortis de la cour de Christiansborg, entouré chacun d'un détachement de dragons et dirigé à toute vitesse du côté de la citadelle. L'un portait le comte Struensée, et l'autre le comte Brandt. Pendant le trajet, Struensée pleurait et se livrait au désespoir. Brandt, au contraire, était impassible et plein de sérénité. Le commandant, qui n'était au courant de rien, leur dit, en les recevant, qu'il ne les attendait pas aussitôt, mais qu'il n'était pas moins enchanté de les recevoir. L'opinion du commandant était celle de toute la nation. Jamais accord dans la haine et le mépris n'avait été plus grand.

Si une conjuration fut criminelle et devait être odieuse, ce fut celle-ci. Ourdie dans le mystère, exécutée dans les ténèbres, elle s'accomplit contre des hommes inoffensifs et désarmés et avec une apparence

de légalité qui rendait encore plus révoltante la brutalité des conjurés. Si encore un sentiment généreux avait inspiré ces violences! mais elles n'avaient pour mobile que la haine, l'envie et l'ambition. Le prétexte était honorable. Il s'agissait de purifier le lit du roi souillé par l'adultère. Mais était-ce à la reine Julie, qui avait fait tout le mal, de se montrer si scrupuleuse, et n'était-ce pas le comble de l'audace que d'employer à cette exécution Guldberg, son propre amant? Malgré cela, la multitude, toujours vile, toujours stupide, toujours amoureuse de la nouveauté et de la violence, accueillit avec les bruyants transports d'une joie délirante le succès de cette ignoble révolution et l'avénement d'un gouvernement qui tirait son origine d'une source aussi impure.

Le roi venait de sacrifier méchamment à des ennemis déchaînés toutes les personnes qui l'entouraient et vivaient dans son intimité. On ne persuada pas moins au peuple qu'il avait échappé par miracle aux embûches tendues par ces mêmes gens. Mais était-il sain et sauf? N'avait-il reçu, dans la prétendue bagarre, aucune blessure? Pour rassurer le peuple, rempli d'inquiétude, on fit paraître cet idiot méchant au balcon de l'appartement de la reine Julie-Marie. Il fut acclamé bruyamment. Deux heures plus tard, il fut promené dans les rues de Copenhague dans une berline à six chevaux, ayant à ses côtés son frère, le prince Frédéric, qu'il détestait du fond de l'âme. Jamais triomphe ne fut plus ridicule. En effet, que faisait-on, si ce n'est proclamer la honte du triomphateur?

Pendant tout le jour, les vivat vociférés en l'honneur du roi furent accompagnés de cris d'imprécation contre Caroline-Mathilde. C'est que les calomnies les

plus atroces étaient répandues contre elle dans le peuple par ces mêmes hommes qui, après avoir conspiré sa chute, avaient résolu sa perte. Struensée et Brandt, hommes sans principes, l'avaient entourée de femmes légères; mais elle valait mieux que son entourage, et les minutieuses investigations d'ennemis acharnés n'ont pu faire découvrir un autre amant que Struensée. Néanmoins elle était comparée aux plus abjectes prostituées, et son nom était accompagné des épithètes les plus obscènes et les plus outrageantes. Le soir, les matelots, transportés de fureur, ivres d'eau-de-vie, parcouraient les rues de Copenhague, illuminée en signe de réjouissance, lorsque l'idée leur vint d'infliger aux filles de joie le châtiment que leur royale compagne avait reçu le matin. Aussitôt les plus mutins, se mettant à la tête de la canaille, allèrent envahir tous les lieux de débauche. En un instant soixante maisons furent saccagées et pillées, les meubles jetés par les fenêtres et les nymphes maltraitées. Des émeutiers, avides de sang, allèrent aux portes de la citadelle demander que Brandt et Struensée leur fussent livrés. Ils furent assez mal reçus et se hâtèrent d'aller prendre leur part de butin dans le pillage que la police, par son absence, semblait autoriser et qui dura toute la nuit.

Ni Frédéric III, ni Schumacker, en faisant la Loi Royale, n'avaient prévu le cas où le roi de Danemark, qu'ils divinisaient, pût être, comme un simple mortel, trompé par sa femme. Mais le crime de lèse-majesté était défini d'une manière si large que l'on pouvait très-bien se rattraper sur ce point. Pour cela, le moyen le plus sûr était d'obtenir des coupables l'aveu de leur faute. Julie-Marie y avait un double intérêt; celui de

déshonorer la reine Caroline-Mathilde dont elle désespérait de pouvoir faire tomber la tête, et celui de justifier, aux yeux de l'Europe. la violence et l'illégalité de sa conduite. Aussi employa-t-elle à ce résultat toutes les ressources de son esprit artificieux et perfide. Elle se servit avec beaucoup d'adresse d'un pasteur nommé Munther, théologien doublé de légiste, chrétien passionné, qui, tout en ne croyant travailler qu'au salut de l'âme d'un malheureux, aidait d'implacables ennemis à consommer sa ruine.

Munther, homme habile, éloquent et persuasif, esprit net, ardent et absolu, pieux, rigide, et, comme tous les hommes qui se sont imposé des règles sévères et étroites, dur envers les autres comme envers lui-même, Munther enfin obtint un ascendant immense sur ce caractère faible et irrésolu, sans convictions parce qu'il était sans principes. Il nous a raconté minutieusement, par demandes et par réponses, ses entretiens avec le prisonnier qu'il était chargé de convertir. Cette divulgation de secrets arrachés par un prêtre, au moyen de la confession, serait vraiment infâme, si Struensée n'avait répété les mêmes aveux à ses juges, et si le théologien avait vu dans sa relation autre chose que le triomphe de la religion chrétienne sur le déisme. D'ailleurs, à cette époque d'idolâtrie royaliste, le crime de Struensée était si horrible qu'il n'était venu à l'idée de personne qu'il pût être pardonné. Son père et sa mère, lui écrivant dans son cachot, où il est soumis aux plus affreux traitements, ne témoignent pas même le désir que l'on mette un adoucissement à ses souffrances, ou que l'on écarte de son front la mort qu'il a si justement méritée. Le corps était abandonné aux hommes qui ne pouvaient

être qu'impitoyables ; il ne s'agissait que de s'occuper de l'âme qui, grâce à la miséricorde infinie de Christ, pouvait toujours être sauvée.

Le Danemark était un pays dévot. Même en sévissant contre un coupable on était préoccupé du salut de son âme. Aussi la loi empêchait-elle qu'un condamné à mort ne fût exécuté avant que le prêtre, chargé de le réconcilier avec le ciel, eût déclaré qu'il était en état de grâce. Bien des malheureux ont profité des scrupules du législateur pour prolonger de quelques jours leur triste existence. Ces subterfuges étaient de pauvres moyens, indignes de Struensée et dont il ne songea pas même à se servir.

Dans le commencement il eut quelque espoir, se croyant abrité derrière l'inviolabilité de la reine ; mais, quand il eut appris que cette malheureuse femme avait été, comme lui, arrachée par des sbires de son lit, traînée dans le château de Kronborg, mise au secret, et qu'elle était sur le point de comparaître devant une commission chargée de la juger, son énergie, qui n'était que factice, l'abandonna complétement ; il sanglota et se livra, tout entier et sans réserves, à ses ennemis qui l'épiaient et qui s'empressèrent de profiter de ce moment de défaillance. On ne pourra jamais mieux connaître Struensée qu'en lisant la relation de ses conférences avec Munther. Il me semble à chaque page voir devant moi cette nature molle, faible, sensuelle, incapable de résister à une pression un peu vive et persévérante, incrédule par légèreté, purifiée par le malheur, convertie avec sincérité, ayant pour le jugement de la postérité le même mépris que pour celui de ses contemporains, mal dirigée au début par un père trop sévère, mais pleine

d'excellentes qualités, de bonté surtout, n'ayant ni récriminations, ni injures contre des ennemis impitoyables, d'une résignation évangélique, et à un orgueil insensé faisant succéder une humilité admirable. On ne peut qu'être touché de la naïveté, de la candeur de ses réponses faites à des demandes remplies d'artifice. « Mon penchant pour la volupté, » dit-il dans la trente-troisième conférence, « a été la source de tous « mes malheurs. L'ambition n'a fait que combler la « mesure. Je crois vous avoir dit qu'à mon arrivée « j'avais l'intention de me lancer dans le monde, au- « tant que ma profession me le permettrait. J'étais « alors bien éloigné de prévoir ma future élévation. « Plus tard, j'avais résolu de quitter Altona pour m'al- « ler établir à Malaga ou aux Indes Orientales, dans « l'espérance de rétablir ma santé ; j'avais en outre un « grand désir de faire fortune; mais, j'ai honte de le « dire, une intrigue de femme rompit ce projet.

D. « Dans quel tourbillon de fausses jouissances « n'avez-vous pas rêvé ou plutôt sommeillé?

R. « En revenant sur ma vie passée, je serais tenté « de croire qu'elle n'est qu'un songe, si le peu de bien « que j'ai fait ne me donnait la conscience de sa « réalité.

D. « Cette soif de jouissance n'a-t-elle pas dégradé « votre dignité, en vous assimilant aux animaux privés « de raison, qui ne cherchent que des appétits sen- « suels?

R. « Je me suis considéré en effet comme un ani- « mal, n'admettant d'autre différence entre l'homme « et la brute qu'un degré de perfection supérieur dans « le premier.

D. « Une telle manière de voir n'a-t-elle pas porté « une atteinte fâcheuse à votre réputation?

R. « J'ai toujours cru que je ne devais pas m'in- « quiéter de l'opinion, et je me suis borné à plaire à « quelques personnes.

D. « N'avez-vous pas séduit d'innocentes jeunes « femmes et sacrifié à votre impudicité la religion, « l'honneur et la vertu?

R. « Je dois avouer que j'ai été un séducteur dan- « gereux; j'ai triomphé de plusieurs femmes que leur « bon sens devait mettre en garde contre mes atta- « ques. Le seul moyen de me résister était de me « fuir. »

Il semble, au premier abord, qu'une certaine forfanterie déplacée ait inspiré ces paroles. C'est à tort; elles n'expriment que la vérité et un juste regret d'avoir abusé de l'ascendant que Dieu lui avait donné sur ces faibles créatures.

On reprochait à Struensée, étranger au Danemark, ignorant ses lois et même sa langue, d'avoir voulu tout bouleverser, d'avoir écarté du pouvoir tous les hommes capables, de n'y avoir appelé, pour mieux les dominer, que des hommes ignorants ou inexpérimentés, d'avoir étalé un faste qui ne pouvait être permis qu'au rang suprême, enfin d'avoir, contrairement à la constitution et au respect dû au souverain, attiré et concentré toute l'autorité dans ses mains. De tous ces griefs réunis on avait fait un des cinq principaux chefs de l'acte d'accusation. A ce sujet Munther lui demande s'il se repent de la présomption qui l'a aveuglé et perverti au point de « se faire un jeu du bonheur de la nation.

R. « Je pourrais peut-être trouver une excuse dans la

« force des circonstances ; mais je ne m'accuse pas
« moins de n'avoir pas résisté, comme j'aurais dû le
« faire, et de m'être laissé conduire par des intérêts
« purement humains.

D. « Êtes-vous sûr de n'avoir aucune haine contre
« ceux que vous regardez comme vos ennemis?

R. « Je ne suis point vindicatif. Je veux croire que
« les personnes qui ont causé ma perte ne l'ont fait que
« dans l'intérêt du roi et du royaume ; mais, s'il en est
« que la haine ait déterminés, je leur pardonne. »

Le pasteur Adam Struensée était un chef de secte austère, sombre, dévot jusqu'au bigotisme, exalté jusqu'au fanatisme. Son fils, homme léger et sensuel, témoin de la vie rigide et triste de sa famille, s'était, dès son adolescence, écarté d'une religion qui imposait à ses adeptes de si grands sacrifices. Mais il n'avait pas perdu le souvenir des vertus qu'elle inspirait, et il était devenu incrédule, moins par raisonnement que par genre, pour imiter les gens de sa profession et les fils de famille dont il avait de tout temps recherché la société. Un penseur allemand a dit qu'une mort prochaine est un apôtre éloquent. Il a raison. Rien ne prédispose mieux que la perspective de l'éternité à recevoir les consolantes doctrines des livres saints. Dans sa prison où il était oublié de ses amis et persécuté par ses ennemis, Struensée, voyant venir à lui un homme compatissant qui portait à la main l'Évangile, ce livre qu'il avait trouvé dans son berceau et dans lequel il avait appris à lire, ne pouvait l'accueillir qu'à bras ouverts. C'est ce qu'il fit. Munther était habile dialecticien autant qu'orateur éloquent. Struensée, après avoir attribué ses déviations à un âge où le sang bouillonne et où

l'expérience manque, se rendit peu à peu aux irrésistibles arguments du théologien. « D'Alembert » dit-il, « m'a assuré qu'il avait soigneusement examiné le « christianisme et qu'il n'avait pu rien y découvrir de « déraisonnable. » Partant de là, il accepta la divinité du Christ, la virginité de sa mère, les miracles, enfin tout le supernaturalisme de la religion chrétienne. Je ne doute pas que sa conversion n'ait été sincère. Aurait-il eu, sans cela, cette résignation sublime aux malheurs qui le frappent, ce respect touchant pour la personne du roi, ce pardon magnanime pour ses impitoyables persécuteurs, cette tendre sollicitude envers Brandt et Caroline-Mathilde qu'il craint d'avoir entraînés dans l'abîme pour avoir fait ce qu'il considère comme son devoir de chrétien et d'honnête homme? C'est cette crainte qui l'obsède et non l'horreur de son prochain supplice. Pour expliquer ses aveux, « j'ai eu recours à la prière, » dit-il, « j'ai compris que, en me taisant, je me serais « montré indigne du pardon de Dieu. Eussé-je tout ca- « ché à mes juges, je vous prierais à présent de tout « leur révéler. C'est ainsi, en disant la vérité, que je « suis parvenu à me mettre d'accord avec ma cons- « cience. Peu m'importe si des gens qui ignorent ce « que c'est que de trembler pour leur salut me regar- « dent comme un homme faible ou comme un traître. « Ma confession sera approuvée de tous les vrais chré- « tiens, et cependant le mal qui peut résulter pour mes « amis de mes aveux me peine plus que je ne puis dire. « Je prie Dieu de leur envoyer les consolations de la reli- « gion et de la vertu. Puisse-t-il les éclairer de la grâce! « Avec elle leur perte sera peu de chose à leurs yeux. »

Si ces paroles ne prouvent pas une âme ferme, elles

témoignent d'un cœur honnête. Struensée valait mieux que ses juges. Aucun d'eux n'aurait évité, dans les mêmes conditions, les fautes où il a été entraîné. Tous cependant, acharnés à sa perte, rivalisèrent de cruauté. Ce furent les membres de la commission d'enquête qui furent érigés en tribunal. L'avocat fiscal Wiwet fut chargé de l'accusation. Son réquisitoire, à la honte de la magistrature, restera comme la preuve éclatante de la rage aveugle et impitoyable que certains de ses membres mettent parfois à la poursuite d'un accusé. Toutes les calomnies, tous les mauvais propos qu'un peuple égaré et passionné avait inventés ou répétés, jusqu'aux lazzi et aux injures, figurèrent dans ce triste écrit, mêlés sans discernement ou plutôt avec perfidie aux griefs les plus légitimes.

Les principaux chefs d'accusation contre Struensée consistaient dans le crime d'adultère commis avec la reine ; dans sa complicité avec Brandt dans les mauvais traitements infligés au roi ; dans la dureté de ses procédés envers le Prince royal ; dans le crime de péculat avec faux ; et enfin dans l'accaparement de l'autorité au détriment du roi et au mépris de la Loi Royale.

De tous ces crimes, le plus grand, celui qui entraînait la plus terrible expiation, le crime d'adultère, était évident, non-seulement depuis les aveux des deux prévenus, mais surtout d'après les témoignages des serviteurs du palais, qui les avaient surpris en flagrant délit, un peu partout, jusque dans le lit de la reine, « *Ubi non* « *deerant suspecta quædam vestigia.* »

La condamnation était inévitable, et Wiwet, chargé de la rédaction de l'arrêt, se complut à le rendre terrible. Le comte, après avoir vu son écusson brisé par

le bourreau, devait avoir la main droite et la tête coupées; le corps devait être ensuite mis en quartier, et chaque membre exposé aux regards de la multitude, en signe d'exemple et d'avertissement. Struensée avait exprimé le désir de s'entretenir avec le comte Brandt, qui était enfermé à côté de lui. On lui refusa cette consolation, et ce ne fut qu'aux pieds de l'échafaud qu'il revit son malheureux ami. On avait introduit, dans le cachot de ce dernier, un pasteur nommé Hée, moins fougueux peut-être, mais plus insinuant que Munther, et chargé du même rôle, c'est-à-dire de le réconcilier avec Dieu, et, par des aveux arrachés à sa conscience troublée, de le compromettre avec les hommes. Mais Brandt était un autre homme que Struensée. Le malheur, au lieu de l'abattre, n'avait fait que roidir sa nature altière et impétueuse. Sans repousser les secours de la religion, il resta ferme dans les principes de déisme qu'il avait adoptés; il reprit une à une et détruisit avec beaucoup d'habileté toutes les accusations que le fiscal avait dressées contre lui, surtout celle de péculat avec faux, qui reposait, comme pour Struensée, sur une addition de chiffre, sur un zéro ajouté de sa main, qui transformait en 60,000 rixdalers un don du roi de 6,000. J'avoue que ce présent était énorme et en dehors des usages reçus. Mais il ne fut pas difficile à l'accusé de prouver que le roi, ignorant la valeur de l'argent, était incapable de mettre à ses libéralités une sage mesure. Il avoua avoir été contraint souvent de menacer le roi, et, une fois, de le frapper; mais c'était pour prévenir le retour d'un acte de folie manifeste, nuisible à sa dignité et à sa santé. Quant au fait d'avoir connu, encouragé et secondé les relations de la reine avec Struensée, c'était

faux. Il n'avait reçu aucune confidence de l'un ni de l'autre; il est très-vrai qu'il était au courant de cette intrigue, mais comme tout le monde, par les propos qui remplissaient la Cour et la ville.

Il n'était pas aisé de condamner un homme qui venait d'établir si clairement son innocence. Cependant, comme sa mort avait été résolue en haut lieu, les juges, toujours disposés à voir des coupables dans les prévenus, et trop souvent à faire fléchir leur conscience devant le désir de plaire aux grands, lui infligèrent le même châtiment qu'à Struensée. Le public, plus impartial et moins dur, s'émut en apprenant cette terrible sentence. La mère et le frère de Brandt accoururent à Christiansborg pour implorer la clémence royale. Deux ministres, se faisant l'écho de leurs plaintes, opinèrent en plein conseil pour une commutation de peine. Julie-Marie et Guldberg restèrent silencieux, attendant la décision du roi qui, ne s'étant prêté au coup d'État du 17 janvier que dans l'espoir de voir couler le sang et redoutant de retomber entre les griffes de ce vilain homme, déclara que les deux comtes devaient avoir le même sort, et que, si l'un avait la vie sauve, l'autre aussi devait être épargné. Cette menace fit taire tout le monde; Brandt fut abandonné, et la sentence qui condamnait les deux accusés fut aussitôt ratifiée par le roi.

Le procès de la reine était instruit en même temps que celui des comtes. M. Murray-Keith, ambassadeur d'Angleterre, était parvenu à lui faire passer une note où il lui conseillait de ne reconnaître que son mari pour juge (ce qui la mettait hors de toute juridiction et, par là, hors de cause, celui-ci étant partie intéressée), de

se draper dans sa dignité et de dédaigner de répondre à des sujets qui avaient l'audace de l'interroger. Les premiers jours, la reine suivit ces sages conseils ; mais, lorsque le juge-instructeur eut mis devant ses yeux l'interrogatoire de Struensée, où tous les incidents, toutes les péripéties de leurs relations étaient racontés sans réticence et dans les détails les plus minutieux, et qu'elle n'eut pu douter de l'authenticité de cette pièce, moins à cause de la signature de son amant, déposée au bas de chaque page, que de la connaissance de faits qui n'avaient pu être révélés que par lui, cette malheureuse femme, qui était plus hautaine que ferme, plus emportée qu'énergique, perdit la tête, fondit en larmes et compléta tous les aveux de son complice. Ses ennemis, profitant de ce moment inespéré de défaillance, la firent comparaître devant une commission composée pour la circonstance (1).

Bang, avocat du roi, soutint l'accusation, se fondant sur les aveux de la reine et de Struensée. Uldall répondit, dans un mémoire fait avec art, que la loi, pour le crime d'adultère, n'admet pas le témoignage de la femme, s'il n'est pas appuyé de preuves, et que l'aveu de Struensée, fait en prison, sous le coup de la menace, dans la crainte de la torture, était de même sans valeur. Ces moyens n'étaient pas bons ; mais où en trouver de meilleurs? Après deux séances de délibération, qui, chacune, ne durèrent pas moins de sept heures, le divorce fut prononcé (6 avril 1772). De plus, la femme divorcée de-

(1) A savoir quatre membres du conseil d'État, quatre militaires, deux de l'armée et deux de la marine, un chambellan, neuf membres du tribunal suprême, l'évêque et deux pasteurs de Copenhague, et les neuf membres de la commission d'enquête.

vait passer le reste de ses jours dans le château d'Aalborg, en Jutland, non pas en prison, mais avec de grandes restrictions mises à sa liberté. Elle devait cependant conserver une maison, dont le général Hoben, un de ses juges, fut nommé le grand-maître.

Georges III, qui avait montré jusqu'à ce jour une indifférence qui eût été criminelle s'il avait douté de la culpabilité de sa sœur, se décida enfin à intervenir. Il exigea et obtint que Caroline-Mathilde conservât son titre de reine; que la sentence qui la condamnait ne fût point promulguée, et qu'elle échangeât la prison d'Aalborg contre le palais de Zell en Hanovre. Cependant Caroline-Mathilde n'était plus reine que de nom. Tous ses liens avec le Danemark avaient été rompus en même temps que son mariage. Après sa condamnation, les ambassadeurs des puissances étrangères furent convoqués dans le palais de Christiansborg. Ils s'y rendirent en habit de deuil, et apprirent du Grand-Maître que, le roi n'ayant plus de femme, il n'y avait plus de reine. Le nom de Caroline-Mathilde fut, dès ce moment, effacé des prières publiques. Elle devint étrangère au pays sur lequel elle avait régné.

Depuis le 17 janvier 1772, Struensée languissait dans le cachot où il avait été plongé. Il était seul, ayant été privé de son valet de chambre toléré dans les commencements. Il était chargé de fers, et la double chaîne qui emprisonnait sa jambe droite et son pied gauche était si courte qu'il ne pouvait pas s'écarter du lit ou du grabat où il lui était permis de reposer ses membres fatigués. Ses souffrances, hélas! ne devaient cesser que trop tôt et avec sa vie. L'interrogatoire avait commencé le 20 février, après plus d'un mois de captivité. Les mémoires

du fiscal Wiwet sont datés du 21 avril; ceux du défenseur Uldall, du 22 et du 23 du même mois. Ils furent remis le 25 à la commission d'enquête, qui rendit son arrêt le même jour. La confirmation du roi est datée du 27, et l'exécution est fixée au 28. Pendant que ce drame sinistre se déroulait, la Cour affectait d'être indifférente, étrangère, au sort de ces infortunés qu'elle avait adulés la veille, et dont elle avait servilement suivi tous les ordres. La Gazette de la Cour, tout en donnant les détails de ce triste procès, annonçait, pour le 23, un bal masqué en domino où le roi et la reine Julie-Marie devaient paraître; pour le 24, un concert au Théâtre Danois, et, pour le 25, jour de la condamnation, l'opéra d'Adrien en Syrie. Le 27, le roi va dîner à Charlottenlund, rentre en ville, confirme les condamnations et se rend au spectacle. Le 28 avril, le jour même de la boucherie, ces ignobles plaisirs ne sont pas interrompus.

Pendant que la Cour s'amusait, Struensée, sincèrement converti, s'occupait du salut de son âme, ayant abandonné, non sans dignité, son corps aux fureurs de ses ennemis. Le 25 avril, il se confesse, et, le 26, il communie, en présence du commandant de la place, de son valet de chambre et des geôliers. Le 28, après une nuit calme, il se leva et s'habilla. Quand Munther vint dans son cachot lui annoncer que sa dernière heure allait sonner, il le trouva assis sur son lit et tenant en main les sermons de Schlegel sur les souffrances du Christ. Struensée l'accueillit avec douceur et sans témoigner le moindre effroi. Il lui dit qu'il avait prié pour le roi et demandé à Dieu de bénir son règne. Munther, qui ne devait plus le quitter, monta avec lui dans la

voiture qui allait le conduire sur la place du Groënland, où l'échafaud était dressé. Struensée montra dans ce moment une douceur inaltérable et un sang-froid admirable. Il se réjouit de la douceur de l'air qui frappait son visage, admira la nature qui s'offrait à ses regards pour la dernière fois, salua les personnes qui étaient sur son passage et causa avec les officiers chargés de sa garde. La foule, accourue pour assister à ce sanglant spectacle, était immense. Brandt, le moins coupable, devait périr le premier; il était depuis quelques instants sur le lieu du supplice, quand Struensée arriva. Brandt avait montré dans sa prison une hauteur de caractère et une grandeur d'âme qui ne se démentit pas sur l'échafaud; il entendit la lecture de l'arrêt qui le condamnait et vit briser son écusson sans témoigner la moindre émotion. Il repoussa avec douceur, mais avec fierté, l'exécuteur qui s'approchait pour l'aider à se déshabiller, et lui défendit de le toucher. Il mit résolûment la main sur le billot et vit tomber, sans sourciller, la hache qui devait la lui trancher. La tête fut aussi coupée d'un seul coup. Le cadavre fut ensuite dépecé en quatre, et les entrailles mises dans un baquet.

Le malheureux Struensée assistait de sa voiture à cette scène horrible, que Munther, se dressant contre la portière, s'efforçait en vain de dérober à ses regards. C'était trop d émotions pour cette nature sensible et délicate. Un spasme nerveux s'empara de lui et produisit un tremblement qui l'empêcha de gravir les degrés de l'échafaud. Par négligence, ou par un raffinement de cruauté, on n'avait apporté qu'un billot, de sorte que, après avoir piétiné sur ce champ de carnage, ce malheureux était encore contraint de placer sa main et sa

tête dans les entailles de ce bois dégouttant et fumant du sang de son ami. C'était au-dessus de ses forces. Il perdit jusqu'au sentiment de ce qui se passait autour de lui. Le bourreau le déshabilla. Pour qu'on pût lui couper la main, il fallut qu'un aide la retînt par les doigts sur le billot; la tête fut aussi maintenue par les cheveux dans l'échancrure. Malgré cela, à cause d'un mouvement qui n'avait pu être réprimé, une partie du menton fut tranchée avec elle. Le cadavre de Struensée fut ensuite, comme celui de Brandt, partagé en quatre. Ces lambeaux sanglants furent jetés dans une charrette et transportés de l'autre côté de la ville dans un champ voisin des remparts et destiné à recevoir les immondices. Chaque quartier fut placé sur un poteau. La main et la tête furent clouées sur un cinquième poteau, mis au milieu et plus élevé que les autres. Les entrailles furent enterrées au pied.

Le peuple avait assisté, avec une émotion mêlée de dégoût, à ces scènes de carnage dignes d'une autre époque. D'ailleurs un grand changement s'était opéré dans l'opinion publique. Les favoris, très-impopulaires au moment de leur chute, s'étaient attirés de la sympathie, depuis que l'on avait vu qu'ils avaient été victimes de manœuvres infâmes, et que, dans le procès, Julie-Marie et Guldberg n'avaient pu fournir la plus petite preuve du prétendu complot qui avait motivé et qui légitimait l'irrégularité de leur arrestation. L'attitude du peuple pendant le supplice des comtes était pour Julie-Marie et pour Guldberg une menace et un avertissement.

Les restes des deux suppliciés, destinés à servir de pâture aux oiseaux du ciel, demeurèrent dans ces gé-

monies, tant qu'un lambeau de chair resta fixé à leurs os desséchés. Des multitudes, accourues de tous les points du royaume, vinrent repaître leurs yeux de ce hideux spectacle. Il est possible que Julie-Marie, suivant le torrent, se soit rendue à ce lieu sinistre ; mais je ne crois pas qu'elle ait émis, tout haut, le regret de ne pas voir le cadavre décapité de sa belle-fille à côté de celui de ses complices. Ces paroles seraient trop contraires à la réserve, à la prudence, à la dissimulation dont elle a donné tant de preuves pendant tout le cours de sa vie.

Le sang de Struensée et de Brandt avait assouvi la vengeance de leurs ennemis. Falkenskjold, qui avait été condamné à une détention perpétuelle, en fut quitte pour quatre ans passés au château de Munckholm. Les autres prétendus coupables furent éparpillés un peu partout dans la province, Berger à Aalborg, et Gaelher à Veile. Quant à Struensée l'aîné, réclamé par M. d'Arnim, dont il avait été le précepteur, il retourna à Liegnitz, reprendre sa place de professeur, que le grand Frédéric, par considération pour lui, avait laissée vacante pendant son absence. Caroline-Mathilde, depuis son divorce, redevenue princesse anglaise, dépendit de son frère Georges III, à qui la dot avait été rendue et qui s'était chargé de toutes ses dépenses futures. En l'exilant en Hanovre, au lieu de la rappeler à sa cour à Londres, Georges III avait ratifié, à la face de l'Europe, le jugement des trente-cinq notables danois.

Nous avons vu que, dans sa chute, Caroline-Mathilde avait conservé le titre de reine. Elle fut jusqu'au bout traitée d'après son rang. Le 30 mai, lorsqu'une chaloupe de guerre anglaise, commandée par le commodore Bride, vint la prendre à Kronborg le fort tira, au

moment de son départ, par trois fois, vingt-cinq coups de canon. Elle avait avec elle une petite Cour. Sa séparation avec sa fille Louise, qu'elle allaitait et qu'elle redoutait de remettre entre les mains de Julie-Marie, fut déchirante. Caroline-Mathilde, d'une nature aimante, avait toujours témoigné à ses enfants une tendresse excessive. Elle n'emporta d'eux, dans son exil, que des figures de cire représentant leurs traits. Le 5 juin, elle débarqua à Stadt et se rendit à Zell, lieu fixé pour sa résidence. Sa santé, quoique robuste, n'avait pu résister à tant d'émotions, tant d'angoisses, tant d'humiliations. Elle avait été frappée au cœur. Elle mourut à vingt-trois ans, à la fleur de l'âge, dans tout l'éclat de la beauté, d'une fièvre contagieuse (1), qu'elle avait gagnée en soignant un de ses coureurs, nommé Alexandre Stuart, amené par elle d'Angleterre et qui n'avait cessé de lui être dévoué. Autant dans la prospérité Caroline-Mathilde s'était montrée hautaine, emportée, imprudente, autant dans les revers elle fut humble, calme et réservée. Aussi sa mémoire est-elle restée bénie chez les Hanovriens, à qui elle n'a laissé que des exemples de modestie et d'abnégation.

Les abus qui avaient existé sous Struensée reparurent avec Guldberg, parce qu'ils tenaient à l'essence même du gouvernement. Le conseil d'État fut de nouveau supprimé, le roi annulé, et Julie-Marie devint de fait la souveraine absolue du Danemark. Quant à Christian, son état déplorable empira chaque jour. Les ténèbres qui avaient envahi son cerveau s'épaissirent encore

(1) Reverdil dit d'une inflammation de poitrine.

davantage, et peu à peu il tomba dans un état de folie manifeste et permanente.

Julie-Marie avait espéré que le Prince royal hériterait de la faiblesse d'esprit de son père, et qu'elle pourrait régner toute sa vie au nom et à la place de ces deux insensés. Ces tristes calculs furent déjoués. Le régime rigide auquel Struensée avait soumis cet enfant délicat avait tout à fait triomphé de sa faiblesse. En même temps que son corps, son esprit s'était développé, mais mystérieusement et en secret. Comme Hamlet, avec lequel sa situation avait certains points de ressemblance, il vivait concentré en lui-même, connaissant et déplorant les malheurs de sa mère, et se méfiant de son entourage qu'il croyait intéressé à sa perte. A quatorze ans, quoique majeur d'après la loi, il n'était pas moins traité comme un enfant et écarté de toutes les affaires. Cependant son intelligence précoce et vive n'avait pas échappé à la clairvoyance du comte de Bernstorf, qui avait compris que l'avenir lui était réservé et qui, de son exil, correspondait avec lui.

Le 28 mars 1784, le Prince royal reçut le sacrement de la confirmation; il avait atteint depuis deux ans sa majorité; il répondit avec beaucoup d'à-propos et de bon sens aux demandes de l'aumônier et fut, après cette cérémonie, admis au conseil. Déjà à ce moment, dirigé par Bernstorf, il songeait à prendre le pouvoir qui lui revenait de droit et que sa marâtre avait usurpé. Le 14 avril, après avoir prêté serment, il se rendit auprès des soldats qui étaient de garde dans le château, et leur enjoignit de ne pas quitter leur poste avant un nouvel ordre de sa part. De là il passa dans l'appartement où le conseil se tenait. Il s'approcha de son père,

lui déclara que, d'après les lois et la constitution du pays, c'était à lui que le pouvoir revenait; qu'il avait besoin, pour gouverner, d'un ministère qui eût sa confiance et celle de la nation, et qu'il priait son père de signer cette pièce qui lui permettrait de faire cet acte d'autorité. Le roi, hébété, attendait les ordres de Julie pour savoir s'il devait accepter ou repousser ce qu'on lui présentait. Celle-ci, à qui rien n'avait fait présager cet excès d'audace, était ébahie autant qu'épouvantée. Guldberg, timide de sa nature et pressentant pour lui le sort de Struensée, partageait son étonnement et sa terreur. Tous deux étaient pâles, immobiles et silencieux. Un ministre moins effaré, Rosencrona, prétendit qu'un acte de cette importance ne pouvait être signé par le roi qu'après avoir été soumis à son conseil et discuté par lui; il eut même l'audace d'aller vers le prince et de vouloir lui arracher le papier qu'il tenait aux mains. Frédéric, repoussant cet homme avec fermeté, lui rappela qu'il était le Prince royal et, depuis sa majorité, le seul représentant légitime de son père malade. L'air énergique et résolu de cet enfant imposa à tout ce monde, même au roi qui consentit à signer. Muni de cette pièce, Frédéric se présenta aux soldats, qui l'accueillirent avec enthousiasme; il passa ensuite dans l'appartement de la reine Julie-Marie, la remercia de ses services dans le passé, tout en la tenant quitte de ses bons offices pour l'avenir, reçut le serment des autorités, rappela le comte Bernstorf, et, sous sa direction, prit les rênes du gouvernement.

Cette révolution pacifique s'accomplit avec ordre et mesure, et n'entraîna ni injustice ni violence. Guldberg resta attaché à Julie-Marie, qui conserva sa mai-

son. Le prince Frédéric ne fut écarté des affaires qu'à cause de sa notoire incapacité.

Si des États, comme la France et l'Espagne, situés dans les plus doux climats, habités par des peuples d'un esprit vif, subtil et hardi, possédant un sol d'une admirable fertilité, sont tombés, affaissés sous eux-mêmes sous l'influence délétère du despotisme, et n'ont retrouvé qu'avec la liberté la richesse, la puissance, la vie, il est aisé de se figurer à quel triste état devait être réduit le Danemark, régi depuis un siècle et demi par cette monstrueuse Loi Royale. Ce sera aux yeux de la postérité un éternel honneur pour Frédéric VII d'avoir compris que les lois du passé ne répondaient plus aux instincts et aux besoins du présent, et d'avoir, le 20 janvier 1848, avant que le signal des révolutions, parti de Paris, eût retenti dans toutes les capitales de l'Europe, inauguré son règne par l'octroi d'une constitution libérale dont il est resté le plus fidèle observateur. Frédéric VII est monté sur le trône de ses pères dans un moment bien critique. Le Danemark se trouve encore dans une époque de transition, de renouvellement. Les enfantements sont pénibles chez les peuples comme chez les hommes. A côté des bons sentiments surgissent les mauvaises passions. Je ne doute pas que le Danemark ne sorte triomphant de la crise actuelle. Sa situation présente et son avenir feront le sujet de nos derniers chapitres.

CHAPITRE XIII.

Question des Duchés.

Les paysans doivent abonder dans un pays comme le Danemark, où le commerce a peu d'importance, où les villes sont rares et petites, où le sol est fertile, et le travail de la terre rémunérateur. Nulle part ils n'ont subi des fortunes plus diverses. Libres dans l'antiquité, esclaves au moyen âge, ils furent au dix-huitième siècle émancipés par la couronne et les grands seigneurs, qui rivalisèrent à leur égard de générosité et d'abnégation. Sous Frédéric V, quand une partie des biens de la couronne fut vendue, on forma de petits lots pour permettre aux paysans de les acquérir. Mais ceux-ci, avides comme tous les hommes de leur condition, achetèrent au delà de leurs ressources, et trouvèrent une cause de ruine dans une mesure destinée à les enrichir. La reine Sophie, grand' mère de Christian VII, libéra dans son domaine de Hirscholm les paysans des corvées qui y étaient attachées, moyennant une redevance annuelle. Le comte de Stolberg fit de même. Le comte de Bernstorf, en 1767, aux portes de Copenhague, non-seulement exempta ses cultivateurs

de la corvée, mais transforma en ferme héréditaire la manse précairement possédée par eux. Il cantonna chaque censitaire dans un terrain environnant sa maison, et donna à chacun d'eux une part des pâturages qui auparavant appartenaient à la communauté. En 1784, la corvée fut abolie dans les terres royales et la dîme changée en rente. Le vassal, devenu fermier, put, en augmentant la rente, devenir propriétaire de la terre qu'il cultivait. Il ne put plus être puni corporellement, ni renvoyé sans un jugement. Le lien à la terre fut révoqué en 1788; enfin, en 1819, l'émancipation fut complète.

En Danemark, où les esprits sont portés aux subtilités, rien n'est simple. Tout est compliqué, ingénieux peut-être, mais donnant toujours quelque prise à la chicane. D'après la loi du 3 décembre 1819, on détient le sol de cinq façons différentes : 1° comme seigneur ou propriétaire libre avec droit de vendre ou de transmettre ; 2° comme fermier héréditaire avec droit de transmettre seulement ; 3° comme fermier viager avec droit de prolonger cette possession pendant la vie de sa femme, mais sans pouvoir transmettre ; 4° comme fermier à terme et sans autre droit que celui d'exploitation ; 5° comme simple propriétaire d'une maison sans terres. Excepté dans certains cas spécifiés, le propriétaire ne peut exploiter qu'une terre. Il doit affermer les autres, s'il en a plusieurs. Dans ces conditions, la situation des paysans est très-bonne. Le fermier héréditaire, qui peut céder tous ses droits avec les énormes avantages résultant des progrès de l'agriculture, est de fait le véritable propriétaire du sol. La rente qu'il paye ne peut être considérée aujourd'hui que comme

un impôt, puisqu'elle ne s'élève pas le plus souvent au delà du cinq pour cent de la valeur locative. Les fermiers viagers, moins avantagés, puisque leur jouissance n'est que passagère, ne peuvent cependant être dépossédés que par un jugement, et dans des cas graves et rares chez cette population calme et travailleuse. A ceux qui sont rangés et économes, leur vie suffit pour fonder une maison. Les moins privilégiés sont les fermiers à terme; cependant, comme les baux sont toujours longs, ils trouvent de grands avantages dans l'augmentation du prix des denrées produites, chaque jour, grâce à leur industrie, avec plus d'abondance.

En 1848, le mouvement insurrectionnel des Duchés, qui attira l'étranger sur le sol du vieux Danemark et le menaça d'un troisième morcellement, c'est-à-dire d'une ruine totale, embrasa tous les cœurs de l'amour de la patrie. Les paysans, appelés de la veille à la vie politique, usèrent du suffrage universel avec une extrême sagesse. Les députés qu'ils envoyèrent à la diète furent des choix excellents; ces nouveaux citoyens prouvèrent qu'ils étaient dignes de participer à la direction des affaires de leur pays. Mais, après la victoire et quand les Allemands eurent repassé l'Elbe, l'état d'anarchie et de désordre où l'on avait vécu pendant la guerre civile porta ses fruits. Les bienfaits immenses que les paysans, depuis un siècle, ont reçus des propriétaires du sol les ont enrichis, mais non moralisés. Nous devons dire à leur honte que la fortune, au lieu de remplir leur cœur de reconnaissance, n'a excité que leur convoitise et leur avidité. Il y a chez eux un parti nombreux qui, ne tenant aucun compte d'une possession séculaire, prétend que les fermiers, à quelque titre

qu'ils soient, en payant une somme proportionnée au prix de leur ferme et dès lors insignifiante, doivent devenir propriétaires du sol qu'ils cultivent. Ce parti, qui ressemble beaucoup à celui des communistes de France, est d'autant plus puissant qu'il est presque protégé dans ses coupables prétentions par la loi obscure sur ce point et remplie de contradictions. Il est riche et a trouvé dans le colonel Tscherning, dans l'avocat Christensen, dans le journaliste Hansen, qui de cordonnier est devenu un éloquent publiciste, des chefs hardis et habiles. On dit que Hansen possède dans ses cartons une loi agraire qu'il présentera, dès qu'il se croira assuré du succès. Je suis persuadé que M. Hansen serait plus embarrassé que personne, si par hasard ses chimères se transformaient en réalités. En attendant, c'est là, autant que dans la question des Duchés, que se trouve le danger réel du Danemark. Ce danger est d'autant plus grand que les Danois, en train de se transformer, sont animés d'un certain esprit révolutionnaire, et que d'ailleurs, habitués du plus petit au plus grand à diriger eux-mêmes leur conscience d'après la Bible, enclins aux rêveries et disposés à se passionner pour des chimères, comme tous les peuples du Nord, qu'un hiver sombre, rigoureux et interminable retient emprisonnés dans leurs chaumières, ils se laissent prendre plus facilement à des doctrines spécieuses, si elles sont nouvelles et prêchées avec habileté. Nulle part en Europe les Mormons n'ont fait autant de prosélytes. Les idées socialistes et communistes y ont de nombreux adeptes. Je ne doute pas que le bon sens du peuple ne préserve le pays des calamités inséparables de ces pernicieux systèmes; mais enfin le Danemark est dans un moment

de crise; il faudrait être aveugle pour ne pas le voir.

Pendant mon séjour à Copenhague, j'avais pour guide un petit homme brun, jaune, vif, familier, suffisant, tranchant et remuant. Plus j'étudiais ce personnage et plus j'étais surpris de le voir si différent des gens du pays. J'appris dans la conversation qu'il était fils d'un musicien italien et d'une Suédoise de qualité; c'était un esprit fort, très-libéral, parlant avec un sans-façon inimaginable de toutes les illustrations danoises, plein de mépris pour les nobles, dévoué au roi et admirateur enthousiaste de M. Hall, qu'il ne manquait jamais d'appeler le Cavour du Nord, d'ailleurs très-honnête, très-fidèle et très-désintéressé. Cet homme à moitié étranger est pour moi le fidèle représentant des passions et des pensées de la multitude.

A côté des paysans se trouve la bourgeoisie, moins nombreuse, mais plus éclairée et rompue aux affaires. C'est elle aujourd'hui qui tient le pouvoir, et les chefs qu'elle s'est choisis sont des hommes éminents, tels que M. Hall, ministre des affaires étrangères, et M. Monrad, ministre des cultes. Les affaires du pays sont entre leurs mains et ne sauraient être mieux placées. C'est dans son sein que se recrutent le clergé tout entier et une grande partie de l'armée, de même que les savants, les médecins, les professeurs, les artistes, tout ce qui fait enfin la gloire et la force du Danemark. Ce parti, si nombreux qu'il remplit presque en entier même la Chambre-Haute, grossit cependant encore tous les jours, se recrutant de tous les hommes distingués, nés dans les rangs des paysans, et désireux d'en sortir par vanité ou par ambition. Aussi est-ce à lui que les destinées du Danemark me semblent réservées.

Enfin, en dernier lieu, se présente la noblesse, à qui les titres de comte et de baron, les clefs de chambellan et les habits brodés n'ont pas rendu son influence perdue à la suite de la révolution de 1660. Après avoir été privée du pouvoir, elle s'est vue dépouillée des lois protectrices qui lui permettaient au moins de conserver sa fortune. Elle est aujourd'hui peu nombreuse, pauvre (1), quoiqu'elle possède le sol, mais d'une manière chimérique, presque dérisoire, puisque les revenus appartiennent aux cultivateurs, voyant avec douleur l'esprit démocratique envahir le pays où ses ancêtres ont dominé, vivant à la cour de ces emplois que la bourgeoisie n'ose pas encore lui disputer, ou dans ses terres des minces revenus qu'elles lui donnent, mais étrangère à la vie politique, parce qu'elle aime mieux éviter la lutte que s'exposer à une défaite, espérant beaucoup dans un changement de règne. Elle se trompe. L'humanité, comme les fleuves, ne remonte pas le courant.

J'ai dit que rien n'est simple en Danemark; tout y est compliqué et même un peu baroque, tout, jusqu'à la conformation du pays, qui, composé de pièces et de morceaux séparés les uns des autres et quelquefois par des distances immenses, comme l'Islande et les îles Færoé, manque de cohésion et d'unité. Ce défaut d'organisation a engendré tous les malheurs du passé, et sera dans l'avenir une cause de ruine, si ses hommes

(1) C'est le plus grand nombre, mais la règle n'est pas générale; il y a des familles titrées qui possèdent encore d'immenses domaines et qui sont tout à fait opulentes, témoin les Moltke-Hvitfeld, les Juel, les Alhfeld-Laurvigen, les Daneskjold, etc. D'après M. Dargaud, il y a en ce moment en Danemark dix-huit comtés, quatorze baronnies et quarante-sept fiefs. Toutes ces terres sont vastes et ont une grande valeur.

d'État n'appliquent tous leurs soins à remédier à cette imperfection de la nature. Le Danemark me fait l'effet d'un animal à gros ventre, avec une infinité de pattes qui entourent son corps, un crabe ou un cloporte. Le Seeland et la Fionie forment le corps ; parmi les pattes, l'une, qui s'étendait au nord par-delà le Cattégat et allait jusqu'au pôle, représentait la Norvége ; elle a été coupée en 1814 par Bernadotte. Deux autres, qui s'étendent aussi loin au nord-ouest, représentent l'Islande et les îles Færoé; les pattes de l'est représentaient, au delà du Sund, le Halland, le Bleking et la Scanie, tranchées aussi en 1658 par l'épée triomphante de Charles-Gustave. Les pattes du sud représentent dans la Baltique les îles de Langeland, de Laaland, de Möen, de Falster et de Femern ; et enfin les pattes de l'ouest, au delà du petit Belt, le Jutland, le Slesvig, le Holstein et le Lauenbourg. Pour comble de malheur, à cette funeste organisation est venue se joindre une question de race ; le Lauenbourg et le Holstein, compris dans la Confédération germanique, sont peuplés d'Allemands; le Slesvig ou le Sud-Jutland est habité par un mélange de Saxons, d'Angles, de Frisons et de Scandinaves.

Les peuples de la vieille Chersonèse Cimbrique, Germains ou Scandinaves, ayant chacun conservé les lois, la langue et les mœurs de leur race, et gouvernés par des États qui leur étaient propres, ont vécu en bonne harmonie jusque vers 1820. A cette époque, des idées de pangermanisme, sorties des universités saxonnes, parcoururent toute l'Allemagne avec la rapidité de l'éclair et trouvèrent, dans le Holstein et même dans le Slesvig, des partisans passionnés. Néanmoins l'agitation resta sourde pendant le règne de Frédéric VI et

n'éclata que sous Christian VIII, lorsque, après deux mariages stériles et malheureux du Prince royal, on ne put plus douter que la ligne royale d'Oldenbourg, qui depuis 1448 occupait sans interruption le trône de Danemark, allait disparaître de ce monde. Les Duchés, se prétendant soumis à la loi salique en vigueur dans presque toute l'Allemagne, repoussèrent le prince Frédéric de Hesse qui, d'après la Loi Royale, primait le duc d'Augustenbourg, collatéral et chef de la branche cadette, depuis la renonciation des Holstein-Gottorp.

La mort du vieux roi et surtout les encouragements que l'esprit révolutionnaire trouva dans la catastrophe du 24 février 1848 servirent de signal à une insurrection terrible. Avant de raconter les émouvantes péripéties de la lutte qu'elle engendra, abordons cette question du Slesvig-Holstein toujours pendante et d'une si grande importance, non-seulement pour le Danemark, mais encore pour l'Europe entière. Tâchons, avec le flambeau de l'histoire, d'apporter quelque lumière dans ces ténèbres, et osons, après un long et consciencieux examen, indiquer la solution que nous croyons la plus conforme au bon sens et à l'équité.

Le duché de Holstein forme la partie septentrionale de l'Allemagne. Il est séparé du Jutland par l'Eider. D'après la tradition, Charlemagne, bornant à cet endroit ses conquêtes sur les Barbares, aurait planté sa javeline dans la rive du fleuve et fixé lui-même les bornes de son empire. De l'autre côté de l'Eider s'étend le Sud-Jutland ou Slesvig, c'est-à-dire en danois golfe de la Slie. Ce pays, possédé par les Scandinaves, était très-fertile et peu peuplé. Pendant le moyen âge et même encore de nos jours, la race germanique a montré une grande

force d'expansion ; elle a rayonné dans les pays voisins de ses frontières. Émigrant souvent en masse à la suite d'une famine ou d'une insurrection avortée, elle s'établissait et vivait en groupes, sans mélange avec les populations qui lui donnaient l'hospitalité. C'est ainsi que, en Transylvanie, à Hermannstadt et dans d'autres districts, l'élément allemand domine encore les Hongrois ; de même sur plusieurs points de la Pologne, surtout dans le duché de Posen ; de même à Wisby, en Gottland, où, avant sa décadence, pendant le moyen âge, les Saxons étaient les plus riches, les plus influents et les plus nombreux ; de même à Bergen, en Norvége, pendant la prospérité de la ligue hanséatique ; de même à Malmö, en Scanie ; de même dans presque toutes les villes situées en Suède sur le littoral de la Baltique. A Stockholm même, dans la capitale, les Allemands avaient tant d'importance que, sur quatre bourgmestres, deux devaient être pris dans leur sein. Enfin, de nos jours, dans l'ouest de l'Amérique du Nord, des Allemands se sont groupés et occupent de vastes territoires ; ils parlent la langue de leurs pères ; ils ont conservé leur religion, leurs habitudes, leurs costumes mêmes ; en sont-ils moins Américains pour cela ?

Il est évident que cette forte race s'est étendue au nord-ouest comme sur les autres points ; qu'elle a franchi l'Eider de même que la Baltique ; que, dans les districts du midi du Slesvig, elle est devenue plus nombreuse que la race primitive, et qu'elle s'est répandue jusque dans le nord ; mais est-ce une preuve qu'elle ait germanisé les pays qu'elle a peuplés ? Avant ces dernières années, ce n'était venu à l'idée de personne. Toutes les cartes de géographie que j'ai consul-

tées, celles de Delisle, de Sanson, de Janvier, ont fixé à l'Eider les limites de l'Allemagne (1). En 1815, lorsqu'une confédération se forma parmi les peuples qui avaient composé l'Empire romain, le roi de Danemark ne figura que comme duc de Holstein et duc de Lauenbourg ; il occupa la dixième place, et dut fournir à l'armée fédérale un contingent de 3,600 hommes. A cette époque, Frédéric VI, indigné contre les Suédois qui avaient envahi la Norvége, et contre les Norvégiens qui s'étaient laissé annexer à eux sans se défendre, aurait volontiers englobé le Slesvig et le Jutland, c'est-à-dire toute la péninsule dans la confédération, espérant se faire autant d'amis, autant de défenseurs de ses confédérés. Mais à Francfort, où l'on ne voulait accepter dans l'association que des Allemands, ses avances furent repoussées. Le Holstein seul fut admis. Le Jutland tout entier, considéré comme pays scandinave, ne fut pas appelé à participer à des avantages réservés seulement aux peuples de race germanique.

Le Holstein, resserré entre deux mers, possède à l'est, sur la Baltique, des ports et des havres admirables, et à l'ouest, sur la mer du Nord, des terrains d'alluvion formés par les eaux de l'Elbe et d'une étonnante fertilité. Le Slesvig, séparé de lui par l'Eider, se trouve dans des conditions tout à fait pareilles. A part les plateaux du milieu qui sont sablonneux, couverts de bruyères et parsemés de flaques d'eau, les vastes plaines qui, de droite et de gauche, descendent jusqu'aux rivages des deux mers, offrent

(1) Jusqu'à la dissolution de l'Empire romain, on voyait écrit sur les murs de Rendsbourg, sur une plaque de marbre : *OEdora imperii romani terminus*. A cette époque le prince Frédéric l'a fait enlever. S'il l'avait fait rétablir en 1815, il aurait épargné à ses successeurs bien des ennuis.

à l'œil charmé du voyageur de jaunes champs de blé où les épis atteignent une hauteur prodigieuse, et de vastes prairies où naissent et vivent ces gigantesques chevaux employés par tous les peuples de l'Europe pour leur artillerie, et ces bœufs énormes si recherchés des gourmets allemands. A l'ouest, dans la Dithmarsie et dans la Frise, l'œil est arrêté par une longue ligne noire qui s'élève à l'horizon; ce sont les digues élevées par la main de l'homme, pour protéger contre l'Océan ces champs qu'il lui a arrachés, dont il semble jaloux et qu'il s'efforce sans cesse de reconquérir. Parfois ces barrières, assaillies par une force mystérieuse et irrésistible, cèdent et donnent passage aux flots irrités. Ainsi, en 1624, une marée violente, renversant tous les obstacles, envahit le Friedland; plusieurs villages furent submergés; hommes, bestiaux, villages, jusqu'au sol lui-même, tout disparut dans cette affreuse tempête. Neuf petites îles que la mer avait mis des siècles à former furent englouties et à jamais dans quelques heures.

Sur ce coin de terre si riche et si dangereux habite un peuple intrépide, honnête, passionné pour son indépendance. Son histoire merveilleuse a bien souvent excité mon admiration, et je n'ai pu résister au désir d'en raconter dans ce livre un épisode. Que de combats oubliés qui rappellent ceux de Sempach et de Murten! Que de Guillaumes Tells restés inconnus au milieu de ces pâtres et de ces pêcheurs! Jamais dans les chalets de Schwitz et d'Underwalden, au-dessus des nues, en face de Dieu, n'ont battu de plus nobles cœurs que dans ces chaumières perdues dans les boues et adossées à l'Océan.

Le Holstein, quand Charlemagne y parut, était habité par des Saxons ; il forma ensuite une partie de la Nordalbingie et appartint à la puissante famille de Saxe. A cette époque même il était considéré comme une marche, c'est-à-dire un pays de frontières. En 1106, l'empereur Lothaire l'érigea en comté et le donna à Adolphe de Schaumbourg, à titre de fief de l'empire et sous la suzeraineté de la maison de Saxe. Le Slesvig au contraire formait alors un duché scandinave et appartenait aux rois de Danemark. Il constituait le plus souvent l'apanage des cadets des rois, et, après la mort de chaque possesseur, retournait à la couronne. Vers 1230, Waldemar le Victorieux, plus tendre père que ses prédécesseurs, déclara le duché de Slesvig héréditaire dans la descendance de son fils Abel qui le possédait, imposant en retour, comme c'était l'usage, certaines obligations féodales, mais dont il était si facile de s'affranchir.

Les droits d'Abel furent contestés à ses descendants. La guerre sévit; néanmoins ceux-ci restèrent en possession de l'héritage paternel, pendant près d'un siècle et demi, jusqu'à l'extinction de leur maison, survenue en 1375. Le comte de Holstein, héritier du dernier rejeton d'Abel, devint duc de Slesvig. Il fut reconnu par les États du pays, mais repoussé par les Danois, qui non-seulement ne voulaient pas abandonner leurs droits, mais n'attendaient que l'occasion de les faire triompher. Cependant, en 1448, Christophe de Bavière se laissa gagner et reconnut le comte de Holstein comme duc de Slesvig et en même temps comme son vassal. Onze ans plus tard, en 1459, la maison de Schaumbourg disparaissait à son tour de ce monde. Adolphe VIII mourait

sans postérité. Les États du comté de Holstein et ceux du duché de Slesvig choisirent pour souverain Christian d'Oldenbourg, le même que les États danois avaient élu à la mort de Christophe, et qui occupait les trônes de Danemark, de Suède et de Norvége, réunis d'après la convention de Calmar. Christian I[er] était un des rois les plus puissants qu'il y eut alors en Europe. Le Holstein et le Slesvig espéraient, en faisant partie de ses immenses États, y trouver la puissance et la richesse. Christian, pour donner plus d'importance à ces nouvelles provinces, les réunit toutes deux ensemble et, d'après la formule d'usage, déclara leur union indissoluble et éternelle. Malgré cette déclaration, elles furent en 1481 séparées du Danemark, et cédées, l'une et l'autre, par Jean I[er], fils et successeur de ce même Christian, à son frère Frédéric qui, élu roi à son tour après l'expulsion de son neveu Christian II, fut encore moins scrupuleux et partagea les deux pays entre ses deux fils, Christian et Adolphe. Christian, parvenu au trône de Danemark en 1533, conserva la partie du Slesvig et du Holstein qu'il avait reçue de son père, et donna naissance à la ligne royale; Adolphe, resté en Holstein, devint le chef de la ligne ducale. Le petit territoire qu'il avait eu en apanage échut à sa postérité, et, grâce aux lois fatales qui régissaient les successions, il s'amoindrit encore chaque jour. A côté des terrains possédés par la ligne royale et qui ne pouvaient plus être divisés, ceux de la ligne ducale furent morcelés à l'infini entre les Slesvig-Holstein-Gottorp, les Sonderbourg-Augustenbourg, les Norbourg, les Glucksbourg, les Plöen, enfin entre les nombreux représentants de cette prolifique maison.

Les Allemands prétendent que ce partage incessant

et infini de la terre n'altérait en rien le principe d'union indissoluble, proclamé par Christian Ier en 1549; que les États, trop faibles pour s'opposer à ces morcellements, ont déclaré que, sous ces divers maîtres, la principauté est restée une et indivisible, et que les revenus seuls ont été et ont pu être partagés. Cela serait-il rigoureusement vrai, que la question de nationalité ne serait point tranchée. Pourquoi l'indivisibilité des deux Duchés aurait-elle rendu le Slesvig allemand plutôt que le Holstein danois? Peut-on supposer que le prince, qui a créé cette indivisibilité et qui était roi scandinave, ait voulu, au détriment de son pays, concourir à l'agrandissement d'une race rivale?

Les haines de familles sont les plus profondes et les plus vivaces. Des guerres acharnées et incessantes éclatèrent entre les membres de la ligne royale et de la ligne ducale. En 1658, à Roeskilde, le lien féodal qui soumettait le Slesvig-Holstein au Danemark fut tranché par l'épée glorieuse de Charles-Gustave. Celui-ci rendit indépendant son beau-père, le duc de Holstein-Gottorp, qu'il avait voulu, mais qu'il n'osa pas, au dernier moment, cédant devant le prestige de la royauté, mettre à la place de Frédéric III détrôné. Mais Charles-Gustave n'avait fait que passer. En 1675, la guerre avait recommencé plus vive, plus acharnée que jamais. Le duc défait vit une partie de ses États séquestrés, et le Slesvig réuni au Danemark; lui-même fut contraint de se réfugier à Hambourg. Cet état de violences dura jusqu'en 1689, où le traité d'Altona, conclu sons l'influence de l'Angleterre et de la Hollande, rendit tous ses droits au prince dépossédé.

Les États de la ligne royale et ceux de la ligne ducale

dans le Holstein et le Slesvig n'étaient pas même cantonnés, mais enchevêtrés les uns dans les autres. De là une source de difficultés sans cesse renaissantes qui finissaient toujours par une prise d'armes, par un acte de violence. La politique des ducs était de s'appuyer sur le cabinet de Stockholm, antagoniste éternel de celui de Copenhague. Stenbock, vainqueur à Godebusch des Saxons et des Danois, incendia Altona, dévasta la partie royale du Holstein, finit par se faire prendre à Tönningen avec toute son armée (1713), et paya d'une captivité éternelle les cruautés qui avaient souillé ses éclatantes victoires. Le Slesvig et le Holstein furent alors en entier incorporés au Danemark. L'empereur intervint et fit rendre à la maison de Gottorp tout ce qu'elle possédait en Holstein. Son intervention, se bornant au Holstein, prouve qu'il ne pensait pas avoir le droit de se mêler des affaires du Slesvig. En 1721, les États slesvickois prêtèrent serment de fidélité à Frédéric IV : « *Secundum tenorem Legis Regiæ.* »

Voilà enfin l'indissolubilité tout à fait rompue. Le Slesvig n'a plus rien de commun avec le Holstein. L'année suivante (1722), la partie royale du Holstein est unie au Slesvig. En 1725, le mariage d'Anna Petrovna avec Charles-Frédéric de Holstein-Gottorp semble le prélude des plus graves événements. A la mort de l'impératrice Élisabeth, le Danemark ne voit qu'avec terreur monter sur le trône le plus puissant de l'Europe le fils d'une race ennemie et souvent traitée par lui, quoique née du même sang, avec autant d'injustice que de sévérité. Mais, devant les décrets de la Providence, que sont les plus sages calculs des hommes! Ce qui semblait devoir être une cause de ruine n'a fait au

contraire que tarir la source de querelles incessantes et interminables. Pierre III, qui partageait tous les ressentiments de son père, meurt avant d'avoir pu accomplir ses projets de vengeance, et Catherine II, qui, en toutes choses, pensait différemment de lui, abandonne, en échange du duché d'Oldenbourg, tout ce que son fils Paul possédait dans le Holstein et tout ce que ses ancêtres avaient possédé dans le Slesvig jusqu'en 1721. Le traité, conclu en 1767, fut ratifié en 1773 à la majorité du czar Paul. Nous voici tout à fait dans la situation de 1460. Christian VII, comme Christian Ier, règne sur le Slesvig et le Holstein, et les morcellements ne sont plus à craindre, puisqu'ils sont interdits par la loi.

L'ère des guerres civiles est enfin passée ; l'harmonie existe entre le Danemark et les Duchés, et de plus entre les diverses parties des Duchés, obligés jusqu'à ce jour de se mêler aux querelles de leurs maîtres. Jusque dans la première période de ce siècle, chacun de ces pays conserva sa nationalité. Le Holstein était allemand, le Slesvig était danois. Personne n'avait songé à contester cette vérité écrite à chaque page de leur histoire. La fameuse union de 1460, qui était toute politique, n'avait rien changé à l'état physique et matériel des choses. En effet, quelques années avant cet événement, Éric de Poméranie, s'étant pris de querelle avec le souverain du Holstein et du Slesvig, qui était son vassal, soumit le litige à l'empereur qui rendit sa sentence pour ce qui regardait le Holstein, se déclarant incompétent quant au Slesvig qui était, d'après lui, terre danoise. Trois cent et tant d'années après, pendant le ministère du comte Bernstorf, une question d'étiquette fut tranchée, celle de savoir le rang que

Christian VII occuperait à la diète comme duc de Holstein, et il ne fut pas question de lui comme duc de Slesvig. Enfin, de nos jours, en 1823, l'assemblée de Francfort, répondant à une pétition de l'ordre équestre et de celui des prélats du Slesvig qui, d'après l'acte de 1460, réclamaient sa protection, déclara qu'elle n'avait rien à faire dans leurs démêlés avec le Danemark, attendu que le Slesvig ne faisait pas partie de la Confédération. C'était très-sage de sa part; car il est évident que cette fameuse union de 1460, invoquée aujourd'hui avec tant de persévérance par l'Allemagne, lui est plutôt contraire que favorable. En effet, Christian n'ayant pu, dans cette circonstance, agir comme prince allemand, puisque la Diète n'a pas été consultée, a agi en prince danois, et, si quelque changement est survenu à la suite de cet acte, c'est le Holstein qui a été danisé plutôt que le Slesvig germanisé.

A côté de ces preuves fournies par l'histoire, d'autres viennent se grouper non moins raisonnables, non moins décisives. Le nom même de Slesvig est danois. Le code danois est en vigueur dans le pays. On y trouve des fermes héréditaires, système de possession embrouillé et particulier au Danemark. Néanmoins, il est incontestable que le Slesvig ne participait pas à l'élection des rois, comme le Jutland, et ne paraissait pas aux États. Mais cela ne prouve pas qu'il soit Allemand; cela prouve seulement que, sous les descendants d'Abel, il a rompu peu à peu ses liens féodaux, et que plus tard Christian Ier, au lieu de le réincorporer purement et simplement dans la monarchie, lui laissa des priviléges qui le tinrent écarté du faisceau scandinave et en firent une province exceptionnelle et privilégiée. C'est cette complaisance qui sert

aujourd'hui de prétexte aux visées ambitieuses de l'Allemagne.

C'est la Russie qui, en faisant naître, dans un but de propagande, le panslavisme dans les provinces slaves soumises à la Porte, à la Prusse et à l'Autriche, engendra le pangermanisme, qui n'avait d'abord pour but que de lui faire pièce et d'agiter les anciennes provinces polonaises qu'elle possède au bord de la Baltique et où domine la langue allemande. Les adeptes de ce nouveau système rejetèrent les limites fixées autrefois au Saint Empire et déclarèrent que tout pays où l'on parlerait allemand serait terre allemande.

Le Danemark, à qui le coup s'adressait, comme à tant d'autres, crut le parer en essayant de fondre ensemble les habitants de la monarchie et ceux des Duchés qui avaient une origine commune. Des mesures modérées, prises pour arriver à ce résultat, telles que l'obligation de publier les lois dans les deux langues et la nécessité de connaître le danois pour obtenir un emploi dans les Duchés, produisirent peu d'effet et souvent même passèrent inaperçues. L'agitation ne se déclara que plus tard, après le contre-coup de la révolution de 1830. Uwe Lornsen, un Frison, se mit alors à la tête du mouvement. Il ne tarda pas à être pris et exilé. Cependant la semence qu'il avait répandue était tombée en bonne terre; elle avait germé, et, quatre ans plus tard, elle couvrait tout le pays. Cette seconde partie, qui est celle de l'agitation armée, remplira le chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

Solution de la question des Duchés.

Dès 1834, les mécontents voulaient que les Duchés fussent : 1° Indépendants;

2° Exempts de la Loi Royale qui admettait la ligne féminine au trône ;

3° Indissolublement unis l'un à l'autre.

Frédéric VI crut les contenter en leur accordant, ainsi qu'à toute la monarchie, des États provinciaux. Le Jutland, les Iles, le Slesvig, le Holstein, le Lauenbourg, chaque pays enfin eut sa diète. L'autorité de ces assemblées était très-bornée. Elle n'avait que voix consultative sur les propositions que le gouvernement seul avait droit de faire. Ces concessions, qui paraîtraient aujourd'hui dérisoires au Danemark, étaient énormes à cette époque où il était courbé sous la Loi Royale.

Frédéric VI régnait de fait, non pas depuis 1809, époque de la mort de son père, mais depuis 1784, depuis le coup d'État qui avait renvoyé des affaires Julie-Marie et remplacé Guldberg par le comte André de Bernstorf. La fin des longs règnes est toujours triste, et pour les peuples, amoureux de la nouveauté, impa-

tients de toute domination et toujours disposés à voir dans un changement de maître une amélioration de leur sort, et pour le souverain, chez qui la longue possession a engendré le dégoût, et qui a reconnu que ces biens, recherchés avec tant d'ardeur, ne l'ont mis à l'abri d'aucune des infirmités, d'aucune des peines humaines, et que les jouissances qu'il en a retirées ont été largement payées par des déceptions de toute nature et d'incessantes préoccupations. Frédéric VI mourut en 1839. Dans ces conditions, ce prince bon, vertueux, distingué même, mais malheureux, ne fut pas regretté comme il méritait de l'être. On n'avait pas oublié qu'il avait perdu la Norvége, et les États provinciaux qu'il avait accordés n'avaient pas satisfait à ce besoin de vie politique qui, depuis la chute de l'empire français, s'était manifesté avec éclat chez tous les peuples et surtout chez ceux qui avaient été le plus étrangers à la liberté.

Frédéric VI, mort sans enfants mâles, avait été remplacé par son cousin germain le prince Christian. Le parti libéral attendait son avénement avec une grande impatience. Christian, étant prince héréditaire, avait accordé à la Norvége la constitution la plus libérale qu'il y eût en Europe (la Suisse exceptée). Sa conduite avait été vivement blâmée à Copenhague, et l'exil qu'il avait été obligé de s'imposer à cette époque et à ce sujet avait doublé sa popularité. Je sais bien que, pour les hommes d'une opinion avancée, il n'y a pas de plus grand modérateur que le pouvoir. Ce n'est qu'en prenant en main les rênes du gouvernement que l'on s'aperçoit de la difficulté de commander aux hommes, et du danger de laisser les mauvaises passions se glisser à côté des nobles sentiments que fait naître la liberté. Mais Christian aurait dû

faire plus tôt toutes ces réflexions; il avait vécu trop près du trône pour ne pas savoir ce qui se passait dans ces régions, et, lié comme il l'était par son passé, il devait, même au prix d'une imprudence, ajouter quelque chose aux modestes concessions faites par son prédécesseur; il ne le fit pas et mécontenta tout le monde, surtout le parti sur lequel il aurait dû le plus compter.

Par une cruelle fatalité, la famille royale avait été tout à coup frappée de stérilité. Le second mariage de Christian VIII avec une princesse d'Augustenbourg n'avait point donné d'enfant. Le prince Frédéric, fils unique du roi Christian, n'en avait pas eu davantage de ses deux femmes, et enfin le prince Ferdinand-Frédéric n'avait pas été plus heureux. Ce dernier prince qui, comme frère de Christian VIII et époux de la fille aînée de Frédéric VI, était oncle et beau-frère du Prince héréditaire, devait aussi lui succéder, si, contre les lois de la nature, il venait à lui survivre, de sorte que, avec les uns comme avec les autres, quelques années plus tôt ou plus tard, la ligne royale d'Oldenbourg devait disparaître de ce monde. Elle régnait en Danemark depuis 1448. L'air du trône est délétère; les races s'y usent vite. Aucune, en Europe, n'y avait vécu aussi longtemps; son tour enfin était venu.

Les Oldenbourg sont les Bourbons du Nord. La postérité de Christian Ier a occupé en même temps, dans le dix-huitième siècle, les trônes de Suède, de Danemark et de Russie; elle règne encore aujourd'hui dans ces deux derniers pays et dans le grand-duché d'Oldenbourg. Ne croyez pas que cette forte race soit prête à s'éteindre. Ce n'est qu'un rameau qui disparaît. La ligne ducale est très-nombreuse et très-riche dans les Duchés

où ses aïeux ont régné. La branche aînée de cette ligne a pour chef le duc d'Augustenbourg, beau-frère du roi, fils de la princesse Louise-Auguste et dèslors petit-fils de Christian VII et de Caroline-Mathilde; elle descend de Christian III. La branche cadette a pour chef le duc de Glucksbourg. L'une et l'autre ont de nombreux représentants. Mais tous ces princes ont été exclus du trône en faveur du prince Frédéric de Hesse, fils de la princesse Charlotte et neveu du roi, par l'effet de la Loi Royale qui admet de préférence aux collatéraux la descendance directe féminine.

C'est le fameux coup d'État fait contre la noblesse par les ordres roturiers, rassemblés à Copenhague en 1660, qui a donné naissance à la Loi Royale. Il est évident que le Slesvig et le Holstein, qui n'étaient pas représentés dans la diète, ont été tout à fait étrangers à cet événement. Mais ce serait une grave erreur de croire que les États danois ont participé à la confection de la Loi Royale. Ils se sont bornés à rendre héréditaire la couronne qui, jusqu'à ce jour, avait été élective. C'est Frédéric III et, sous ses ordres, Schumacker qui sont les auteurs de cette brutale machine de despotisme, destinée à remplacer les vieilles chartes, devenues dangereuses et incompatibles avec le nouveau système de gouvernement.

Au dix-septième siècle, on n'admettait que deux sortes de monarchies : les monarchies électives et restreintes, et les monarchies héréditaires et absolues. La Suède et l'Angleterre faisaient seules exception et ne servaient qu'à confirmer la règle. C'était tellement accepté, et à l'abri du moindre doute, que les États, venant annoncer en triomphe à Frédéric III qu'ils avaient

assuré à sa postérité l'hérédité du trône, ne parlèrent pas même de la forme du futur gouvernement, tant il était vrai que le pur despotisme était la conséquence forcée de la révolution qui venait de s'accomplir.

Les diverses couronnes qui, agglomérées, formaient le royaume de Danemark, se transmettaient de façons différentes; celles de Norvége, de Slesvig et de Holstein, étaient héréditaires, et celle de Danemark élective. Les auteurs de la révolution de 1660 avaient agi autant dans le but d'établir l'unité dans la monarchie que d'abaisser la noblesse. Il est évident que cette révolution fit plus d'effet dans le Danemark proprement dit, où elle bouleversait tout, que dans le reste de la monarchie, où elle ne faisait que confirmer ce qui était déjà établi. Mais c'était dans l'esprit du législateur qui a fait la Loi Royale et dans l'esprit des peuples qui l'ont subie qu'elle serait commune à tout le royaume. La preuve en est qu'elle était lue à chaque couronnement devant les représentants de chaque district de l'entière monarchie; qu'un exemplaire était déposé et religieusement conservé dans chaque grande ville, et qu'enfin elle avait été envoyée dans toutes les chancelleries d'Europe, écrite en trois langues : en danois, en allemand et en latin; en danois, parce qu'elle s'adressait aux habitants de la Norvége, des Iles et du Jutland; en allemand, parce qu'elle régissait aussi les habitants du Holstein et du sud du Slesvig; en latin, parce que c'était la langue diplomatique et surtout la langue universelle. Je défie qu'on donne une autre raison à cette triple traduction.

Outre les fonctionnaires qui, sans exception, sur tous les points de la monarchie, prêtaient serment au roi sur la Loi Royale, les États de la partie royale des Duchés

et, après l'annexion complète, c'est-à-dire après 1773, ceux de la partie ducale ont, plusieurs fois juré fidélité au roi de la même manière. Je vais plus loin; lorsque, en 1660, le roi Frédéric III, contrairement aux coutumes scandinaves, d'où les Francs et les Allemands ensuite ont tiré la loi salique, a exigé l'exclusion des collatéraux au profit de la descendance directe par les femmes, il n'avait d'autre but que de punir, en l'écartant à jamais du trône de Danemark, la ligne ducale dont le chef, le duc de Holstein-Gottorp, avait, de concert avec Charles-Gustave, travaillé de toutes ses forces à la ruine de la patrie. Donc, aux yeux de Frédéric comme à ceux de tous ses successeurs, la Loi Royale s'étendait aux Duchés; s'il y avait eu doute à ce sujet, rien n'eût été plus simple que de la faire adopter formellement par les États. On connaît, je ne dis pas le dévouement, mais l'amour idolâtre que la nation entière avait voué à son souverain. On n'avait d'autre but que de lui plaire; ses moindres désirs étaient des ordres suprêmes, et tout le monde, du plus grand au plus petit, rivalisait de zèle pour deviner et exécuter toutes ses volontés. Lors de la confirmation du fils de Christian VII, le jeune Frédéric, qu'un parti était intéressé à faire passer pour aussi inintelligent que son père, toute l'assemblée avait éclaté en sanglots de bonheur, d'attendrissement, aux sages et nobles réponses que le prince avait faites au pasteur chargé de l'interroger. Que ne pouvait-on pas obtenir d'un peuple qui avait la fibre si tendre, et de qui l'affection était si désintéressée et si passionnée? Peut-on supposer que les rois danois eussent négligé de profiter de ces bonnes dispositions et dédaigné de faire adopter partout la Loi Royale, s'ils avaient imaginé, que dis-je?

s'ils avaient supposé qu'elle ne fût pas en vigueur sur un point de leurs États ?

C'est le courant d'idées hostile aux Danois et séparatiste qui, dans ces derniers temps, envahissant les Duchés, a seul inspiré au duc d'Augustenbourg de coupables pensées d'ambition, oui, très-coupables, puisque la ruine de la patrie servait de base à l'élévation de sa maison. On a beau, en Allemagne, vouloir faire de cet homme un héros, un martyr : en France, nous ne voyons en lui qu'un vulgaire ambitieux, justement châtié pour avoir poussé au démembrement d'une monarchie formée par ses ancêtres, dans le criminel espoir de s'emparer d'une partie de ses dépouilles.

Je ne saurais trop le répéter, la coupable conduite du duc d'Augustenbourg, qui ne repose ni sur le droit, ni sur l'équité, n'a été inspirée que par les circonstances. Admettons que l'événement qui se prépare et ne peut tarder d'arriver, l'extinction des mâles dans la ligne royale d'Oldenbourg, se fût produit au siècle dernier, une seule personne aurait-elle eu seulement la pensée de s'opposer au mode de succession indiqué par la Loi Royale ? Quiconque le pense est de mauvaise foi ou étranger à l'histoire du Danemark. Hé bien ! au moment où le conflit de 1848 se préparait et où les prétentions du duc d'Augustenbourg se formulaient nettement, la Loi Royale était-elle abrogée ?

Je comprends que les habitants du Holstein et du sud du Slesvig, par sympathie ou par intérêt, désirent se rattacher à la grande nation allemande. Hé bien ! pourquoi ne pas le dire tout simplement ? Ce sera plus digne que d'abriter leur fantaisie derrière un droit que l'histoire leur dénie, et qui n'a jamais existé que dans leur imagi-

nation et pour le besoin de leur cause. Au lieu d'en venir franchement aux mains, pourquoi aller chercher dans un passé déplorable tout ce qui pouvait raviver des préjugés disparus et exciter des haines éteintes? Le duc d'Augustenbourg est le petit-fils de Caroline-Mathilde, et Christian VIII était le petit-fils de Julie-Marie. On attribua la préférence que celui-ci donnait aux enfants de sa sœur à l'inimitié qui avait animé les deux grand'-mères et qui se perpétuait dans leur postérité. Tels étaient les mauvais propos que la calomnie propageait et que la crédulité publique acceptait, quoique les derniers rejetons de Julie-Marie, le roi, le prince Frédéric et le prince Ferdinand eussent épousé trois femmes issues du sang de Caroline-Mathilde.

Le mouvement anti-national des Duchés avait donné lieu en Danemark à une explosion de patriotisme. Les dangers que courait la patrie excitèrent un immense enthousiasme chez ces natures ordinairement calmes et réservées, mais dévouées, point exemptes de passions, et susceptibles d'entraînement. Deux partis se formèrent, celui des Eidéristes et celui des Heelstadistes. L'un et l'autre, reconnaissant le besoin d'unité entre les diverses fractions de la monarchie, sans adopter notre système de centralisation antipathique à la race scandinave et d'ailleurs funeste à la liberté, voulaient remplacer par une assemblée unique les conseils provinciaux accordés en 1834, et qui étaient comme une sanction du système funeste qui avait pour principe le morcellement de la patrie, l'éparpillement de ses forces et de ses ressources. Les divisions existaient sur un autre point. Les Eidéristes plaçaient à l'Eider les frontières de la patrie, considérant le Holstein comme

un membre gangrené qu'il fallait couper sans pitié, de peur que de là le mal ne gagnât tout le corps. Les Heelstadistes voulaient au contraire conserver l'intégrité de la monarchie déjà si restreinte, ne voyant qu'avec de grandes appréhensions l'établissement des Allemands dans la péninsule jutlandaise, et ne trouvant point impossible de soumettre le Holstein à la constitution danoise, tout en sauvegardant, au moyen de certaines réserves, les droits de la Confédération germanique.

Dans l'état des choses, la guerre devait venir et vint en effet des Duchés. En 1842, les États du Slesvig, dans lesquels le parti allemand dominait, demandèrent l'union au Holstein. Cette demande paraissait d'autant plus naturelle que Christian VIII avait fait la double faute de réunir les deux Duchés en un seul et même gouvernement, et d'en confier l'administration au prince de Nöer, frère du duc d'Augustenbourg. Ce n'est pas tout ; ce gouvernement était désigné officiellement sous le nom de gouvernement du Slesvig-Holstein, réunion funeste de noms qui semblait indiquer que, dans l'esprit même du souverain, il y avait parmi ces peuples communauté d'intérêts, de sentiments et de race, et qui servit de drapeau à l'insurrection. Une fois le signal donné, on ne devait pas s'arrêter de si tôt. Ces mêmes États du Slesvig émirent le vœu d'une séparation avec le Danemark et d'une union avec l'Allemagne, dans le cas probable où les trois derniers représentants de la ligne royale d'Oldenbourg mourraient sans laisser de postérité mâle. Cette hardie provocation causa une grande émotion en Danemark. Les États, réunis à Roëskilde en 1844, décidèrent, sur la proposition d'Algren Ussing, bourgmestre de Copenhague,

que le Danemark, le Slesvig, le Holstein et le Lauenbourg forment un État indivisible, lequel, d'après la constitution danoise, est héréditaire dans la ligne féminine, et que tout homme qui osera, par des paroles, dans des écrits et par des actes quelconques, attaquer l'ordre de choses établi, sera coupable du crime de haute trahison. A la décision de la diète danoise, les États des Duchés, réunis à Itzehöe, répondirent, sur la proposition du comte de Reventlow-Preetz, que les Duchés sont indépendants; que la ligne masculine seule est apte à hériter; enfin que les deux pays sont indissolublement unis et doivent l'être éternellement.

Le désaccord ne pouvait être plus grand. Toutes les négociations ayant échoué, Christian résolut de trancher la question par un acte d'autorité. Le 8 juillet 1846, parut la fameuse patente royale qui déclarait que le Slesvig tout entier et une partie du Holstein constituaient avec le Danemark proprement dit un tout indivisible et soumis, d'après la Loi Royale, à la succession agnatique et cognatique. L'acte était imprudent, parce que l'on n'avait encore ni la ferme volonté ni la force de l'imposer. En effet, il n'eut d'autre résultat que de soulever de violentes protestations dans les Duchés et une agitation qui gagna l'Allemagne. De tous les points de ce vaste pays partirent des adresses pleines de sympathie pour le présent, de promesses pour l'avenir, et excitant les mécontents à persévérer dans la noble entreprise qu'ils avaient formée de se rattacher à la mère-patrie. Le grand-duc d'Oldenbourg, le duc d'Augustenbourg et le duc de Glucksbourg, les chefs des trois lignes ducales, protestèrent contre les prétentions du roi. Le prince Frédéric de Nöer, frère cadet du duc

d'Augustenbourg, beau-frère de Christian VIII et gouverneur du Slesvig-Holstein, se démit de toutes ses fonctions publiques, le 18 août 1846, et fut imité d'une foule de ses compatriotes. Tous les cadets d'Oldenbourg s'associèrent aux démarches de leurs aînés, à l'exception du prince Christian, le plus jeune des frères du duc de Glucksbourg, et marié à une nièce de Christian VIII, la princesse Louise de Hesse-Cassel.

L'heure des atermoiements était passée ; les Duchés formulèrent leur opinion avec une hardiesse toute révolutionnaire. « Nous désirons, « dirent-ils, » maintenir « l'union des Duchés avec le Danemark, mais non la « prolonger au delà du terme fixé par les événements, « ni plus longtemps que ne l'exige l'ordre légal de suc- « cession. Que si jamais, conformément aux décrets « de la Providence, la ligne masculine venait à s'éteindre « en Danemark, nous désirons alors, affranchis de « toute union avec un pays étranger, sous nos propres « ducs, nous unir sans entraves à notre mère-patrie, à « l'Allemagne. » Le duc Christian-Auguste d'Augustenbourg fut désigné comme le futur souverain de cet État indépendant ; et tous les princes de sa famille, reconnaissant ses droits de primogéniture, acceptèrent sa légitime autorité. M. Duckett prétend que le roi lui-même, soit par esprit de justice, soit par épouvante, offrit alors à son beau-frère d'abroger la Loi Royale et de faire passer la couronne sur sa tête, à la seule condition que celui-ci l'aidât à fondre les Duchés dans le Danemark, et que le duc repoussa ces brillantes propositions, préférant régner sur un petit peuple confédéré avec les Allemands, qu'il considérait comme des frères, que sur un grand peuple dont la minorité, c'est-à-dire

la partie qui lui serait la plus chère, serait asservie à une majorité composée d'étrangers. Il est inutile de dire que M. Duckett ne donne point de preuves à l'appui de cette grave assertion.

L'homme s'agite et Dieu le mène. De ce conflit qui devait tout perdre est sorti jusqu'à présent le plus inappréciable des bienfaits, la liberté. Christian VIII, pour conserver l'affection des Iles et du Jutland, et pour conjurer l'inimitié des Duchés, promit, à la place des conseils provinciaux, reconnus insuffisants aux besoins de l'époque, une constitution libérale et commune à toute la monarchie ; il était à l'œuvre, lorsque la mort vint le surprendre (20 janvier 1848). Son fils Frédéric VII, parvenu au trône dans ce moment critique, inaugure son règne par une lettre patente développant la théorie de l'indivisibilité des différentes parties de la monarchie ; bientôt après, il annonce dans un rescrit que la dernière main a été mise à la constitution élaborée sous le règne de son père ; il fait même connaître certaines de ses dispositions, les plus propres à faire pressentir dans quel esprit elle a été faite, et il manifeste le désir de la soumettre, avant de la publier, à l'examen d'hommes prudents et experts, en partie choisis par lui et en partie élus par le royaume et par les Duchés. Là-dessus, les Duchés envoient les notables qu'on leur demande. Mais, en présence des graves événements dont l'Europe était le théâtre, l'esprit d'insubordination avait gagné toutes les parties de la monarchie et troublait toutes les têtes. Pendant que Copenhague en révolution obtient un changement de ministère, Altona repousse la constitution danoise, et demande l'union du Slesvig au Holstein et l'incorporation de celui-ci dans la Confédération ger-

manique. Kiel suit l'exemple d'Altona, et, le 18 mars 1848, les États réunis révolutionnairement, sans convocation, à Rendsbourg, proclament le Slesvig-Holstein indépendant du Danemark, et annoncent que l'on va s'occuper des formalités nécessaires pour faire admettre le nouvel État dans la Confédération par la diète de Francfort. Cependant Frédéric VII est maintenu comme souverain ; mais son pouvoir est dérisoire, puisqu'une assemblée souveraine, réunie sans son ordre, que dis-je ? contre sa volonté, convoque des États qu'elle charge de la confection d'une constitution, ordonne l'armement de la population sous des officiers élus par le peuple, accorde la liberté de la presse, le droit illimité de former des réunions politiques, enfin destitue et remplace par un gouvernement provisoire le gouverneur nommé par le roi (M. Scheel).

Cependant, pour soustraire ses partisans aux trop justes ressentiments des Danois, le duc d'Augustenbourg court à Berlin réclamer contre Frédéric VII la protection de Frédéric-Guillaume IV. Bientôt sa famille entière, de peur d'un coup de main, quitte l'île d'Alsen et se réfugie à Kiel où séjourne et fonctionne le gouvernement provisoire, composé de MM. Beseler, président, Bremer, Schmidt, le comte de Reventlow-Preetz et le prince Frédéric d'Augustenbourg. Le prince s'empare de Rendsbourg, forteresse de premier ordre et la clef du Slesvig ; et le duc s'assure l'appui de la Prusse, dont les événements venaient tout à coup de doubler l'importance. Frédéric-Guillaume, acceptant le rôle de protecteur, écrit à ce dernier qu'il s'est chargé « dans les jours de danger, de veiller à l'intégrité de la « patrie allemande, non pour usurper le droit d'autrui,

« mais pour conserver l'état de choses existant à l'inté-
« rieur et à l'extérieur. » Il finit sa lettre en assurant que
« ses alliés allemands s'empresseront, de concert avec
« lui, à protéger la nationalité des Duchés si elle est
« menacée. »

La Prusse, fidèle à la politique de son roi, et, comme lui, animée d'un saint zèle, entra sans ordre dans le Holstein. Sa conduite, quoique irrégulière, fut approuvée par le parlement, assemblée préparatoire qui s'ouvrit à Francfort, le 31 mars 1848, dans la salle du Rœmer, où se faisait autrefois le couronnement des empereurs, qui arbora l'ancien drapeau du Saint-Empire, or, rouge et noir, et déclara admis de droit dans la Confédération tous les peuples de langue allemande (1).

Cette même assemblée, à demi révolutionnaire, reconnut le gouvernement provisoire des Duchés, et signifia au Danemark que, si les hostilités ne cessaient pas, il serait repoussé par les troupes fédérales dans le nord du Jutland. Brunswick et Nassau demandèrent que la direction de la guerre fût confiée à la Prusse qui en avait eu l'initiative. A la suite de cette demande, Wrangel, nommé général en chef par le vote du 15 avril, entra en fonctions le 22. Mais la Diète n'était pas plus autorisée que la Prusse à intervenir, attendu que l'article 26 de l'acte final de Vienne porte que la Diète ne doit aller au secours d'un membre de la Confédération que sur sa demande, et qu'elle doit se retirer, dès que le membre secouru n'a plus besoin de ses bons offices. Partant de ces principes, le Danemark fit savoir

(1) La Prusse, la Posnanie et le Slesvig y furent admis, en attendant le tour de la Courlande, de l'Esthonie, de la Livonie, de l'Alsace, de la Lorraine et des cantons allemands de la Suisse.

aux Prussiens qu'il considérait leur entrée dans le Holstein comme une manifestation faite contre l'insurrection, comme un secours apporté par des confédérés pour soumettre des rebelles et dissiper le gouvernement provisoire que ceux-ci avaient établi. Le général de Bonin répondit qu'au contraire ses soldats étaient à la disposition de ce même gouvernement jusqu'à la solution des questions qui l'avaient fait naître, et que toute attaque dirigée contre lui par les Danois serait considérée comme une déclaration de guerre.

Après une défaite essuyée par les insurgés à Bau (8 avril 1848), le général Wrangel se met de la partie, triomphe des Danois à Slesvig (23 avril), traverse toute la province et va s'établir en Jutland. Les faiseurs de brochures, toujours très-nombreux en Allemagne, prennent la plume et démontrent sans beaucoup de peine, en arrangeant l'histoire à leur façon, que les Saxons ont, à l'origine, peuplé et possédé toute la péninsule cimbrique; qu'ils ont été plus tard chassés du nord et refoulés dans le sud par les Scandinaves, et que les Prussiens, en conquérant ces provinces, ne font que rendre à la Confédération une vieille terre allemande. Les exaltés parlaient déjà de fondre les nouveaux territoires avec les provinces du littoral sud de la Baltique et de fonder un grand gouvernement populaire, qu'on appellerait la république nordalbingique et dont Hambourg serait la capitale. Les modérés songeaient à en faire des provinces prussiennes et à remplacer Frédéric VII par Frédéric-Guillaume IV. Personne ne pensait plus au duc d'Augustenbourg, qui n'allait tirer de tant de peines et de tant d'artifices que la honte d'avoir concouru au démembrement de la monarchie la plus

ancienne de l'Europe et où ses ancêtres avaient régné ; personne ne pensait à lui, pas même le roi de Prusse qui, tout loyal, tout modéré, tout chevaleresque qu'il était, était contraint par patriotisme de convoiter, disons plutôt de subir un agrandissement de territoire qui, donnant à son pays, avec un sol fertile et une population intrépide, des ports et des havres excellents sur la Baltique et la mer du Nord, lui permettrait enfin d'avoir une marine digne d'une puissance de premier ordre.

Le rêve du Grand Frédéric allait donc s'accomplir. La jalousie et la crainte s'emparèrent des cabinets de Londres, de Saint-Pétersbourg et même de Vienne. La diplomatie intervint d'une manière énergique, et contraignit les belligérants à signer, le 26 août 1848, l'armistice de Malmöe. On s'était imaginé, à Francfort, que la Prusse n'avait qu'à franchir l'Elbe pour dicter des lois à Copenhague. Aussi cet armistice donna-t-il naissance aux débats les plus tumultueux au sein du parlement allemand, qui avait remplacé la Diète, et l'indignation fut au comble quand on apprit que c'était le Danemark qui l'avait rompu en février 1849. Ce petit peuple scandinave, en train de se régénérer, venait de retrouver toutes les qualités de ses héroïques ancêtres. Animé de l'amour de la patrie, enthousiasmé par la sainteté de sa cause, il avait fièrement accepté la lutte avec une nation de quarante millions d'habitants qui, contre le droit des gens, avait embrassé la cause ou plutôt la querelle de deux provinces en révolte. Il est vrai qu'il était encouragé, soutenu par la Russie, qui avait envoyé une flotte dans la Baltique, sous la conduite même du grand-duc Constantin, et par le roi de Suède,

qui avait rassemblé et mis à son service, à Malmöe, une armée de 15,000 hommes. Mais il avait plus de confiance dans son intrépide et généreuse résolution de vaincre ou de périr sous les ruines de la patrie que dans les secours apportés par des princes voisins, amis toujours équivoques, et, dans tous les cas, bien vite consolés d'une catastrophe qui sera profitable à leurs intérêts et à leur gloire.

Après des succès obtenus alternativement de part et d'autre, la bataille de Fridericia (7 juillet 1849), gagnée par les Danois, termina à leur profit cette seconde campagne. Un nouvel armistice fut signé (août 1849), sollicité, comme le premier, par la Prusse troublée par des factions intérieures, entravée par les intrigues de l'Autriche, et indignée de voir sa conduite mal interprétée par tous les cabinets de l'Europe. Pendant l'armistice, le Slesvig, séparé du Holstein et du Danemark, devait être gouverné par un commissaire danois et un commissaire allemand; un arbitre anglais devait juger souverainement les conflits qui viendraient à s'élever entre eux; c'est-à-dire qu'aucun résultat n'avait été obtenu, et qu'une poignée de Scandinaves avait eu raison des milices d'une puissance de premier ordre et éminemment guerrière.

L'Allemagne est, certes, une grande nation, loyale, généreuse, sage et vaillante, pour laquelle j'ai toujours eu une grande sympathie. Par malheur elle se passionne facilement pour des chimères, et ne sait plus revenir d'une idée préconçue. A cette époque l'esprit public avait été égaré par la masse de brochures perfides et de mauvais livres que cette guerre avait fait naître de toutes parts. Tous les hommes au delà du Rhin qui n'étaient

pas très-versés dans l'histoire du Nord croyaient sincèrement que les habitants du Slesvig étaient de bons Allemands courbés depuis des siècles sous le joug de farouches Scandinaves. Aussi les divers États de la Confédération, divisés sur bien des points, étaient-ils tous d'accord sur cette question, et suivaient-ils avec anxiété les péripéties de cette grande lutte dont l'amour-propre des peuples, bien plus que l'intérêt des gouvernements, avait fait une guerre nationale. Ce dénouement, qui n'amenait ni profit ni gloire, avait mécontenté tout le monde. On clabaudait contre la Prusse, et, sans tenir compte des nombreux obstacles qu'elle avait trouvés sur son chemin, élevés parfois de la main de ses propres confédérés, on disait qu'elle avait été au-dessous de la mission qui lui avait été confiée. C'était tellement l'opinion populaire que, lorsque le professeur Welcker proposa de placer la couronne héréditaire de l'Empire romain rétabli sur la tête de Frédéric-Guillaume IV, le chef de la gauche, Charles Vogt, demanda à quel titre une telle distinction serait conférée à un prince qui n'avait pas été capable de délivrer une province allemande de la servitude étrangère.

C'est de la Prusse découragée et non du Danemark qu'était venue la première parole de paix. La Diète restaurée, se rangeant à son avis et fonctionnant quoique encore incomplète, enjoignit (30 octobre 1849) à la lieutenance des Duchés de cesser les hostilités, d'évacuer le Slesvig et de licencier une partie de son armée, à peine d'exécution fédérale. La lieutenance, compromise par le passé, voulait, malgré ces échecs et malgré la défection de l'Allemagne, pousser la lutte à outrance, et ce n'était pas chose facile que de désarmer

et de congédier trente mille hommes, appuyés sur une forteresse de premier ordre, comme Rendsbourg, et animés de patriotiques sentiments. Aussi ce résultat n'était pas encore obtenu lorsque la paix pure et simple, proposée le 17 avril 1850, fut signée à Berlin, le 2 juillet de la même année, par le Danemark, par la Prusse agissant tant pour la Confédération que pour elle-même, et par l'Angleterre, puissance médiatrice. Cette paix, conclue à la hâte par des gens boudeurs, mécontents et désireux de sortir d'une position où ils n'avaient trouvé que des embarras et des déceptions, n'avait tranché aucune des questions pendantes. La guerre même, quoique amoindrie, subsistait toujours. Elle ne cessa qu'après la bataille d'Ysted, remportée par les Danois et suivie de la convention d'Olmutz (20 novembre 1850), qui cependant n'éclairait et ne modifiait en rien les vagues et obscures dispositions du traité de Berlin. Le 6 janvier 1851, des commissaires prussiens et autrichiens se présentèrent à Kiel. Ils décidèrent que l'armée serait réduite des deux tiers, la représentation nationale dissoute, les droits du Holstein sauvegardés, ses rapports anciens avec le Slesvig maintenus, et, en cas de refus de soumission de la part des Duchés, une armée de 25,000 hommes, moitié Prussiens, moitié Autrichiens, mise au service de Frédéric VII. La lieutenance abdiqua devant de pareils faits, le 1er février 1851, et l'autorité de Frédéric VII fut restaurée dans les deux provinces rebelles.

Une question qui n'admettait pas, comme les autres, d'atermoiement et qui devait être tranchée de façon ou d'autre était la question de succession. C'était d'elle que la guerre était issue; on pouvait d'une solution

agréable aux deux partis espérer une paix solide et durable. Pendant l'armistice de Malmöe, en 1848, on avait commencé à toucher à cette délicate question; comme on prévoyait déjà que le prince Frédéric de Hesse serait contraint de renoncer aux droits qu'il avait sur le Danemark pour conserver la couronne électorale de Hesse, il avait été question de placer sur le trône danois le grand-duc d'Oldenbourg et d'indemniser pécuniairement le duc d'Augustenbourg, à qui l'on reconnaissait des droits sur certains districts des Duchés. Ces propositions déplaisaient à Copenhague; elles furent abandonnées, et le grand-duc d'Oldenbourg fut remplacé par le prince Christian de Glucksbourg. C'était le plus jeune des quatre princes de sa maison; il avait épousé la princesse Louise de Hesse-Cassel, héritière naturelle de son frère abdicataire. Des membres nombreux de sa famille c'était le seul qui eût résisté à ce grand mouvement national qui avait armé tous les Allemands contre les Scandinaves; il était resté à Copenhague, fidèle au roi et à la patrie, tandis que ses frères et ses cousins les combattaient dans les rangs des insurgés, ou parcouraient les cours de l'Allemagne pour leur susciter des ennemis. Au milieu de défections si nombreuses et si éclatantes, la fidélité du prince Christian devait être d'autant plus remarquée et d'autant mieux appréciée par Frédéric VII. Ce prince est éminemment sage, juste et bon. Désireux de prouver que les sentiments de haine qu'on l'accusait de nourrir contre ses parents de la ligne ducale n'existaient que dans leur esprit fâcheusement prévenu, il s'empressa de prendre son successeur parmi eux. Ce choix était d'autant plus heureux que le prince de Glucksbourg, Allemand par lui-

même, Danois par sa femme, représentait ainsi les droits des deux lignes, et qu'on avait lieu d'espérer, par cette ingénieuse combinaison, voir enfin se résoudre cette insoluble question. Aussi tous les souverains accueillirent-ils avec faveur le futur héritier de Frédéric VII. L'empereur Nicolas seul, maintenant les droits de son ancien gendre, le prince héréditaire de Hesse, même malgré lui, ne voulut reconnaître le prince Christian de Glucksbourg qu'à la condition que la partie gottorpienne des Duchés que ses aïeux avaient possédée, mais qu'ils avaient échangée en 1773 contre le duché d'Oldenbourg et le comté de Delmenhorst, fît retour à sa postérité, dans le cas où la ligne masculine des Oldenbourg-Glucksbourg viendrait à s'éteindre. Ce n'était certes pas d'une politique sage de faire revivre des droits éteints, et d'admettre dans une succession future une maison aussi puissante et aussi envahissante que celle qui règne à Saint-Pétersbourg. L'histoire n'apprenait que trop que, comme la lice de la fable, partout où on lui avait laissé prendre un pied, elle en avait bientôt pris quatre. Mais on était trop embarrassé du présent pour se préoccuper beaucoup de l'avenir; et la conférence de Varsovie (5 juin 1851) sanctionna les exigences exorbitantes de l'autocrate.

Le protocole de Londres du 2 août 1850 avait reconnu que le maintien de la monarchie danoise, dans son intégrité, était utile à l'équilibre européen ; le traité de Londres du 8 mai 1852, qui terminait la lutte entre l'Allemagne et le Danemark, régla en même temps la question de succession. Le prince Christian de Glucksbourg fut reconnu par la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, la Prusse et la Suède pour le légi-

time héritier de tous les États composant la monarchie danoise. La couronne qu'il devait recevoir était héréditaire en faveur de sa descendance mâle issue de son mariage avec la princesse Louise de Hesse. Les droits des princes d'Augustenbourg, en admettant qu'ils eussent jamais existé, furent déclarés abolis par le fait de la trahison. Le chef de la maison, le duc Christian-Auguste, qui, dans ces moments solennels, avait été si inférieur au rôle qu'il avait recherché, ne montra pas plus de caractère qu'il n'avait montré d'intelligence et d'intrépidité. Pour conserver une partie de ses biens menacés de la confiscation, il reconnut (30 décembre 1852) l'ordre de choses établi par le traité de Londres. « Ainsi, » dit M. Bamberg, dans un article très-remarquable qui a paru dans la *Revue contemporaine*, « s'évanouit ce qui « pouvait rester du prestige de cette famille aux yeux « des patriotes allemands. »

La diplomatie est vétilleuse et pointilleuse. Elle est indécise et timorée, et ne sait résoudre franchement une question que lorsqu'elle a dans les reins l'épée d'un conquérant. Celle du Danemark n'imposait pas assez aux hommes d'État réunis à Londres ; et le traité qu'ils y ont fait, comme la paix de Berlin, a laissé tout en suspens. Aussi les mêmes causes y ont-elles produit les mêmes effets. Bien plus, les questions sociales et politiques sont venues compliquer et envenimer cette querelle de race. A mesure que le principe égalitaire et démocratique faisait plus d'adeptes en Danemark, par esprit de contradiction les Duchés s'attachaient davantage au système aristocratique et féodal. La nationalité du Slesvig n'a pas été déterminée par les diplomates réunis à Londres ; ses habitants y sont considérés comme

d'une espèce à part, ni Allemands, ni Danois, isolés, séparés judiciairement et administrativement de l'un et de l'autre pays. Ceux du Holstein et du Lauenbourg y sont déclarés franchement Allemands, comme ceux du Jutland et des Iles franchement Danois.

Les rebelles des Duchés avaient été contraints de rentrer dans l'ordre; ils avaient été vaincus. Malgré cela l'appui qu'ils avaient trouvé dans les chancelleries allemandes leur avait permis de traiter avec leur gouvernement et d'imposer des conditions à leur soumission. Aussi leurs échecs n'avaient-ils en rien diminué leur audace, et ils ne tardèrent pas à montrer de quels sentiments ils étaient animés, en refusant, pour s'en tenir aux conseils provinciaux accordés par Frédéric VI, la constitution éminemment libérale dont Frédéric VII voulait les doter en même temps que la monarchie.

Par suite de cette opposition inspirée et légitimée par le traité de Londres, l'unité désirée par Frédéric VII ne put être établie. La monarchie et chacun des Duchés eurent une chambre qui leur fut particulière; mais, au-dessus de ces chambres, fut placé un conseil d'État commun à toute la monarchie et chargé de ratifier les affaires faites par les assemblées particulières, et de faire celles communes à la monarchie et aux Duchés. Le Holstein et le Slesvig ont droit, dans cette assemblée, à une représentation proportionnée à l'importance qu'ils ont dans l'ensemble de la monarchie, c'est-à-dire au nombre de leurs habitants. Mais ceux-ci, supposant de la part des Danois une opposition systématique, prétendent que, du moment où leurs représentants ne sont pas assez nombreux pour faire accepter leurs propositions, ou rejeter celles de leurs adversaires, ils doivent s'abs-

tenir de paraître dans une assemblée où leur présence ne ferait que consacrer toutes les illégalités qu'ils prévoient et qu'ils ne pourraient pas conjurer. Ils ne consentiraient à venir y siéger que si, en leur accordant le même nombre de députés qu'aux Danois, on égalisait, en cas de lutte, en cas de conflit, les chances entre les deux partis. Ces prétentions, qui témoignent si hautement des méfiances, si ce n'est des mauvaises intentions des Duchés, ont indigné les Danois, qui, en l'absence de collègues récalcitrants, ont dirigé seuls, dans le Rigsraad, les affaires qui sont de sa compétence, c'est-à-dire toutes celles qui se rapportent à la diplomatie, à la marine et à la guerre. Les Duchés, humiliés d'être courbés sous un système féodal, mais préférant la servitude à une sage liberté commune avec le Danemark, blessés de voir en des mains étrangères la direction d'une partie de leurs affaires, mais ne voulant, pour la reprendre, faire aucune concession, les Duchés, dis-je, le lendemain de la signature du traité de Londres, ont dirigé contre le Danemark une opposition passionnée et systématique. Les excitations, les applaudissements et les promesses de l'Allemagne ont donné à cette opposition un caractère de rébellion ouverte. Il faut, comme nous, avoir parcouru ces pays, pour avoir une idée des mauvais propos, des menaces, des calomnies, qui des journaux se répandent dans les ateliers, dans les châteaux, dans les chaumières, et y défrayent toutes les conversations. Que ce soit à Altona ou à Kiel, l'insolence des Allemands n'a d'égale que la longanimité des Danois à supporter ces outrages. Ce n'est qu'un amour passionné de la liberté et un respect inouï de l'opinion de chaque citoyen qui peut donner à un peuple

assez de grandeur d'âme pour tolérer de tels excès de la part d'une faction vaincue et désarmée.

Cependant toutes ces déclamations, qui ont un retentissement immense en Allemagne, y ont égaré les plus sages esprits. J'ai vu, au delà du Rhin, les gouvernements les plus modérés et les princes animés des sentiments les plus conservateurs laisser éclater au seul mot de Slesvig-Holstein une franche indignation, qui témoignait tout au moins de la sincérité de leurs opinions. Ils poussaient, comme à une croisade, à la guerre contre le Danemark, sans songer que de ce conflit pourrait surgir une étincelle qui embraserait l'Allemagne; sans prévoir que, une fois la lutte engagée, le patriotisme surexcité et mal éclairé de leurs peuples les pousserait vers une funeste unité, où leurs libertés et leur nationalité seraient, comme en Italie, jetées en litière sous les pas du prince hardi et ambitieux que ces événements ne manqueraient pas de susciter.

L'esprit public s'exalte facilement en Allemagne; l'amour de la patrie y est très-vif. Toutes les fois qu'un gouvernement veut reconquérir sa popularité perdue par une faute, il met en avant cette éternelle question des Duchés. L'année dernière surtout, à la suite des émotions et des méfiances engendrées par la politique française, il n'y avait pas de journaux, il n'y avait pas de chambres, dans le plus grand royaume comme dans la plus petite principauté, qui, sous prétexte de traiter cette éternelle question, ne ravivât un antagonisme de race, né dans les ténèbres du moyen âge, et qui aurait dû disparaître avec les lumières du dix-neuvième siècle.

Sous l'impression de ces mauvais sentiments, la

Diète (février 1861) a fait au Danemark, sous peine d'exécution fédérale, les injonctions suivantes : A l'avenir aucune loi votée par le Rigsraad et concernant les affaires communes ne sera valable en Danemark sans le consentement des États provinciaux du Holstein; c'est-à-dire que le Holstein, ayant sur toutes les affaires de la monarchie son droit de veto, pourra tout arrêter, tout entraver, quand bon lui semblera; que, par exemple, dans le cas d'une guerre avec l'Allemagne, le Danemark ne pourra voter des budgets, lever des armées supplémentaires, sans l'assentiment des Duchés, c'est-à-dire sans l'agrément d'hommes conspirant ouvertement, en face de l'Europe, la ruine de la monarchie. Ces prétentions étaient insensées; elles ont été repoussées par M. Hall avec autant de décision que de dignité, et la Diète, mieux éclairée, en restera aux menaces. Elle comprendra que l'exécution de sa sentence pourrait allumer une guerre dont personne au monde ne peut prévoir l'issue.

Aujourd'hui comme en 1852, la conservation du Danemark importe à l'équilibre européen. La solution de ses différends avec l'Allemagne est pour lui une question de vie. L'expérience a démontré toutes les imperfections du traité de Londres; il faut donc que les puissances reprennent leur œuvre. Bien des points de ces questions, jadis obscures, devenues l'objet des recherches des savants, des méditations des diplomates, sont éclaircis aujourd'hui. On ne peut plus, à moins de mauvaise foi, ne pas convenir que le Slesvig est danois, et que c'est non-seulement le droit, mais le devoir de Frédéric VII de lui imposer, en échange des vieilles coutumes féodales, tombées en désuétude, la magni-

fique constitution dont il a doté la monarchie. Ce ne sera pas la première fois qu'un prince généreux aura à lutter contre un peuple aveuglé par de coupables passions pour faire son bonheur. Quant au Holstein, qui est encore plus allemand que le Slesvig n'est danois, ne pourrait-on pas le soumettre à la même constitution, tout en sauvegardant les droits de l'Allemagne, tout en respectant le protectorat que la Diète de Francfort doit exercer sur ses habitants? Ce qui manque au Danemark, déjà si faible, c'est la cohésion. Par malheur, le traité de Londres l'empêche de réunir ses membres épars. De là cet alanguissement qui s'étend à tout le corps et qui doit fatalement, tôt ou tard, amener un dénouement funeste. Il serait de toute justice que la diplomatie permît au Danemark de sortir de l'impasse où il s'est engagé par déférence pour elle. Le Danemark est nécessaire à l'Europe ; un morcellement qui attribuerait le royaume à la Suède et ajouterait un quarante et unième État à la Confédération germanique, ne serait pas même profitable à ceux qui hériteraient de ces dépouilles. L'Allemagne y gagnerait peu de chose, et la Suède retirerait de cet agrandissement plus d'embarras et de soucis que d'avantages réels. L'inévitable rivalité de Stockholm et de Copenhague serait une source d'éternelles dissensions. Stockholm même, par la force des choses, dans un temps plus ou moins éloigné, serait abandonné par le chef du gouvernement pour Copenhague, située sous un climat plus doux et plus rapprochée du centre de l'Europe. Aussi suis-je convaincu qu'une bonne et loyale alliance entre ces deux nations, jadis rivales, serait cent fois préférable à la domination de l'une sur l'autre, ce qui arriverait infailliblement si les

deux peuples étaient aujourd'hui réunis sous le même sceptre. L'histoire du passé nous apprend que c'est plutôt du côté de l'est, en reprenant des provinces qui jadis lui ont appartenu et où elle a laissé des souvenirs impérissables, telles que la Finlande et la Livonie, que la Suède doit retrouver les hautes destinées qui, d'après moi, lui sont réservées. Les tristes résultats obtenus jadis par l'Union de Calmar me donnent la certitude qu'elle ne trouverait en Danemark que des difficultés et des déceptions. Je ne sais ni ne prévois ce que réserve l'avenir. Ce qui est certain, c'est que si l'union de ces deux peuples doit se faire un jour et être durable, ce ne sera que préparée de longue main, après une alliance intime qui aura fait disparaître bien des préjugés et mis en relief bien des affinités de caractère et d'intérêt communes aux deux parties et jusqu'à ce jour restées inaperçues.

Un écrivain qui s'est fait de la Scandinavie une spécialité et qui a dans ces questions une certaine autorité, bien que son allure magistrale et son ton sententieux déguisent mal un style incolore, froid, vide et souvent incorrect, M. Geffroi, dans un article paru le 15 mars 1861, dans la *Revue des Deux Mondes,* conseille au Danemark de fixer sa frontière à l'Eider, et d'abandonner, après la mort du roi, à l'Allemagne ce Holstein incorrigible. Ce sont là de mauvais conseils; il paraît que, de lassitude, pour en finir, on revient en Danemark à cette politique dangereuse. Quant à moi, je la repousse avec énergie, bien convaincu que la vieille péninsule cimbrique ne peut pas être divisée et que le Jutland doit appartenir au peuple qui possédera le Holstein. Il est évident pour moi que, une fois maîtres du port de Kiel, les Allemands ne croiraient

avoir mis leur nouvel État en sûreté qu'après lui avoir donné pour barrière, au nord, les rochers inaccessibles contre lesquels viennent se briser les flots courroucés du Skager-Rack. La conduite du général Wrangel a dévoilé les intentions de l'Allemagne. Le Jutland perdu, le Danemark aurait cessé de vivre, et c'est ce qu'il faut empêcher à tout prix. On ne supprime pas une nation de la carte de l'Europe comme un homme du livre de l'humanité. L'agonie d'un peuple dure des siècles, et Dieu sait combien il en coûte de victimes. Le partage de la Pologne, après quatre-vingt-huit ans, rend encore odieux à tous les cœurs généreux et ceux qui l'ont fait et ceux qui l'ont souffert. Le partage du Danemark serait la honte éternelle du dix-neuvième siècle.

Aussi rien de pareil n'arrivera-t-il. Il ne s'agit que de parcourir cet intéressant pays pour rencontrer un peuple plein d'ardeur, de séve et de vie, régénéré par la liberté et confiant dans l'avenir. Nulle part vous ne verrez ce désordre, cette atonie, ce découragement, ce malaise qui précède toujours la mort d'un homme ou la fin d'un peuple. Non, le Danemark vivra, malgré les convoitises des uns, malgré l'indifférence des autres. Il aura même sa part des brillantes destinées que Dieu réserve à la race scandinave, dès qu'il aura prouvé à l'Europe qu'il est en droit de briser les entraves où le retient le traité de Londres, et que l'ordre de succession établi en faveur du prince Christian de Glucksbourg a été non-seulement reconnu, mais garanti par les puissances signataires de ce traité fait avec de bonnes intentions, mais avec imprévoyance, et qui n'a donné aucun des résultats qu'il avait fait espérer.

CHAPITRE XV.

Le roi de Danemark et son gouvernement.

Le roi actuel de Danemark, Frédéric VII, est avant tout un honnête-homme. Les libertés, par lui promises la veille d'une révolution, octroyées pendant cette même révolution, ont été respectées, agrandies et consolidées, lorsque le calme a succédé à l'orage, et que l'affaissement des esprits, faisant place à une excitation trop grande, favorisait et facilitait tous les projets de réaction. Cette loyale conduite a valu au roi une grande popularité. La noblesse le boude un peu; mais la bourgeoisie et le peuple, c'est-à-dire la nation, ont pour lui l'affection la plus vive, et le bruyant accueil qu'il reçoit, toutes les fois qu'il paraît en public, en est le plus certain et le plus flatteur témoignage. Frédéric VII, qui est dans la force de l'âge, a une belle figure qui n'est pas sans analogie avec celle de Christian IV, le plus illustre, sinon le plus grand de ses aïeux. Quoique la bonté et la franchise, rehaussées encore par une mélancolie affectueuse, soient peintes sur son visage, son aspect impose et l'on pressent que le sang des Oldenbourg coule dans ses veines. Scrupu-

leusement enfermé dans ses attributions de roi constitutionnel, il n'est pas tellement absorbé par la politique, même dans ces temps agités, qu'il ne puisse suivre le penchant qui le pousse vers les sciences et les beaux-arts. En roi scandinave, il a de l'amour, de la passion même pour les objets d'art, les armes, les bijoux que les Wikingas, ses ancêtres, portaient pendant leur vie et confiaient après leur mort à la terre qui les a fidèlement gardés pendant plus de dix-huit siècles. Passionné pour l'histoire naturelle, il a rassemblé, à côté de sa collection d'armes et d'objets antiques, des amas de pierres rares ou précieuses, de minerais, de reptiles et de poissons. En véritable amateur, il ne s'en remet à personne du soin de ces merveilles. C'est lui-même qui les lave, les arrange, les étiquette et les montre aux personnes qui ont l'honneur d'être admises à les visiter. Il est président de la Société royale des Antiquaires du Nord, et, s'il est trop occupé et trop élevé pour diriger lui-même les grands travaux de cette Société, qui compte dans son sein les plus grands seigneurs et les plus illustres savants des deux mondes, il les suit avec un vif intérêt.

Après deux mariages stériles et rompus par le divorce, le roi Frédéric VII a épousé morganatiquement la comtesse de Danner. Cette femme aimable, comme madame de Maintenon, avec qui elle n'est pas sans analogie, a captivé, dit-on, le roi par le charme de son style épistolaire. Avant même d'avoir vu ses traits, Frédéric VII était sous le charme irrésistible de son esprit. Cette union disproportionnée, mal accueillie par les classes élevées, a été agréable à la bourgeoisie, qui a vu avec plaisir son souverain se rapprocher d'elle, en

choisissant une femme issue de son sang. Personne au monde, et surtout une femme, ne peut arriver à la fortune extraordinaire de madame de Danner sans soulever bien de mauvaises passions. La médisance s'est acharnée sur elle comme sur tout ce qui est trop en évidence. Il n'en est pas moins vrai pour tout homme impartial que les sages conseils de cette femme distinguée ont eu la plus heureuse influence sur le roi et l'ont aidé à traverser la longue et terrible crise de 1848 à 1861 avec une honnêteté et une sagesse qui doivent faire l'admiration de toutes les personnes versées dans la science de l'histoire, et qui dès lors connaissent les difficultés et les dangers de pareilles situations.

Le roi, ennemi du faste et avant tout simple et modeste, préfère la campagne à la ville. Il quitte sans regret son magnifique palais de Christiansborg pour Skodsborg, Glucksbourg (en Slesvig), ou bien pour un de ces cottages, si nombreux en Danemark, que la Baltique baigne, que des arbres séculaires ombragent, qu'une ceinture de fuchsias entoure, et dont les murs d'une blancheur éclatante s'élèvent au milieu d'un gazon si vaste et si vert qu'on dirait de loin un large diamant enchâssé dans une immense émeraude. Amoureux de la retraite, enclin à la rêverie, il fuit les bals, les spectacles, les scènes d'apparat, et laisse le plaisir ou l'ennui, comme on voudra, de la représentation à la princesse Christian de Glucksbourg, qui ne s'en acquittera pas mieux quand elle sera reine de Danemark. La personne la plus rapprochée du trône de Frédéric VII est le Prince héréditaire Ferdinand-Frédéric. C'est le frère de Christian VIII et le mari de la princesse Caroline de Danemark. Il est ainsi oncle et

beau-frère du roi. Il est appelé à lui succéder, si, contre les lois de la nature, il survit à un neveu de seize ans plus jeune que lui. Le prince Ferdinand, qui a aujourd'hui soixante-dix ans, a l'œil vif et la démarche assurée ; il monte à cheval et chasse comme un jeune homme. Il est adoré de la princesse Caroline, qui a hérité des vertus de Frédéric VII. Après le prince Ferdinand vient le prince Christian de Glucksbourg. C'est un homme charmant, encore jeune ; il a été choisi par Frédéric VII pour son héritier et reconnu à ce titre par le traité de Londres. C'est à ses grâces, à sa distinction, et surtout à sa loyauté qu'il a dû cette haute faveur. La princesse Louise, sa femme, est une personne du plus haut mérite. Son esprit est au niveau de son cœur ; ses qualités sont tout à fait hors ligne, et l'on ne peut douter que la sage influence, l'ascendant heureux qu'elle doit inévitablement exercer sur son mari, n'ait été une des causes déterminantes du choix du roi.

Le Danemark est un royaume constitutionnel. Il est encore en proie à cette agitation fiévreuse à laquelle ne peuvent guère échapper les peuples qui passent sans transition de la servitude à la liberté. Cet état de crise, qui conduit à des excès les nations qui sont indignes de régir leurs destinées, produit au contraire chez celles qui en sont dignes une noble émulation et un saint enthousiasme. Les Danois, en résistant à de coupables excitations quand ils étaient encore inexpérimentés et sous le coup de bien des illusions, ont fait preuve d'un grand bon sens et d'un grand tact politique. Les fauteurs de désordre prêcheront en vain leurs détestables doctrines ; en les tolérant, le gouvernement ne fait que

donner une preuve de plus de son amour de la liberté qui, comme le soleil, doit briller pour tout le monde, même pour ses blasphémateurs, et de sa confiance dans les lumières du peuple. Quant à moi, après ce que j'ai vu dans mon trop court séjour, j'espère que les Danois, qui ont avec les Anglais une origine commune, sauront, comme eux, établir un gouvernement libéral sur des bases inébranlables. J'en aurais même la conviction, si la noblesse était plus nombreuse et plus puissante. C'est sur elle et non sur la bourgeoisie, trop versatile, trop prompte à l'engouement, que l'on peut compter pour résister aux sophismes entraînants de la démagogie.

La diète danoise est composée de deux chambres, l'une haute et l'autre basse. Les membres de la chambre basse, du Folksthing, sont élus comme les membres des communes en Angleterre sur les hustings, presque au suffrage universel. Les domestiques, les pauvres et les illettrés, c'est-à-dire en Danemark les idiots et les vagabonds, en sont seuls exclus. Les membres de la chambre haute, du Landsthing, sont élus au suffrage indirect et à deux degrés. On n'est éligible qu'autant que l'on peut justifier de la propriété d'une terre ou d'une rente rapportant 1,200 écus danois. Les députés et les pairs reçoivent, à titre d'indemnité, pendant le temps de la session seulement, trois écus danois par jour, ce qui équivaut à peu près à 9 francs de notre monnaie. Les pairs sont élus pour huit ans et les députés pour trois.

Le Slesvig, qui, d'après le traité de Londres, ne peut être incorporé dans la monarchie, a une assemblée qui porte le doux nom de Slesvigs-Stænderforsamling. Elle

siége à Flensbourg. Ses membres sont nommés pour trois ans; les uns par le roi, les autres, soit par la noblesse, soit par les bourgs et les villes, soit par les paysans. Le Slesvig, ayant repoussé les bienfaits de la constitution de 1852, est resté soumis au régime absolu. La Diète n'a que droit de conseil. C'est le roi qui gouverne. Le Holstein et le Lauenbourg ont aussi leur Stænderforsamling, formé de la même manière et ayant les mêmes attributions. A côté et au-dessus de ces assemblées, se trouve le Rigsraad, ou conseil d'État, commun à toute la monarchie. Ses membres, au nombre de quatre-vingts, sont choisis pour huit ans; vingt par le roi (élection royale), dix-huit par les chambres danoises (élection démocratique), douze par les États provinciaux des Duchés (élection féodale), et trente par des électeurs possédant au moins 1,200 écus de rente (élection constitutionnelle). Nous avons vu que les Duchés n'ont pas voulu envoyer des représentants à cette assemblée, qui fonctionne sans eux avec les membres seuls de la monarchie.

Je n'ai passé que quelques mois en Danemark. C'est peu, me direz-vous, pour connaître un peuple. Mais l'histoire du passé m'initiait au présent, et puis un peuple libre est plus vite connu et apprécié. C'est que sa vie se passe aux yeux de tous, comme celle d'un homme de qui la maison serait de verre. Lisez un journal, écoutez une conversation de café, ou même des propos de commère; chez ces gens, préoccupés avant tout des affaires de leur pays, tout tourne même involontairement vers la politique. Les plus discrets vous ont bientôt admis dans la confidence de leurs secrets. Vous les connaissez à peine que vous n'êtes plus étran-

ger à leurs espérances, à leurs craintes, à leurs préjugés. Restez un peu de temps parmi eux et vous partagerez toutes leurs passions. Je me souviens avoir visité le Piémont en 1852. J'y ai vu, comme en Danemark, un peuple jeune, mais éclairé, appelé depuis peu par un prince généreux à la vie politique, et se montrant digne de la faveur qui lui était accordée. Dans cette voie où il venait de s'engager, le Piémont a trouvé la gloire et la puissance. Les mêmes destinées ne sont pas réservées au Danemark; avec la liberté il ne conquerra pas ses voisins, mais il conservera son autonomie, et ce rôle vaut bien l'autre; s'il est moins brillant, il est plus sûr. L'histoire ne nous apprend que trop que les succès les plus éclatants sont suivis quelquefois des plus sombres revers.

Le plus grand danger couru par le Danemark est passé, grâce à Dieu. En 1848, son héroïsme l'a sauvé; s'il avait succombé dans cette lutte inégale, s'il avait perdu les Duchés, c'en était fait de lui. Mais puisque Dieu a conjuré de si grands dangers, c'est qu'il voulait le laisser vivre, et tout me fait présumer qu'il figurera longtemps encore parmi les nations de l'Europe. Un bien naît quelquefois d'un mal. Cette crise même lui sera salutaire. Il en sera de lui comme d'un homme qui, sorti triomphant d'une maladie qui l'a conduit aux portes du tombeau, voit son sang purifié par cette cause de mort, et sa santé consolidée par cela même qui devait la détruire.

Je suis de ceux qui s'attachent aux hommes qu'ils voient et aux lieux qu'ils habitent. Les Danois me plaisent surtout. J'aime leur bonhomie, leur loyauté, leur bonté. Leur attention délicate envers un étranger comme

moi m'a souvent touché jusqu'aux larmes. Je prenais un véritable plaisir dans le salon de conversation de l'hôtel Royal à suivre leurs discours souvent gais, plus souvent sérieux, mais toujours sensés, dans leur belle langue, que je commençais à comprendre. Nous avons en France un mot adorable, le mot adieu. Il est venu je ne sais comment en Danemark; mais le fait est qu'il y a fait fureur. Là, comme en Gascogne, il est toujours à la bouche, que l'on aborde ou que l'on quitte un ami. C'était pour moi une douce émotion d'entendre résonner ce tendre mot de mon enfance, qui me semblait plus tendre encore au milieu d'un langage dur et mal compris. Le français, qui est la langue universelle, a laissé bien d'autres traces dans la grammaire danoise. Une foule de mots s'y retrouvent intacts, ou tant soit peu défigurés. Celui de restauration occupe avec ses nombreuses lettres la façade de presque toutes les guinguettes si propres et si avenantes qui bordent les avenues de Copenhague. Un jour, en passant dans OEstergade, je vois écrit au-dessus d'une devanture de coiffeur: « Causse, friseur. » Le nom étant essentiellement français, je supposais que notre homme peu lettré avait fait un barbarisme, ou, comme Corneille, ajouté un mot de plus à notre langue; je m'informai et j'appris que friseur voulait dire en danois coiffeur. Ainsi, à Copenhague, j'ai trouvé un mot qui nous manque, et je me propose de faire part de cette découverte aux académiciens chargés du Dictionnaire.

Au milieu de mes enchantements s'est glissée une grande déception. J'avais autrefois, chez mon père, un chien d'une robe fauve, avec de grandes taches blanches, mouchetées de noir. Il était d'une race venue en

France de Danemark. Il était bon, fidèle, soumis; j'espérais revoir dans mon voyage une masse de ses pareils, de qui l'espèce est presque éteinte chez nous. Vain espoir! je n'ai pas pu, malgré mes recherches, trouver un seul chien danois dans tout le pays.

J'étais allé en Scandinavie, chargé par Son Exc. M. Rouland d'une mission scientifique. J'avais pour but de rechercher et de collationner les manuscrits français relatifs à l'histoire des princes de la maison de Wasa, épars sur les rayons poudreux de ses bibliothèques. J'attribue en grande partie l'accueil excellent que j'ai reçu à ces fonctions qui, me donnant un caractère officiel et surtout un air de savant, prédisposaient en ma faveur un peuple non moins passionné pour les titres et les distinctions que pour les arts et les belles-lettres. Je ne saurais trop vivement remercier MM. Verlauf et Wegener de la manière gracieuse et obligeante avec laquelle ils ont mis à ma disposition les trésors littéraires confiés à leur habile direction. Mais la reconnaissance me fait un devoir de nommer, même avant eux, M. Dotézac, ministre de France en Danemark. Il faut être allé, comme moi, au fin fond de l'Europe et dans l'extrême Orient, pour s'imaginer de quel poids est l'épée de la France dans les balances où sont en équilibre les destinées des diverses puissances de ce monde. M. Dotézac, représentant de la France, est une des grandes individualités du Danemark. Il habite Copenhague depuis de longues années, et personne n'est plus au courant que lui de la politique exceptionnelle que la question embrouillée des Duchés impose au gouvernement danois. Aussi son opinion fait-elle autorité. Jamais du reste plus saine influence n'a été plus

légitimement acquise. Quant à moi, je suis heureux de pouvoir dans ce livre rendre un hommage public au noble caractère et à l'esprit distingué de cet éminent diplomate.

Mon temps était employé d'une manière trop agréable pour ne pas fuir avec rapidité. Le plus grand nombre de mes journées, consacrées au travail, se passait dans les magnifiques bibliothèques de Copenhague. Celles que je réservais aux plaisirs étaient employées à parcourir sa campagne ravissante. Après m'être égaré sous les voûtes épaisses de ses forêts séculaires, j'allais m'abriter et me reposer dans une de ses fermes si belles qu'elles me rappelaient celles du Latium au temps de Cincinnatus ou de Scipion, espèces de palais rustiques qui témoignent hautement du bien-être, je je dirais presque, de l'opulence de ses agrestes habitants. Quand mes pas se portaient au bord de la mer, je suivais ses golfes enchanteurs, ou je gravissais un de ses verts promontoires pour contempler de plus haut et plus au loin cette admirable Baltique, aux flots glauques et limpides, si terrible en hiver, et qui venait aujourd'hui si mollement mourir à mes pieds. Aux heures de repos, j'entrais dans la cabane d'un pêcheur; assis à côté de la femme qui rapiéçait les filets ou de l'homme qui fumait gravement sa pipe en attendant l'heure de la pêche, je buvais leur bière, je mangeais leur poisson, tout en essayant de comprendre la conversation que mon guide avait entamée avec eux. J'admirai l'intelligence et souvent la beauté de la femme, la force et presque toujours la bonté de l'homme, la loyauté et la fierté de l'un et de l'autre, et, quand je partais, j'avais toujours soin de laisser dans un coin ignoré la

pièce de monnaie qui devait payer leur gracieuse hospitalité, et qu'ils n'auraient jamais acceptée si elle leur avait été offerte.

Mes plaisirs et mes études m'auraient retenu indéfiniment à Copenhague. C'est une ville charmante ; la vie y est aussi calme et aussi douce qu'on peut le désirer. Le climat, très-rigoureux en hiver, est enchanteur pendant l'été. A des jours sans chaleur succèdent des nuits sans humidité d'une magnificence incomparable. Les innombrables étoiles dont son ciel profond est parsemé brillent comme autant de soleils, et répandent, à minuit, sur toute la nature, une clarté plus douce et aussi vive qu'à midi. Souvent, au retour de mes excursions dans l'île, après m'être arrêté quelques instants au jardin de Tivoli ou de l'Alhambra, je retrouvai mon appartement de l'hôtel Royal inondé de lumière. Au lieu de gagner mon lit, où cependant mes membres fatigués se seraient si bien trouvés, j'allais m'accouder à la fenêtre de ma chambre. J'avais en face de moi le beau palais de Christiansborg, dont je n'étais séparé que par un de ces canaux à larges quais dont la ville est sillonnée. Que de fois, absorbé dans mes réflexions, j'ai passé la nuit entière, admirant les magnifiques effets de lumière produits par la lune qui éclairait la façade régulière, grandiose et gracieuse de ce superbe monument, écoutant le clapotement de l'eau causé par le flux ou le reflux de la Baltique, tiré de mes rêveries par le chant d'un oiseau nocturne, par les pas précipités d'un passant attardé, ou par la marche discrète et lente d'une ronde de nuit, ou par les strophes que les veilleurs du château récitaient d'heure en heure, et qui, répétées en même temps sur tous les points de la ville, ser-

vent à épouvanter les voleurs et à rassurer les honnêtes gens.

Ce chant des veilleurs de nuit qui, éclatant au milieu du silence, pendant le sommeil des hommes et de la nature, est emporté par la brise et répété par les échos, ce chant qui est dit toutes les nuits, dans la capitale comme dans la plus petite ville de la monarchie, le premier que l'homme entende dans son berceau et le dernier qu'il entendra à son lit de mort, ce chant des rues est rempli d'une poésie naïve et sublime. Il a été fait, dit-on, au commencement du siècle dernier par l'évêque Thomas Kingö, poëte charmant qui a laissé des odes et des élégies qui le font comparer à Horace en Danemark, et des psaumes qu'on chante encore à côté de ceux du roi David ; comme il peint à merveille les mœurs, les coutumes, les sentiments de ce peuple grave, sage et religieux, je vais en rapporter quelques strophes :

ENTENDS, VEILLEUR DE NUIT, L'HORLOGE A SONNÉ HUIT HEURES.

Quand la nuit couvre la terre
Et que le jour s'évanouit,
C'est l'heure de nous rappeler
Le sombre tombeau.
Guide, doux Jésus !
Chacun de nos pas
Jusqu'au tombeau,
Et accorde-nous une mort heureuse.

*
* *

A NEUF HEURES.

Voici que le jour a disparu,
Et que la nuit a pénétré partout;
Par les plaies de Jésus,
Pardonne-nous, Dieu de miséricorde!
Préserve dans le pays
La maison du roi
Et le toit de tout homme
De la violence de leurs ennemis.

*
* *

A DIX HEURES.

Si vous voulez savoir l'heure,
Époux, jeune fille ou garçon,
C'est à présent celle
Où il faut songer à se coucher.
Recommandez-vous à Dieu;
Soyez sages et prudents;
Prenez-garde aux lumières et au feu.
L'horloge a sonné dix heures.

*
* *

A ONZE HEURES.

Dieu, notre père, protége-nous,
Grands et petits.
La sainte armée des anges
Forme un rempart autour de nous.
Dieu lui-même garde la ville,
La maison et le foyer.
Il veille aussi
A notre corps et à notre âme.

A MINUIT.

C'est à l'heure de minuit
Que le Christ est né
Pour sauver le monde,
Qui, sans lui, était perdu.
L'horloge a sonné douze fois;
Non-seulement avec votre langue,
Mais du fond du cœur,
Recommandez-vous à Dieu.

*
* *

A UNE HEURE.

Aide-nous, ô doux Jésus!
A porter patiemment
Notre croix dans ce monde.
Nous n'avons pas d'autre sauveur que toi.
L'horloge a sonné une heure;
Prête-nous la main,
O notre consolateur!
Tout fardeau nous deviendra léger.

*
* *

A DEUX HEURES.

O Jésus! bon et petit!
Qui nous as tant aimés!
Toi dont le berceau fut une crèche,
Sois loué et béni à la fois.
Et toi, Saint Esprit,
Éclaire-nous,
En tout temps et en tous lieux,
Afin que nous puissions voir Jésus.

A TROIS HEURES.

A présent la nuit tire à sa fin,
Et le jour s'approche.
Écarte, ô mon Dieu ! les gens
Qui voudraient nous nuire.
L'horloge a sonné trois heures ;
O père trois fois saint !
Viens à notre secours,
Accorde-nous ta grâce, etc., etc.

*
* *

Copenhague avait pour moi un grand attrait; les poêles de fer gigantesques qui se trouvaient partout, jusque dans les plus petites chambres, l'immense quantité de bois que dans toutes les cours je voyais couper, scier et enfermer, me rassuraient contre les rigueurs de l'hiver. Je les aurais attendues et bravées avec joie, si je n'avais été contraint par mes devoirs de me retrouver à Paris au mois de décembre, après avoir parcouru toute la Scandinavie. Mon départ fut donc fixé au 10 août 1860. A neuf heures du matin, je montai au sommet de la Tour-Ronde, pour contempler une dernière fois le beau panorama de Copenhague qui s'étendait à mes pieds ; je saluai de la main le palais de Rosenborg, qui s'élevait au nord, perdu dans les massifs d'arbres de son parc ; à l'est, l'île d'Amager, le palais de Christiansborg et la tour pittoresque qui renferme dans ses murs le bourdon chargé de donner le signal d'alarme pendant les nuits d'incendie, et dont le son lugubre n'est que

trop connu de tous les habitants de la capitale ; au sud, le château de Fridericsberg avec ses belles terrasses et ses majestueux quinconces, et la mer Baltique, qui sert d'encadrement grandiose et magnifique à ces trois horizons ; et enfin, à l'ouest, le Champ-de-Mars, l'Hôpital neuf, et tout au fond les plaines jaunes et vertes du Seeland. Je jetai un dernier regard sur cette ville belle et calme que je dominais, sur la nature plus calme et plus belle encore qui l'entourait, qui semblait comme l'étreindre de ses merveilles, et je me rendis de là en toute hâte à bord du vapeur *l'Excellence Toll*, qui était en partance pour Christiania et où mes bagages m'avaient précédé.

J'avais pour compagnon de route un commensal de l'hôtel Royal, honnête conseiller d'État, qui se rendait à Gothembourg. Pendant notre trajet, un régiment vint à passer. La musique, qui était en tête, jouait, avec un ensemble parfait, l'hymne national. Cet air, grave, majestueux et entraînant cependant, était exécuté avec enthousiasme et écouté avec une émotion contenue et non moins apparente. L'impression qu'il fit sur moi fut si vive que j'en fus tout bouleversé. Mon compagnon, devinant à mes traits ce qui se passait dans mon cœur, me demanda si je connaissais les paroles de ce chant patriotique. Je dis que non. Il se mit alors à l'entonner pendant le défilé du régiment. Je ne sais si c'est le cadre qui fit démesurément ressortir le tableau ; mais, en présence de ces soldats à l'allure martiale, de cette multitude qui les suivait en cadence et d'un pas fier, sous le ciel gris et profond de la Scandinavie, et devant ce pâle soleil qui l'éclaire si mélancoliquement, ces poétiques accents où respire un si vif amour de la patrie,

un si noble orgueil de son passé, une si ferme confiance dans son avenir, produisirent sur mon âme une émotion indicible. Le rhythme guerrier de cet hymne est encore aujourd'hui présent à ma mémoire ; mais le sens littéral en est sorti. J'ai retrouvé par hasard ces beaux vers, traduits d'une manière convenable dans une compilation écourtée et cependant indigeste que M. Geffroy a composée et fait paraître en 1851 sous le titre d'*Histoire des États scandinaves*. Les voici, tels que je les y ai lus : « Flotte fièrement sur les eaux de la « Baltique, Danebrog, rouge comme le sang ! La nuit « ne cachera pas ton éclat ; la foudre ne t'a pas abattu ; « tu as flotté sur des héros qui sont tombés au sein de « la mort ; ta croix blanche a élevé jusqu'aux cieux le « nom de Danemark. Tombée du ciel, ô sainte relique, « tu y as conduit des héros, tels que le monde en voit « rarement. Tant que la Renommée parcourra les « terres et les mers, tant que résonnera la harpe scan- « dinave, ta gloire ne mourra pas. Frémis vaillamment « au bruit du combat, frémis en l'honneur de Juel. « Quand le tonnerre gronde et t'enveloppe dans ses « roulements, chante le brave Tordenskjold, et si tu « voles vers le ciel, embrasé par la foudre, parle devant « les étoiles du brave Hvitfeld. A chaque étoile qui « brille tu peux nommer un héros, mais pas un qui « efface ton grand Christian IV. Il se tient, en habit « de victoire, à l'entrée des régions de la lumière et re- « çoit les héros qui viennent visiter Otto Rud et Ab- « salon... Déploie fièrement tes couleurs sur les côtes « danoises, sur la côte indienne et dans les pays bar- « bares. Écoute la voix des flots ; elle célèbre tes « louanges et la gloire de tes défenseurs. Ceux qui te

« restent se gonflent d'orgueil à ton nom et veulent « aller au devant de la mort en ton honneur. Marche « donc sur les mers. Jusqu'à ce que les cuirasses du « Nord volent en éclats, jusqu'à ce que s'éteignent tous « les cœurs danois, tu n'iras pas seul. »

Cet incident m'avait retardé ; il était onze heures du matin, quand j'arrivai à bord. Déjà, depuis longtemps, la cheminée grondait, sifflait et fumait Le vaisseau, après un moment d'hésitation, se mit à fendre allégrement les flots du Sund, et quelques minutes s'étaient à peine écoulées que je ne voyais plus que les clochers et les dômes de cette charmante ville où j'avais passé de si doux instants, et dont le nom seul éveillera toujours en mon cœur un monde de souvenirs.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS.

CHAPITRE PREMIER.

HAMBOURG.

CHAPITRE II.

A TRAVERS LE HOLSTEIN ET LA BALTIQUE.

CHAPITRE III.

DE CORSOER A COPENHAGUE.

CHAPITRE IV.

LES MUSÉES DE COPENHAGUE.

CHAPITRE V.

LIEUX DE RÉUNION ET BIBLIOTHÈQUES.

CHAPITRE VI.

UNE COURSE A ELSENEUR.

CHAPITRE VII.

UNE PROMENADE EN SEELAND.

CHAPITRE VIII.

RÉVOLUTION DE 1660.

CHAPITRE IX.

ULHFELD ET GRIFFENFELD.

CHAPITRE X.

CHRISTIAN VII.

CHAPITRE XI.

ÉLÉVATION DE STRUENSÉE.

CHAPITRE XII.

CHUTE DE STRUENSÉE.

CHAPITRE XIII.

QUESTION DES DUCHÉS.

CHAPITRE XIV.

SOLUTION DE LA QUESTION DES DUCHÉS.

CHAPITRE XV.

LE ROI DE DANEMARK ET SON GOUVERNEMENT.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LISTE

DES

OUVRAGES IMPRIMÉS LES PLUS IMPORTANTS

QUI ONT SERVI A LA COMPOSITION DE CE VOLUME.

La Norvége, par L. Énault.
La Baltique, par Léouzon Le Duc.
Lettres sur le Nord, par X. Marmier.
Guide du Voyageur en Scandinavie, par Murray.
Voyage de Flandres et de Hollande, par Regnard.
Les Cours du Nord, par Brown.
Histoire de Danemark, par Mallet.
Révolutions des peuples du Nord, par Chopin.
Brochures sur les Duchés, par Duckett.
Histoire de Danemark, par Des Roches.
Les Mémoires de Falkenskjold. Paris, 1826.
Voyage en Danemark, par Dargaud.
De l'Insurrection dans les duchés de Slesvig-Holstein, par M. de Bouillé.
Dictionnaire de la Conversation; articles : Frédéric VI, Frédéric VII, Christian VIII, Augustenbourg, Christian-Auguste d'Augustenbourg, Danemark, Holstein, Slesvig-Holstein, etc., etc.
Le Danemark, par Eyriès.
Mémoires de Reverdil, conseiller d'État du roi Christian VII.
Voyage d'une femme au Spitzberg, par madame Léonie d'Aunet.
Tableau de la mer Baltique, par Catteau-Calleville.
Mémoires de Molesworth.

Histoire de Danemark, par Hollberg.
Les Mémoires de Griffenfeld, traduits en français par Hoffman.
Mémoires de Chanut.
Mémoires du chevalier de Terlon.
Portraits des hommes illustres de Danemark, par Hoffman.
De Rebus a Carolo Gustavo gestis, par Puffendorf.
Histoire de Gustave-Adolphe et de Charles-Gustave, rois de Suède, par le sieur de Prade. Paris, 1693.
Annales des Provinces-Unies, par Basnage.
Histoire des États scandinaves, par M. Geffroy.
Histoire de Suède, par Geyer, traduite par M. de Lundblad.
Histoire de Suède, par Puffendorf.
Scandia illustrata, par Jean Messénius, etc., etc., etc.

ERRATA.

Page 37. Il n'en connaît pas, *au lieu de :* elle n'en connaît pas.
Page 150. Ceux-ci sont égorgés, *au lieu de :* ceux-ci sont livrés au bourreau.

